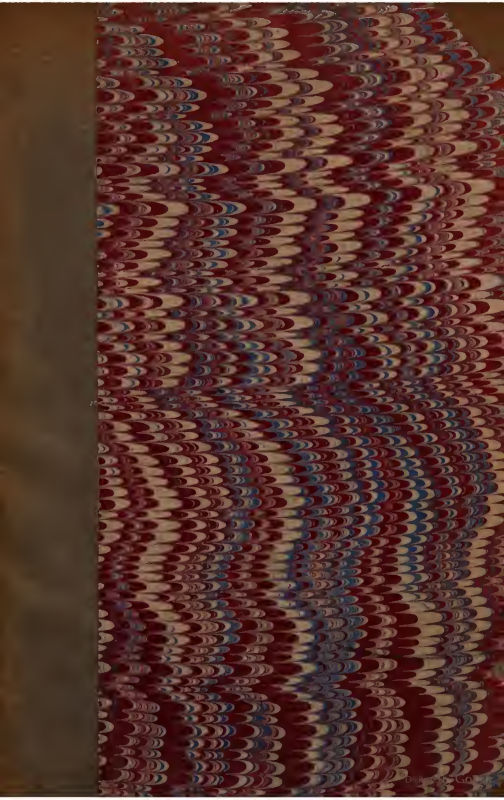








ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SECOND.

À Paris,

DE L'IMPRIMERIE DE FOUSSIEUX-RUSAND,

IMPRIMER DE S. A. N. LE DUC DE BORDAUX,
rue de Sèvres, n. 9.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION,
revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récents

Par M. le Baron de Roujou,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ABULTEQUE DE LEWANI, D'UN DICTIONNAIRE DE
GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Éducation.



AFRIQUE.—TOME II.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE DE RUSAND ET C^{ie},

RUE DU POT-DE-TERRE SAINT-DOLPHE, N. 8.

A LYON,

CHEZ RUSAND ET C^{ie}, LIBRAIRES,

sur Mercière, n. 26.

1830.



VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

VOYAGES AU SÉNÉGAL ET SUR LES CÔTES D'AFRIQUE
JUSQU'A SIERRA LÉONE.

SUITE DU CHAPITRE II.

Cachao. Bissao. Bissagos. Cazégut. Roi de Cabo. Commerce de gomme. Maures du désert. Bambouk. Job Ben Salomon; détails sur son pays.

Après avoir ainsi reconnu , du moins en partie , le cours du Sénégal Brue , de retour dans ses comptoirs , tenta un voyage par terre à Cachao , pays situé sur la rivière de ce nom , qu'on nomme autrement San-Domingo , au sud de la Gambie , au-delà du cap Roxo ou rouge , par le onzième degré de latitude. Il traversa le pays des Feloups , qui habitent près de Bintam , celui de Djeredja , où les Portugais étaient établis , et

dont la fertilité le surprit. Rien n'y paraissait en friche. Les cantons bas étaient divisés par de petits canaux et semés de riz. Au long de chaque canal l'art des habitans avait élevé des bordures de terre pour arrêter l'eau. Les lieux élevés produisaient du millet, du maïs et des pois de différentes espèces, particulièrement une espèce noire, qui s'appelle *pois nègre*, et qui fait d'excellente soupe. Les melons d'eau de ce canton sont d'une beauté parfaite; il s'en trouve qui pèsent jusqu'à soixante livres; leur graine est couleur d'écarlate, et le jus en est extrêmement doux et rafraîchissant. Le bœuf du pays est excellent; mais le mouton est si gras qu'il sent le suif. La volaille et toutes les nécessités de la vie y sont en abondance.

Les chauves-souris du pays sont de la grosseur de nos pigeons, avec de longues ailes armées de pointes, qui leur servent à s'attacher aux arbres, où elles se tiennent suspendues en formant ensemble des espèces de gros pelotons. Les nègres en mangent la chair après les avoir écorchées, parce qu'ils croient que le petit duvet brun dont elles ont la peau couverte est un poison. C'est le seul de tous les volatiles connus à qui la nature ait donné du lait pour la nourriture de ses petits.

Brue ayant remarqué en chemin des pyramides de terre dans plusieurs endroits les avait prises d'abord pour des tombeaux; mais l'alcade

qui lui servait de guide l'assura que c'était la retraite des fourmis, et l'en convainquit aussitôt en ouvrant un de ces terriers, dont le dehors était uni et cimenté comme s'il eût été l'ouvrage d'un maçon. Ces fourmis sont blanches, de la grosseur d'un grain d'orge et fort agiles; leurs demeures n'ont qu'une seule ouverture, vers le tiers de la hauteur, d'où elles descendent sous terre par une sorte d'escalier circulaire. Brue fit jeter près d'un de ces terriers une poignée de riz quoiqu'il ne parût aucune fourmi hors du trou; mais dans l'instant il en sortit une légion qui transportèrent ce trésor dans leur magasin sans en laisser le moindre reste, et qui rentrèrent dans leur asile lorsqu'elles n'en trouvèrent plus. Ces espèces de ruches sont si fortes qu'il n'est pas facile de les ouvrir.

Sur la rivière de Paska Brue admira l'adresse d'un nègre, qui tenait son arc et ses flèches d'une main, tandis que de l'autre il conduisait un canot; s'il apercevait un poisson il était sûr de le percer, et sur-le-champ il retirait la flèche avec sa proie. Entre les arbres qui bordent les deux rives Brue trouva des oiseaux dont le cri répète les deux syllabes *ha, ha*, aussi distinctement que la voix humaine.

En quittant cet agréable canton Brue voyagea pendant deux jours dans un pays qui n'est habité que par des Feloups indépendans, qui se sont établis entre la rivière de Gambie et celle

de Cachao. Ceux qui ont été subjugués par le roi de Djeredja et les Portugais sont assez civilisés ; mais les autres qui habitent les bords de la rivière de Casamansa forment une nation sauvage qui ne ménage par les étrangers. Ils ont peu de commerce avec les blancs , et ne vivent pas mieux avec leurs voisins , contre lesquels ils ont perpétuellement la guerre. Les nègres des autres nations n'auraient pas la hardiesse de traverser le pays des Feloups s'ils ne trouvaient l'occasion des voyageurs européens , qui n'y passent pas sans se mettre en état de ne craindre aucune insulte.

Cachao est une ville et une colonie portugaise, située sur la rive sud du Rio San-Domingo, à vingt lieues de son embouchure ; c'est le principal établissement que les Portugais aient dans ce pays quoique les habitans , qui sont distingués par le nom de nègres Papels , leur portent une haine mortelle , aussi n'ont-ils rien négligé pour se fortifier du côté de la terre ; ils y ont un rempart bien palissadé avec une bonne artillerie.

Les maisons de la ville sont de terre glaise , blanchies dedans et dehors ; elles sont fort grandes , mais leur hauteur n'est que d'un étage ; pendant la saison des pluies elles sont couvertes de feuilles de latanier ; mais dans les temps secs on ne les couvre que d'une simple toile , qui suffit pour les garantir du soleil et de la rosée. Le

climat est sujet à des rosées fort abondantes , surtout près d'une si grande rivière et dans un canton si marécageux. Il y a dans la ville une église paroissiale et un couvent de capucins. La paroisse est desservie par un curé et deux prêtres. En 1700 le couvent des capucins n'en contenait que deux , qui étaient entretenus par le roi de Portugal ; ils sont soumis à l'évêque de Santiago.

L'usage est de changer la garnison tous les trois ans , terme qu'elle attend toujours avec impatience ; car elle est si mal payée que la plupart des soldats ne se font pas scrupule de voler pendant la nuit.

La rivière a plus d'un quart de lieue de largeur devant la ville ; elle est assez profonde pour recevoir des bâtimens de la première grandeur si les dangers de la barre ne les arrêtaient à l'embouchure. Les deux rives sont couvertes d'arbres ; mais ceux de la rive du nord sont les plus beaux de toute l'Afrique , autant par l'excellence du bois que par leur hauteur et leur grosseur ; on ferait de leur tronc un canot d'une seule pièce capable de recevoir le poids de dix tonneaux , et de porter vingt-cinq ou trente hommes. La marée remonte trente lieues au-dessus de Cachao. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle *le pot de chambre* de l'Afrique , comme Rouen , dit l'auteur , est celui de la Normandie.

On ne peut sortir de Cachao pendant la nuit

sans courir quelque danger. L'auteur parle ici d'une espèce de gens qu'il appelle des aventuriers nocturnes, et qui est fort remarquable; ils portent sur leurs habits un petit tablier de cuir avec une bavette qui couvre une cuirasse ou une cotte de maille; ce tablier, qui ne passe la ceinture que de quelques doigts, est plein de trous, auxquels sont attachés deux ou trois paires de pistolets de poche et plusieurs poignards. Le bras gauche est chargé d'un petit bouclier; au-dessous pend une longue épée dont le fourreau s'ouvre tout d'un coup par le moyen d'un ressort pour épargner la peine et le temps de la tirer. Lorsqu'ils sortent sans dessein formé, et seulement pour se réjouir, ils sont couverts, par dessus toute cette parure, d'un manteau noir qui pend jusqu'aux mollets; mais s'ils se proposent quelque aventure, c'est à dire un duel à la portugaise, ils ajoutent à leurs armes une courte carabine chargée de vingt ou trente petites balles et d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poser dessus en tirant. Enfin, pour achever une si étrange parure, ils ont sur le nez une grande paire de lunettes qui est attachée des deux côtés à l'oreille. En arrivant au lieu de l'exécution le brave commence par planter sa carabine, rejette son manteau sur le bras gauche, prend son épée de la main droite, et dans cette posture attend l'homme qu'il veut tuer et qui ne pense point à se défendre. Aussitôt

qu'il le voit il fait feu en lui disant de prendre garde à lui. Il lui serait fort difficile de le manquer, car cette espèce d'arme à feu écarte tellement les balles qu'elle en couvrirait la plus grande porte. Si l'infortuné qui reçoit le coup n'est pas tout à fait mort le meurtrier s'approche et l'achève à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides assassins trouvent la partie égale, et qu'ils sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie; mais ils se tirent d'embarras en protestant qu'ils se sont trompés, et qu'une autre fois ils sauront mieux distinguer leur ennemi.

Dans les visites qu'on rend aux Portugais on se garde bien de demander à voir leurs femmes, ou même de s'informer de leur santé; ce serait assez pour s'exposer à quelque duel de la nature de ceux qu'on vient d'expliquer, ou pour exposer une femme au poignard ou au poison.

A quelque distance de Cachao, vers le sud, on trouve les îles de Bissao et celle des Bissagos, où les Portugais ont aussi un établissement. Brue visita ces îles; elles sont soumises à un empereur; la principale, qui donne son nom à toutes les autres, a quarante lieues de circonférence.

Le terroir est si riche et si fécond qu'à la grandeur du riz et du maïs on les prendrait pour des arbustes; il s'y trouve avec le maïs des deux espèces, une autre sorte de grain qui lui ressemble; il est blanc, et se réduit aisément en farine,

que les habitans mêlent avec du beurre ou de la graisse pour en faire une pâte qu'ils nomment *fondé*. Le maïs ne leur sert pas, comme au Sénégal, à faire du pain ou du couscous; ils le mangent grillé; cependant les plus curieux en forment quelquefois des gâteaux, nommés *batangos*, de l'épaisseur d'un doigt, et les font cuire dans des cercles de terre, comme la banane en Amérique.

Les habitans de Bissao sont nommés Papels; cette nation occupe une partie des îles et des côtes voisines, surtout au sud de Cachao; elle est mal disposée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs usages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'une pagne de coton avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles d'une naissance distinguée ont le corps régulièrement marqué de fleurs et d'autres figures, ce qui fait paraître leur peau comme une espèce de satin travaillé. Les princesses filles de l'empereur de Bissao étaient couvertes de ces marques sans autre parure que des bracelets de corail et un petit tablier de coton.

Les nègres de Bissao sont excellens mariniens, et passent pour les plus habiles rameurs de toute la côte; ils emploient au lieu de rames de petites pelles de bois qu'ils nomment pagaies, et le mouvement qu'ils font pour s'en servir est si régulier qu'il produit une sorte d'harmonie. Ils ont un

langage qui est propre aux Papels, comme ils ont des usages qui leur sont particuliers. Le commerce n'a pas peu servi à les cultiver ; ils sont idolâtres ; mais leurs idées de religion sont si confuses qu'il n'est pas aisé de les démêler ; leur principale idole est une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine ; chacun d'ailleurs se fait une divinité suivant son caprice ; ils regardent certains arbres consacrés sinon comme des dieux du moins comme l'habitation de quelque dieu ; ils leur sacrifient des chiens, des coqs et des bœufs, qu'ils engraisent et qu'ils lavent avec beaucoup de soin avant de les faire servir de victimes : après les avoir égorgés ils arrosent de leur sang les branches et le pied de l'arbre ; ensuite ils les coupent en pièces, dont l'empereur, les grands et le peuple ont chacun leur partie ; il n'en reste à la divinité que les cornes.

Il ne paraît pas que l'île de Bissao ait jamais été troublée par des guerres civiles, ce qu'on peut regarder comme une preuve de leur soumission à leur prince ; mais ils sont sans cesse en guerre avec leurs voisins, qu'ils troublent, comme ils en sont troublés par des incursions continuelles. Les Biafaras, les Bissagos, les Balantes et les Nalous, qui les environnent de toutes parts, sont des nations fort braves qui se battent avec la dernière furie : les traités de paix n'étant pas connus entre ces barbares il n'y a jamais beau-

coup de correspondance entre eux dans les intervalles mêmes du repos. Loin de leur offrir leur médiation les Européens trouvent leur intérêt à les voir toujours aux mains, parce que la guerre augmente le nombre des esclaves ; mais ordinairement les incursions de part ou d'autre ne durent pas plus de cinq ou six jours.

L'empereur de Bissao jouit d'une autorité fort despotique : il a trouvé une voie fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ses sujets sans qu'il lui en coûte jamais rien ; c'est d'accepter la donation qu'un nègre lui fait de la maison de son voisin : il en prend aussitôt possession, et le propriétaire se trouve dans la nécessité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité le moyen de se venger est facile en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu ; mais l'empereur n'y peut rien perdre puisqu'il ne hasarde que de gagner deux maisons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent dans l'île. Un jour l'empereur de Bissao avait confié à la garde des Portugais un esclave qui se pendit ; c'était lui naturellement qui devait supporter cette perte ; mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion deux esclaves qu'il avait vendus s'échappèrent de leurs chaînes, et furent

repris par ses soldats : l'équité semblait demander qu'ils fussent restitués à leur maître ; mais l'empereur déclara qu'ils étaient à lui puisqu'ils étaient remis en liberté, et les revendit sans scrupule à d'autres marchands.

A la mort des empereurs de Bissao les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement et leurs esclaves les plus familiers sont condamnés à perdre la vie, et reçoivent la sépulture près de leur maître pour le servir dans un autre monde. L'usage était même autrefois d'enterrer des esclaves vivans avec le monarque mort ; mais l'auteur prétend que cette coutume commençait à s'abolir. Le dernier roi n'avait eu qu'un esclave enterré avec lui, et celui qui régnait paraissait disposé à détruire une loi si barbare.

Lorsqu'il est question de guerre ils ont un tocsin qui sert à rassembler la milice des nègres : il porte dans cette île le nom de *Bonbalon*. C'est une sorte de trompette marine, mais sans corde, qui est beaucoup plus grosse et a le double de longueur. Elle est d'un bois léger : on frappe dessus avec un marteau de bois dur, et l'on prétend que le bruit se fait entendre de quatre lieues. L'empereur a plusieurs de ces instrumens au long des côtes et dans l'intérieur de l'île, avec un garde pour chacun ; et lorsque le sien a donné le signal les autres répètent autant de fois les mêmes coups et sur les mêmes tons, de sorte que ses volontés sont connues en un mo-

ment par la manière de les communiquer. Si quelqu'un refuse d'obéir il est vendu pour l'esclavage : ce châtiment politique tient tout le monde dans la soumission ; et l'empereur , pour qui la désobéissance est utile , se plaint quelquefois de trouver ses sujets trop ardens à le servir.

Dans l'archipel des Bissagos , entre la rivière de Cachao et le cap Tumbaly , vis-à-vis la côte des Balantes , se trouvent les îles de Cazégut.

Les nègres de ces îles sont grands et robustes quoique leurs alimens ordinaires soient le poisson , les coquillages , l'huile et les noix de palmer , et qu'ils aiment mieux vendre leur riz et leur maïs aux Européens que de les réserver pour leur usage. Ils sont idolâtres et d'une cruauté extrême pour leurs ennemis : ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres ; ils emportent cette proie pour l'écorcher , et , faisant sécher la peau du crâne avec la chevelure , ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée. Au moindre sujet de chagrin ils tournent aussi facilement leur furie contre eux-mêmes : ils se pendent , ils se noient , ils se jettent dans le premier précipice. Leurs héros prennent la voie du poignard. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie ; s'ils croient qu'un vaisseau leur en apporte ils se disputent l'honneur d'y arriver les premiers , et rien ne leur coûte pour se procurer cette chère liqueur : alors le plus faible devient la proie du plus fort. Dans ces occasions ils oublient les lois

de la nature : le père vend ses enfans, et si ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou par l'adresse ils traitent de même leurs pères et leurs mères.

A Cazégut Brue reçut un singulier hommage : il traitait un seigneur nègre sur son bord lorsqu'il vit paraître un canot chargé de cinq ansu-laires, dont l'un, étant monté à bord, s'arrêta sur le tillac en tenant un coq d'une main, et de l'autre un couteau. Il se mit à genoux devant Brue sans prononcer un seul mot ; il y demeura une minute, et, s'étant levé, il se tourna vers l'est et coupa la gorge du coq ; ensuite, s'étant mis à genoux, il fit tomber quelques gouttes de sang sur les pieds du général. Il alla faire la même cérémonie au pied du mât et de la pompe ; après quoi, retournant vers le général, il lui présenta son coq. Brue lui fit donner un verre d'eau-de-vie, et lui demanda la raison de cette conduite. Il répondit que les habitans de son pays regardaient les blancs comme les dieux de la mer ; que le mât était une divinité qui faisait mouvoir le vaisseau, et que la pompe était un miracle puisqu'elle faisait monter l'eau, dont la propriété naturelle était de descendre.

Les habitans de Cazégut, surtout ceux qui sont distingués par le rang ou les richesses, se frottent les cheveux d'huile de palmier, ce qui les fait paraître tout à fait rouges. Les femmes et les filles n'ont autour de la ceinture qu'une espèce

de frange épaisse composée de roseaux, qui leur tombe jusqu'aux genoux. Dans la saison du froid elles en ont une autre qui leur couvre les épaules, et qui descend jusqu'à la ceinture. Quelques-unes en ajoutent une troisième sur la tête, qui pend jusqu'aux épaules : rien n'est si comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre et d'étain aux bras et aux jambes. En général les deux sexes ont la taille belle, les traits du visage assez réguliers, et la couleur du jais le plus brillant, sans avoir le nez plat ni les lèvres trop grosses. L'esprit et la vivacité ne leur manquent pas; mais ils souffrent l'esclavage avec tant d'impatience, surtout hors de leur patrie, qu'il est dangereux d'en avoir un grand nombre à bord : un capitaine après en avoir acheté plusieurs avait pris toutes sortes de précautions pour les tenir sous le joug en les enchaînant deux à deux par le pied, et mettant des menottes aux plus vigoureux; ils n'en trouvèrent pas moins le moyen d'arracher l'étoupe du vaisseau, et l'eau pénétra si vite qu'il aurait coulé à fond si le capitaine n'eût rencontré fort heureusement une vieille voile qui servit à boucher le trou. Le naturel fier et indomptable de ces insulaires est si connu en Amérique qu'on ne les y achète qu'avec de grandes précautions : ils ne travaillent qu'à force de coups; ils se dérobent souvent par la fuite, et quelquefois ils se détruisent eux-mêmes.

Nous ne devons pas omettre un exemple sin-

gulier de ce que peut l'autorité d'un seul homme au milieu de l'ignorance et de la barbarie.

A cent cinquante lieues de son embouchure la rivière de Casamansa forme en tournant un coude qui donne le nom de Cabo à un grand royaume voisin : il était gouverné au commencement de notre siècle par un roi nègre nommé Briam-Mansare, qui vivait avec plus de faste que tous les autres princes de la même côte. Sa cour était nombreuse : il se faisait servir dans de la vaisselle d'or, dont il avait jusqu'à quatre mille marcs. Il entretenait constamment six ou sept mille hommes bien armés, avec lesquels il tenait ses voisins dans la soumission, et les forçait de lui payer un tribut. La police était si bien établie dans ses états que les négocians auraient pu laisser sans crainte leurs marchandises sur le grand chemin ; à force de lois et par la rigueur de l'exécution il avait corrigé dans ses sujets le penchant au vol, qui est un vice naturel aux nègres. Jamais les esclaves n'étaient enchaînés : lorsqu'ils avaient reçu la marque du marchand il ne fallait plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde était exacte sur les frontières et la discipline rigoureuse dans le gouvernement ! Ce prince faisait chaque année avec les Portugais un commerce de six cents esclaves, échangés contre différentes espèces de marchandises, telles que des armes à feu, des sabres courbés avec de belles poignées ; des selles de France, des fau-

teuils de velours et d'autres meubles; de la fenouillette de l'île de Rhé, de l'eau de cannelle, du rossolis, etc. Lorsqu'il recevait la visite de quelque blanc il le faisait défrayer dès l'entrée de ses états, et ses sujets ne pouvaient rien exiger d'un étranger sous peine d'être vendus pour l'esclavage. Il était toujours prêt à donner audience; à la vérité on était obligé pour l'obtenir de lui faire un petit présent de la valeur de trois esclaves; mais il rendait toujours plus qu'il n'avait reçu. Ces civilités continuaient jusqu'à ce que l'étranger eût disposé de ses marchandises : alors si dans son audience de congé il demandait au roi un présent pour sa femme ce prince ne manquait jamais de donner un esclave ou deux marcs d'or. Il mourut en 1705, également regretté de ses peuples et des étrangers.

On remarque avec étonnement dans la rivière de San-Domingo que les caïmans, ou petits crocodiles, qui sont ordinairement des animaux si terribles, ne nuisent à personne. Il est certain, dit l'auteur, que les enfans en font leur jouet, jusqu'à leur monter sur le dos et les battre même, sans en recevoir aucune marque de ressentiment : cette douceur leur vient peut-être du soin que les habitans prennent de les nourrir et de les bien traiter. Dans toutes les autres parties de l'Afrique ils se jettent indifféremment sur les hommes et sur les animaux; cependant il se trouve des nègres assez hardis pour les attaquer à coups de

poignard. Un laptot du fort Saint-Louis s'en faisait tous les jours un amusement qui lui avait long-temps réussi ; mais il reçut enfin tant de blessures dans ce combat que, sans le secours de ses compagnons il aurait perdu la vie entre les dents du monstre.

Les hippopotames sont en nombre prodigieux dans toutes ces rivières , comme dans celles de Sénégal et de Gambie ; mais ils ne causent nulle part tant de désordres qu'entre celles de Casamansa et de Sierra-Léone. Les plantations de riz et de maïs , que les nègres ont dans leurs cantons marécageux , sont exposées à des ravages continuels si la garde ne s'y fait nuit et jour : cependant ils sont plus timides et plus aisés à chasser que les éléphants ; au moindre bruit ils regagnent la rivière , où ils plongent d'abord la tête , et , se relevant ensuite sur la surface , ils secouent les oreilles , et poussent deux ou trois cris si forts qu'ils peuvent être entendus d'une lieue.

Les flamans sont en grand nombre sur la rivière de Gèves ou Gèba , dans le pays des Biafaras , autre établissement des Portugais , près de Rio-Grande. Nous avons déjà parlé de ces oiseaux : les habitans de Gèves portent le respect si loin pour ces animaux qu'ils ne souffrent pas qu'on leur fasse le moindre mal ; ils les laissent tranquilles au milieu de leur habitation sans être incommodés de leurs cris , qui se font entendre néanmoins d'un quart de lieue. Les Français en

ayant tué quelques-uns dans cet asile furent forcés de les cacher sous l'herbe de peur qu'il ne prît envie aux nègres de venger sur eux la mort d'une bête si révéérée.

Dans plusieurs endroits de la côte, surtout aux environs de Gêves, on trouve une sorte d'oiseaux de rivage, que l'on nomme spatules parce que leur bec a beaucoup de ressemblance avec cet instrument de pharmacie : ils ont la chair beaucoup meilleure que les flamant. Cet oiseau, qui est de la grosseur de la cigogne, et qui a de même les jambes fort longues, se trouve aussi en Europe dans les pays marécageux, tels que la Hollande.

En remontant le Rio-Grande quatre-vingts lieues au-dessus de son embouchure on arrive dans le pays des Analoux, nègres qui ont beaucoup de passion pour le commerce : leurs richesses sont l'ivoire, le riz, le maïs et les esclaves.

A seize lieues au-delà du Rio-Grande, vers le sud, en allant vers Sierra-Léone, on trouve la rivière de Nougnez, sur les bords de laquelle on fait un grand commerce d'ivoire.

Le pays aux environs de la rivière de Nougnez produit un sel que les Portugais estiment beaucoup, et qu'ils regardent comme un contre-poison : ils ont l'obligation aux éléphants de leur en avoir découvert la vertu. Les nègres qui vont à la chasse de ces animaux leur tirent des flèches

empoisonnées, et lorsqu'ils les tuent ils coupent l'endroit où la flèche a touché, et vident le corps de ses boyaux pour en manger la chair. Des chasseurs qui avaient blessé un éléphant furent surpris de le voir marcher et se nourrir sans aucun ressentiment de sa blessure. Ils cherchaient la cause de ce prodige lorsqu'ils le virent s'approcher de la rivière et prendre dans sa trompe quelque chose qu'il mangeait avidement : ils trouvèrent après son départ que c'était un sel blanc qui avait le goût de l'alun. Un autre éléphant, qu'ils blessèrent encore, s'étant guéri de la même manière, les Portugais, qui sont dans une défiance continuelle du poison, firent diverses expériences de ce sel, et le reconnurent pour un des plus puissans antidotes qui aient jamais été découverts : que le poison soit intérieur ou extérieur, une dragme de sel de Nougnez délayée dans de l'eau chaude est un remède spécifique.

Brue dans un voyage à Cayor fit une découverte d'un autre genre, qui doit surtout intéresser les femmes. Il vit une négresse qui avait les dents d'une blancheur surprenante : Brue lui demanda quelle était sa méthode pour les conserver si belles. Elle lui dit qu'elle se les frottait avec un certain bois dont elle lui donna quelques morceaux. Ce bois se nomme *ghelèle* ; il croît sur le bord de l'eau, et ressemble beaucoup à notre osier ; mais il est d'un goût fort amer.

Brue , en remontant toujours le canal qui joint le lac de Cayor à la rivière de Sénégal , débarqua dans un village des Foulas , nommé Kéda , où il fut témoin d'une cérémonie funèbre qui l'amusa beaucoup.

Un des principaux habitans du village mourut subitement , et sa femme n'eut pas plus tôt mis la tête à sa porte pour donner avis de sa perte par un cri qu'il s'éleva un tumulte surprenant dans toute l'habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémissémens : les femmes accoururent en foule , et , sans savoir de quoi il était question , commencèrent à s'arracher les cheveux , comme si chacune eût perdu sa famille ; ensuite , lorsqu'elles eurent appris le nom du mort , elles se précipitèrent vers sa maison avec des hurlemens qui n'auraient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures les marabouts arrivèrent , lavèrent le corps , le revêtirent de ses meilleurs habits , et le portèrent sur son lit avec ses armes à son côté : alors ses parens entrèrent l'un après l'autre , le prirent par la main , lui firent plusieurs questions ridicules , et lui offrirent leurs services ; mais , ne pouvant recevoir aucune réponse , ils se retirèrent comme ils étaient entrés en disant gravement : Il est mort. Pendant cette cérémonie ses femmes et ses enfans tuèrent ses bœufs , et vendirent ses marchandises et ses esclaves pour de l'eau-de-vie , parce que l'usage dans ces occasions est de faire un folgar ,

c'est à dire de donner une fête après l'enterrement.

Le convoi fut précédé des guiriots avec leurs tambours; tous les habitans suivaient en silence, chargés de leurs armes; ensuite venait le corps, environné de tous les marabouts qu'on avait pu rassembler, et porté par deux hommes. Les femmes fermaient la marche en criant et se déchirant le visage comme des furieuses. Lorsque le mort est enterré dans sa propre maison, privilège qui n'appartient qu'au prince et aux seigneurs, la procession se fait autour du village; en arrivant au lieu destiné pour la sépulture le principal marabout s'approche du corps; et lui dit quelques mots à l'oreille, tandis que quatre hommes soutiennent un drap de coton qui le cache à la vue des assistans.

Enfin les porteurs le mettent dans la fosse, et le recouvrent aussitôt de terre et de pierre. Les marabouts attachent ses armes au sommet d'un pieu, qu'ils placent à la tête du tombeau avec deux pots, l'un rempli de couscous, l'autre d'eau. Après ces formalités ceux qui soutiennent le drap de coton le laissent tomber, signal auquel les femmes recommencent leurs lamentations, jusqu'à ce que le principal marabout donne ordre aux guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil cesse, et l'on ne pense qu'à se réjoindre comme si personne n'avait fait aucune perte. Dans quelques endroits



on creuse un fossé autour du tombeau, et l'on plante sur le bord une haie d'épines. Sans cette précaution il arrive souvent que le corps est déterré par des bêtes farouches. Dans d'autres lieux la cérémonie funèbre dure sept ou huit jours; si c'est un jeune homme qu'on ait perdu tous les nègres du même âge courent le sabre à la main comme s'ils cherchaient leur camarade, et font retentir les cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent.

Le voyage de Brue à Engherbel, sur la rive nord du Sénégal, dans le pays qu'on nomme les Etats du Brack, contient des détails curieux sur le commerce des gommes, qui se fait avec les Arabes du désert en payant des droits au brack.

Pendant que Brue entretenait ce prince on vint lui annoncer l'arrivée du schamchi, chef des Maures : le général lui fit quelques présens, et, sachant qu'il était venu pour le commerce des gommes, il lui indiqua le jour où l'ouverture devait se faire au désert.

Le désert est une plaine vaste et stérile au nord du Sénégal, bornée au loin par de petites collines de sable rouge, et couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaisseur : c'est dans ce lieu que se-faisait depuis long-temps le commerce des gommes. Le général pour se garantir de l'attaque des Maures vagabonds fit entourer les magasins qu'il éleva au long de la rivière d'un fossé large de six pieds et d'autant de profondeur,

défendu par une baie d'épines; il fortifia soigneusement la porte, et mit pour la garder deux laptots bien armés, avec un interprète pour examiner et pour introduire ceux qui viendraient pour s'y présenter.

Le brack et le schamchi, qui virent toutes ces préparations, et qui n'en ignoraient pas les motifs, approuvèrent les précautions du général comme la meilleure voie pour prévenir les désordres pendant la foire.

Le premier d'avril le schamchi, ayant reçu avis de l'approche des caravanes, vint avertir Brue qu'il était temps de régler le prix.

Les Européens sont obligés de pourvoir à l'entretien des Maures qui apportent des gommes : cet engagement les expose à quantité de fausses dépenses, parce que, sous prétexte de commerce, il arrive une multitude de Maures qui ne cherchent que l'occasion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de satisfaire leur inclination au larcin; mais Brue régla tellement cet article qu'il n'était obligé de nourrir que ceux qui auraient apporté des marchandises, et dans la proportion même de ce qu'ils auraient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de bœuf et autant de couscous pour chaque portion, et tel nombre de portions pour chaque quintal : les commis qui furent nommés pour la distribution reçurent l'ordre de la finir aussitôt que les marchandises seraient délivrées. On parvint ainsi

à purger la foire des voleurs et des gens oisifs. « On commença le 14 d'avril à mesurer les gommes : cette opération se fit sans désordre parce qu'on ne reçut les marchands que l'un après l'autre. Le général y assista exactement, et fit veiller avec le même soin à tout ce qu'il ne pouvait éclairer par sa présence. Aussitôt que le commerce fut ouvert on vit arriver chaque jour de nouvelles caravanes de dix, vingt et trente chameaux, ou de voitures traînées par des bœufs, et gardées par des propriétaires de gommes et par leurs domestiques. Ces Maures ont l'apparence d'autant de sauvages ; ils n'ont pour habits que des peaux de chèvres autour des reins, et des sandales de cuir de bœuf ; leurs armes sont de longues piques, des arcs et des flèches, avec un long couteau attaché à leur ceinture. »

Il n'est pas besoin de sentinelle pour découvrir l'approche de ces caravanes ; les chameaux poussent des cris hideux qui les trahissent bientôt. Leurs foulous, c'est à dire les sacs dans lesquels ils apportent les gommes, sont des peaux de bœuf sans couture : les Maures n'ont point d'autres commodités pour renfermer leurs marchandises, ni même pour le transport de leur eau. Comme on avait pris toutes sortes de soins pour empêcher qu'ils n'entrassent plusieurs à la fois dans l'enclos c'était un spectacle amusant que de voir leurs efforts et leurs contorsions pour

entrer l'un avant l'autre, car les Maures sont une nation fort bruyante.

Un Maure nommé Barikada fit présent au général d'un aigle apprivoisé, de la grandeur d'un coq d'Inde : il n'avait rien d'ailleurs qui le distinguât des aigles ordinaires ; sa familiarité avec les hommes allait jusqu'à se laisser prendre par le premier venu, et en peu de jours il prit l'habitude de suivre le général comme un chien ; mais il fut tué malheureusement par la chute d'un baril, qui l'écrasa sur le tillac. Apparemment la science d'apprivoiser les animaux est fort cultivée dans ce pays, car l'auteur parle de deux pintades, mâle et femelle, si privées qu'elles mangeaient sur son assiette, et qu'avec la liberté de voler au rivage elles revenaient sur la barque au son de la cloche pour le dîner et le souper. Pendant toute la foire Brue ayant observé les jours de fête et les jeûnes de l'Eglise, et n'ayant pas manqué de faire réciter soir et matin les prières à bord, tous les Maures le prirent pour un marabout français.

Le désert est infecté par une sorte de milans que les nègres appellent *ekoufs* : ces animaux sont si voraces qu'ils venaient prendre les aliments des matelots jusque dans les plats.

Brue, qui ne se ménageait pas dans l'exercice de ses fonctions, gagna une colique violente pour avoir dormi à l'air après s'être extrêmement fatigué. Ses chirurgiens avaient employé

vainement toute leur habileté à le soulager lorsqu'un Maure, qui était venu lui rendre visite, lui conseilla comme un remède ordinaire à sa nation de faire dissoudre de la gomme dans du lait, et d'avaler cette potion fort chaude : il suivit ce conseil, et fut guéri sur-le-champ.

La gomme s'appelle gomme du Sénégal, ou gomme arabique, parce qu'avant que les Français eussent des comptoirs au Sénégal elle ne venait que de l'Arabie; mais depuis que le commerce est ouvert par cette voie le prix en est tellement diminué qu'on n'en apporte plus d'Arabie : cependant il en vient encore du levant; on prétend même qu'elle est meilleure que celle du Sénégal, par la seule raison qu'elle est plus chère; car au fond elles sont toutes deux de la même bonté. Cette gomme est pectorale, anodine et rafraîchissante; elle est excellente pour le rhume, surtout lorsqu'elle est mêlée avec le sucre d'orge, suivant l'usage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup; c'est un spécifique contre la dysenterie et les hémorrhagies les plus obstinées. On lui attribue quantité d'autres effets. Ce qui est certain, suivant le témoignage de Brue, c'est qu'un grand nombre de nègres qui la recueillent, et les Maures qui l'apportent au marché; n'ont pas d'autre nourriture; qu'ils n'y sont pas réduits par nécessité faute d'autres alimens, mais que leur goût les y porte, et qu'ils la trouvent délicieuse. Ils n'y emploient pas

d'autre art que de l'adoucir par le mélange d'un peu d'eau : elle leur donne de la force et de la santé. Enfin, par sa simplicité et ses autres vertus, ils la regardent comme une diète excellente. Si elle a quelque chose d'insipide on peut lui donner avec une teinture l'odeur et le goût qu'on désire. Il paraît étrange, ajoute Brue, que ceux qui l'apportent de plus de trois cents milles dans l'intérieur des terres n'aient aucune provision de reste lorsqu'ils arrivent au marché ; mais il est bien plus surprenant qu'ils n'en aient pas eu d'autre que leur gomme, et qu'elle ait été leur unique subsistance dans une si longue route ; cependant c'est un fait qui ne peut être contesté, et sur lequel on a le témoignage de tous ceux qui ont passé quelque temps au Sénégal. Brue qui avait goûté souvent de la gomme la trouvait agréable. Les pièces les plus fraîches, c'est à dire celles qui ont été recueillies nouvellement, s'ouvrent en deux comme un abricot mûr ; le dedans en est tendre, et ressemble assez à l'abricot par le goût.

On fait un grand usage de la gomme du Sénégal dans plusieurs manufactures, particulièrement dans celles de laine et de soie. Les teinturiers s'en servent beaucoup aussi. Toute l'habileté dans le choix de cette gomme consiste à choisir la plus sèche, la plus nette et la plus transparente ; car la grosseur et la forme des pains n'y mettent aucune différence.

L'arbre qui la porte, en Afrique comme en Arabie, est une sorte d'acacia assez petit et toujours vert, chargé de branches et de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites et rudes; il porte une petite fleur en forme de vase, dans laquelle il y a des filets de la même couleur qui environnent un pistil où la semence est renfermée; le fruit est d'abord vert, mais en mûrissant il prend une couleur de feuille morte. La semence ou la petite graine dont il est rempli est dure et blanchâtre. On trouve entre le Sénégal et le fort d'Arguin trois forêts qui portent quantité de ces arbres: la première se nomme Sahel; la seconde et la plus grande, El-Riebar, et la troisième Alfatak; elles sont à peu près à la même distance, c'est à dire à trente lieues du désert, qui est aussi à trente lieues du fort Saint-Louis; et toutes trois elles sont entre elles à dix lieues l'une de l'autre. De Sahel au comptoir de Portendic on compte soixante lieues, et quatre-vingts jusqu'à la baie d'Arguin.

La récolte de la gomme se fait deux fois chaque année; mais la plus considérable est celle du mois de décembre, où l'on prétend qu'elle est plus nette et plus sèche; celle du mois de mars est plus gluante avec moins de transparence: la raison en est sensible; c'est qu'au mois de décembre elle se recueille après les pluies lorsque l'arbre est rempli d'une sève que la chaleur du soleil vient épaissir et perfectionner sans lui don-

ner trop de dureté. Depuis cette saison jusqu'au mois de mars la chaleur, devenant excessive et séchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des incisions pour en tirer cette sève; car la gomme n'étant qu'un suc propre qui transsude par les pores de l'écorce, on est forcé lorsqu'elle ne sort pas d'elle-même de blesser l'arbre pour l'en tirer.

Ce commerce des gommes était du temps de Brue entre les mains de trois tribus, ou hordes indépendantes des Maures du désert. Les chefs de ces tribus étaient marabouts, nom générique des prêtres mahométans, qui prêchaient la religion du prophète dans toute la zone torride; qui ont partout un grand crédit, et sont partout de grands hypocrites. Ces Maures du désert méritent d'être considérés avec quelque attention; ils ont beaucoup de rapport avec cette fameuse nation des Arabes qui a joué long-temps un si grand rôle dans le monde, et qui sous la domination des Turcs n'est plus aujourd'hui qu'un pays d'esclaves ou un ramas de brigands.

Ces Maures des environs d'Arguin et du Sénégal conservent inviolablement les usages de leurs ancêtres; si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs cabanes sous les murs du fort de Portendic et vers le Sénégal, ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la mer ou de la rivière, suivant les saisons et les besoins du commerce. Leurs tentes et leurs cabanes ont toutes la forme d'un cône: les premières sont

composées d'une toile grossière , de poil de chèvre et de chameau , si bien tissu que malgré la violence et la longueur des pluies il est fort rare que l'eau les pénètre. Ces toiles ou ces étoffes sont l'ouvrage de leurs femmes , qui filent le poil et la laine , et qui apprennent de bonne heure à les mettre en œuvre ; elles n'en sont pas moins chargées de tous les travaux domestiques , jusqu'à celui de panser les chevaux , de faire la provision d'eau et de bois , de faire le pain et de préparer les alimens. Malgré ces assujettissemens où leurs maris les réduisent ils les aiment et ne les maltraitent presque jamais. Si elles manquent à quelque devoir essentiel ils les chassent de leur maison , et les pères et les frères ou les autres parens d'une femme coupable la punissent bientôt de l'opprobre qu'elle jette sur la famille ; d'ailleurs les maris se font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues , et ne leur refusent rien pour leur parure ; tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail est employé à cet usage , aussi ne faut-il guère espérer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages ; ils le gardent pour en faire des bracelets et des pendans d'oreilles à leurs femmes , ou pour garnir la poignée de leurs couteaux et de leurs sabres. On voit que l'esprit de galanterie et de magnificence , anciennement renommé chez les Arabes , se retrouve jusque dans les hordes vagabondes des déserts d'Afrique.

Les femmes des Maures ne paraissent jamais sans un long voile qui leur couvre le visage et les mains ; les Européens ne sont pas encore assez familiers avec leur nation pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes et les enfans ont généralement la taille et la physionomie fort belles : quoiqu'ils ne soient pas fort hauts il ont les traits réguliers : leur couleur foncée vient de la chaleur du soleil , à laquelle ils sont continuellement exposés. Nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la tente des femmes. Un Maure qui serait assez pauvre pour n'avoir qu'une seule tente recevrait ses visites , et ferait toujours ses affaires à la porte plutôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilège n'est accordé qu'à leurs chevaux , ou plutôt à leurs jumens , qu'ils préfèrent beaucoup aux mâles de cette espèce , parce que , outre l'avantage d'en tirer des poulains qui leur apportent beaucoup de profit , ils les trouvent plus douces , plus vives et de plus longue durée que les mâles , elles couchent dans leurs tentes pêle-mêle avec leurs femmes et leurs enfans ; ils les laissent courir librement avec leurs poulains , ou du moins ils ne les attachent jamais par le cou , et leur seul lien est aux pieds ; elles s'étendent par terre , où elles servent d'oreiller aux enfans , sans leur faire le moindre mal ; elles prennent plaisir à se voir baiser , caresser ; elles distinguent ceux qui les traitent le mieux , et

lorsqu'elles sont en liberté elles s'en approchent et les suivent. Leurs maîtres gardent fort soigneusement leur généalogie, et ne les vendent pas sans faire valoir les bonnes qualités de leurs pères, dont ils produisent un état exact qui en rehausse beaucoup le prix : elles ne sont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint, mais dans une taille médiocre elles sont bien proportionnées. L'usage des Maures n'est pas de les ferrer; ils les nourrissent pendant la nuit avec du grand millet et de l'herbe un peu séchée; au printemps ils les mettent au vert, et les laissent un mois sans les monter.

Un *adouard* est un nombre de tentes et de cabanes où les Maures habitent quelquefois par tribus, quelquefois par familles : ils les rangent ordinairement en cercle, l'une fort près de l'autre, en laissant dans le centre une place où leurs bœufs et leurs animaux domestiques passent la nuit. Il y a toujours une sentinelle établie pour garantir l'habitation des surprises de l'ennemi, ou des voleurs, ou des bêtes farouches : au moindre danger la sentinelle donne l'alarme, qui est augmentée par l'aboïement des chiens, et tout le village pense aussitôt à se défendre. Ces adouards sont mobiles, et se transportent d'autant plus aisément que les Maures, ayant peu de meubles et d'ustensiles domestiques, chargent en un instant tout leur équipage sur leurs bœufs et leurs chameaux; ils placent leurs

femmes dans des paniers sur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'est pas sans agrémens; ils se procurent ainsi de nouveaux voisins, de nouvelles commodités et de nouvelles perspectives. Leurs tentes sont de poil de chameau; elles sont soutenues par des pieux, auxquels ils ne les attachent qu'avec des courroies de cuir. Dans le temps de la sécheresse ils approchent leurs camps des bords du Sénégal pour y trouver de l'herbe et la fraîcheur de l'eau; dans la saison des pluies ils se retirent vers les côtes de la mer, où le vent les délivre de l'importunité des mouchérons. C'est à la fin de cette dernière saison qu'ils font leurs plantations de millet et de maïs.

Ils n'ont pas d'autre liqueur que l'eau et le lait. Leur pain est de farine de millet, non que la nature leur refuse d'autres grains puisque le froment et l'orge peuvent croître dans le pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture; ils se servent quelquefois de riz. Lorsqu'ils recueillent de l'orge ou du froment ils l'enferment après l'avoir fait sécher dans des puits fort profonds, qu'ils creusent dans le roc ou dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le passage d'un homme; mais ils s'élargissent par degrés, à proportion de leur profondeur, qui est souvent de trente pieds; on les nomme *mata-mors*. Le fond et les côtés sont garnis de paille;

les Maures y mettent leur blé jusqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches et de paille, et par-dessus ils forment une couche de terre, sur laquelle ils sèment ou plantent quelque autre grain. Le blé se conserve long-temps dans ces greniers souterrains.

Les Maures nettoient fort soigneusement leur grain avant de le broyer entre deux pierres pour le réduire en farine. Leur pain se cuit sous la cendre, et leur usage est de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur riz dans un peu d'eau, et lorsqu'il est à demicuit ils le tirent du feu et le laissent ainsi comme en digestion : dans cet état il s'enfle sans se coaguler. N'ayant pas l'usage des cuillers ils se servent de leurs doigts pour en prendre de petites parties, qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche; ils ne mangent que de la main droite parce que l'autre est réservée pour des exercices qui ont moins de propreté, aussi ne se lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes sont coupées en petits morceaux avant qu'elles soient cuites pour éviter la peine de se servir de couteau à table. Si l'on prépare des poules ou quelque autre pièce de volaille au riz on les coupe en quartiers; après quoi il n'est plus besoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il présente à son voisin, et celui-ci tirant de son côté, tandis que l'autre tire du sien, le partage est fait en un moment. Ils man-

gent comme au Levant assis à terre et les jambes croisées autour d'un cercle de cuir rouge ou d'une natte de palmier, sur laquelle on sert les alimens dans des plats de bois ou dans des bassins de cuivre : ils mangent successivement leur pain et leur viande, et jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas lorsqu'ils quittent la table pour se laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes : l'usage ordinaire est de manger deux fois par jour, le matin et vers l'entrée de la nuit ; les repas sont courts et se font avec un grand silence ; mais la conversation vient ensuite, du moins entre les personnes de distinction, lorsqu'on commence à fumer, à boire du café ou du vin et de l'eau-de-vie, pour se procurer les amusemens que chacun peut tirer de son rang et de ses richesses. Les marabouts mêmes ne se refusent pas ces plaisirs lorsqu'ils peuvent les prendre secrètement et sans scandale.

Les Maures de ces contrées n'ont pas de médecins ; la santé, qui est un bien commun dans leur nation, les délivre de cette servitude : s'ils sont sujets à quelques maladies c'est à la dysenterie et à la pleurésie ; mais ils s'en guérissent eux-mêmes avec le secours des simples. Barbot assure nettement qu'ils ne sont sujets à aucune maladie, et que l'air du Sahara est si bon qu'on y porte les malades comme à la source de la santé et de la vie.

Les marabouts sont presque les seuls qui sa-

chent lire l'arabe; en général toute la nation est ensevelie dans l'ignorance : cependant il se trouve un grand nombre de particuliers qui connaissent fort bien le cours des étoiles, et qui parlent raisonnablement sur cette matière : l'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne leur donne beaucoup de facilité pour les observations. Ils ont presque tous l'imagination fort vive et la mémoire excellente; mais leur histoire est mêlée de tant de fables qu'il est difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale est pour le commerce : ils n'ignorent de rien de ce qui appartient à leurs intérêts; ils sont adroits et trompeurs. Sans goût pour les arts ils ne laissent pas d'aimer la musique et la poésie : l'instrument qui les anime le plus ressemble à nos guitares; ils composent des vers qui ne paraissent pas méprisables à ceux qui connaissent le génie des langues orientales, dont la leur est descendue.

Cette partie de l'Afrique produit des chameaux d'une grosseur et d'une force extraordinaires; ils ne sont pas incommodés d'un poids de douze cents livres. On les accoutume à se mettre à genoux pour recevoir leurs charges; mais lorsqu'ils se trouvent assez chargés ils se lèvent d'eux-mêmes, et ne souffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux aussi faciles à nourrir; le chameau se contente de branches d'arbres, de ronces et de joncs qu'il rumine; il est capable de demeurer chargé pendant trente

ou quarante jours, et d'en passer huit ou dix sans boire et sans manger. Sa nourriture commune est le maïs et l'avoine. Lorsqu'il est revenu de quelque long voyage ses maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toujours de quoi se nourrir. Si l'herbe est fraîche on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours : il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion ; et loin d'aimer l'eau bien claire il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuse.

Le chameau a le cou fort long à proportion de sa tête, qui est fort petite ; il a sur le dos une bosse assez épaisse, et sous le ventre une substance calleuse, sur laquelle il se soutient lorsqu'il plie les jambes : ses cuisses et sa queue sont petites ; mais il a les jambes longues et fermes, et le pied fourchu comme le bœuf. La nature l'a rendu traitable et docile, fort utile aux besoins des hommes, et peu incommode pour la dépense. Il vit long-temps. Son naturel le porte à la vengeance ; et s'il est maltraité sans raison par ses guides il saisit la première occasion de leur marquer son ressentiment par quelques coups de pied, qui sont heureusement peu dangereux. Il aime la musique et le chant. La manière de lui faire hâter sa marche est de siffler ou de jouer de quelque instrument. On assure que les femelles portent une année presque entière. Aussitôt qu'un jeune chameau vient

au monde les Maures lui lient les quatre pieds sous le ventre, et le couvrent d'un drap, sur les coins duquel ils mettent des pierres forts pesantes; ils l'accoutument ainsi à recevoir les plus lourds fardeaux. Le lait des chameaux est un des principaux alimens des Maures. On mange leur chair lorsqu'ils deviennent vieux ou peu propres au service, et l'on assure que malgré sa dureté elle est saine et nourrissante. Les Maures donnent à cette espèce de chameau le nom de djimels.

Ils en ont une autre espèce qu'ils nomment béchets, mais qui est rare en Afrique, et qui ne se trouve guère hors de l'Asie; elle est plus faible que la première quoiqu'elle ait deux bosses sur le dos.

La troisième espèce se nomme dromadaire; elle est plus faible encore que la seconde, et ne sert ordinairement que de monture; mais en récompense elle est extrêmement légère à la course, sans compter qu'elle résiste fort long-temps à la soif, aussi les Maures en font-ils beaucoup d'estime. Le mouvement de cet animal est si rapide qu'il faut se ceindre la tête et les reins pour le supporter.

Les chimistes attribuent beaucoup d'effets aux diverses parties du corps des chameaux; mais sa principale vertu est dans son urine, qui, étant séchée et sublimée au soleil, produit le vrai sel ammoniac, drogue fort connue, et souvent contrefaite par les Hollandais et les Vénitiens.

L'autruche est le principal oiseau du même pays; il est si commun qu'on en voit souvent de grandes troupes dans les déserts qui sont à l'est du cap Blanc, du golfe d'Arguin, de celui de Portendic et sur les bords de la rivière de Saint-Jean : ces oiseaux ont ordinairement six ou huit pieds de hauteur en les prenant de la tête aux pieds; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur quoiqu'il soit assez gros et qu'ils aient le derrière large et plat : il semble qu'ils ne soient composés que de pieds et de cou. Le plus grand avantage qu'ils reçoivent de leur taille est de voir de fort loin. Ils ont la tête fort petite et couverte d'une sorte de duvet jaune. Rien n'approche de leur stupidité; les yeux de l'autruche sont fort grands avec de longs sourcils; les paupières supérieures sont aussi mobiles que celles de l'homme. Elle a la vue ferme. Son bec est court, dur et pointu; sa langue est petite et fort rude; son cou est couvert de petites plumes, ou plutôt d'un poil fort doux et comme argenté; ses ailes sont trop petites et trop faibles pour soutenir dans l'air un corps si pesant, mais elles l'aident à courir avec une vitesse surprenante, surtout avec la faveur du vent; elles lui servent de voiles, et rien n'égale alors sa légèreté, au lieu que si le vent est contraire les ailes et le corps demeurent immobiles.

Les autruches multiplient prodigieusement; elles couvrent leurs œufs plusieurs fois l'année,

et jamais elles n'en pondent moins de quinze ou seize à la fois : ce n'est point en reposant dessus qu'elles leur rendent l'office de mères ; elles les placent au soleil, où la chaleur les fait éclore, et les petits n'ont pas plus tôt vu le jour qu'ils cherchent leur nourriture. Les œufs sont fort gros ; il s'en trouve qui pèsent jusqu'à quinze livres, et qui suffisent pour rassasier sept personnes ; on assure qu'ils sont de bon goût et fort nourrissans ; l'écaïlle en est blanche, unie et fort dure quoique d'une épaisseur médiocre. On en fait des tasses et des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs et les Persans les suspendent à la voûte de leurs mosquées.

Les Arabes n'estiment pas seulement l'autruche pour ses plumes, qui sont une marchandise recherchée, mais encore pour sa chair, qui, toute rude qu'elle est, passe chez eux pour un mets délicat. Comme ils ont peu d'adresse à tirer, qu'ils sont mal pourvus d'armes à feu, et qu'ils n'ont pas de chiens formés à la course, ils chassent les autruches à cheval en prenant soin de les pousser toujours à contre vent ; lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elles commencent à se fatiguer ils fondent dessus au grand galop, et les achèvent à coups de flèche et de zagaie.

L'autruche est d'une voracité singulière : elle dévore tout ce qu'elle rencontre ; herbe, blé, ossemens d'animaux, jusqu'aux pierres et au fer ; mais les corps durs passent au travers de son

corps avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les chimistes attribuent à cet oiseau on n'en connaît pas une assez avérée pour mériter un éloge sérieux : son principal mérite consiste dans ses plumes ; elles sont en usage dans tous les pays de l'Europe pour les chapeaux , les dais , les cérémonies funèbres , et surtout pour les habillemens de théâtre. En Turquie les janissaires s'en servaient pour orner leurs bonnets. On n'estime que celles qui sont arrachées à l'oiseau tandis qu'il est vivant. Mais les Arabes en font des amas , dans lesquels ils font entrer indifféremment les bonnes et les mauvaises. Dans la difficulté de les distinguer les facteurs n'ont qu'une règle , c'est de presser le tuyau , qui doit rendre une liqueur rouge semblable à du sang lorsque les plumes sont d'une autruche vive ; autrement elles sont légères , sèches et fort sujettes aux vers.

Ce fut sous les auspices de Brue qu'un de ses facteurs , nommé Compagnon , pénétra jusque dans le royaume de Bambouk , célèbre par ses mines , d'où les Mandingues du royaume de Galam et les Saracolez tiraient l'or qu'ils apportaient au Sénégal et sur les bords de la Gambie.

Il fit par terre son premier voyage du fort Saint-Joseph en droite ligne jusqu'à celui de Saint-Pierre sur la rivière de Falémé. Il en fit un second en suivant le bord oriental de cette rivière depuis Onnéca jusqu'à Nayé. Dans le troisième

il traversa le pays, depuis Bâbaïocolam, sur le Sécégâl, jusqu'à Nettéko et Tombaaoura, lieux qui sont au centre de Bambouk, et voisins des mines les plus riches. Ainsi dans l'espace d'un an et demi qu'il mit à voyager dans ce royaume il le visita de tant de côtés différens qu'il paraît n'avoir laissé aucun endroit à parcourir. Il porta ses observations sur tous les objets qui se présentèrent dans sa route, avec l'exactitude dont son génie le rendait capable, autant pour satisfaire sa curiosité que pour répondre aux espérances de la Compagnie qui l'employait.

La sagesse de sa conduite et ses présens lui gagnèrent aisément l'estime du farim ou chef de Caïnoura, voisin du fort Saint-Pierre, qui le prit moins pour un agent de la compagnie que pour un artiste curieux dont le but était de s'instruire. Il le fit conduire par son propre fils jusqu'à Sambanoura dans le royaume de Coutou. On y fut extrêmement surpris de voir un blanc; mais on ne le fut pas moins de la hardiesse de cet étranger, et les nègres l'auraient fort mal reçu s'il n'avait eu pour guide le fils du farim de Caïnoura. Tout était à craindre de la part d'un peuple si jaloux de son or : les plus passionnés proposèrent de lui ôter la vie; d'autres, plus modérés, voulurent qu'il fût renvoyé sans lui laisser le temps d'observer le pays.

Cependant le farim de la ville, sollicité par le fils de son ami, et peut-être gagné par les présens

de Compagnon, trouva le moyen de persuader à ses sujets que leurs alarmes étaient mal fondées : il les assura que ce blanc était un honnête homme qui venait leur proposer un commerce avantageux, et qui pouvait leur fournir d'excellentes marchandises à meilleur marché que les négocians maures ou nègres auxquels ils permettaient l'entrée de leur pays. Ces raisons, soutenues de quelques présens qui furent répandus à propos entre les principaux habitans et leurs femmes, produisirent un changement merveilleux : la défiance parut se changer en affection ; le peuple accourut en foule pour admirer les armes et l'habillement de l'étranger ; on lui trouva du sens et de bonnes qualités. Comme il s'accommodait à leurs maximes il s'insinua si heureusement dans leur estime qu'il se vit bientôt autant d'amis qu'il avait eu d'abord d'ennemis et de persécuteurs. On lui répétait de toutes parts : « Nous remercions le ciel de vous « avoir conduit ici ; nous souhaitons qu'il ne vous « arrive aucun mal. »

Compagnon aurait remercié la fortune s'il n'avait pas eu d'autres obstacles à surmonter ; mais il devait s'attendre aux mêmes difficultés dans chaque ville qu'il avait à traverser ; à la vérité il n'oublia pas de se faire accompagner dans toute la suite de ses voyages par quelques habitans du pays qui lui avaient paru fort attachés à ses intérêts. Cependant les jalousies et les dangers renaissaient à chaque pas : il fut obligé de répondre

à mille questions ennuyeuses, d'essayer des observations fort gênantes; et sans l'amorce de ses présens il aurait désespéré plus d'une fois de pouvoir pénétrer plus loin : dans ce pays comme dans le reste du monde c'est le plus sûr moyen de donner de la force et du poids aux argumens. Il trouva néanmoins plusieurs villes où les présens joints aux raisons furent trop faibles pour dissiper la crainte et la défiance : si les habitans paraissaient disposés à ménager sa vie ils n'en refusaient pas moins de le laisser toucher à la terre de leurs mines. En vain leur offrit-il de l'acheter au prix qu'ils y voudraient mettre en les assurant par lui-même et par des guides qu'il n'avait pas d'autre motif que sa curiosité, et que son dessein était d'en faire des *cassots* ou des têtes de pipes; après avoir écouté ses raisons ils lui déclarèrent que jamais il ne leur ferait croire qu'un homme pût voyager si loin pour un motif si léger : ils lui soutenaient qu'il était venu dans quelque mauvaise intention, celle peut-être de voler leur or ou de conquérir leur pays après l'avoir reconnu; et la conclusion ordinaire était de le renvoyer sur-le-champ, ou de le tuer, pour ôter aux blancs la pensée de suivre son exemple.

La fermeté de Compagnon servait souvent à le tirer des plus dangereux embarras. Etant à Tarako il envoya un de ses guides à Silabali pour lui apporter du *ghingan* ou de la terre dorée, et pour inviter le peuple à lui vendre ses cassots,

qu'il promettait de payer libéralement : son messenger fut mal reçu ; non seulement on rejeta ses demandes , mais il fut chassé brutalement avec ordre de dire au farim de Tarako qu'il fallait être fou pour ouvrir l'entrée de ses terres à un blanc , dont l'unique intention était de voler le pays après y avoir fait ses observations. Cette réponse fut rendue à Compagnon en présence du farim ; mais sans se déconcerter il répliqua que le farim de Silabali devait être lui-même un fou pour s'effrayer de l'arrivée d'un blanc dans son pays , et pour refuser quelques morceaux d'une terre dont il avait beaucoup plus qu'il n'en pouvait jamais employer. Après ce discours il paya le nègre avec autant de libéralité que s'il eût réussi dans sa commission.

Cette humeur généreuse fit tant d'impression sur les habitans du pays qu'elle devint le sujet de tous les entretiens. Un autre nègre offrit à Compagnon de lui aller chercher de la terre pendant la nuit ; mais comme la politique du facteur français le portait toujours à cacher ses vues il reçut cette offre avec beaucoup d'indifférence en se contentant de répondre que lorsqu'il serait mieux connu on ne ferait pas difficulté de lui vendre de la terre et des cassots.

Il parvint enfin à s'en voir apporter plus qu'il n'en désirait : les farims , et le peuple même , prirent par degrés tant de considération pour lui qu'ils lui rendirent des présens pour les siens,

et qu'à la fin ils lui accordèrent la liberté de choisir lui-même la terre qui lui plaisait le plus, et d'en faire autant de cassots qu'il désirait. Brue, qui continuait de commander au fort Saint-Louis, envoya plusieurs de ces cassots à la compagnie, avec des essais de toutes les mines, par le vaisseau *la Victoire*, qui partit du Sénégal le 28 juillet 1716.

La plupart des mines produisent de l'or en si grande abondance qu'il n'est pas besoin de creuser : on gratte la superficie du terrain ; on met la terre dans un vase pour en faire sortir les parties terrestres, qui laissent au fond de l'or en poudre, et quelquefois en assez gros grains. Compagnon fit lui-même l'expérience de cette méthode ; mais il remarqua que les nègres, s'arrêtant ainsi à l'extrémité des rameaux d'une mine, ne parviennent jamais aux principales veines ; à la vérité ces rameaux mêmes sont fort riches, et l'or en est si pur qu'on n'y trouve aucun mélange de marcassite ni d'autres substances minérales : il n'a pas besoin d'être fondu, et tel qu'il sort de la mine il peut être mis en œuvre. La terre qui le produit ne demande pas non plus beaucoup de travail ; c'est ordinairement une sorte d'argile de différentes couleurs, mêlée de veines de sable ou de gravier ; de sorte que dix hommes feraient plus dans ce pays que cent dans les plus riches mines du Pérou et du Brésil.

Les nègres de Bambouk n'ont aucune notion

des différences de la terre, ni la moindre règle pour distinguer celle qui produit l'or de celle qui n'en produit pas : ils savent en général que leur pays en contient beaucoup, et qu'à proportion que le sol est plus sec et plus stérile il produit plus d'or ; ils grattent la terre indifféremment dans toutes sortes de lieux, et quand le hasard leur fait rencontrer une certaine quantité de métal ils continuent de travailler dans le même endroit jusqu'à ce qu'ils le voient diminuer ou disparaître entièrement : alors ils tournent leur travail d'un autre côté. Ils sont persuadés que l'or est un être malin qui se plaît à tourmenter ceux qui l'aiment (ce qui est très vrai dans un sens moral), et que par cette raison il change souvent de domicile ; aussi quand après avoir remué quelques poignées de terre ils ne trouvent rien qui réponde à leurs espérances ils se disent l'un à l'autre sans aucune plainte : il est parti ; ensuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu.

Si la mine est fort riche, et que sans beaucoup de travail ils soient satisfaits du produit, ils s'y arrêtent, et creusent quelquefois jusqu'à six, sept ou huit pieds de profondeur ; mais ils ne vont pas plus loin, non qu'ils craignent que le métal vienne à manquer, car ils déclarent au contraire que plus ils pénètrent, plus ils le trouvent en abondance, mais parce qu'ils ignorent la manière de faire des échelles, et qu'ils n'ont point assez

d'industrie pour soutenir la terre et pour empêcher qu'elle ne s'écroule; ils ont seulement l'usage de tailler des degrés pour y descendre, ce qui prend beaucoup d'espace, et n'empêche pas la terre de tomber, surtout dans la saison des pluies, qui est ordinairement celle de leur travail, parce qu'ils ont besoin d'eau pour séparer l'or. Lorsqu'ils s'aperçoivent que la terre menace ruine ils quittent le trou qu'ils ont ouvert pour en commencer un autre, qu'ils abandonnent de même après l'avoir conduit à la même profondeur. On conçoit qu'avec si peu d'industrie non seulement ils ne tirent qu'une petite partie de l'or qui est dans la mine, mais qu'ils ne recueillent même qu'imparfaitement celui qu'ils ont tiré, car ils ne s'arrêtent qu'aux parties visibles qui demeurent au fond du vase, tandis qu'il en sort avec l'eau et la terre une infinité de particules qui feraient bientôt la fortune d'un Européen.

Cependant les habitans de cette riche contrée n'ont pas la liberté d'ouvrir en tout temps la terre, ni de chercher des mines quand il leur plaît; ce choix dépend de l'autorité de leurs farims ou des chefs de leurs villages : ces seigneurs font publier dans certaines occasions, soit en faveur du public, soit pour leur intérêt particulier, que la mine sera ouverte un certain jour. Ceux qui ont besoin d'or se rendent au lieu marqué, et commencent le travail : les uns creusent la terre, d'autres la transportent, d'autres apportent de l'eau, et d'au-

tres lavent le minéral. Le farim et les principaux nègres gardent l'or qui est nettoyé, et prennent garde que les ouvriers n'en détournent quelque partie : après le travail il est partagé ; c'est à dire que le farim commence par se mettre en possession de son lot, qui est ordinairement la moitié, à laquelle il est joint, par un ancien droit, tous les grains qui surpassent une certaine grosseur. L'ouvrage dure aussi long-temps qu'il le juge à propos, et lorsqu'il est fini personne n'a la hardiesse de toucher aux mines. Ces interruptions sont la seule cause que l'or n'est point apporté régulièrement dans les mêmes saisons ; car si les nègres avaient toujours la liberté de travailler leur paresse céderait au besoin qu'ils ont des marchandises de l'Europe, et le travail serait aussi continuel que la nécessité du commerce. Leur pays est si sec qu'il ne produit aucune des nécessités de la vie. Les Mandingues, les nègres de la Guinée et d'autres marchands tirent avantage de leurs besoins pour leur faire attendre les moindres secours dans la vue de les leur faire payer plus cher ; mais si les Européens s'établissaient une fois parmi eux on les délivrerait de la tyrannie de ces étrangers, et la connaissance qu'on leur donnerait des marchandises de l'Europe servirait également à leur en faire consommer davantage, et à nous procurer de l'or avec plus d'abondance.

Dans cette vue il faudrait commencer par leur

fournir sur leurs frontières toutes les commodités dont ils ont besoin , parce qu'ils ont aussi peu de disposition à sortir de leur pays qu'à recevoir les étrangers: d'ailleurs s'ils entreprenaient de traverser celui des Saracoïez pour se rendre aux établissemens de France sur le bord du Sénégal ces peuples, qui sont pauvres, avides, méchans et de mauvaise foi , ne manqueraient pas, au mépris de tous les traités , de piller des passans qu'ils veraient chargés d'or; ainsi les Français se trouveraient engagés dans des guerres continuelles pour soutenir leur commerce. L'auteur conclut que l'intérêt de la compagnie française est d'établir des comptoirs bien fortifiés dans un pays dont elle a tant de richesses à se promettre.

La plus riche de toutes les mines est presque au centre du royaume de Bambouk , entre les villages de Tombaaoura et Nettéko , à trente lieues de la rivière de Falamé , à l'est , et quarante du fort Saint-Pierre , situé près de Kaïnoura , sur la même rivière : elle est d'une abondance surprenante , et l'or en est fort pur. Quoique tout le pays à quinze ou vingt lieues soit si rempli de mines qu'on ne pourrait les marquer toutes dans une carte sans y mettre trop de confusion il est certain que ce canton de Bambouk l'emporte sur tous les autres en richesses.

Ces mines sont environnées de montagnes hautes, nues et stériles : les habitans du pays , n'ayant pas d'autres commodités que celles qu'ils

se procurent avec leur or, sont obligés d'y travailler avec plus d'application que leurs voisins; le besoin sert d'aiguillon à leur industrie. On trouve dans cet espace des trous qui n'ont pas moins de dix pieds de profondeur, ce qui doit paraître merveilleux pour ces peuples qui n'ont ni échelles, ni machines. Ils avouent tous qu'à la profondeur où ils s'arrêtent l'or se trouve en plus grande abondance qu'à la surface : lorsqu'ils rencontrent quelque veine mêlée de gravier ou de quelque substance plus dure l'expérience leur a fait comprendre qu'il faut briser la marcassite pour en tirer l'or; ils en lavent les fragmens et rassemblent ainsi ce qui frappe leurs yeux. Qui ne conçoit pas qu'avec plus d'industrie ils en tireraient infiniment davantage ? Ajoutons qu'ils n'ont jamais été capables de pénétrer jusqu'aux principales veines.

Toutes ces terres sont argileuses et de différentes couleurs; comme blanc, pourpre, vert de mer, jaune de plusieurs nuances, bleu, etc. Les nègres de ce canton l'emportent sur tous les autres pour la fabrique des cassots ou têtes de pipe. On voit briller de tous côtés dans la terre dont ils se servent du sable d'or et des paillettes de diverses grandeurs; mais les paillettes sont fort minces. Ils appellent cette terre *ghingan*, c'est à dire terre d'or ou dorée : quoiqu'elle ait été lavée lorsqu'on l'emploie pour les cassots on en tirerait encore beaucoup d'or.

Outre l'or dont la nature est si prodigue dans la contrée de Bambouk on trouve dans quantité d'endroits des pierres bleues, qu'on regarde comme des signes certains de quelques mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer et d'étain; on y a trouvé d'excellentes pierres d'aimant, dont on a pris soin d'envoyer plusieurs morceaux en France; mais l'ardeur ne doit pas être bien vive pour des biens d'une valeur médiocre dans un pays où l'on nous représente l'or si commun.

A l'égard du fer ce n'est pas seulement dans les contrées de Bambouk, de Galam, de Keigné et de Dramanet qu'il est en abondance et d'une excellente qualité; il s'en trouve dans tous les autres pays en descendant le Sénégal, surtout à Ghioré et à Donghel, dans les états du siratik; où il est si commun que les nègres en font des pots et des marmites sans autre secours que le feu et le marteau, aussi n'en achètent-ils pas des Français, à moins qu'il ne soit travaillé.

Le royaume de Galam produit quantité de cristal de roche, des pierres transparentes et de beau marbre; il n'est pas moins riche en bois de couleur, d'un grand nombre d'espèces, dont quelques-unes donneraient beaucoup d'éclat à la teinture de l'Europe.

La compagnie de France s'est fait apporter du même pays des essais de salpêtre: il ne demande que la peine du travail et du transport; ce serait épargner à l'Europe l'embarras de l'ap-

porter des Indes orientales, d'où l'on en tire beaucoup.

Brue avait formé différentes vues pour l'établissement des Français dans le royaume de Bambouk; il les réduisit à un seul système, qu'il soumit au jugement de la compagnie : il voulait d'abord qu'on n'épargnât rien pour se concilier l'affection des farims, et pour en obtenir la permission de bâtir des forts dans leur pays; il proposait d'en construire deux sur la rivière de Falémé, et d'en faire un troisième qui fût mobile, c'est à dire de bois, pour le transporter de de mine en mine, suivant les raisons qu'on aurait de préférer l'une à l'autre. Le directeur, les officiers, les mineurs, les soldats et tous les gens nécessaires à l'entreprise auraient eu dans le fort mobile une retraite toujours sûre, dont la crainte des armes à feu aurait éloigné les nègres de Bambouk; mais ce projet entraînant des lenteurs qui ne convenaient point à l'impatience de sa nation il en forma un second, qu'il présenta à la compagnie le 25 septembre 1723 : il y établissait que douze cents hommes étaient une armée suffisante pour la conquête du royaume de Bambouk, et que l'entretien de ce corps de troupes pendant quatre ans ne reviendrait qu'à deux millions de livres. Il comptait que quatre mille marcs d'or, à cinq cents livres le marc, rembourseraient toute la dépense, et que les mines fourniraient annuellement plus de mille marcs. Mais on ne s'est

point aperçu jusqu'à présent que ce système ait été goûté.

On ne peut se dispenser de donner ici quelque idée de l'étendue et de la situation d'un royaume dont on a tant vanté les richesses : du côté du nord le royaume de Bambouk s'étend dans une partie des régions de Galam et de Casson ; à l'ouest il a la rivière de Falémé et les royaumes de Contou et de Combregoudou ; au sud celui de Mankanna, et les pays à l'ouest de Mandinga : ses bornes orientales sont encore peu connues ; on sait seulement qu'elles touchent au pays de Gadoua et de Guinée intérieure, où les voyageurs européens n'ont pas porté bien loin leurs découvertes.

Le pays de Bambouk, comme ceux de Contou et de Combregoudou, n'est gouverné par aucun roi quoiqu'il porte le nom de royaume : peut-être avait-il autrefois des souverains ; mais à présent les habitans n'ont pour seigneurs que les chefs des villages, qui sont nommés *farims*, vers la rivière de Falémé, avec l'addition du lieu dont ils sont les maîtres, comme *farim Torako*, *farim Ferbarana*. Dans l'intérieur du pays ces chefs s'appellent *Elemanni*, ou portent d'autres noms. Quoique leurs titres soient moins fastueux que ceux d'empereur ou du roi ils ont la même autorité, et leurs sujets vivent dans la même soumission, aussi long-temps du moins qu'observant les anciens usages de cette aristocratie ils n'en-

treprennent point d'innovation , car il serait dangereux d'aspirer au pouvoir arbitraire. Le moindre châtiment qui menacerait les usurpateurs serait une honteuse déposition ou le pillage de leurs biens : il semble que l'or du pays Bambouk y ait combattu le despotisme dont partout ailleurs il a été l'instrument.

Tous ces farims ou ces chefs sont indépendans l'un de l'autre ; mais leur devoir les oblige de se réunir pour la défense du pays lorsqu'il est attaqué dans le corps ou dans les membres. Les habitans s'appellent Malinkops ; ils sont en fort grand nombre , comme on en peut juger par la multitude des villages qui sont à l'est de la rivière de Falémé. Le Sannon , le Guianon , la Mansa , et d'autres petites rivières qui se rendent dans celle de Falémé ou du Sénégal , sont aussi bordées d'habitations ; les mines du pays de Bambouk ne sont pas les seules richesses. Quelques auteurs mal instruits ont représenté ce pays comme une contrée si aride que les nègres ne pouvaient y trouver des pailles assez grandes pour leurs habitations ; la campagne au contraire est partout arrosée de rivières et de ruisseaux , dont les débordemens annuels arrosent les terres , les engraisent et fournissent assez d'humidité pour que les benteniers , les calebassiers , les tamariniers , les plus beaux acacias , et plusieurs autres arbres , y conservent leur verdure toute l'année ; on en trouve d'une grosseur prodigieuse.

gieuse : quelques-uns portent des fruits , que les nègres trouvent fort bons parce qu'ils y sont accoutumés , mais dont les blancs font peu de cas à cause de leur acidité. Le miel y est très commun et très bon : les nègres n'en mangent jamais ; ils l'emploient à composer une boisson qu'ils nomment bedou , et qu'ils aiment beaucoup.

On y trouve un nombre infini de cabris , peu de moutons , mais beaucoup de vaches. Le pays est couvert d'excellens pâturages ; c'est une herbe très fine que les bœufs mangent avec avidité.

Il y croît une espèce de pois nommée guerte , qui ressemblent parfaitement à nos pistaches ; ils ont le goût de la noisette , surtout lorsqu'on a soin de les sécher au four pour leur faire jeter leur huile : ce légume croît en terre au bout de sa racine , car à peine la fleur a-t-elle paru pendant deux jours qu'elle se recourbe vers la terre et s'y insinue pour que le germe y grossisse et achève de se développer hors de l'action de la lumière. Les nègres font une grande consommation de ces pistaches ; ils les mêlent avec leur millet , et l'estiment d'autant plus qu'elle sert admirablement leur paresse naturelle , car il suffit d'ensemencer un terrain une fois pour recueillir trois récoltes pendant trois années consécutives sans être obligé d'y faire le moindre travail. Ces pistaches se cultivent présentement en Amérique et dans les parties méridionales de l'Europe ; on les nomme pistaches de terre ou arachide (*ara-*

chis hypogacæ.) Du collet de la racine sortent des feuilles semblables à celles du trèfle.

On trouve au Bambouk une espèce de singes blancs, d'une blancheur beaucoup plus brillante que les lapins blancs de l'Europe; ils ont les yeux rouges : on les apprivoise aisément dans leur jeunesse; mais lorsqu'ils avancent en âge ils deviennent aussi méchans que les singes des autres pays. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible d'en apporter un vivant au fort Saint-Louis : outre la délicatesse de leur constitution ils paraissent chagrins lorsqu'ils sortent de leur pays, et leur tristesse va jusqu'à leur faire refuser toute sorte de nourriture.

Le renard blanc est un autre animal particulier au pays de Bambouk, et qui n'est pas moins ennemi de la volaille que celui d'Europe; sa couleur est un blanc argenté : les nègres en mangent la chair, et vendent la peau aux comptoirs français.

Les pigeons de Bambouk sont tout à fait verts, ce qui les fait prendre souvent pour des perroquets. On trouve dans le même pays et dans les régions voisines un animal extraordinaire nommé *ghiamala* : il se retire particulièrement à l'est de Bambouk dans les cantons de Gadda et de Diaka. Ceux qui l'ont vu prétendent qu'il est plus haut de la moitié que l'éléphant, mais qu'il n'approche pas de sa grosseur : on le croit de l'espèce des chameaux, avec lesquels il a beaucoup de res-

semblance par la tête et le cou : il a d'ailleurs deux bosses sur le dos comme le dromadaire ; ses jambes sont d'une longueur extraordinaire, ce qui sert encore à le faire paraître plus haut : il se nourrit comme le chameau de ronces et de bruyères, aussi n'est-il jamais fort gras ; mais les nègres n'en mangent pas moins la chair lorsqu'ils peuvent le prendre. Cet animal pourrait devenir propre à porter les plus lourds fardeaux si les nègres étaient capables de l'apprivoiser. Aucun Européen ne l'a vu ; on ne le connaît donc que par les rapports des nègres, qui mêlent toujours des fables à tout ce qu'ils racontent : suivant eux le ghiamala est extrêmement féroce. La nature l'a pourvu de sept petites cornes fort droites, qui dans leur pleine grandeur sont longues chacune d'environ deux pieds ; il a la corne du pied noire et semblable à celle du bœuf ; sa marche est prompte et se soutient long-temps. C'est probablement la girafe mal décrite.

Quoique le merle blanc passe pour une chimère il s'en trouve néanmoins de cette couleur dans le pays de Bambouk et de Galam ; on y en voit aussi de tachetés. Le monocéros, ou calao, n'y est pas rare ; sa grandeur est celle d'un coq ordinaire, et son plumage varié, surtout aux ailes ; son bec est long, très gros, arqué en faux ; la partie supérieure surmontée d'une proéminence qui croît avec l'âge et prend la forme d'un double bec ou d'un casque : ce bec monstrueux n'est ni fort à

proportion de sa grosseur, ni utile à raison de sa structure; il n'a pas de prise; sa pointe ne peut servir que mollement; sa substance est si tendre qu'elle se fêle à la tranche par le plus léger frottement; heureusement ces cassures accidentelles se raccommoient tous les ans. La corne du bec repousse d'elle-même à chaque mue de l'oiseau, et cette pousse continuelle rend toujours aux becs leur première forme et leurs dentelures naturelles. Ces oiseaux se tiennent ordinairement en grandes bandes; ils vivent d'insectes, de reptiles, de rats, de souris, mais avant de manger ces animaux ils les aplatissent, les amollissent dans leur bec, et les avalent entiers. Ils recherchent aussi les charognes, et s'en nourrissent comme les vautours; cependant ils donnent la préférence aux intestins. Ils marchent peu et fort mal; ils se tiennent ordinairement sur les grands arbres.

L'abel-mosch, nommé autrement la graine de musc ou l'ambrette (*hübiscus abel-moschus*), croît en abondance et sans culture dans le pays de Galam. Les nègres n'en font aucun usage; leurs femmes mêmes, qui aiment beaucoup les odeurs, et qui sont passionnées pour les clous de girofle, dont elles portent des paquets autour du cou, négligent cette graine pour la seule raison peut-être qu'elle est commune; car lorsqu'elle est cueillie avec soin elle rend une odeur de musc fort agréable; il est vrai que cette odeur

se dissipe ; mais elle peut être renouvelée avec de la graine fraîche.

Lorsque l'ambrette se trouve dans un riche terroir , et qu'elle rencontre un arbre auquel elle puisse s'attacher , elle s'élève jusqu'à six ou sept pieds de hauteur : sans ce secours elle rampe sur la terre , et ne s'élève à la fin que d'environ deux pieds. Cette plante est velue dans plusieurs de ses parties ; ses feuilles sont dentelées , et quoique l'échancrure ne soit pas fort profonde elle forme des angles si aigus qu'on les croirait capables de piquer. Leur couleur est un vert brillant au-dessus , et plus pâle au-dessous. Ses fleurs , semblables à celle de l'arbrisseau connu sous le nom d'*althéa* des jardiniers ou de mauve en arbre , sont d'un jaune d'or fort brillant , avec le fond pourpre. Il leur succède des capsules pyramidales , à cinq angles , d'abord d'un vert pâle , ensuite brun et presque noir dans sa maturité. Ce fruit contient quantité de petites semences grises , plates d'un côté et d'une odeur d'ambre qui est fort agréable. On accuse nos parfumeurs de s'en servir pour falsifier leur musc.

Entre les curiosités du pays de Bambouk Brue reçut des marchands mandingues plusieurs calabasses remplies d'une certaine graisse , qui sans être aussi blanche que celle du mouton avait la même consistance : on la nomme *bataule* dans le pays ; les nègres qui sont plus bas sur la rivière

lui donnent le nom de *Bambouk toulou*, ou beurre de Bambouk, parce qu'elle leur vient de cette contrée. C'est un admirable présent de la nature. Cependant on assure que la meilleure vient de Ghiaora, sur les bord du Sénégal, trois cents lieues à l'est de Galam. L'arbre qui produit le fruit d'où l'on tire cette graisse est d'une grosseur médiocre; les feuilles sont petites, rudes et en fort grand nombre; si on les presse entre les doigts elles rendent un jus huileux; les incisions qu'on fait au tronc de l'arbre en tirent la même liqueur, mais en moindre quantité. On n'en connaît pas d'autre propriété, parce que les Maures et les nègres s'attachent plus au commerce de leur beurre qu'à l'étude de l'arbre qui le produit; cependant on sait d'eux que le fruit en est rond, de la grosseur d'une noix, et couvert d'une coque; avec une petite peau sèche et brillante; il est d'un blanc rougeâtre, et ferme comme le gland, huileux et d'une odeur aromatique; son noyau est de la grosseur d'une muscade et fort dur; mais l'amande qu'il contient a le goût d'une noisette. Les nègres sont passionnés pour ce fruit: après en avoir séparé une partie, qui tient de la nature du suif, ils pilent le reste et le mettent dans l'eau chaude: il s'en forme une graisse qui surnage; c'est ce qui leur tient lieu de beurre ou de lard avec leurs légumes, et quelquefois sans aucun mélange. Les blancs, qui en mangent sur

le pain ou dans les sauces, ne le trouvent pas différent du lard, à la réserve d'une petite âcreté qui n'est pas désagréable. Brue paraît persuadé que l'usage de cette graisse est fort sain; les nègres l'emploient d'ailleurs avec succès pour la guérison des rhumatismes, des sciaticques, des douleurs de nerfs et des autres maladies de cette nature; ils la préfèrent beaucoup à l'huile de palmier : leur méthode est d'en frotter devant le feu les parties attaquées pour y faire pénétrer la graisse autant qu'il est possible, de les couvrir ensuite avec du papier gris le plus doux, et de les tenir chaudement sous quelque drap fort épais.

Nous joindrons à ce chapitre un fragment historique, qu'on ne lira pas sans quelque intérêt; ce sont les aventures d'un prince nègre que le hasard fit tomber dans l'esclavage, et dont l'histoire, écrite en anglais par Bluet, qui avait été un de ses intimes amis en Amérique et en Angleterre, est confirmée par des témoignages irrécusables. Il s'appelait Eyoub Ibn Souleyman, ou Job ben Salomon. Son père était à la fois prince et alfa, ou grand-prêtre de Bounda suivant l'usage d'Afrique, qui réunit souvent ces deux qualités. Bounda est une dépendance du royaume de Fouta, situé entre la rivière de Falémé et la Gambie. Job n'eut pas plus tôt atteint sa quinzième année qu'il assista son père en qualité d'iman ou de sous-prêtre.

Il se maria dans le même temps, d'abord à la fille de l'alfa de Tombaoura, et bientôt après à la fille de l'alfa de Tomga. Ses deux femmes et ses quatre enfans étaient en vie lorsqu'il partit de Bounda.

Au mois de février 1730 le père de Job ayant appris qu'il était arrivé un vaisseau anglais dans la Gambie y envoya son fils, accompagné de deux domestiques, pour vendre quelques esclaves, et se fournir de diverses marchandises de l'Europe; mais il lui recommanda de ne pas passer la rivière parce que les habitans de l'autre rive sont Mandingues, ennemis du royaume de Fouta. Job ne s'étant point accordé avec le capitaine Pike, commandant du vaisseau anglais, renvoya ses deux domestiques à Bounda pour rendre compte de ses affaires à son père, et pour lui déclarer que sa curiosité le portait à voyager plus loin. Dans cette vue il fit marché avec un négociant qui entendait la langue des Mandingues pour lui servir d'interprète et de guide. Ayant traversé la rivière de Gambie il vendit ses nègres pour quelques vaches. Un jour que la chaleur l'obligea de se rafraîchir il suspendit ses armes à un arbre; elles consistaient dans un sabre à poignée d'or, un poignard du même métal et un riche carquois rempli de flèches, dont le fils du roi, avec lequel il avait été élevé, lui avait fait présent. Son malheur voulut qu'une troupe de Mandingues, accoutumés au pillage,

passât dans le même lieu , et le vît désarmé : sept ou huit de ces brigands se jetèrent sur lui et le chargèrent de liens sans faire plus de grâce à son interprète : ils commencèrent par lui raser la tête et le menton , ce qui fut regardé par Job comme le dernier outrage , quoiqu'ils pensassent moins à l'insulter qu'à le faire passer pour un esclave pris à la guerre.

Le 27 de février ils le vendirent avec son interprète au capitaine Pike , et le 1^{er} de mars ils les livrèrent à bord. Pike , apprenant de Job qu'il était le même qui avait traité de commerce avec lui quelques jours auparavant , et qu'il n'était esclave que par un coup du sort, lui permit de se racheter lui et son compagnon. Job envoya aussitôt chez un ami de son père qui demeurait près du comptoir anglais de Djor, en le faisant prier de donner avis de son infortune à Bounda ; mais la distance étant de quinze journées , et le capitaine pressé de mettre à la voile , le malheureux Job fut conduit au Maryland , dans la ville d'Annapolis , et livré à Michel Denton , facteur de Hunt , riche négociant de Londres. Il apprit ensuite par quelques vaisseaux venus de la Gambie que son père avait envoyé pour sa rançon plusieurs esclaves , qui n'étaient arrivés qu'après le départ du vaisseau , et que Sambo , roi de Fouta , avait déclaré la guerre aux Mandingues dans la seule vue de le venger.

Denton vendit Job à un marchand nommé

Tolsey, dans un canton qui appartient au Maryland. Tolsey l'employa d'abord au travail du tabac ; mais s'apercevant bientôt qu'il n'était pas propre à la fatigue il rendit sa situation plus douce en le chargeant du soin de ses bestiaux. Job , assez libre dans cet emploi , se retirait assez souvent au fond d'un bois pour y faire ses prières : il y fut aperçu par un jeune blanc , qui se fit un plaisir de l'interrompre , et souvent de l'outrager en lui jetant de la boue au visage. Un traitement si cruel , joint à l'ignorance de la langue du pays , qui ne lui permettait pas de porter ses plaintes à personne , le jeta dans un tel désespoir que , n'imaginant rien de plus terrible que ce qu'il éprouvait , il prit la résolution de s'échapper : il traversa le bois au hasard , jusqu'au comté de Kent , sur la baie Delaware , qui passe aujourd'hui pour une partie de la Pensylvanie , quoiqu'elle appartienne en effet au Maryland. Là , se présentant sans passeport , et ne pouvant expliquer sa situation , il fut arrêté au mois de juin 1731 en vertu de la loi contre les nègres fugitifs , qui est en vigueur dans toutes les colonies de l'Amérique. Bluet , alors établi dans cette contrée , et plusieurs autres marchands anglais eurent la curiosité de le voir dans sa prison. Sur divers signes qu'ils lui firent il écrivit deux ou trois lignes en arabe , et , les ayant lues , il prononça les mots *Allah* et *Mahomet* , qui furent aisément distingués par les

habitans. Cette marque de sa religion , jointe au refus d'un verre de vin qui lui fut présenté , fit assez connaître qu'il était mahométan ; mais on n'en devina pas mieux qui il était et comment il se trouvait dans le canton ; sa physionomie d'ailleurs et ses manières composées ne permettaient pas de le regarder comme un homme du commun.

Il se trouva parmi les nègres du pays un vieux Iolof, qui entendit enfin son langage, et qui, l'ayant entretenu, expliqua aux Anglais le nom de son maître et les raisons de sa fuite. Ils écrivirent dans le lieu d'où il était parti : Tolsey vint le prendre lui-même et le traita fort civilement ; il le conduisit dans son habitation, où il prit soin de lui donner un endroit commode pour ses exercices de religion, et d'adoucir plus que jamais son esclavage. Job profita de la bonté de son maître pour écrire à son père ; sa lettre fut remise à Denton, qui devait en charger le capitaine Pike, au premier voyage qu'il ferait en Afrique ; mais alors Pike étant parti pour l'Angleterre Denton envoya la lettre à M. Hunt. Pike avait mis à la voile pour l'Afrique lorsqu'elle fut rendue à Londres, de sorte que Hunt fut obligé d'attendre une autre occasion. Dans l'intervalle le célèbre Oglethorpe, ayant vu la lettre, qui était en arabe, et qu'il prit soin de faire traduire dans l'université d'Oxford, fut touché d'une si vive compassion qu'il engagea Hunt, par une

somme dont il lui fit son billet, à faire amener Job en Angleterre. Hunt écrivit aussitôt à son facteur d'Annapolis, qui racheta Job de Tolsey, et le fit partir sur le William, commandé par le capitaine Wright. Bluet, auteur de son histoire, fit le voyage sur le même vaisseau.

Pendant quelques semaines que Job fut en mer il acheva d'apprendre assez d'anglais pour se faire entendre et pour expliquer une partie de ses idées. Sa conduite et ses manières lui gagnèrent l'estime et l'amitié de tout l'équipage. En arrivant à Londres, au mois d'avril 1733, il n'y trouva pas le généreux Oglethorpe, qui était parti pour la Géorgie; mais Hunt lui fournit un logement à Lime-House. Bluet, qui alla passer quelque temps à la campagne, l'ayant visité à son retour, lui trouva le visage fort abattu. Quelques personnes avaient demandé à l'acheter; et la crainte que sa rançon ne fût mise à trop haut prix, ou que de nouveaux maîtres ne le fissent partir pour quelques pays éloignés, le jetait dans une vive inquiétude. Bluet obtint de Hunt de le prendre dans sa maison de Cheshunt, au comté d'Hertfort, en promettant de ne pas disposer de lui sans le consentement de son maître. Job reçut beaucoup de caresses de tous les honnêtes gens du pays, qui parurent charmés de son entretien, et fort touchés de ses infortunes : on lui fit quantité de présens, et plusieurs personnes

proposèrent de lever une somme par souscription pour payer le prix de sa liberté.

Le jour qui précéda son retour à Londres il reçut une lettre qui portait son adresse, et qui, étant venue sous une enveloppe au chevalier Bybia-Lake, avait été remise à la compagnie d'Afrique. L'auteur n'ajoute pas de qui elle était quoiqu'il paraisse assez qu'elle venait de M. Oglethorpe. En conséquence les directeurs de la compagnie ordonnèrent à M. Hunt de leur fournir le mémoire de toute la dépense qu'il avait faite pour Job : elle montait à cinquante-neuf livres sterling, qui lui furent payées par la compagnie. Cependant Job n'était pas délivré de ses craintes ; il se figura qu'il aurait à payer une grande rançon lorsqu'il serait retourné dans son pays. La souscription n'était pas encore commencée : Bluet ayant renouvelé cette proposition un homme de mérite entreprit de la faire réussir en souscrivant le premier ; son exemple fut suivi avec empressement. Enfin, la somme étant remplie, Job obtint sa liberté, et la compagnie d'Afrique se chargea de son logement et de son entretien jusqu'à son départ.

Il vécut quelque temps dans une situation tranquille, occupé à visiter ses amis et ses bienfaiteurs. Le chevalier Hans Sloane, qui était de ce nombre, l'employait souvent à traduire des manuscrits arabes et des inscriptions de médailles : un jour qu'il était chez lui il marqua une vive cu-

riosité de voir la famille royale; le chevalier lui promit de le satisfaire lorsqu'il serait vêtu assez proprement pour paraître à la cour. Aussitôt les amis de Job lui firent faire un riche habit de soie dans la forme de son pays; il fut présenté dans cet état au roi, à la reine, aux deux princes et aux princesses. La reine lui fit présent d'une belle montre d'or; et le même jour il eut l'honneur de dîner avec le duc de Montague et d'autres seigneurs, qui se réunirent ensuite pour lui faire présent d'une somme honnête. Le duc de Montague le mena souvent à sa maison de campagne, et lui montrant les instrumens qui servent à l'agriculture et au jardinage il chargea ses gens de lui en apprendre l'usage. Lorsque Job se vit près de son départ le même seigneur fit faire pour lui un grand nombre de ces instrumens, qui furent mis dans des caisses et portés sur son vaisseau. Il reçut divers autres présens de plusieurs personnes de qualité jusqu'à la valeur de cinq cents livres sterling. Enfin, après avoir passé quatorze mois à Londres, il s'embarqua au mois de juillet 1734 sur un vaisseau de la compagnie qui partait pour la rivière de Gambie.

Job aborda au fort anglais le 8 d'août. Il était recommandé particulièrement par les directeurs de la compagnie au gouverneur et aux facteurs du pays : ils le traitèrent avec autant de respect que de civilité. L'espérance de trouver quelqu'un de ses compatriotes au comptoir de Djôr, qui

n'est qu'à sept journées de Bounda, le fit partir le 23 sur le sloop la Renommée avec Moore, qui allait prendre la direction de ce comptoir. Le 26 au soir ils arrivèrent à Damasensa. Job, se trouvant assis sous un arbre avec les Anglais, vit passer sept ou huit nègres de la nation de ceux qui l'avaient fait esclave à trente milles du même lieu : quoiqu'il fût d'un caractère modéré il eut de la peine à se contenir, et son premier mouvement le portait à les tuer d'un sabre et de deux pistolets dont il était armé. Moore lui fit perdre cette pensée en lui représentant l'imprudence et le danger de son dessein. Ils firent approcher les nègres pour leur adresser diverses questions, et leur demander particulièrement ce qu'était devenu le roi leur maître, qui avait jeté Job dans l'esclavage.

Ils répondirent que ce prince avait perdu la vie d'un coup de pistolet qu'il portait ordinairement pendu au cou, et qui était parti par hasard l'avait tué sur-le-champ. Il y avait beaucoup d'apparence que ce pistolet venait du capitaine Pike, et faisait partie des marchandises que le roi avait reçues pour le prix de Job, aussi Job fut-il si transporté de joie que tombant à genoux il remercia Mahomet d'avoir détruit son ennemi par les armes mêmes qui avaient été le prix de son crime ; et se tournant vers Moore, « Vous voyez, lui dit-il, que le ciel n'a point
« approuvé que cet homme m'eût fait esclave,

« et qu'il a fait servir à sa punition les mêmes
« armes pour lesquelles j'ai été vendu. Cepen-
« dant je dois lui pardonner, ajouta-t-il, parce
« que si je n'avais pas été vendu je ne saurais pas
« la langue anglaise ; je n'aurais pas mille choses
« utiles et précieuses que je possède ; je n'aurais
« pas vu un pays tel que l'Angleterre , et des
« hommes aussi généreux que j'en ai trouvé dans
« cette contrée. » Il n'y a guère d'Européen culti-
vité dont la reconnaissance s'exprimât plus élo-
quemment.

Le sloop étant arrivé le premier de septembre à Djôr Job dépêcha le 14 un exprès à Bounda pour donner avis de son retour à ses parens. Ce messager était un Foula, qui se trouva de la connaissance de Job, et qui marqua une joie extrême de le revoir ; c'était presque le seul Africain qu'on eût jamais vu revenir de l'esclavage. Job fit prier son père de ne pas venir au-devant de lui parce que le voyage était trop long, et que suivant l'ordre de la nature c'étaient les jeunes gens, disait-il, qui devaient aller au-devant des vieux. Il envoya quelques présens à ses femmes, et le Foula fut chargé de lui ramener le plus jeune de ses fils, pour lequel il avait une affection particulière.

Dans l'intervalle Job ne cessa point de louer beaucoup les Anglais parmi les nègres de sa nation : il fit revenir les Africains de l'opinion où ils avaient toujours été que les esclaves étaient

mangés ou tués parce qu'on n'en voyait pas revenir un seul.

Quatre mois se passèrent avant qu'il pût recevoir les moindres informations de Bounda : son impatience le fit retourner à Djôr le 29 janvier 1735. Le 14 du mois suivant il vit arriver enfin le Foula avec des lettres ; mais elles ne lui apportaient que de fâcheuses nouvelles : son père était mort avec la consolation néanmoins d'avoir appris en expirant le retour de son fils , et le traitement qu'il avait reçu en Angleterre. Une des femmes de Job s'était remariée en son absence ; et le second mari avait pris la fuite en apprenant l'arrivée du premier. Depuis trois ou quatre ans la guerre avait fait tant de ravage dans le pays de Bounda qu'il n'y restait plus de bestiaux.

Avec le messager il était arrivé un des anciens amis de Job , qui fut charmé de le revoir, mais qui parut fort touché de la mort de son père et des malheurs de sa patrie. Il protesta qu'il pardonnait à sa femme , et même à l'homme qui l'avait épousée : ils avaient raison , disait-il , de me croire mort puisque j'étais passé dans un pays d'où jamais aucun Foula n'est revenu. Ses entretiens avec son ami durèrent trois ou quatre jours sans autre interruption que celle des repas et du sommeil.

Lorsque Moore quitta l'Afrique il laissa Job à Djôr avec le gouverneur Hull , prêts à partir tous

deux pour Yanimarriou, d'où ils devaient se rendre à la forêt des Gommiers, qui est proche de Bounda. Job le chargea de plusieurs lettres pour le duc de Montague, la compagnie d'Afrique, Oglethorpe et ses principaux bienfaiteurs : elles étaient remplies des plus vives marques de sa reconnaissance et de son affection pour la nation anglaise.

Ses qualités naturelles étaient excellentes : il avait le jugement solide, la mémoire facile et beaucoup de netteté dans les idées ; il raisonnait avec beaucoup de modération et d'impartialité ; tous ses discours portaient le caractère du bon sens, de la bonne foi et d'un amour ardent pour la vérité.

Sa pénétration se fit remarquer dans une infinité d'occasions : il concevait sans peine le mécanisme des instrumens ; après lui avoir fait voir une pendule et une charrue on lui en montra les pièces séparées, qu'il rejoignit lui-même sans le secours de personne.

Sa mémoire était si extraordinaire qu'ayant appris l'Alcoran par cœur à quinze ans il en fit trois copies de sa main en Angleterre sans autre modèle que celui qu'il portait dans sa tête, et sans se servir même de la première copie pour faire les deux autres. Il souriait lorsqu'il entendait parler d'oubli comme d'une faiblesse dont il n'avait pas l'idée : cette mémoire paraîtra moins surprenante si l'on fait réflexion qu'ayant

nécessairement peu d'idées acquises celles qui se plaçaient dans sa tête s'y gravaient avec plus de facilité et moins de confusion. C'est par cette raison que dans la première jeunesse on apprend et l'on retient plus aisément : l'organe est neuf, et l'esprit a moins de distractions. C'est quand les traces d'une infinité d'objets divers se sont multipliées dans le cerveau que leur nombre et leur variété commencent à nuire à leur ordre, qu'elles se confondent et s'effacent en même temps, que l'organe perd de son énergie, comme la planche du graveur ne rend plus que des traits vagues et confus lorsqu'on en a trop renouvelé les empreintes.

Il avait cette sorte de compassion générale qui rend le cœur sensible à tout. Dans la conversation il entendait la plaisanterie ; ses inclinations douces et religieuses n'excluaient pas le courage ; il racontait que passant un jour dans le pays des Arabes avec quatre de ses domestiques il avait été attaqué par quinze de ces vagabonds, qui sont une sorte de bandits ou de voleurs : il se mit en défense, et, plaçant un de ses gens pour observer l'ennemi, il se disposa fièrement au combat avec les trois autres. Il perdit un homme dans l'action, et lui-même il fut blessé au bras d'un coup d'épée ; mais ayant tué le capitaine arabe et deux de ces brigands il força le reste de prendre la fuite. Un autre jour ayant trouvé une des vaches de son père à moitié dévorée il résolut de prendre

le monstre dont elle avait été la proie : il se plaça sur un arbre près de la vache, et vers le soir il vit paraître deux lions qui s'avancèrent à pas lents, et jetant leurs regards autour d'eux avec un air de défiance. L'un s'étant approché Job le perça d'une flèche empoisonnée qui le fit tomber sur la place. Le second qui vint ensuite fut aussi blessé; mais il eut la force de s'éloigner en rugissant, et le lendemain il fut trouvé mort à cinq cents pas du même lieu.

Il avait de l'aversion pour les peintures; on eut beaucoup de peine à le faire consentir qu'on tirât son portrait : lorsque la tête fut achevée on lui demanda dans quels habits il voulait paraître; et sur le choix qu'il fit de l'habillement de son pays on lui dit qu'on ne pouvait le satisfaire sans avoir vu les habits dont il parlait, ou du moins sans en avoir entendu la description. « Pourquoi donc, répliqua Job, vos peintres veulent-ils représenter Dieu qu'ils n'ont jamais vu ? »

Sa religion était le mahométisme; mais il rejetait les notions d'un paradis sensuel et d'autres traditions qui sont reçues parmi les Turcs. Le fond de ses principes était l'unité de Dieu, dont il ne prononçait jamais le nom sans quelque témoignage particulier de respect. Les idées qu'il avait de cet Etre suprême et d'un état futur parurent fort justes aux Anglais; mais il était si ferme dans la persuasion de l'unité divine

qu'il fut impossible de le faire raisonner paisiblement sur la Trinité. On lui avait donné un nouveau Testament dans sa langue : il le lut ; et, s'expliquant avec respect sur ce livre, il commença à déclarer que, l'ayant examiné fort soigneusement, il n'y avait pas trouvé un mot d'où l'on pût conclure qu'il y eût trois dieux.

Il ne mangeait la chair d'aucun animal s'il ne l'avait tué de ses propres mains : cependant il ne faisait pas difficulté de manger du poisson ; mais il ne voulait jamais toucher à la chair de porc.

Pour un homme qui avait reçu son éducation en Afrique les Anglais jugèrent que son savoir n'était pas méprisable. Il leur rendit compte des livres de son pays ; leur nombre ne surpasse pas trente ; ils sont écrits en arabe, et la religion seule en fait la matière. Job savait fort bien la partie historique de la Bible : il parlait respectueusement des vertueux personnages qui sont nommés dans l'Ecriture sainte, surtout de Jésus-Christ, qu'il regardait comme un prophète digne d'une plus longue vie, et qui aurait fait beaucoup de bien dans le monde s'il n'eût péri malheureusement par la méchanceté des Juifs. Mahomet, disait-il, fut envoyé après lui pour confirmer et perfectionner sa doctrine. Enfin Job se comparait souvent à Joseph, fils du patriarche Jacob ; et lorsqu'il eut appris que pour le venger Sambo, roi de Fouta, avait déclaré la guerre

aux Mandingues , il protesta qu'il aurait souhaité pouvoir l'empêcher, parce que ce n'étaient pas les Mandingues , mais Dieu qui l'avait envoyé dans une terre étrangère.

Son historien joint ici quelques détails sur le pays de ce prince.

Les esclaves du pays de Bounda , et la plus vile partie du peuple , y sont employés à cultiver la terre , à préparer le blé , le pain et les autres alimens : l'agriculture est pour eux un exercice fort pénible parce qu'ils n'ont pas d'instrumens propres à labourer la terre , ni même à couper les grains dans leur maturité ; ils sont obligés pour faire leur moisson d'arracher le blé avec les racines , et pour le réduire en farine ils le broient entre deux pierres avec les mains. Leur travail n'est pas moins violent pour transporter et pour bâtir ; car tout s'exécute à force de bras.

Les personnes de distinction qui se piquent de lecture et d'étude n'ont pas d'autres lumières pendant la nuit que celle de leur feu ; cependant c'est le temps de l'obscurité qu'ils emploient à cet exercice , parce que dans les principes du pays le jour est pour l'usage de ce qu'on sait , et la nuit pour s'instruire. Une partie des habitans s'occupe de la chasse , surtout de celle des éléphans , et fait un commerce d'ivoire assez considérable. Job racontait qu'un de ses gens , accoutumé à la chasse , avait vu un éléphant

surprendre un lion, le porter près d'un bois, fendre un arbre, mettre la tête de son ennemi entre les deux parties du tronc, et le laisser dans cet état pour y périr. Quoique ce récit paraisse fabuleux il est rendu plus vraisemblable par un autre exemple, dont Job avait été témoin lui-même : un jour qu'il était à la chasse il vit un éléphant transporter un lion dans un endroit marécageux, et lui tenir la tête enfoncée dans la boue pour l'éteuffer. En supposant la vérité de ces deux faits il faut conclure que le lion et l'éléphant se portent une haine mortelle.

Le poison dans lequel les nègres trempent leurs flèches est le suc d'un certain arbre dont les qualités sont si malignes qu'en peu de temps le sang se trouve infecté par la moindre blessure, et l'animal le plus vigoureux devient stupide et perd le sentiment, ce qui n'empêche pas les habitans de manger la chair des animaux qu'ils tuent avec leurs flèches : aussitôt qu'ils les voient tomber ils s'approchent et leur coupent la gorge ; cette opération fait sortir apparemment le poison avec le sang. Les hommes qui sont blessés des mêmes flèches se guérissent avec une herbe dont la vertu est infaillible lorsqu'elle est immédiatement appliquée sur la blessure. L'auteur prend ici l'occasion d'assurer, comme le fruit particulier de son expérience et de ses lumières, 1^o que dans tous les pays qui produisent des bêtes féroces il

ne s'en trouve pas qui attaquent volontairement l'homme si elles trouvent le moyen de s'échapper par la fuite; 2^o qu'il n'y a pas de poison violent, de quelque espèce qu'on le suppose, qui n'ait son antidote, et que généralement la nature a placé l'antidote près du poison. Cette dernière assertion paraît plus fondée que l'autre; je crois qu'il sera toujours fort peu sûr de rencontrer un lion ou un tigre quand il aura faim. Le loup, naturellement timide; attaque l'homme quand il n'a trouvé ni proie ni nourriture; et les singes quand ils se sentent les plus forts se jettent sur le voyageur par un instinct de férocité.

Les mariages dans le pays de Job se font avec peu de formalités : lorsqu'un père est résolu de marier son fils il fait ses propositions au père de la fille; elles consistent dans l'offre d'une certaine somme que le père du mari doit donner à la femme pour lui servir de douaire. Si cette offre est acceptée les deux pères et le jeune homme se rendent chez le prêtre, déclarent leur convention, et le mariage passe aussitôt pour être conclu. Il ne reste qu'une difficulté, qui consiste à tirer l'épouse de la maison paternelle : tous ses cousins s'assemblent devant la porte pour en disputer l'entrée; mais le mari trouve le moyen de se les concilier par des présens. Il fait paraître alors un de ses parens, bien monté, avec la commission de lui amener sa femme à cheval; mais

à peine est-elle en croupe que les femmes commencent leurs lamentations et s'efforcent de l'arrêter : cependant les droits du mari l'emportent ; il reçoit celle qui doit être la compagne de sa vie. Il fait éclater sa joie par les festins qu'il donne à ses amis ; les réjouissances durent plusieurs jours : sa femme est la seule qui n'y est point appelée ; elle n'est vue de personne , pas même de son mari , aux yeux duquel la loi veut que pendant trois ans elle paraisse toujours voilée. Ainsi Job , qui n'en avait passé que deux avec la sienne lorsqu'il tomba dans l'esclavage , ne l'avait point encore vue sans voile. Les maris ont le droit de renvoyer celles de leurs femmes qui leur déplaisent , mais en leur laissant la somme qu'elles ont reçue pour dot. Une femme est libre de se remarier après ce divorce , et n'en trouve pas moins l'occasion , au lieu que si c'est elle qui abandonne son mari , non seulement elle perd sa dot , mais elle tombe dans un mépris qui lui ôte l'espérance de faire un second mariage.

Outre la circoncision , qui est en usage pour tous les enfans mâles il y a une sorte de baptême pour les deux sexes : au septième jour de la naissance le père , dans une assemblée de parens et d'amis , donne un nom à l'enfant , et le prêtre l'écrit sur un petit morceau de bois poli. On tue ensuite pour le festin une vache ou une brebis , suivant les richesses de la famille ; on la mange

sur-le-champ, et le reste est distribué aux pauvres; après quoi le prêtre lave l'enfant dans une eau pure, transcrit son nom sur un morceau de papier qu'il roule soigneusement, et le lui attache autour du cou pour y demeurer jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

CHAPITRE III.

Mœurs et usages des Iolofs, des Foulas et des Mandingues.
Langage. Religion.

Nous avons souvent parlé de ces peuples dans la relation des voyages sur les côtes où ils sont répandus ; nous voulons rassembler ici les observations les plus importantes des voyageurs sur les trois nations les mieux connues de cette latitude : les Iolofs habitent le long de l'Océan, entre le fleuve du Sénégal et la Gambie ; les Foulas sont situés au nord, au sud et à l'est du Sénégal ; les Mandingues occupent les deux bords de la Gambie, et se mêlent partout aux deux autres nations.

Une des principales qualités qui se font remarquer dans les Iolofs, et qui paraît leur être commune avec tous les nègres de la côte, c'est, comme on l'a déjà dit, le penchant au vol ; mais ils ont une adresse à voler qui leur est particulière.

Ce n'est pas sur les mains d'un voleur qu'il faut avoir les yeux ouverts ; c'est sur ses pieds : comme la plupart des nègres marchent pieds nus ils acquièrent autant d'adresse dans cette partie que nous en avons aux mains : ils ramassent une

épingle à terre. S'ils voient un morceau de fer, un couteau, des ciseaux, ou toute autre chose, ils s'en approchent ; ils tournent le dos à la proie qu'ils ont en vue ; ils vous regardent en tenant les mains ouvertes ; pendant ce temps ils saisissent l'instrument avec le gros orteil ; et, pliant le genou, ils lèvent le pied par derrière jusqu'à leurs pagnes, qui servent à cacher le vol, et, le prenant avec la main, ils achèvent de le mettre en sûreté.

Ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres, qu'ils appellent *montagnards* : lorsqu'ils les voient arriver pour le commerce, sous prétexte de servir à transporter leurs marchandises ou de leur rendre l'office d'interprètes, ils leur dérobent une partie de ce qu'ils ont apporté.

Leur avidité barbare va bien plus loin, car il s'en trouve qui vendent leurs enfans, leurs parens et leurs voisins : pour cette perfidie on s'adresse à ceux qui ne peuvent se faire entendre des Français ; ils les conduisent au comptoir pour y porter quelque chose, et, feignant que ce sont des esclaves achetés, ils les vendent sans que ces malheureuses victimes puissent s'en défier, jusqu'au moment qu'on les enferme ou qu'on les charge de chaînes. Un vieux nègre ayant résolu de vendre son fils le conduisit au comptoir : mais ce fils, qui se défia de ce dessein, se hâta de tirer un facteur à l'écart et de vendre lui-

même son père. Lorsque ce vieillard se vit environné de marchands prêts à l'enchaîner il s'écria qu'il était le père de celui qui l'avait vendu. Le fils protesta le contraire, et le marché demeura conclu : mais celui-ci, retournant en triomphe, rencontra le chef du canton, qui le dépouilla de ses richesses mal acquises, et vint le vendre au même marché.

Quantité de petits nègres des deux sexes sont enlevés tous les jours par leurs voisins lorsqu'ils s'écartent dans les bois, sur les chemins ou dans les plantations pour chasser les oiseaux qui viennent manger le millet et les autres grains. Dans le temps de la famine un grand nombre de nègres se vendent eux-mêmes pour s'assurer du moins la vie.

Leur pauvreté est extrême ; ils ont pour tout bien quelques bestiaux ; les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante, avec deux ou trois chevaux et le même nombre d'esclaves ; il est très rare que l'on trouve de l'or pour la valeur de onze ou douze pistoles.

Dans quelques pays des nègres la couronne est héréditaire ; dans d'autres elle est élective : à la mort d'un prince héréditaire c'est son frère, et non son fils qui lui succède ; mais après la mort du frère le fils est appelé au trône, et le laisse de même à son frère.

Dans les royaumes électifs trois ou quatre des plus grands personnages de la nation s'assem-

blent après la mort du roi pour lui choisir un successeur, et se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir lorsqu'il manque à ses obligations : cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles parce qu'un roi déposé entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Il n'y a point dans l'univers d'autorité plus absolue et plus respectée que celle de ces monarques nègres : elle ne se soutient que par la rigueur ; les punitions pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance sont la mort , la confiscation des biens et l'esclavage de toute la famille des coupables. Le peuple est moins à plaindre que les grands parce que dans ces occasions il n'a que l'esclavage à redouter. Barbot raconte que sous les plus légers prétextes , sans égard pour le rang ni pour la profession , un roi fait vendre à son gré ses sujets. L'alcade de Rufisque , vendit aux Français de Gorée , par l'ordre exprès du damel , un marabout qui avait manqué à quelque devoir du pays : ce malheureux prêtre fut plus de deux mois sur le vaisseau sans vouloir prononcer une parole. Comme la volonté des princes est une loi souveraine ils imposent des taxes arbitraires , qui réduisent tous leurs sujets à la dernière pauvreté.

Dans le royaume de Barsalli , ou Boursalum , il n'y a que le roi et sa famille qui aient le droit de coucher sous des espèces d'étoffes qui servent

de défenses contre les mouches et les mosquitoes : l'infraction à cette loi est punie de l'esclavage. Un Iolof qui aurait la hardiesse de s'asseoir sans ordre sur la même natte que la famille royale est sujet au même châtimement. Mais malgré tant de hauteur les princes iolofs sont des mendiants si peu capables de honte que s'ils aperçoivent à l'étranger qui les visite quelque chose qui leur plaise, comme un manteau, des bas, des souliers, une épée, un chapeau, etc., ils demandent successivement qu'on leur permette d'en faire l'essai, et se mettent par degrés en possession de toute la parure.

Les épreuves du fer chaud et de l'eau bouillante, ces anciens monumens de notre barbarie, se retrouvent dans la jurisprudence des nègres; et la corruption, qui déshonore si souvent la nôtre, ne leur est pas étrangère.

Deux petits rois, oncle et neveu, tous deux tributaires du damel, étant en contestation pour les droits de leur souveraineté, résolurent de remettre la décision de leur différend au sort des armes ou à la sentence du damel; et ce prince leur ayant fait défendre les voies violentes ils furent obligés de venir à celles de l'autorité : le jour marqué pour leurs explications ils se rendirent dans une grande place, qui est vis-à-vis du palais royal, tous deux accompagnés d'un nombreux cortège, qui formait deux bataillons armés de dards, de flèches, de zagaies et de cou-

teaux à la mauresque, ils se postèrent l'un vis-à-vis de l'autre, à trente pas de distance. Le damel parut bientôt à la tête de six cents hommes : il montait un fort beau cheval de Barbarie, et alla se poster au milieu des deux rivaux. Quoiqu'ils parlassent tous la même langue ils employèrent des interprètes pour s'expliquer : le neveu, qui était fils du dernier roi, finit sa harangue en représentant que les domaines contestés devaient lui appartenir de plein droit puisque le ciel les avait donnés à son père, et qu'il attendait par conséquent de l'équité du damel la confirmation d'un titre qui ne pouvait lui être disputé sans injustice. Après l'avoir écouté fort attentivement, le damel lui répondit d'un air majestueux : « Ce que le ciel vous a donné je vous le donne à son exemple. » Une réponse si positive dissipa aussitôt le parti opposé. Les guiriots avec leurs instrumens et leurs tambours célébrèrent les louanges du vainqueur : ils lui répétèrent mille fois que le damel lui avait rendu justice, qu'il était plus beau, plus riche, plus puissant et plus courageux que son rival. Mais tandis qu'il n'était occupé que de son bonheur il fut surpris de s'en voir dépouillé le jour suivant : le damel, corrompu par des présens, révoqua la sentence qu'il avait portée, et rétablit l'oncle à la place du neveu. Ce revers de fortune fit changer d'objet aux chants des guiriots ; toutes leurs louanges furent pour

celui qu'ils avaient décrié par leurs satires¹.

Les rois nègres entreprennent la guerre sur les moindres prétextes; mais les batailles ne sont que des escarmouches : dans tout le royaume du damel à peine se trouverait-il assez de chevaux pour former deux cents hommes de cavalerie. Ce prince n'a pas besoin de provisions de bouche quand il est en campagne; toutes les femmes lui fournissent des vivres sur son passage.

Les armes de la cavalerie sont la zagaie, sorte de javeline fort longue, et trois ou quatre dards de la forme des flèches, avec cette différence que la tête en est plus grosse, et qu'étant dentelée elle déchire la blessure lorsqu'on la retire après le coup. Tous les cavaliers sont si chargés de gris-gris qu'ils ne peuvent faire quatre pas s'ils sont démontés. Ils lancent assez loin leurs zagaies : avec ces armes ils ont un cimeterre et un couteau à la mauresque, long d'une coudée sur deux doigts de largeur. Quoique chargés de tant d'instrumens ils ont les bras et les mains libres, de sorte qu'ils peuvent charger avec beaucoup de vigueur.

L'infanterie est armée d'un cimeterre, d'une javeline et d'un carquois rempli de cinquante ou soixante flèches empoisonnées, dont les blessures

¹ On a vu un exemple d'une bassesse à peu près semblable dans un guiriot français : il adressa une ode à un ministre qui venait d'en faire renvoyer une autre, ode dans laquelle le ministre disgracié était fort maltraité; celui-ci revint, et le guiriot lui dédia à son tour une autre ode. Toutes les deux eurent la même récompense; le mépris.

causent infailliblement la mort pour peu que les remèdes soient différés. Les dents de ces flèches ne causent pas des effets moins dangereux puisque ne pouvant être retirées il faut qu'elles traversent la partie dans laquelle elles sont entrées. L'arc est composé d'un roseau fort dur qui ressemble au bambou ; la corde est d'une autre sorte de bois , et est jointe à l'arc avec beaucoup d'art. Les nègres en général se servent de leurs arcs avec tant d'adresse que de cinquante pas ils sont sûrs de frapper un écu. Ils marchent sans ordre et sans discipline au milieu même du pays qu'ils attaquent ; leurs guiriots les excitent au combat par le son de leurs instrumens.

Lorsqu'ils sont à la portée de leurs armes l'infanterie fait une décharge de ses flèches , et la cavalerie lance ses dards ; on en vient ensuite à la zagaie : ils épargnent néanmoins leurs ennemis dans l'espérance de faire un plus grand nombre d'esclaves ; c'est le sort de tous les prisonniers sans exception d'âge ni de rang. Malgré les ménagemens qu'ils observent dans la mêlée, comme ils combattent nus et qu'ils sont fort adroits , leurs guerres sont toujours fort sanglantes ; d'ailleurs ils aiment mieux perdre la vie que de s'exposer au moindre reproche de lâcheté, et ce motif les anime autant que la crainte de l'esclavage.

Si le premier choc ne décide pas de la victoire ils renouvellent souvent le combat pendant plusieurs jours ; enfin lorsqu'ils commencent à

se lasser de verser du sang ils envoient de chaque côté les marabouts pour négocier la paix ; et s'ils conviennent des articles ils jurent sur l'Alcoran et par Mahomet d'être fidèles à les observer. Il n'y a jamais de composition pour les prisonniers ; ceux qui ont le malheur d'être pris demeurent les esclaves de celui qui les a touchés le premier.

Si l'on veut avoir une idée de ces misérables brigands il n'y a qu'à voir dans Le Maire et dans Moore le portrait qu'ils tracent des princes qui de leur temps régnaient en Afrique.

Le roi, qui porte le titre de brack, et qui gouverne la contrée que nous nommons Oualo, est si pauvre, dit Le Maire, qu'il manque souvent de millet pour se nourrir : il aime les chevaux jusqu'à se priver de la nourriture pour fournir à leur entretien, comme maître Jacques dans *l'Avare* ; il leur donne le grain dont il devrait se nourrir, et se contente ordinairement d'une pipe de tabac et de quelques verres d'eau-de-vie. La nécessité le force souvent de faire des incursions dans les cantons les plus faibles de son voisinage, où il enlève les bestiaux et des esclaves, qu'il vend aux Français pour de l'eau-de-vie. Lorsqu'il voit baisser sa provision de cette liqueur il enferme le reste dans une petite cantine dont il donne la clef à quelqu'un de ses favoris, avec ordre de la porter à vingt ou trente lieues de sa demeure, pour se mettre lui-même

dans la nécessité de s'en priver. S'il exerce sa tyrannie sur ses voisins il garde encore moins de ménagement pour ses propres sujets : son usage est d'aller de ville en ville avec toute sa cour , qui est composée d'environ deux cents nègres , la plupart infectés de tous les vices des blancs , et de demeurer dans chaque lieu jusqu'à ce qu'il en ait mangé toutes les provisions. Ceux qui ont la hardiesse de s'en plaindre sont vendus pour l'esclavage.

Ceux des Iolofs qui bordent immédiatement la Gambie habitent les royaumes de Barsalli et du bas Yani. Le roi de Barsalli gouverne avec une autorité absolue , et sa famille est si respectée que tous ses peuples se prosternent la face en terre lorsqu'ils paraissent devant quelque personne de son sang : cependant il vit dans l'égalité avec sa milice ; chaque soldat a la même part au butin de la guerre , et le roi ne prend que ce qui est nécessaire à ses besoins. Cette loi , qu'il s'est imposée , ne lui permet guère de quitter les armes ; car aussitôt qu'il a consommé les fruits d'une guerre il est obligé pour satisfaire son avidité et celle de ses gens de chercher quelque nouvelle proie.

En 1732, c'est à dire dans le temps que Moore était en Afrique , le roi de Barsalli était un prince d'une humeur si emportée qu'au moindre ressentiment il ne faisait pas difficulté de tirer sur celui dont il se croyait offensé. Moore n'ajoute pas si

c'était un coup de flèche ou d'arme à feu ; mais cette fureur était d'autant plus dangereuse que le roi tirait fort adroitement ; quelquefois , lorsqu'il se rendait sur une chaloupe de la compagnie à Cahone , qui était une de ses propres villes , il se faisait un amusement de tirer sur tous les canots qui passaient , et dans la journée il tuait toujours un homme ou deux. Quoiqu'il eût un grand nombre de femmes il n'en menait jamais plus de deux avec lui. Il avait plusieurs frères ; mais il était rare qu'il leur parlât ou qu'il les reçut même dans sa compagnie : s'ils obtenaient cet honneur ils n'étaient pas dispensés de la loi commune , qui oblige tous les nègres à se jeter de la poussière sur le front lorsqu'ils approchent de leur roi : cependant ils sont les héritiers de la couronne après lui ; mais dans le royaume de Barsalli elle est ordinairement disputée par les enfans du roi mort , et c'est au plus fort qu'elle demeure.

On peut prendre une grande idée de leur adresse à dompter et à manéger les chevaux si l'on en juge par ce que raconte Moore d'un des princes de Barsalli , qu'il nomme Haman Sica. Il montait un cheval blanc de lait d'une grande beauté , avec la crinière longue et une des plus belles queues du monde : les étrières de Haman étaient courts , de la largeur et de la longueur de ses pieds , de sorte qu'il pouvait se lever facilement et s'y soutenir en courant à toute bride , tirer un fusil , lancer son dard ou sa zagaie avec autant de liberté qu'à

pied ; il portait toujours à la main une lance de douze pieds de long, qu'il tenait droite et appuyée par le bas sur son étrier, entre ses orteils ; mais lorsqu'il exerçait son cheval, en lui faisant faire des courbettes, il la secouait au-dessus de sa tête comme s'il eût été prêt à combattre. Je l'ai vu plusieurs fois, dit Moore, monté sur ce beau cheval, auquel il faisait faire des exercices surprenans ; il le faisait quelquefois avancer quarante ou cinquante pas sur les deux pieds de derrière sans toucher la terre avec ceux de devant ; quelquefois, lui faisant courber les jambes, il le faisait passer ventre à terre sous les portes des Mandingues, qui n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur.

On a déjà vu que les Foulas du siratik occupent un pays fort étendu sous le gouvernement d'un roi qui leur est propre ; mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambie vivent dans la dépendance des Mandingues, parmi lesquels ils ont formé des établissemens par intervalles : il y a beaucoup d'apparence que c'est la famine ou la guerre qui les a chassés de leur pays. Les voyageurs disent beaucoup plus de bien de ces Foulas de la Gambie que de tous les autres nègres du même pays.

Quoiqu'ils aient quelques habitations fixes la plupart mènent une vie errante avec leurs bestiaux, qu'ils conduisent dans les cantons bas ou élevés, suivant qu'ils y sont forcés par les pluies :

lorsqu'ils rencontrent quelque bon pâturage ils s'y établissent avec la permission du roi, et y restent tant qu'il y a de l'herbe. La vie des hommes est fort pénible; outre le travail de leur profession ils ont sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces sur la terre, et contre les crocodiles sur le bord des rivières. La nuit ils rassemblent les bestiaux au centre de leurs tentes et de leurs cabanes; ils allument quantité de feux, et font la garde autour du troupeau. Jobson ayant eu occasion de traiter souvent avec eux pour des vaches et des chèvres faisait avertir le chef d'un de ces troupeaux, qui se présentait couvert de mouches dans toutes les parties du corps, surtout aux mains et au visage : quoiqu'elles fussent de la même espèce que celles qui tourmentent les chevaux en Europe il en était si peu incommodé qu'il ne prenait pas la peine de lever la main pour les chasser, tandis que Jobson, piqué jusqu'au sang, était forcé de s'en défendre avec une branche d'arbre.

Ces peuples ressemblent beaucoup aux Arabes, dont la langue s'apprend dans leurs écoles, et en général ils sont plus versés dans cette langue que les Européens dans la langue latine; ils la parlent presque tous quoiqu'ils aient leur propre langue, qui se nomme le *foula*.

Ils ont des chefs qui les gouvernent avec douceur; ils vivent en société et bâtissent des villes sans être assujettis au prince dans les terres du-

quel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa nation ils détruisent leur ville pour aller s'établir dans quelque autre lieu. La forme de leur gouvernement se soutient sans peine parce qu'ils sont d'un caractère doux et paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice et de bonne foi que celui qui les blesse est regardé avec horreur de toute la nation, et ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le chef. Comme on n'a pas de passion dans ce pays pour la propriété des terres, et que les Foulas d'ailleurs se mêlent peu de l'agriculture, les rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs états : ils ne cultivent que les environs de leurs villes ou de leurs camps pour en tirer leurs véritables nécessités ; c'est du tabac, du coton, du maïs, du riz, du millet et d'autres sortes de grains.

L'industrie et la frugalité des Foulas leur fait recueillir plus de blé et de coton qu'ils n'en consomment ; ils les vendent à bon marché. Ils sont très hospitaliers, même entre eux : qu'un Foula tombe dans l'esclavage tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté : ils ne laissent jamais un homme de leur nation dans le besoin ; ils prennent soin des vieillards, des aveugles et des boiteux. Leurs armes sont la lance, la zagaie, l'arc et les flèches, des coutelas fort courts, qu'ils appellent *fongs*, et même le fusil dans l'occasion : ils se servent de tous ces instrumens avec beau-

coup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque ville des Mandingues ; ils sont encore attachés au paganisme , et ne se font pas faute de boire de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs.

Leur industrie est si reconnue pour élever et nourrir des bestiaux que les Mandingues leur abandonnent le soin de leurs troupeaux.

Ils ont pourtant leurs superstitions comme les autres nègres : s'ils apprennent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs vaches ils s'obstinent à n'en plus vendre , du moins à celui qui l'aurait acheté pour en faire cet usage , parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs bestiaux.

Les Mandingues seraient souvent exposés à mourir de faim sans le secours des Foulas : ils tirent d'eux par des échanges une partie de leurs provisions. On ne connaît pas non plus d'autre peuple que les Foulas qui ait l'art de faire du beurre sur la rivière de Gambie : ils le vendent pour diverses sortes de marchandises , mais surtout pour du sel.

Leur habillement n'est pas moins particulier à leur nation que leur commerce : ils n'emploient pas d'autres étoffes que celles de leurs propres manufactures ; elles sont de coton blanc , et leurs femmes ont soin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Il n'y en a pas moins dans l'intérieur de leurs cabanes , où l'odorat n'a rien à souffrir ,

non plus que les yeux. On reconnaît aussi de la régularité dans l'ordre de ces petits édifices ; il y a toujours de l'un à l'autre assez de distance pour les garantir de la communication du feu. Les rues sont fort bien ouvertes , et les passages libres , ce qui ne se trouve guère dans les villes des Mandingues : la plupart des habitations des Foulas sont bâties sur le même modèle.

La plus nombreuse de toutes les nations qui habitent les bords de la Gambie , et toute l'étendue même de cette côte , porte le nom de Mandingues : ils sont vifs et enjoués , passionnés pour la danse , et pourtant querelleurs. Cette nation , distribuée dans toutes les parties du pays , vient de l'intérieur des terres et du pays de Mandinga : ils sont les plus zélés mahométans d'entre tous les nègres : ils ne connaissent pas l'usage du vin ni de l'eau-de-vie. Ils sont aussi les plus instruits de toutes ces régions de l'Afrique. Le principal commerce du pays est entre leurs mains.

Dans l'économie du ménage le soin du riz est abandonné aux femmes : après en avoir mis à part ce qui leur paraît suffisant pour la subsistance de la famille elles ont le droit de vendre le reste et d'en garder le prix sans que les maris aient celui de s'en mêler. Le même usage est établi pour la volaille , dont elles élèvent une grande quantité.

On voit des Mandingues qui mettent leur

gloire à nourrir un grand nombre d'esclaves : ils leur rendent la vie si douce qu'on a peine quelquefois à les distinguer de leurs maîtres , surtout les femmes , qui sont ornées de colliers d'ambre, de corail et d'argent , comme si l'unique soin de leur esclavage était de se parer. La plupart de ces esclaves sont nés dans les familles.

Tous les royaumes de la Gambie ont quantité de seigneurs particuliers , qui sont comme les rois des villes où ils font leur demeure : leur principal droit est d'avoir en propriété tous les palmiers et les *siboas* qui croissent dans le pays , de sorte que sans leur permission personne n'ose en tirer le vin ni couper la moindre branche. Ils accordent cette liberté à quelques habitans en se réservant dans la semaine deux jours de leur travail. Les blancs mêmes sont obligé d'obtenir d'eux la permission formelle pour couper des feuilles de siboa et de l'herbe lorsqu'ils ont à couvrir quelque maison.

On compte les richesses des Mandingues par le nombre de leurs esclaves : pour en fournir aux Européens leur méthode est d'envoyer une troupe de gardes autour de quelque village, avec ordre d'enlever le nombre des habitans dont ils ont besoin. On lie les mains derrière le dos à ces misérables victimes pour les conduire droit aux vaisseaux , et lorsqu'ils y ont reçu la marque du bâtiment il disparaissent pour jamais : on transporte ordinairement les enfans dans des sacs

et l'on met un baillon aux hommes et aux femmes de peur qu'en traversant les villages ils n'y répandent l'alarme par leurs cris. Ce n'est pas dans les lieux voisins des comptoirs qu'on exerce ces violences ; l'intérêt des princes n'est pas de les ruiner ; mais les villes intérieures du pays sont traitées sans ménagemens. Il arrive quelquefois que les prisonniers s'échappent des mains de leurs gardes, et que rassemblant les habitans par leurs cris ils poursuivent ensemble les ministres du roi : s'ils peuvent les arrêter leur vengeance est de les conduire à la ville royale. Le roi ne manque jamais de désavouer leur commission ; mais pour ne rien perdre de ses espérances , et sous prétexte de justice , il vend sur-le-champ les coupables pour l'esclavage , et si les habitans arrêtés paraissent devant le roi pour rendre témoignage contre leurs ravisseurs ils sont aussi vendus , comme si le malheur qu'ils ont souffert devaient un droit sur leur liberté !

On rapporte un usage singulier du royaume de Baol. Lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire importante le roi fait assembler son conseil dans la plus épaisse forêt qui soit près de sa résidence : là on creuse dans la terre un grand trou , sur les bords duquel tous les conseillers prennent séance , et , la tête baissée vers le fond , ils écoutent ce que le roi leur propose. Les sentimens se recueillent , et les résolutions se prennent dans la même situation. Lorsque

le conseil est fini on rebouche soigneusement le trou de la même terre qu'on en a tiré pour signifier que tous les discours qu'on y a tenus y demeurent ensevelis : la moindre indiscretion est punie du dernier supplice, ce qui probablement contribue plus que la cérémonie du fossé à rendre les secrets impénétrables.

L'habillement populaire dans cette partie de l'Afrique dont nous parlons consiste dans une pagne qui couvre la ceinture ; c'est à peu près l'habillement de toutes les nations nègres, avec quelques variations : les plus riches y joignent une espèce de chemise de coton fort courte, et dont les manches sont très larges.

Leur bonnet, quand ils en ont, ressemble au capuchon d'un jacobin. Le peuple marche pieds nus ; mais les personnes de qualité ont des sandales de cuir de la forme de nos semelles de souliers, attachées au gros orteil avec une courroie. Quoique leurs cheveux soient courts ils les ornent assez agréablement de grisgris, de brins d'argent, de cuivre, de corail, etc. Ils ont aux oreilles des pendants d'étain, d'argent et de cuivre. Ceux qui descendent d'une race servile n'ont pas la liberté de porter leurs cheveux.

Les femmes et les filles sont couvertes d'une pagne, qui est de toile ou d'étoffe, de la grandeur de nos serviettes d'Europe, et qui leur descend jusqu'au mollet. Elles se parent la tête de corail et d'autres bagatelles éclatantes, et leurs

cheveux sont rangés avec assez d'art pour fournir une espèce de coiffure d'un demi-pied de hauteur; les plus hautes passent pour les plus belles : ainsi nos modes de Paris sont aujourd'hui celles d'Afrique.

Les nègres ne boivent ordinairement que de l'eau quoiqu'ils usent quelquefois de vin de palmier, et d'une sorte de bière qu'ils appellent *boullo*, composée des grains du pays; mais ils ont une passion si ardente pour les liqueurs fortes des Européens qu'il vendent jusqu'à leurs habits pour en acheter. L'exemple des hommes n'empêche pas que les femmes ne soient plus réservées, et ne les autorise pas même à toucher l'eau-de-vie de leurs lèvres, à l'exception de quelques favorites des princes que leur situation met au-dessus de l'usage.

Ils n'ont pas proprement de pain; ils mangent leurs grains cuits au lait et à l'eau. Le plus grand usage qu'ils fassent du maïs est lorsqu'il est vert; ils le font rôtir sur les charbons dans les épis, et l'avalent comme des pois verts. Leur riz il l'emploient ordinairement à faire du pilau, suivant l'usage des Turcs. Enfin ils n'avaient ni l'usage du pain, ni celui de la pâtisserie; mais en se familiarisant avec les Européens leurs femmes ont appris d'eux l'art d'en faire, et le pratiquent aujourd'hui avec succès.

On trouve beaucoup de variations dans les voyageurs sur la forme du mariage des nègres;

mais il faut l'attribuer moins à la certitude des témoignages qu'à l'inconstance des usages mêmes, qui ne sont pas établis avec assez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changemens et d'altérations : Jobson nous apprend que tout nègre est en droit de contracter avec une fille qui est en âge d'être mariée, mais que ce n'est jamais sans la participation et même sans le consentement des parens, entre les mains desquels il doit déposer la dot dont on est convenu. Le roi, ou le principal seigneur du canton, tire aussi quelques droits pour la ratification du traité. Alors le mari, accompagné de quelques amis de son âge, s'approche le soir, au clair de la lune, de la maison de sa femme, et cherche le moyen de l'enlever : il y réussit toujours, malgré sa résistance et ses cris, qui n'ont rien de sérieux. Elle demeure quelque temps enfermée dans sa maison, et plusieurs mois après elle ne sort jamais sans un voile qui doit lui couvrir toute la tête à l'exception d'un œil. Sa dot est réservée pour le cas où elle survivrait à son mari, parce que l'usage oblige les veuves qui se remarient d'acheter un homme, comme elles ont été achetées pour leur premier mariage.

Quand la jeune femme est conduite à son mari il lui offre la main pour la recevoir dans sa maison ; mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois et les autres nécessités du ménage : elle obéit respectueuse-

ment. Le mari se met à souper; elle ne soupe qu'après lui. C'est un usage constant chez les nègres que les femmes ne mangent jamais avec eux : on retrouve partout l'esclavage des femmes, qui a été général dans le monde jusqu'au temps de la perfection des sociétés, et qui l'est encore dans tout l'Orient.

La dot consiste souvent en quelques vœux, qui doivent être donnés au père, et qui ne surpassent jamais le nombre de cinq.

Tous les voyageurs conviennent qu'un nègre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir, mais qu'il n'y en a qu'une qui jouisse des privilèges du mariage, et qui ne s'éloigne jamais du mari. Du temps de Jobson les Anglais donnaient à ces véritables épouses le nom de *kandwifes*, c'est à dire *femmes de la main*, parce qu'ils les trouvaient sans cesse à côté de leurs maris. Elles sont dispensées de plusieurs travaux pénibles, qui sont le partage des autres; cependant elles ne mangent ni avec leurs maris, ni en leur présence. Jobson parle avec étonnement de la bonne intelligence qui règne entre toutes ces femmes : elles se retirent le soir dans leurs cabanes; elles y attendent l'ordre de leur mari commun, et le matin elles vont le saluer à genoux en mettant la main sur sa cuisse. L'épouse légitime, c'est à dire celle qui a été épousée la première, a l'autorité sur toutes les autres à moins qu'elle ne soit sans enfans.

Dans le cas d'adultère les deux coupables sont vendus pour l'esclavage étranger sans espérance d'être jamais rachetés : cette punition est celle des plus grands crimes ; car les supplices capitaux sont rares parmi les nègres. On prend soin que ces esclaves soient vendus aux Portugais parce qu'on est sûr alors qu'ils seront transportés au-delà des mers.

Les travaux pénibles du ménage sont le partage des femmes : non seulement elles préparent les alimens et les liqueurs , mais elles sont chargées de la culture des grains et du tabac , de broyer le millet , de filer et de sécher le coton , de fabriquer des étoffes , de fournir la maison d'eau et de bois , de prendre soin des bestiaux , enfin de tout ce qui appartient à l'autre sexe dans des régions mieux policées. Tandis que les hommes passent le temps dans une conversation oisive ce sont leurs femmes qui veillent à les garantir des mouches , et qui leur servent la pipe et le tabac.

Entre les nègres mahométans il y a des degrés de parenté qui ôtent la liberté de se marier : un homme ne peut épouser deux sœurs. Le damel qui avait violé cette loi reçut en secret la censure et les reproches des marabouts.

Aussitôt qu'un enfant est né on l'enveloppe dans une pagne , sans aucun linge qui le serre , dans l'opinion que cette contrainte n'est propre qu'à le rendre tortu ou difforme ; dès le douzième ou le quinzième jour de sa naissance la mère

commence à le porter sur son dos et ne le quitte jamais , de quelque travail qu'elle soit occupée. Chaque jour au matin il est lavé dans l'eau froide et frotté d'huile de palmier.

Quelques auteurs attribuent les nez plats des nègres et la forme de leur ventre à cette manière de les porter qui les expose à heurter le nez contre le dos de leur mère lorsqu'elle se lève ou qu'elle se baisse , et qui leur fait avancer le ventre pour reculer la tête. Moore reconnaît qu'ils ne naissent point avec le nez plat et les grosses lèvres ; au contraire il assure qu'à l'exception de la couleur leurs idées de beauté sont les mêmes qu'en France.

La tendresse des mères est excessive pour leurs enfans ; elles ne leur épargnent aucun soin jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher seuls : alors, sans relâcher rien de leur attention pour les nourrir et les élever, elles paraissent s'embarrasser peu de leur instruction. Ils se fortifient en croissant , et leur constitution devient si vigoureuse qu'ils ne connaissent guère d'autre maladie que la petite-vérole. Mais comme ils sont élevés dans une oisiveté continuelle ils deviennent si paresseux que s'ils n'étaient pas pressés par la nécessité il ne prendraient pas la peine de cultiver leurs terres , aussi leur travail ne surpasse-t-il guère leurs besoins. Si leur pays n'était extrêmement fertile ils seraient exposés tous les ans à la famine, et forcés de se vendre à ceux

qui leur offriraient des alimens. Ils ont de l'aversion pour toutes sortes d'exercices , excepté la danse , dont ils ne se lassent jamais.

Aussitôt qu'un nègre a rendu le dernier soupir sa famille donne avis de sa mort au voisinage par des cris aigus et des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de sa cabane. Les cris des assistans se joignent à ceux de la famille. Mais pour les funérailles chaque canton a ses propres usages.

En général ils y apportent tous beaucoup de formalités et de cérémonie. Un marabout lave le corps , et le couvre des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parens et les voisins viennent faire successivement leurs lamentations , et proposer au mort plusieurs questions ridicules : l'un lui demande s'il n'était pas content de vivre avec eux , et quel tort on lui a jamais fait , s'il n'était pas assez riche. Ne recevant point de réponse ils se retirent l'un après l'autre après la même cérémonie. D'un autre côté les guiriots chantent les louanges du mort.

L'usage général est de faire un *folgar* pour toute l'assemblée : on tue quelque veau , on vend des esclaves pour acheter de l'eau-de-vie. Après la fête on ôte le toit de la cabane où le mort doit être enterré ; c'est celle qui lui servait de demeure : on renouvelle les cris et les plaintes. Quatre personnes soutenant une pièce d'étoffe carrée qui cache le corps à la vue des assistans , le marabout

lui prononce quelques mots dans l'oreille ; après quoi il est couvert de terre, et l'on replace le toit, ou le dôme de la maison, auquel on attache un morceau d'étoffe de la couleur que les parens aiment le plus. Nous avons déjà vu que le folgar était le bal des nègres : ainsi ces peuples pleurent leurs morts en donnant le bal et en buvant l'eau-de-vie ; c'est qu'ils aiment l'eau-de-vie et la danse, et que chez les peuples barbares vous verrez toujours les usages conformes aux penchans.

A la mort d'un roi ou d'un grand on fixe un temps pour les cris ; c'est ordinairement un mois ou quinze jours après le décès : ces cris ne sont pas plus une preuve de la douleur des peuples que les oraisons funèbres parmi nous ne sont une preuve du mérite des rois.

Tous les habitans de cette partie de l'Afrique sont passionnés pour la musique et la danse : ils ont inventé plusieurs sortes d'instrumens qui répondent à ceux de l'Europe, mais qui sont fort éloignés de la même perfection ; ils ont des trompettes, des tambours, des flûtes et des flageolets.

Leurs tambours sont des troncs d'arbres creusés et couverts du côté de l'ouverture d'une peau de chèvre ou de brebis assez bien tendue : quelquefois ils ne se servent que de leurs doigts pour battre ; mais plus souvent ils emploient deux bâtons à tête ronde et de grosseur inégale, et d'un bois fort dur et fort pesant, tel que le courbaril

ou l'ébène. La longueur et le diamètre des tambours sont aussi différens pour mettre de la variété dans les tons ; on en voit de cinq pieds de long, et de vingt ou trente poudes de diamètre ; mais en général le son en est mort , et moins propre à réjouir les oreilles ou à réveiller le courage qu'à causer de la tristesse et de la langueur ; cependant c'est le seul instrument favori , et comme l'âme de toutes les fêtes.

Dans la plupart des villes les nègres ont un grand instrument qui a quelque ressemblance avec leur tambour, et qu'ils nomment *tong-tong* ; on ne le fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi , ou dans les occasions extraordinaires , pour répandre l'alarme dans les habitations voisines. Le bruit du *tong-tong* se communique jusqu'à six ou sept milles.

Les flûtes et les flageolets des nègres ne sont que des roseaux percés ; ils s'en servent comme les sauvages de l'Amérique , c'est à dire fort mal , et toujours sur les mêmes tons : ils n'en tireraient pas d'autres de nos flûtes d'Europe.

Mais leur principal instrument est celui qu'ils nomment *balaf*, que Jobson nomme *ballard* : il est élevé d'un pied au-dessus de la terre et creux par-dessous ; du côté supérieur il a sept petites clefs de bois rangées comme celles d'un orgue , auxquelles sont attachés autant de cordes et de fils d'archal de la grosseur d'un tuyau de plume et de la longueur d'un pied, qui fait toute

la largeur de l'instrument; à l'autre extrémité sont deux gourdes suspendues comme deux bouteilles qui reçoivent et redoublent le son. Le musicien est assis par terre, vis-à-vis le milieu du balafo, et frappe les clefs avec deux bâtons d'un pied de longueur, au bout desquels est attachée une balle ronde, couverte d'étoffe, pour empêcher que le son n'ait trop d'éclat; au long des bras il a quelques anneaux de fer, d'où pendent quantité d'autres anneaux qui en soutiennent de plus petits, et d'autres pièces du même métal. Le mouvement que cette chaîne reçoit de l'exercice du bras produit une espèce de son musical, qui se joint à celui de l'instrument, et qui forme un retentissement commun dans les gourdes. Le bruit en doit être fort grand puisque Jobson l'entendait quelquefois d'un bon mille d'Angleterre.

Le balafo, suivant cette description, doit être le même instrument que Le Maire fait consister dans une rangée de cordes de différentes grandeurs, étendues, dit-il, comme celles de l'épINETTE. Il jugea qu'entre des mains capables de le toucher il serait fort harmonieux. Moore raconte qu'ayant été reçu à Nakkaouay, sur la Gambie, au son d'un balafo il lui trouva dans l'éloignement beaucoup de ressemblance avec l'orgue; mais la description qu'il en donne paraît un peu différente : il était composé, dit-il, d'environ vingt tuyaux d'un bois fort dur et fort poli, dont

la longueur et la grosseur allaient en diminuant; ils étaient joints ensemble avec de petites courroies d'un cuir fort mince, cordonnées autour de plusieurs petites verges de bois; sous les tuyaux étaient attachées douze ou quinze calebasses de grosseur inégale, qui produisaient le même effet que le ventre d'un clavecin. Les nègres, ajoute Moore, frappent sur cet instrument avec deux baguettes, couvertes d'une peau fort mince de l'arbre qui se nomme *siboa*, ou d'un cuir léger pour adoucir le son.

Ceux qui font profession de jouer du balafo sont des nègres d'un caractère singulier, et qui paraissent également faits pour la poésie et pour la musique : on les comparerait volontiers aux anciens bardes des îles britanniques. Tous les voyageurs français qui ont décrit les pays des Iolofs et des Foulas les ont nommés guiriots. Jobson leur donne le nom de djeddis, qu'il rend en anglais par *fiddlers*, ou ménétriers. Peut-être celui de guiriot est-il en usage parmi les Iolofs, et celui de djeddis parmi les Mandingues.

Barbot dit que dans la langue des nègres du Sénégal guiriot signifie bouffon, et que le caractère de ceux qui sont distingués par ce nom répond assez à cette idée. Les rois et les seigneurs du pays en ont toujours près d'eux un certain nombre pour leur propre amusement et pour celui des étrangers qui paraissent à la cour. Jobson observe que tous les princes et les nègres

de quelque distinction sur la Gambie ne rendaient jamais de visite aux Anglais sans être accompagnés de leurs djeddis ou de leur musique. Il les compare aux joueurs de harpe gallois : leur usage est de s'asseoir à terre, comme eux, un peu éloignés de la compagnie. Ils accompagnent leurs instrumens de diverses chansons, dont le sujet ordinaire est l'antiquité, la noblesse et les exploits de leur prince. Ils en composent aussi sur les événemens, et l'espoir des moindres présens leur faisait faire souvent des impromptus à l'honneur des Anglais.

Les guiriots ont seuls le glorieux privilège de porter l'*alomba*, tambour royal, d'une grandeur extraordinaire dans toutes ses dimensions, et marchent à la guerre devant le roi avec cet instrument, comme autrefois Tyrtée devant les Spartiates. Dans tous les temps on a employé la louange à exciter la valeur.

Les nègres sont si sensibles aux louanges des guiriots qu'ils les paient fort libéralement. Barbot leur a vu pousser la reconnaissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les donner à ces flatteurs; mais un guiriot qui n'obtiendrait rien de ceux qu'il a loués ne manquerait pas de changer ses louanges en satires, et d'aller publier dans les villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux pour ceux qui ont trompé ses espérances, ce qui passe pour le dernier affront parmi les nègres. On regarde comme un bonheur extraordinaire

d'être loué par le guiriot du roi ; c'est le poète lauréat du pays : on ne croit pas le récompenser trop en lui donnant deux ou trois veaux, et quelquefois la moitié de ce qu'on possède. Il paraît que chez les nègres on doit ambitionner beaucoup l'état de guiriot.

Les chansons et les discours ordinaires des guiriots consistent à répéter centfois : Il est grand homme, il est grand seigneur, il est riche, il est puissant, il est généreux ; il a donné du *sangara*, nom qu'ils donnent à l'eau-de-vie, et d'autres lieux communs de la même nature, avec des grimaces et des cris insupportables. Entre plusieurs expressions de cette sorte qu'un musicien nègre adressait à quelques Français il leur dit qu'ils étaient les esclaves de la tête du roi ; et ce compliment fut regardé dans le pays comme un trait merveilleux. Quand la vanité est grossière le goût n'est pas fort délicat ; et ces guiriots, sans être bien fins, ont pu s'apercevoir que pour la plupart des hommes il valait mieux répéter la louange que de la varier.

Les guiriots acquièrent ainsi des richesses qui les distinguent beaucoup du commun des nègres. Leurs femmes sont souvent mieux parées en verroteries de toutes sortes que les reines et les princesses ; mais la plupart poussent à l'excès le dérèglement des mœurs. Ce qu'il y a de plus étonnant c'est qu'avec tant de passion pour la musique et tant de libéralité à la payer les nègres

méprisent les guiriots jusqu'à leur refuser les honneurs communs de la sépulture; au lieu de les enterrer ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne sont pas longtemps à pourrir : ils donnent pour raison de cette conduite que les guiriots vivent dans un commerce familier avec le diable, que les nègres nomment *Horey*. Il est assez singulier que l'on retrouve chez les barbares du Sénégal la même inconséquence qui porte quelques nations de l'Europe à flétrir les talens du théâtre, qui font le charme des sociétés cultivées, et à croire quelque chose de diabolique à ceux qui ont l'art d'amuser les autres. Au reste il paraît que tous les peuples de cette partie de l'Afrique sont dans les mêmes principes sur la profession des guiriots, car ils se croiraient déshonorés d'avoir touché quelque instrument.

La danse n'est pas moins chère aux nègres que la musique; dans quelque lieu que le balafo se fasse entendre on est sûr de trouver un grand concours de peuple qui s'assemble pour danser nuit et jour jusqu'à ce que le musicien soit épuisé de fatigue. Les femmes ne se lassent point de cet exercice : elles sont d'une très grande agilité; elles dansent ordinairement seules, et les assistans les applaudissent en battant les mains par intervalles comme pour soutenir la mesure. Les hommes dansent l'épée à la main en la secouant et la faisant briller en l'air, avec

d'autres galanteries dans le goût de leur nation.

Mais sans le secours du balafo les femmes, qui ont l'humeur vive, prennent plaisir à danser le soir, surtout aux changemens de lune : elles dansent en rond en battant des mains, et chantent tout ce qui leur vient dans l'esprit sans sortir de leur première place, à l'exception de celles qui sont au milieu du cercle. Les plus jeunes, qui se saisissent ordinairement de cette place, tiennent en dansant une main sur la tête et l'autre sur le côté, et jettent le corps en avant en battant du pied contre terre. Dans ces bals fréquens une calebasse ou un chaudron leur sert d'instrument de musique, car elles aiment beaucoup le bruit.

La lutte est un autre de leurs exercices : les combattans s'approchent et s'efforcent de se renverser l'un l'autre avec des gestes et des postures fort ridicules. Dans ces occasions il y en a toujours un qui fait l'office de guiriot, et qui bat un tambour ou un chaudron pour animer les athlètes, tandis que les autres applaudissent à l'adresse et au courage.

Les exercices utiles des nègres sont la pêche et la chasse. La plupart de ceux qui habitent les bords des rivières font leur unique occupation de la pêche, et forment leurs enfans à la même profession : ils ont des pirogues ou de petites barques composées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuser, et dont les plus grandes contiennent dix ou douze hommes ; leur longueur

est ordinairement de trente pieds sur deux pieds et demi de largeur ; elles vont à rames et à voiles. Il n'est pas rare qu'un coup de vent les renverse ; mais les nègres sont si bons nageurs qu'ils s'en alarment peu ; ils redressent aussitôt leur pirogue avec leurs épaules sans paraître plus embarrassés que s'il n'était rien arrivé. Une flèche n'est pas plus prompte que ces petites barques ; il n'y a pas de chaloupe de l'Europe qui puisse aller aussi vite.

Lorsque les nègres vont à la pêche ils sont ordinairement deux dans une pirogue , et ne craignent pas de s'écarter jusqu'à six milles en mer : ils n'emploient guère que la ligne ; mais pour le gros poisson ils se servent d'un dard de fer au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique , et , le tenant attaché avec une corde , ils n'ont pas de peine à le retirer après l'avoir lancé.

Ils font sécher le petit poisson entier , et mettent le grand en pièces ; mais comme ils ne le salent jamais il se corrompt ordinairement avant d'être sec ; c'est alors qu'ils le trouvent meilleur et plus délicat. Les pêcheurs vendent ce poisson dans l'intérieur des terres , et pourraient en tirer un profit considérable s'ils avaient moins de paresse à le transporter : mais les habitans et les pêcheurs redoutent également le travail ; ils demeurent quelquefois sur le rivage jusqu'à ce qu'il soit entièrement corrompu.

Le nombre des pêcheurs est fort grand à Rufisque et dans d'autres lieux sur les côtes voisines du Sénégal : ils se mettent ordinairement trois dans une almadie ou une pirogue avec deux petits mâts, qui ont chacun deux voiles ; et si le temps n'est pas orageux ils se hasardent quelquefois quatre ou cinq lieues en mer. L'heure de leur départ est toujours le matin avec le vent de terre : s'ils ont fini leur pêche ils reviennent à midi avec le vent de mer. Lorsque le vent leur manque ils se servent d'une sorte de pelle pointue, avec laquelle ils rament si vite que la meilleure pinasse aurait peine à les suivre.

Avec la ligne ils ont des filets de leur propre invention, composés comme leurs lignes d'un fil de coton. D'autres pêchent pendant la nuit en tenant d'une main une longue pièce d'un bois combustible qui leur donne assez de jour, et de l'autre un dard, dont ils ne manquent guère le poisson lorsqu'il s'approche de la lumière. S'ils en trouvent de fort gros ils les attachent avec une ligne à l'arrière de leur pirogue, et les amènent ainsi jusqu'au rivage.

Les nègres de la Gambie, du Sénégal et du cap Vert sont excellens tireurs quoique la plupart n'aient pas d'autres armes que leurs dards et leurs flèches, qui leur servent à tuer des cerfs, des lièvres, des pintades, des perdrix et d'autres sortes d'animaux. Ceux qui habitent plus

loin dans les terres ont beaucoup moins d'habileté pour cet exercice , et n'y prennent pas tant de plaisir. Un facteur français de l'île Saint-Louis au Sénégal eut un jour la curiosité d'aller avec eux à la chasse de l'éléphant ; ils en trouvèrent un qui fut percé de plus de deux cents coups de balle ou de flèche : il ne laissa pas de s'échapper ; mais le jour suivant il fut trouvé mort à cent pas du même lieu où il avait été tiré. Les nègres du Sénégal se joignent pour la chasse au nombre de soixante , armés chacun de six petites flèches et d'une grande : lorsqu'ils ont découvert la trace d'un éléphant ils s'arrêtent pour l'attendre ; et le bruit qu'il fait en brisant les branches le fait bientôt reconnaître. Alors ils se mettent à le suivre en lui décochant continuellement leurs flèches jusqu'à ce que la perte de son sang leur fasse juger qu'il est fort affaibli ; ils s'en aperçoivent aussi à la faiblesse de ses efforts contre les obstacles qu'il trouve à sa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ses blessures ; mais c'est ordinairement pour mourir quelques jours après dans le lieu où ses forces l'abandonnent. C'est à ces accidens qu'il faut attribuer la rencontre qu'on fait souvent dans les forêts de plusieurs dents d'éléphant : la chair est dévorée par d'autres bêtes ; les os tombent en pourriture , et les dents sont les dernières parties qui résistent. Cependant comme elles ne peuvent être long-temps exposées aux injures de l'air sans

s'altérer beaucoup elles perdent quelque chose de leur prix.

Après l'idée qu'on a dû prendre de l'indolence naturelle des nègres on ne s'attendra pas à leur trouver beaucoup d'ardeur et d'habileté pour les arts; ils n'ont pas d'autres ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie, tels que des forgerons, des tisserands, des potiers de terre : le métier de forgeron, qu'ils appellent *ferraro*, est le principal parce qu'il est le plus indispensable. Ils ont chez eux des mines de fer, mais elles sont éloignées des côtes, de sorte que ceux qui habitent près de la mer achètent généralement ce métal des Européens.

Les forgerons n'ont pas d'ateliers qui méritent le nom de boutiques ni de forges; ils portent avec eux leurs ustensiles, et se mettent sous le premier arbre pour y travailler : ils n'ont pas d'autre instrument qu'une petite enclume, une peau de bouc qui leur sert de soufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles et deux ou trois limes. Leur indolence paraît jusqu'au milieu du travail; car ils sont assis, ils fument et s'entretiennent avec le premier venu. Comme leur enclume n'a que le pied en terre ou dans le sable sans aucun soutien pour la fixer, quelques coups la renversent, et le temps se perd à la redresser; ordinairement ils sont trois au travail d'une même forge. L'unique occupation de l'un

est de souffler continuellement : leurs soufflets sont composés d'une peau de bouc coupée en deux, ou de deux peaux jointes ensemble, avec un passage à l'extrémité pour le tuyau. Ils n'emploient le plus souvent que du bois faute de charbon. Le nègre dont l'emploi est de souffler se tient assis derrière les soufflets, et les presse alternativement des coudes et des genoux. Les deux autres sont assis de leur côté avec l'enclume au milieu d'eux, et frappent aussi négligemment sur le métal que s'ils appréhendaient de le blesser : ils ne laissent pas de forger d'assez jolis ouvrages en or et en argent ; ils font des couteaux, des haches, des crocs, des pelles, des scies, des poignées de sabre, de petites plaques pour l'ornement de leurs fourreaux et de leurs étuis, et quantité d'autres petits ouvrages de fer, auxquels ils donnent une aussi bonne trempe que les Européens. Ainsi l'on ne peut douter qu'ils ne pussent acquérir plus d'habileté s'ils avaient moins de paresse avec un peu plus d'instruction. Ils forgent encore l'espèce de pelle ou de bêche avec laquelle ils cultivent la terre. Le fer de l'Europe leur sert à fabriquer de courtes épées, et les têtes de leurs zagaies et de leurs dards ; ils en forment aussi la pointe barbelue de leurs flèches empoisonnées. L'ouvrage est assez propre dans la plupart de ces armes ; mais la plus grande utilité qu'ils tirent du fer est pour l'agriculture ; ils en composent une sorte

de pelle avec laquelle ils grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Jobson employa un de ces forgerons nègres pour briser une barre de fer en plusieurs parties de longueur convenable pour le commerce. Le nègre apporta toute sa boutique sur la rive; elle consistait dans une paire de soufflets et une petite enclume, qu'il enfonça dans la terre sous un arbre fort touffu. Il fit un trou pour y placer ses soufflets en faisant passer les tuyaux dans un autre trou voisin, qui était destiné à contenir le charbon. Un petit nègre ne cessait pas de souffler. Le fer fut coupé suivant les ordres de Jobson; mais il avertit qu'il ne faut pas perdre le forgeron de vue si l'on ne veut pas qu'il dérobe une partie de la matière.

Après le forgeron leur principal artisan est le *sepatero*, qui fait les grisgris, c'est à dire de petites boîtes ou de petits étuis où les nègres renferment certains caractères écrits sur du papier par les marabouts : ces étuis sont de cuir en différentes formes, et passeraient dans tous les pays du monde pour un ouvrage curieux. Les mêmes ouvriers font des selles et des brides : celles-ci, suivant le même auteur, sont aussi bien taillées que les brides d'Angleterre, d'où l'on doit conclure qu'ils ont l'art de préparer le cuir; mais ils ne l'exercent que sur les peaux de boucs et de daims, qu'ils savent teindre aussi de différentes couleurs. Ils n'ont jamais pu parvenir à préparer les grandes peaux. Les plus ingénieux et les

plus entendus s'imaginent en maniant le drap d'Angleterre qu'il est composé de leur cuir, mais qu'on se garde soigneusement de le travailler en leur présence de peur qu'ils n'apprennent les secrets de l'Europe. Ils disent la même chose du papier et de quantité d'autres marchandises qu'ils croient faites de leurs dents d'éléphant. Moore assure qu'outre les selles, les brides et les étuis pour les grisgris ils font des fourreaux d'épée, des sandales, des boucliers, des carquois avec beaucoup de propreté; que leurs selles sont couvertes de beau maroquin rouge relevé de plaques d'argent; qu'elles ont des étriers fort courts, et qu'elles sont sans croupière.

Le troisième métier, suivant Jobson, consiste à préparer la terre pour faire les murs des édifices, et des vases de différentes sortes à l'usage de la cuisine. Pour tous les autres besoins ils emploient des calebasses, excepté néanmoins pour leurs pipes, qui sont aussi de terre et d'une forme assez agréable : ils y apportent d'autant plus de soin que c'est un instrument d'usage continuel, sans lequel on ne voit guère paraître aucun nègre de l'un ou de l'autre sexe. La partie de terre, qui est la tête, peut contenir une demi-once de tabac : la longueur du col est de deux doigts; on y insère un roseau, qui a quelquefois plus d'une aune de long, et qui est le canal de la fumée.

Jobson ne donne que ces trois métiers aux nè-

gres; mais Labat y joint les tisserands, et les regarde comme les premiers artisans du pays. Il met dans cette profession les femmes et les filles, qui filent le coton, qui le travaillent avec beaucoup d'adresse, qui le teignent en bleu ou en noir, ou qui lui laissent sa blancheur naturelle : leur art se borne à ces trois couleurs. Elles ne peuvent donner à leurs pièces plus de cinq ou six pouces de largeur ; la longueur est depuis deux aunes jusqu'à quatre ; mais elles savent les coudre ensemble pour les rendre aussi longues et aussi larges qu'on le désire.

Moore ne s'accorde pas ici tout à fait avec Labat. Les Iolofs, suivant ce voyageur anglais, font les plus belles étoffes du pays ; leurs pièces sont généralement longues de vingt-sept aunes, et n'ont jamais plus de neuf pouces de largeur ; ils les coupent de la longueur qui convient à leurs besoins, et pour les élargir ils savent les coudre ensemble avec beaucoup de propreté. Les femmes n'emploient que la main pour nettoyer le coton qui sort de sa cosse : elles le filent avec le rouet et la quenouille. Leur manière de le travailler est si simple qu'elles ne connaissent pas d'autre instrument que la navette. Elles font des garnitures entières, c'est à dire tout ce qui est nécessaire à l'habillement d'un homme ou d'une femme ; par exemple une pièce d'environ trois aunes de long sur une aune et demie de largeur pour couvrir les épaules et le corps, et une autre

pièce à peu près de la même grandeur, qui sert depuis la ceinture jusqu'en bas : ainsi deux pièces forment tout l'habillement d'un nègre, et peuvent servir également aux hommes et aux femmes, parce que la différence ne consiste que dans la manière de les porter. Moore vit deux de ces pièces si bien travaillées et d'une si belle teinture qu'elles furent évaluées trente livres sterling. Les couleurs sont le bleu et le jaune : pour la première les Iolofs emploient l'indigo, et pour l'autre différentes écorces d'arbres. Moore ne leur a jamais vu de couleur rouge.

A l'égard des objets usuels qui n'entrent pas dans le commerce Jobson dit que les nègres n'ont pas d'autre ouvrier que leurs propres mains. Les nattes sont entre eux d'un usage général ; elles sont l'ouvrage des femmes : c'est sur leurs nattes que les nègres passent la moitié de leur vie, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils se reposent et qu'ils dorment. Au marché de Mansegar Jobson remarqua qu'au lieu d'argent, dont les nègres sont mal pourvus, c'étaient des nattes qui passaient pour la monnaie courante : ainsi pour s'informer du prix d'une chose on demandait combien elle valait de nattes. Le Maire raconte que les nègres tiennent des marchés ; mais que les objets qu'ils y étalent sont de très petite valeur, et qu'ils viennent quelquefois de six à sept lieues pour apporter un peu de coton, quelques légumes, tels que des pois et de la vesce,

des plats de bois et des nattes. Un jour il vit une femme qui était venue de six lieues avec une seule barre de fer d'un demi-pied de long.

La plupart de leurs villes sont rondes dans leur forme, et leurs maisons sont composées d'une sorte de terre rougeâtre qui s'endurcit beaucoup par l'usage. Le pays est rempli de cette terre, qui ferait d'excellentes briques si elle était bien travaillée. On voit des cabanes entièrement bâties de roseaux, comme toutes les autres en sont couvertes ; leur forme est généralement ronde, parce qu'ils la croient plus capable de résister aux orages et aux pluies. Toutes les villes ou villages sont environnés d'une ou deux haies de roseaux, de la hauteur de six pieds, pour servir de remparts contre les bêtes féroces, ce qui n'empêche pas que les habitans ne soient quelquefois obligés d'allumer des feux et de battre leurs tambours en poussant de grands cris pour chasser des ennemis si dangereux : réponse péremptoire à celui qui prétendait tout à l'heure que les bêtes n'attaquaient point l'homme.

Les Mandingues ont l'usage de bâtir leurs maisons l'une contre l'autre, ce qui devient l'occasion d'une infinité d'incendies. Si vous leur demandez pourquoi ils ne mettent pas plus de distance ils répondent que c'était la méthode de leurs ancêtres, qui étaient plus sages qu'eux. Il n'y a point de réponse plus commune en fait d'administration que cette réponse des Mandingues.

Les huttes des nègres se nomment *kombets* : un kombet est distribué en plusieurs parties , dont l'une sert de cuisine, l'autre de salle à manger , une autre de chambre de lit , avec des ouvertures pour la communication. Les maisons des seigneurs , suivant Le Maire , ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons ; celle des rois n'en a pas moins de cent , mais couverts de paille comme les plus pauvres ; le commun des nègres en a deux ou trois. L'enclos des personnes de qualité est une palissade, ou d'épines ou de roseaux , soutenue de distance en distance par des piliers ; leurs kombets communiquent de l'un à l'autre par des routes qui s'entrelacent en forme de labyrinthe : dans l'intérieur de l'enclos il se trouve ordinairement de fort beaux arbres , mais sans ordre et dispersés comme au hasard , à moins que la maison , comme celle de plusieurs princes , n'eût été bâtie exprès dans le voisinage de quelques petits bois , dont une partie se trouve renfermée dans l'enclos.

Le palais du damel , ou du roi de Cayor , est distingué par sa magnificence : avant la première porte de l'enclos on trouve une grande et belle place pour exercer ses chevaux quoiqu'il n'en ait pas plus de dix ou douze ; au long de l'enclos les seigneurs ont des huttes , qui composent comme l'avant-garde de celle du roi. Une longue allée de baobas conduit de la première place

au palais ; des deux côtés de cette avenue sont les logemens des officiers et des principaux domestiques du roi, entourés chacun d'une palissade, ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à son appartement ; mais le respect seul empêche les sujets d'en approcher. Toutes ses femmes ont aussi des kombets particuliers, où elles ont cinq ou six esclaves pour les servir.

Rien n'est si pauvre que l'ameublement des nègres : c'est un coffre pour renfermer leurs habits, une natte élevée sur quelques pieux pour leur servir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebasses, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïs et le riz, un panier pour l'y renfermer, et quelques plats de bois pour servir le couscous aux heures du repas. Les nègres de distinction ne sont jamais sans une estrade ou une sorte de banc élevé de deux ou trois pieds, et couvert de belles nattes, sur lesquelles ils sont assis pendant le jour. Les palais des rois et des princes sont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'emploient à cet usage une partie des marchandises qu'ils achètent des Européens.

Jobson rapporte que l'agriculture est l'office de tous les nègres sans exception de rang ni de condition : les rois et les chefs des villes en sont seuls exempts ; ils se mettent l'un à la suite de l'autre pour former les sillons, de sorte que, chacun levant à peu près la même quantité de

terre, le travail n'est pénible pour personne. Ces sillons sont faits avec autant d'ordre et de propreté qu'en Europe : ils y jettent la semence et les remplissent aussitôt de la même terre. Leur industrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du riz, qu'ils sèment d'abord dans de petites pièces de terres basses et marécageuses, et qu'ils prennent la peine de transplanter, aussi croît-il en abondance.

Ils observent des saisons pour semer leurs grains, surtout pour planter le tabac, dont chaque famille cultive sa provision autour de ses cabanes ; ils n'apportent pas moins de soin à la culture du coton, et la plupart des villages en ont des champs entiers.

Comme ils n'ont pas de pluie depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mai la terre est si dure dans cet intervalle qu'ils ne peuvent la cultiver. Les pluies commencent vers la fin de mai, et continuent dans le mois de juin avec une grande violence, un tonnerre et des éclairs épouvantables ; et la terre ne pouvant manquer d'être assez amollie c'est la saison du labourage. Le plus mauvais temps, c'est à dire l'extrême violence des eaux, se fait ordinairement sentir depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre ; c'est alors que les rivières s'élèvent de trente pieds perpendiculaires ; mais jusqu'à la fin d'octobre les pluies et les eaux diminuent par degrés comme elles ont commencé.

Pour semer le millet les nègres mettent un genou à terre, font de petits trous comme on en fait en Europe pour planter des pois, y jettent trois ou quatre grains, et bouchent chaque trou de la même terre; d'autres ouvrent des sillons en ligne droite, y jettent leur millet et les couvrent de même; mais la première de ces deux méthodes est la plus commune, parce que plus le grain est enfoncé dans la terre, plus il est en sûreté contre les oiseaux, dont le nombre est incroyable.

Le temps où les nègres sèment est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle ils se traitent les uns les autres. Leurs terres sont si fertiles que la moisson du millet se fait dès le mois de septembre, et c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances.

Les rois étant maîtres absolus de toutes les terres chaque famille est obligée de s'adresser à eux ou à leurs alcades pour se faire assigner la portion dont elle doit tirer sa subsistance. Les nègres sont si paresseux qu'ils ne cultivent point assez de terre pour leur usage, et que, leur moisson ne suffisant pas à leurs besoins, ils vivent d'une racine noire qu'ils font sécher jusqu'à ce qu'elle ait perdu son goût naturel, et des pistaches de terre. Si leur moisson manque ils ne peuvent éviter la plus affreuse famine, et les Européens en ont vu souvent des exemples.

Ils se laissèrent séduire une fois par les pro-

messes d'un de leurs marabouts de la tribu des Arabes, qui sous le voile de la religion s'était rendu maître d'un grand pays entre les états du siratik et les Sérères : cet imposteur trouva le moyen de leur persuader qu'il était inspiré du ciel pour les venger de la tyrannie de leurs princes ; il leur promit des forces miraculeuses pour les soutenir dans leur révolte , et, ce qui fit sur eux encore plus d'impression, il leur garantit que leurs terres produiraient chaque année une moisson abondante sans qu'ils prissent la peine de les cultiver. La paresse des nègres ne résista point à des offres si flatteuses ; ils se rangèrent sous les étendards du marabout ; et les sujets du damel, qui furent les plus ardens, parvinrent à détrôner leur souverain. Ils attendirent pendant deux ans les miraculeuses moissons du marabout : mais la famine devint si terrible que faute d'alimens ils furent contraints de se manger les uns les autres, ou de se livrer volontairement à l'esclavage pour éviter la mort. Une si triste expérience leur ayant fait ouvrir les yeux sur leur folie ils chassèrent l'usurpateur, et remirent le damel en possession de sa couronne.

Nous avons déjà parlé de leurs armes : ils y ont moins de confiance qu'à leurs grisgris, avec lesquels, malgré l'expérience journalière, ils s'obstinent à se croire invulnérables et supérieurs à leurs ennemis. Les Européens sont les seuls qu'ils désespèrent de vaincre parce qu'ils ont

éprouvé qu'aucun grisgris n'est à l'épreuve des armes à feu, auxquelles ils donnent le nom imitatif de *pouffs*.

On n'est point encore parvenu à se faire de justes idées du langage des nègres : les principales langues sont celles des Iolofs, des Foulas et des Mandingues. La langue la plus commune sur la Gambie est le mandingue; avec cette clef on peut voyager sans embarras depuis l'embouchure de la rivière jusqu'au pays des Dionkos, ou des marchands auxquels on donne ce nom, parce qu'on achète d'eux un très grand nombre d'esclaves. Ce pays est à six semaines de route de Jamesfort, principal comptoir des Anglais sur la Gambie.

Outre la langue commune les Mandingues ont un jargon mystérieux, entièrement ignoré des femmes, et dont les hommes ne font usage qu'à l'occasion du *moumbo-dioumbo*, dont nous parlerons plus bas. Le créole portugais, qui est une corruption de la langue portugaise, est devenu le langage ordinaire du commerce entre les Européens de la Gambie et les nègres : peut-être ne serait-il pas entendu à Lisbonne; mais les Anglais l'apprennent plus facilement que la langue des nègres, et leurs interprètes n'en emploient pas d'autres. Les Foulas et la plupart des Mahométans qui habitent la rivière parlent fort bien l'arabe quoiqu'ils soient Mandingues. Chaque royaume ou chaque nation a d'ailleurs sa langue particulière.

Les compilateurs des voyages ont placé ici des tables d'un certain nombre de mots des langues nègres : il semble qu'une esquisse de ces jargons barbares , dans lesquels on ne peut pas même reconnaître les premiers rapports que le langage humain a dû présenter entre les objets et les sons , ne doive pas être fort intéressant pour nous ; cependant la curiosité s'étend sur tous les détails de ces peuplades lointaines , ébauches imparfaites de la nature , et qui donnent aux nations policées le plaisir de sentir toute leur supériorité ; le lecteur retrouvera donc ici les mêmes tables que dans l'*Histoire générale des Voyages*.

TABLE PREMIÈRE.

VOCABULAIRE IOLOF ET FOULA.

Français.	Iolof.	Foula.
Aiguille,	Poursa,	Messelaël.
Ananas,	Ananas,	Annanas.
S'arrêter,	Guékiffi,	Deradan.
S'asseoir,	Songoane,	Ghiode.
Aveugle,	Bomena,	Gomdo.
Autruche,		Nedau.
Se baigner,	Mongro-sangou,	
Un bal,	Folgar,	
La barbe,	Sekiem,	Onhare.
Barre de fer,	Barra-win,	Barra.
Baril,	Pippa,	
Beaucoup,	Barena,	Huri.
Blé ou maïs,	Dougoub,	Makkari.
Une boîte,	Ovachande,	
Un veau ou un bœuf,		Nague.
Boire,	Mangrinam,	Hiarde.
Bois,	Matte,	Leggal.
Boiteux,	Sogha,	Bossara.
Borgne,	Patte,	
La bouche,	Gueminin,	Hendouko.
Les boyaux,	Vuette,	Chabiburde.
Une branche,	Kala,	Baberon.
Branle,	Tidoap,	Lesso.
Les bras,	Smallou,	Ghiomghé.
Une brebis,		Sedre.
Un canon,	Bamborta,	Fetel.
Un canot,		Lana.
Capitaine,	Capitane,	Loamdo.

Français.	Islof.	Fouls.
Carquois,	Smakalla.	
Chair,	Yap,	Tehan.
Chanter,	Ovayel,	Yemdi.
Un chat,	Guenape,	Oulonde.
Un chaudron,	Kranghiare,	Barma.
Une chemise,	Bougtovap,	Dolanke.
Un cheval,	Farfa,	Pouskiou.
Cheveux,	Kogavar,	Soukenko.
Chèvre,	Bay,	Behova.
Un chien,	Kraf,	Rahovanden.
Chier,	Mangredouli,	Boude.
Le ciel,	Assaman,	Hialla.
Une clef,	Donovachande,	Bidho.
Un clou,	Dinguetite,	Pauomgal.
Un cochon de lait,	Droai,	Babaladi.
Un coffre,	Ovachande,	Breteval.
Une corde,	Bouma,	Boghol.
Le coude,	Smainoton,	Somdon.
Couper,	Doghol,	Tay.
Un couteau,	Pakha,	Pake.
Cracher,	Toffii,	Toude.
Cravate,	Sma,	Leffol.
Crocodile,	Guasik,	Norova.
Les cuisses,	Loupe,	Benhall.
Cuivre,	Prum,	Hiackaovale.
Danser,	Faïke,	Hemde.
Demain,	Aileg akaghiam,	Soubako.
Demeure,	Gangone,	Ghiodorde.
Les dents,	Sonobenatia,	Nhierre.
Dents d'éléphants,	Gniet negnay,	Nhierre-ghiova.
Le derrière,	Tate ou Ghir,	Rotec.
Le diable,	Guinnay,	Guine.
Dieu,	Ihalla,	Allah.
Les doigts,	Smaharam,	Sedohenda.
Dormir,		Danadi.

Français.	Iolof.	Fouta.
Eau,	Mdoch,	Diam.
De l'eau-de-vie,	Sangara,	Sangara.
Écorcher,	Maugre fesse,	Houtonde.
Écrire,	Binde,	Ovindove.
Un éléphant,	Gniei,	Ghiova.
Enfans des princes,	Domaguaïbe,	Byla hamde.
Une épée,	Gnassi,	Kaffe.
Un esclave,	Gnamen,	Mokkioudou.
Éternuer,	Maugre-tesseli,	Hisseloude.
Étui de couteau,	Gangone,	Ghiodorde.
Feu,	Safara,	Ghia hingol.
Une femme,	Dighen,	Debo.
Une femme de mau- vaise vie,	Ghelarbi,	Sakke.
La fièvre,	Guernama,	
Fil à coudre,	Ovin,	Gnarabi.
Une fille,	Ndaougdighen,	Soukka.
Une flèche,	Sinaklonghar.	
Un fourreau,	Finan larguaïsi,	Ovana.
Un fripon,		Abonde.
Un fusil,	Sochhorby,	Loussoul fetel.
Un garçon,	Ovassi,	Soukagorko.
Les genoux,	Smahoum,	Holboñdon.
Glouton,		Haderors.
Gommes,		La Konde.
Le gosier,	Smanpourreh,	Dandy.
Goudron,	Sandol.	
Graisse ou Suif,	Dirgunek,	Helere.
Grand,	Maguma,	Mahardo.
Gratter,	Hock-halma,	Nanhyadi.
Habit,	Bouboutouvap,	Dolangue.
Hameçons,	Delika,	Ovande.
Haut-de-chausse,	Touap,	Tonhouka.
Herbes,	Miagh.	
Un homme,	Goourgue,	Goskomaodo.

Français.	loul.	Fouls
La jambe,	Lmapppaice,	Kovassongal.
Jeter ,	Sanner ,	Verlady.
Les joues ,	Bekigg ,	Kobe.
Le jour ,	Lelegh ,	Soubakka.
La langue ,	Lamaing ,	D'heingall.
Se laver les mains ,	Raghen ,	Lahonyongo.
Les lèvres ,	Smatovin ,	Fondo.
Ligne à pêcher ,	Smabou ,	Delingha ovande.
Un lit ,	Cuntodou ,	Lessen.
Un livre ,	Smater gumara jank ,	Torade allah.
Livre à écrire ,	Smakiel gumore- bind ,	Deffeterre.
La lune ,	Vhackiré ,	Leour.
La main ,	Leho ,	Yongo.
Une maison ,	Smanrig ,	Souddo.
Une maîtresse ,	Soumak hiore ,	Medodano.
Mais , sorte de blé ,	Dougoub ,	Makkarg.
Malade ,	Raguena ,	Ognia hui.
Les mamelles ,	Ouhanie ,	Enhdo.
Marc du millet ,		Changle.
Marcher ,	Docholl ,	Medo hyassa.
Un matelas ,	Entedou ,	Lesso.
La mer ,	Smandai ,	Guéeck.
Mentir ,	Namna ,	Hadarime.
Mordre ,	Matt ,	N'hadde.
La mort ,	Dehaina ,	Mahyse.
Se moucher ,	Niendoou ,	Ngiéto.
Un mousquet ,	Fairal ,	Fetel.
Moi et mien ,		Sman.
Le nez ,	Smackbockan ,	Hener.
Non ,	Dhaair ,	Ala.
La nuit ,	Goudina ,	Guiema.
Un œuf ,	Nen ,	Ouchirnde.
Un oiseau ,	Arral ,	Niulli.
Les ongles ,	Huai ,	Chegguen.

Français.	Iolof.	Foule.
Oranges,	Smanoppe,	Kanghe.
Les oreilles,	Sma hua jetanks,	Noppy.
Les orteils,	Bourou,	Pedly.
Du pain,	Kahait,	Bourou.
Papier,	Ovache,	Harkal.
Parler,	Raya,	Hall.
Un pavillon,	Smagdayr,	Arhair billam.
La peau,	Moll,	Goure.
Pêcheur,	Calicos,	Kiruballs.
Toiles peintes,	Inkay,	Calicos.
Perroquet,	Nercina,	Saleron.
Petit,	Simatank,	Chonkayel.
Les pieds,	Doyg,	Kossede.
Une pierre,	Petreik.	Hayre.
Un pigeon,	Domp,	Mouchionde.
Pincer,	Smanan,	Hy-ardongal.
Une pipe,	Berouch,	Kaing-Huye.
Pisser,	Dgoise,	Ouhedde.
Pleurer,	Bettaigh,	Chaye.
Plomb,	Dongue,	Donguo.
Plume,	Taon,	Tobbo.
La pluie,	Guenn,	Lingno.
Poisson,	Kingu,	Sahando.
Un pot,	Gnaar,	Guertpgal.
Une poule,	Guenak,	Donbrou.
Un rat,	Gnache,	Guefoulbe.
Reine,	Raihal,	Ghialde.
Rire,	Laghovek,	Bode ghioune.
Rouge,	Bur,	Lahamdé.
Le roi,	Galtovap.	
Le sang,	Sokmate,	Lambdan.
Du sel,	Smabokhanabi,	Soldehama ou Kote-lyacmo.
Serment,	Gnaun,	Bodi ou Gorory.

Français.	Islof.	Foula.
Siffler ,	Ananileste ,	Honde.
Un singe ,	Golok ,	Ovandou.
Soleil ,	Ghianté Sinkan ,	Nahangue.
Souliers ,	Dole ,	Pade.
Les sourcils ,		Hiamhianke.
Sucre ,	Lhom ,	Lhiombry.
Tabac ,	Tmagha ,	Taba.
Une table ,	Gangona ,	Gango.
Tasse de coco ,	Tassa ,	Horde.
La terre ,	Soffi ,	Letudi.
La tête ,	Smabab ,	Horde.
Toiles ,	Endimon ,	Chomchou.
Le tonnerre ,	Denadeno ,	Dherry.
Tortu ,		Loko.
Tousser ,	Sokka ,	Loghiomde.
Trembler ,	Denalock ,	Chinhoude.
Troquer ou Echan- ger ,	Nanvequi ,	Sohade.
Trompette ,	Bouffra.	
Tuer ,	Rui ,	Ouharde.
Un vaisseau ,	Manguma ,	Randi.
Les veines ,	Sa ditte ,	Dadok.
Le vent ,	Gallaon ,	Hendon.
Le ventre ,	Smahir ,	Rhéo.
Vin de France ,	Msangotovabb ,	Chenk.
Vin de palmier ,	Msangojeloffi ,	Chengue.
Une voile ,	Ouir ,	Ougderelhana.
Les yeux ,	Smabut ,	Hytère.

NOMBRES.

Un ,	Ben ,	Goto.
Deux ,	Gniare ,	Didy.
Trois ,	Gniet ,	Taty.
Quatre ,	Gnianet ,	Naye.
Cinq ,	Gurom ,	Guiol.

Français.	Idol.	Foula.
Six,	Gurom-ben,	Guigo.
Sept,	Gurom-gniare,	Guididy.
Huit,	Gurom-gniet,	Guetaty.
Neuf,	Gurom-gnianet,	Guienaye.
Dix,	Fouk,	Sappo.
Onze,	Fouk-ak-ben,	Sappo-e-go.
Douze,	Fouk-ak-gniare,	Sappo-e-didy.
Treize,	Fouk-ak-gniet,	Sappo-e-taty.
Quatorze,	Fouk-ak-gnianet,	Sappo-e-naye.
Quinze,	Fouk-ak-gurom,	Sappo-e-guioi.
Seize,	Fouk - ak - gurom - ben,	Sappo-guigo.
Dix-sept,	Fouk - ak - gurom - gniare,	Sappo-guiedidy.
Dix-huit,	Fouk - ak - gurom - gniet,	Sappo-guetaty.
Dix-neuf,	Fouk - ak - gurom - gnianet,	Sappo-gui-et-naye.
Vingt,	Nitte,	Sappo.
Vingt-un,	Nitte-ak-ben,	Sappo-e-go.
Trente,	Fononir,	Noggas.
Quarante,	Gnianet-fouk,	Tchiapaldé taty.
Cinquante,	Gurom-fouk,	} <i>Le foula s'est perdu.</i>
Soixante,	Gurom - ben - ak - fouk,	
Soixante-dix,	Gurom - gniare - fouk,	
Quatre-vingts,	Gurom-gniet-fouk,	
Quatre-vingt-dix,	Gurom-gniai-fouk,	
Cent,	Temir,	Témédéré.
Cent un,	Temir-ak-ben,	Témédéré-go.
Deux cents,	Gniare-temir,	Témédéré-didy.
Trois cents,	Gniet-temir,	Témédéré-taty.
Mille,	Guné,	Témédéré-sappo.
Mille vingt,	Guné-ak-nitte,	Témédéré-sappo.

PHRASES FAMILIÈRES.

Français.	Foulah.	Foulah.
Bonjour, monsieur, Diarakio-samba,		Cossé semba.
Comment vous por-Dia mesa,		Ada heghiam.
tez-vous ?		
Fort bien, monsieur, Diam édal,		Samba mido.
Venez,	Calé,	Arga.
Venez manger,	Calé lek.	
Ne venez pas,	Bouldik,	Da rothan.
Allez-vous-en,	Dock hodem,	Hia.
Montez,	Quia qua ou,	Arga.
Descendez,	Démal-kî-souf,	Hialesse.
Je veux,	Dôina man,	Bido hidy.
Je ne veux pas,	Baino man,	My lida.
Donnez-moi à boire, Maïman nan,		Loca hiarde.
Apportez-moi vite lassi ma omm-		Addou nambalou.
une lrebis,	gharg.	
Je vous remercie, Diorekio,		Medo hietoma.
Allons nous prome-Caï dokhan,		Harque Guehin hi-
ner,		lojade.
J'y vais,	Man ghé dok,	Mede Lebo.
Il fait grand vent,	Gâligou baréna,	Hendou hev.
Il pleut,	Vta ou.	
Il tonne,	Denadeno,	Dhirry.
Il fait chaud,	Gniak éna,	Onarn hiend.
Il fait froid,	Lionl na,	Ghiangol.
Je vous vois,	Guesfiala,	Medo hyma.
Taisez-vous,	Noppil,	De you.
Fort matin,	Leleg,	Soubake allau.
Bonsoir, monsieur, Diaragonaï samba,		Fon angiam samba.
Je m'endors,	Nélao.	
Je ne m'en souviens Fatou ma,		Myfa hiacke.
pas,		
Mettez-le dans les Guinguela	ma-	Ovarguihielle cas-
fers,	guiou,	sedo.

TABLE SECONDE.

VOCABULAIRE MANDINGUE.

L'astérisque * marque les mots qui se trouvent dans la première table.

Français.	Mandingue.
Acheter ,	Sann.
Aigre ,	Akonemota.
Allez ,	Ta.
Ambre,	Lambre.
Amitié,	Barnalem.
L'année ou une pluie,	Sanjn killin.
Un arc ,	Knlla.
Argent ,	Kodey.
Une armoire ,	Konneo.
Asseyez-vous ,	Secdouma.
Une balle ,	Kiddo kassi.
Un baril ,	Ankoret. *
Beau ,	Neemau.
Du beurre ,	Tooloo.
Bien ,	Kandi.
Blanc ,	Qui.
Un homme blanc ,	Tqbauho.
Du blé ,	Neo.
Boire ,	Ami.
Bon ,	Abetti.
La bouche ,	Dau. *
Une brebis ,	Kornell.
Calebasse ,	Merrug.
Caméléon ,	Minnir.
Canard ,	Bru.

Français.	Mandingue.
Un canon ,	Kiddo. *
Poudre à canon ,	Kiddo mungo.
Un canot ,	Kaloun. *
Ceci ,	Ning.
Cela ,	Olim.
Une chaise ,	Serong. *
Chaleur ,	Kandeka.
Une chambre ,	Bung.
Un chameau ,	Komaninng.
Une chandelle ,	Kaudet.
Un chanteur ,	Jelliki.
Un chat ,	Neankom. *
Chand ,	Kandeka.
Un cheval ,	Souho. *
Un cheval marin ,	Mally.
Une chèvre ,	Ha. *
Un chien ,	Oulve.
Un grand chien ,	Oulve dan *.
Cire ,	Lekonnio.
Un coq ,	Deontong ou Soufeki.
Collier ,	Ronnun.
Une colline ,	Koanko.
Comment vous portez-vous ?	Animbatta montainia ?
Un couteau ,	Moroo. *
Un coutelas , une épée ,	Fong. *
Du cristal ,	Christall.
Un crocodile ,	Bumbo. *
Une cuiller ,	Kulear.
Cuivre ,	Tasso.
Un daim ,	Tonkong.
Que demandez-vous ?	Laffeta munnum ?
Dent ,	Ning. *
Dent d'éléphant ,	Samma ning.
Le diable ,	Bua.
Dieu ,	Alla. *

Français.

Mandingue.

Doux,	Timeata.
Un drap,	Fauno.
Du drap rouge,	Murfée.
La jambe droite,	Sing bau.
La main droite,	Bulla bau.
Dur,	A Koleata.
Eau,	Jée ou si. *
Un éléphant,	Samma.
Enfer,	Jehonama.
Entendre,	Amoi.
Un esclave,	Jong. *
L'est,	Tillo vooleta.
L'étain,	Tasroqui.
Etoile,	Lolo.
Etranger,	Leuntung.
Un facteur,	Mercador.
Faux,	Funniala.
Une femme,	Mouza. *
Une femme de mauvaise vie,	Jelli mouza. *
Une femme mariée,	Mouza.
Fenêtre,	Jenell.
Flèche,	Beura. *
Un fou,	Toorala.
Une Fourchette,	Garfa.
Frère,	Barrin kea.
Froid,	Ninny.
Fumée,	Sizi.
La jambe gauche,	Sing nding.
La main gauche,	Bulla nding.
Grand,	Bau.
Un grand chien,	Monve ban. *
Grand'mère,	Mooza bau.
Grand-père,	Keal bau.
Guerre,	Killy.

Français.

Mandingue.

Un hibou (*c'est le même nom
que diable.*)

Bucca.

Un homme,

Kea. *

Une huitre,

Oystre.

La jambe,

Sing. *

Je ne sais,

Malo.

Je sais,

Alo.

Je veux donner,

Msadi.

Une île,

Jouïo.

Une jument,

Souho mouza.

Jurement,

Tikiniani ma ma man.

Du lait,

Nanuo.

Levez-vous,

Oully.

Un lion,

Jatta.

Un lit,

La rong. *

Un loup,

Sillo.

La lune,

Korro. *

La main,

Bulla.

Une maison,

Fu. *

Malade,

Munkandi.

Un marchand,

Jonko.

Méchant,

Munbetty.

Une médecine,

Borru.

La mer,

Bato bau. *

Mère,

Mouza.

Miel,

Li.

Mort,

Sata. *

Moi,

Mta.

Noir,

Fin.

Noix,

Tiah.

Un œuf,

Sousey killy. *

Un oiseau,

Sousi.

L'ouest,

Tillo bonita.

Pain,

Mongo. *

Papier,

Koyto. *

Français.

Paresseux,
 Père,
 Pesant,
 Petit,
 Une pintade,
 Une pipe,
 De la pluie,
 Un cheval marin,
 Poisson,
 Une porte,
 Poudre à canon,
 Une poule,
 Un pouce,
 Prendre,
 Puant,
 Que demandez-vous?
 Rien du tout,
 Rivière,
 Un roc,
 Rouge,
 Du drap rouge,
 Roi,
 Sable,
 Sale,
 Un sanglier,
 Sec,
 Sel,
 Sentir,
 Serpent,
 Vin de Siboa,
 Un singe,
 Jouir,
 Le soleil,
 Un sorcier,
 Sucre,

Mandingue.

Narita.
 Fau.
 Kuleata.
 Nding.
 Commi.
 Da.
 Sanju.
 Mally.
 Heo.*
 Dau.
 Kiddo mundo.
 Sousi mouza.
 Kranki.
 Amoota.
 Ahoneata.
 Laffeta munnum?
 Feng o feng.
 Bato.
 Barry.
 Ouillima.*
 Murfée.
 Mansa.*
 Kenne-kenne.
 Nota.
 Seo.
 Mindo.
 Ki.*
 Mamaung.
 Sau.*
 Bandji.
 Kanic.
 Barrin moussa.
 Tillo.*
 Baa.*
 Tobauboli.*

Français.

Une table ,
 Un taureau ,
 La terre ,
 La tête ,
 Timide ,
 Tonnerre ,
 Toucher ,
 Tourbillon de vent ,
 Une vache ,
 Un vaisseau ,
 De la vaisselle ,
 Un valet ,
 Un veau ,
 Vendre ,
 Venez ,
 Venez ici ,
 Vent ,
 Je veux donner ,
 Ville ,
 Vin de palmier ,
 Voleur ,
 Vous ,
 Vrai ,
 Un ivrogne ,

Mandingue.

Meso.*
 Nisi ké.
 Banko.*
 Kung.*
 Yanimi.
 Korram alla.*
 Amctta.
 Sau.
 Neesa Moossa.
 Tobaubo koloun.
 Prata.
 Buttlau.
 Neefa-nding.
 Saun.
 Na.*
 Nana re.
 Funnio.
 Msadi.
 Konda.
 Tangi.*
 Suncar.
 Itta.
 Atoniala.
 Serrata.

NOMBRES.

Un ,
 Deux ,
 Trois ,
 Quatre ,
 Cinq ,
 Six ,
 Sept ,
 Huit ,

Killing.
 Foulla.
 Sabba.
 Nanni.
 Loulou.
 Oro.
 Oronglo.
 Sye.

Français.	Mandingue.
Neuf,	Konnunti.
Dix,	Tong.
Onze,	Tong-ning-killing.
Douze,	Tong-ning-foulla.
Treize,	Tong-ning-sabba.
Quatorze,	Tong-ning-nany.
Quinze,	Tong-ning-loulou.
Seize,	Tong-ning-oro.
Dix-sept,	Tong-ning-oronglo.
Dix-huit,	Tong-ning-sye.
Dix-neuf,	Tong-ning-konnunti.
Vingt,	Noau.
Trente,	Noau-ning-tong.
Quarante,	Noau-foulla.
Cinquante,	Noau-foulla-ning-tong.
Soixante,	Noau-sabba.
Soixante-dix,	Noau-sabba-ning-tong.
Quatre-vingts,	Noau-nani.
Quatre-vingt-dix,	Noau-nani-ning-tong.
Cent,	Kemmy.
Mille,	Ououly.

Les nègres qui habitent les deux bords du Sénégal, et qui s'étendent dans les terres à l'est et au sud sont mahométans ; tous les autres nègres, du moins ceux avec qui les Européens ont des relations de commerce, depuis la Gambie jusqu'en Guinée, sont idolâtres, à l'exception des Sérères et de quelques autres, qui n'ont aucune apparence de religion.

On en voit beaucoup qui ne veulent pas souffrir qu'on tue les lézards autour de leurs maisons ; ils sont persuadés que ce sont les âmes de leur

père, de leur mère et de leurs proches parens qui viennent faire le folgar, c'est à dire se réjouir avec eux. On voit que l'opinion de la métempsy-cose leur est familière.

Le mahométisme établi parmi les nègres est imparfait autant par l'ignorance de ceux qui l'enseignent que par le libertinage des prosélytes; il consiste dans la croyance de l'unité de Dieu et dans deux ou trois pratiques cérémoniales, telles que le ramadan ou le carême, le bayram ou pâques, et la circoncision.

Jobson observe que les habitans naturels de la Gambie adorent un seul dieu sous le nom d'Allah, qu'ils n'ont point de peintures ni d'images à la ressemblance de la divinité; qu'ils reconnaissent la mission de Mahomet sans qu'ils invoquent jamais son nom; qu'ils comptent les années par les pluies, et qu'ils ont des noms particuliers pour chaque jour de la semaine; qu'ils donnent le nom de sabbat au vendredi, mais qu'ils l'observent si peu régulièrement que leur commerce et leurs occupations ordinaires n'en reçoivent pas d'interruption.

Ils ont quelques traditions confuses de la personne de Jésus-Christ : ils parlent de lui comme d'un prophète qui s'est rendu célèbre par un grand nombre de miracles; mais ce qu'ils racontent de sa sainteté et de sa puissance est un tissu de fables sans vraisemblance et sans ordre. Ils lui donnent le nom d'Issa; ils nomment sa mère

Maria : la sainteté , la bonté , la justice sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut degré ; mais il leur paraît impossible qu'il soit le fils de Dieu parce que Dieu , disent-ils , ne peut être vu par les hommes. Une prophétie qui subsiste depuis long-temps dans leur nation leur annonçait qu'ils seraient subjugués par un peuple blanc.

Les nègres croient aussi à la prédestination , et mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence : qu'un nègre en assassine un autre , ils croient que c'est Dieu qui est l'auteur du meurtre ; cependant ils se saisissent du meurtrier , et le vendent pour l'esclavage.

A l'égard de leur dévotion et de la forme de leur culte Le Maire observe que le commun du peuple n'a pas de pratiques réglées qui puissent porter le nom de culte religieux ; mais les personnes de distinction affectent plus de zèle , et ne sont jamais sans un marabout , qui a beaucoup d'ascendant sur leur esprit et sur leur conduite.

On sait que les mahométans d'Asie font le salam ou la prière cinq fois le jour et la nuit : le vendredi , qui est le jour du sabbat , ils la font sept fois ; mais ceux des nègres qui sont bons mahométans se contentent de prier trois fois le jour , c'est à dire le matin , à midi et le soir. Chaque ville a son marabout ou prêtre qui les rassemble pour ce devoir : le lieu de leurs assem-

blées est un champ qui leur sert de mosquée; là après les ablutions ordonnées par l'alcoran ils se rangent en plusieurs lignes derrière le prêtre, dont ils imitent les mouvemens et les gestes; ils ont le visage tourné vers l'orient; mais lorsqu'ils sont fatigués de leur posture ils s'accroupissent à la manière des femmes en tournant le visage à l'ouest.

Le marabout étend ses bras, répète plusieurs mots d'une voix si lente et si haute que toute l'assemblée peut les répéter après lui; il se met à genoux, baise la terre, recommence trois fois cette cérémonie, et ne fait rien qui ne soit imité par tous les assistans. Ensuite il se met à genoux pour la quatrième fois, et fait quelque temps sa prière en silence: il se relève, et trace du doigt autour de lui un cercle dans lequel il imprime plusieurs caractères, qu'il baise respectueusement; après quoi, la tête appuyée sur les deux mains, et les yeux fixés contre terre, il passe quelques momens dans une profonde méditation. Enfin il prend du sable et de la poussière, se la jette sur la tête et sur le visage, commence à prier d'une voix haute en touchant la terre du doigt et le levant aux front; et pendant toutes ces formalités il répète plusieurs fois les mots *sala-maleck*; c'est à dire je vous salue. Il se lève; toute l'assemblée suit son exemple, et chacun se retire. La modestie, le respect et l'attention qu'ils apportent à cet exercice causent une juste admira-

tion à nos voyageurs. La prière dure une grande demi-heure, et se renouvelle trois fois le jour; il n'y a point d'affaire ni de compagnie qui leur en fasse oublier le temps : s'ils ne peuvent assister à l'assemblée ils se retirent à l'écart pour observer les mêmes pratiques, et lorsqu'ils manquent d'eau pour leur ablution ils emploient de la terre. Brue, qui fut plusieurs fois témoin de leurs cérémonies, eut la curiosité de demander aux marabouts quel était le sens de leurs postures et de leurs prières : ils lui répondirent qu'ils adoraient Dieu en se prosternant devant lui; que cette humiliation était un aveu de leur néant aux yeux du premier être; qu'ils le priaient de pardonner leurs fautes et de leur accorder les commodités dont ils avaient besoin, telles qu'une femme, des enfans, une maison abondante, la victoire sur leurs ennemis, une bonne pêche, la santé et l'exemption de toutes sortes de dangers.

Aussitôt qu'ils voient paraître la première lune de l'équinoxe d'automne ils la saluent en crachant dans leurs mains et en les étendant vers le ciel; ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur tête, et répètent à deux ou trois reprises la même cérémonie. En général les mahométans rendent beaucoup de respect à la nouvelle lune, la saluent aussitôt qu'ils la voient paraître, ouvrent leur bourse, et demandent au ciel que leurs richesses puissent augmenter avec les quartiers de la lune.

Le ramadan ou le carême des mahométans nègres est observé avec beaucoup de rigueur ; ils ne mangent et ne boivent qu'après le coucher du soleil ; les dévots n'avaleraient pas même leur salive , et se couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la passion qu'ils ont pour le tabac ils ne touchent point à leur pipe ; mais lorsque la nuit arrive ils se dédommagent de l'abstinence du jour. Les grands et les riches passent ensuite tout le jour à dormir.

Lorsque le mois du ramadan approche de sa fin ils proclament le Tabasket , c'est à dire la plus grande fête des mahométans nègres , comme des Turcs et des Persans , qui lui donnent le nom de Bayram. Brue, qui en avait été témoin , nous a laissé la description de cette fête, qui est proprement leur carnaval.

Un peu avant le coucher du soleil on vit paraître six marabouts, ou prêtres mahométans, revêtus de tuniques blanches qui ressemblent à nos surplis ; elles leur descendent jusqu'au milieu des jambes , et le bas est bordé de laine rouge. Ils marchaient en rang , avec une longue zagaie à la main , précédés de cinq grands bœufs, qui étaient couverts d'un beau drap de coton et couronnés de feuilles , chacun conduit par deux nègres , comme on conduit dans les rues de Paris ce qu'on appelle *le bœuf gras*. Les fêtes populaires ont partout des rapports d'un bout

du monde à l'autre. Les chefs des cinq villages dont la ville de Boucar est composée suivaient les prêtres sur une seule ligne, parés de leurs plus riches habits, armés de zagaies, de sabres, de poignards et de boucliers; ils étaient suivis eux-mêmes de tous les habitans, leurs sujets, cinq sur chaque rang. Lorsque la procession fut arrivée au bord de la rivière les bœufs furent attachés à des poteaux, et le plus ancien marabout cria trois fois à haute voix *salamaleck*, qui est l'exhortation à la prière; ensuite, mettant bas sa sagaie, il étendit le bras vers l'est. Les autres prêtres suivirent son exemple, et commencèrent la prière de concert : ils se levèrent et reprirent leurs armes. Alors l'ancien marabout donna ordre aux nègres d'amener les bœufs et de les renverser par terre, ce qui fut exécuté à l'instant : ils les attachèrent à terre par les cornes, et, leur tournant la tête à l'est, ils leur coupèrent la gorge avec beaucoup de précaution pour empêcher que ces animaux ne les regardassent tandis que leur sang coulait, parce que c'est pour eux un fort mauvais présage. Ils prennent soin pour se garantir de leurs regards de leur jeter du sable dans les yeux. Aussitôt que le sacrifice est achevé et les victimes écorchées ils les coupent en pièces, et chaque village emporte celles de son bœuf. Après cette cérémonie le folgar commence; le folgar fait place au festin, et les réjouissances durent trois jours.

Les mandingues croient que la cause des éclipses est l'interposition d'un chat qui met sa patte entre la lune et la terre : dans ces occasions ils ne cessent pas de danser et de chanter en l'honneur de leur prophète Mahomet ; mais il ne paraît pas que leurs mouvemens soient l'effet de la crainte ; en général ils sont extrêmement livrés à la superstition.

Moore raconte que pendant tout le temps qu'il passa dans leur pays ils étaient persuadés que les sorciers avaient répandu des qualités malignes dans l'air et dans les eaux , qu'il ne mourait personne qui ne fût tué par ces ennemis publics , à l'exception d'un misérable qu'il vit enterrer , et que tous les nègres croyaient tué par Dieu même pour avoir violé son serment ou son vœu. L'usage des vœux est fort commun dans toutes ces nations : on leur voit porter autour du bras des manilles de fer pour marque de leur engagement et pour s'en rappeler la mémoire. Celui qu'ils accusaient de parjure avait fait vœu de ne jamais vendre un esclave dont on lui avait fait présent , et portait une manille dans la crainte de l'oublier ; mais ses besoins et ceux de sa famille l'ayant emporté sur son serment sa mort , qui arriva quelques jours après , fut regardée de tous les nègres comme un effet signalé de la vengeance du ciel.

Entre une infinité d'autres superstitions la plus commune et la plus remarquable est celle

des grisgris dont nous avons déjà parlé : chaque grisgris a sa vertu particulière; l'un contre les périls de se noyer, l'autre contre la blessure des zagaies ou la morsure des serpens; il y en a qui doivent rendre invulnérable, aider les plongeurs et les nageurs, procurer une pêche abondante; d'autres éloignent l'occasion de tomber dans l'esclavage. Enfin les marabouts inventent des grisgris en faveur de tous les désirs et contre toutes les craintes.

Moore remarque qu'en allant à la guerre le plus pauvre nègre achète un grisgris des marabouts pour se garantir de toutes sortes de blessures : si le charme manque de pouvoir les marabouts en rejettent la faute sur la mauvaise conduite des nègres, que Mahomet n'a pas jugés dignes de sa protection.

Moore assure qu'ils s'enrichissent tous en peu de temps. Le maire dit que les marabouts ruinent les nègres en leur faisant payer jusqu'à trois esclaves et quatre ou cinq veaux pour un grisgris, suivant les qualités qu'ils lui attribuent.

Les grisgris de la tête se portent en couronne; ceux du cou se portent en forme de colliers : les épaules et les bras n'en sont pas moins garnis, de sorte que cette religieuse parure devient un véritable fardeau; les rois en sont plus chargés qu'aucun de leurs sujets; Moore prétend que le poids monte souvent jusqu'à trente livres.

Au reste ces grisgris pourraient en un sens

rendre invulnérable s'il est vrai, comme le disent les voyageurs, que leur multitude et leur grandeur forment une cuirasse que la zagaie aurait peine à pénétrer. Les grands en ont la tête et le corps tellement couverts qu'étant presque incapables de se remuer ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le secours d'autrui : les grisgris du dos et celui de l'estomac sont de la grandeur d'un livre in-4° et d'un pouce d'épaisseur. Une main de papier est moins épaisse, et l'on assure qu'il n'y a point d'épée qui pût les percer.

Le Moumbo-Dioumbo est une idole mystérieuse des nègres, inventée par les maris pour contenir leurs femmes dans la soumission. Elles ont tant de simplicité et d'ignorance qu'elles prennent cette machine pour un homme farouche : c'est ainsi que parmi nous on a fait peur aux enfans en leur parlant du loup-garou. Elle est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre avec une toque de paille sur la tête ; sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de nègres ont l'art de lui faire pousser les sons qui lui sont propres ; on ne les entend jamais que pendant la nuit, et l'obscurité aide beaucoup à l'imposture. Lorsque les hommes ont quelque différend avec les femmes on s'adresse au Moumbo-Dioumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris.

Le nègre qui agit sous la figure monstrueuse de Moumbo-Dioumbo jouit d'une autorité absolue, et s'attire tant de respect que personne ne

paraît couvert en sa présence. Lorsque les femmes le voient ou l'entendent elles prennent la fuite et se cachent soigneusement ; mais si les maris ont quelque liaison avec l'acteur il fait porter ses ordres aux femmes, et les force de reparaître : alors il leur commande de s'asseoir, et les fait chanter ou danser suivant son caprice. Si quelques-unes refusent d'obéir il les envoie chercher par d'autres nègres, qui exécutent ses lois, et leur désobéissance est punie par le fouet. Ceux qui sont initiés dans le mystère du Moumbo-Dioumbo s'engagent par un serment solennel à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux autres nègres qui ne sont pas de la société : on n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Le peuple jure par cette idole, et n'a pas de serment plus respecté.

Vers l'an 1727 le roi de Diagra ayant une femme curieuse eut la faiblesse de lui révéler le secret du Moumbo-Dioumbo : elle n'eut rien de plus pressé que d'en informer toutes ses compagnes ; le bruit alla jusqu'aux oreilles de quelques seigneurs nègres, qui n'étaient pas bien disposés pour le roi. Ils s'assemblèrent pour délibérer sur une affaire de cette importance, et, ne doutant pas que leurs femmes ne devinssent fort difficiles à gouverner si la crainte du Moumbo-Dioumbo ne les arrêtait plus, ils prirent une résolution très hardie, qui ne fut pas exécutée avec moins d'audace. Ils se rendirent à la ville royale

avec l'idole : là , prenant un air d'autorité , ils firent avertir le roi de venir parler à l'idole. Ce faible prince n'ayant osé refusé d'obéir Moumbo-Dioumbo lui reprocha son crime , et lui donna ordre de faire paraître sa femme : à peine eut-elle paru que par la sentence de Moumbo-Dioumbo ils furent poignardés tous deux.

Il y a peu de villes considérables qui n'aient une figure du Moumbo-Dioumbo : pendant le jour elle demeure sur un poteau , dans quelque lieu voisin de la ville , jusqu'à l'entrée de la nuit , qui est le temps de ses opérations.

Il nous reste à parler des marabouts ou des prêtres nègres : ils s'attachent sur plusieurs points à la loi du lévitique , dont ils ont quelque connaissance ; ils ont des villes et des terres particulières à leur tribu , où ils n'admettent pas d'autres nègres que leurs esclaves. Leurs mariages ne se font qu'entre les hommes et les femmes de leur race , et tous leurs enfans sont élevés pour la prêtrise. Labat les représente comme de scrupuleux observateurs de tous les préceptes de l'Alcoran : ils s'abstiennent de vin et de liqueurs spiritueuses ; ils observent le ramadan avec beaucoup d'exactitude. Ils ont plus de douceur et de politesse que le commun des nègres ; ils aiment le commerce , et se plaisent à voyager dans cette vue ; leur honnêteté et leur bonne foi sont généralement reconnues dans les affaires. La charité est une vertu qu'ils ne violent jamais entre

eux, et jamais ils ne souffrent qu'un homme de leur tribu soit vendu pour l'esclavage s'il n'a mérité ce châtiment par quelque grand crime. Voilà du moins ce que les historiens que nous suivons ici appellent charité. On peut observer que si les marabouts ne l'exécutent qu'envers leurs confrères ils n'ont pas souvent l'occasion de la pratiquer, puisque le commerce des grisgris, tel qu'on l'a représenté, doit les rendre les plus riches de tous les nègres : eh ! qu'est-ce qu'une charité qui ne respecte et ne soulage le malheur que dans celui qui a le même habit et la même doctrine que nous ! Cette charité, qui dérobe tous les marabouts à l'esclavage et à la misère, pourrait plutôt s'appeler politique et esprit de corps. Ce n'est pas là la charité de l'Evangile ; ce n'est pas celle de nos curés, qui n'emploient les aumônes, qui sont les revenus de l'Eglise, qu'à les répandre dans le sein des pauvres.

Entre plusieurs bonnes qualités des marabouts Jobson loue beaucoup leur tempérance : à cette seule marque, dit-il, on les distingue aisément des autres nègres ; ils se réduisent à l'eau pure sans excepter les cas de maladie et de nécessité. Dans le voyage que l'auteur fit sur la Gambie un marabout qu'il avait pris avec lui, ayant voulu prêter la main aux gens de l'équipage pour traverser une basse, fut entraîné par un courant qui mit sa vie dans un grand danger ; il disparut deux fois dans l'eau, et les Anglais ne l'ayant remis à bord

qu'avec beaucoup de peine il y demeura quelque temps sans connaissance. Dans cet état ceux qui le secouraient ayant porté à sa bouche un flacon d'eau-de-vie il ferma constamment les lèvres à la seule odeur de cette liqueur ; et lorsqu'il eut rappelé ses sens il demanda, avec un mélange de colère et d'inquiétude, s'il avait eu le malheur d'en avaler : on lui répondit qu'il s'y était opposé avec trop d'obstination. « J'aimerais « mieux être mort, dit-il à Jobson, que d'en « avoir avalé la moindre goutte. »

Cet excès de scrupule s'étend jusqu'à leurs enfans ; non seulement ils ne leur permettent pas de toucher au vin ni aux liqueurs fortes, mais ils ne souffrent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre ni aucunes confitures.

Le même auteur ajoute que le respect des rois et des grands pour les marabouts ne le cède guère à celui du peuple : si les personnes de la plus haute distinction rencontrent un marabout en chemin elles forment un cercle autour de lui, et se mettent à genoux pour faire sa prière et recevoir sa bénédiction ; le même usage se pratique dans la chambre du roi lorsqu'il y entre un marabout. Labat dit que les nègres en général, mais surtout ceux du Sénégal, ont tant de respect pour leurs prêtres qu'ils croient que ceux qui les offensent meurent dans l'espace de trois jours. Il est probable que les marabouts ne combattent pas cette opinion.

Les marabouts apprennent à lire et à écrire à leurs enfans dans un livre composé d'une petite planche de bois fort unie, où la leçon est écrite avec une sorte d'encre noire et un roseau taillé comme une plume; leurs caractères ressemblent à ceux de la langue arabe. Jobson, n'étant pas capable de les lire, en apporta plusieurs exemples en Angleterre; cependant il observe que leur religion et leurs lois sont écrites dans une langue particulière, et fort différente à la langue vulgaire; que les laïques nègres, de quelque rang qu'ils soient, ne savent ni lire ni écrire, et qu'ils n'ont par conséquent ni caractères, ni livres. Le grand livre de la loi est un manuscrit dont les marabouts s'exercent à faire des copies pour leur propre usage : les rois mahométans en obtiennent à grand prix, et se font un honneur de les porter malgré la pesanteur du fardeau. Jobson a vu plusieurs marabouts qui en étaient chargés aussi dans leurs voyages.

Quand les élèves ont lu l'Alcoran ils passent eux-mêmes pour autant de docteurs : ils apprennent ensuite à écrire en arabe, car la langue du pays n'a pas de caractère. Les marabouts ne sont pas seulement prêtres, ils sont marchands, et font la plus grande partie du commerce du pays.

Ceux de Sétiko firent leurs efforts pour ôter au capitaine Jobson le pensée de remonter plus loin sur la Gambie : ils lui représentèrent les dif-

ficultés et les dangers de ce voyage avec d'autant plus d'exagération que dans la vue de s'assurer tous les avantages de ce commerce ils s'étaient procuré avec beaucoup de peine et de dépenses une grande quantité d'ânes pour le transport de leurs marchandises. Leur méthode en voyageant est de suivre leurs ânes à pied , et de marcher du même pas que ces animaux : ils partent à la pointe du jour , qui dans ces climats ne précède guère le lever du soleil ; leur marche dure trois heures , après lesquelles ils se reposent pendant la chaleur du jour. Ils recommencent à marcher deux heures avant la nuit , et la crainte des bêtes féroces ne leur permet pas de se hasarder dans l'obscurité , excepté pendant les clairs de lune , qui leur paraissent un temps fort commode pour les voyageurs : ils s'arrêtent deux ou trois jours près des grandes villes , et , déchargeant leurs marchandises qu'ils étalent sous quelques arbres , ils font une espèce de foire pour la ville voisine. Dans ces occasions ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets , entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes.

CHAPITRE IV.

Sierra-Léone.

La partie de l'Afrique que nous considérons se termine à la baie qui porte le nom de *Sierra-Léone*, nom que les Portugais lui donnèrent, soit à cause des lions dont les montagnes voisines sont remplies, soit plutôt à cause du bruit des flots, qui en se brisant contre les rochers de la côte semblaient imiter le rugissement de ces animaux. Le pays est borné au nord par le cap de la Véga et par celui de Tagrim au sud; ces deux caps forment une baie spacieuse, où la rivière de Sierra-Léone vient se jeter.

Le roi du pays fait sa résidence au fond de la baie : les Maures lui donnent le nom de Boréa. Les états du Boréa, ou Bourré, s'étendent l'espace de quarante lieues dans les terres; ses revenus consistent dans un tribut d'étoffes de coton, de dents d'éléphants, d'un peu d'or et dans le pouvoir de vendre ses sujets pour l'esclavage. L'usage des habitans est de s'arracher entièrement les sourcils quoiqu'ils laissent croître leur barbe, qui est naturellement courte, noire et frisée; leurs cheveux sont ordinairement coupés en croix, et s'élèvent sur la tête en petites touffes

carrées; d'autres les portent découpés en différentes formes; mais les femmes ont généralement la tête rasée.

Ils ont de petites idoles, mais ils n'en reconnaissent pas moins le Dieu du ciel. Lorsqu'un Anglais leur demandait l'usage de ces petites figures de bois ils levaient les mains au-dessus de leur tête pour faire entendre que le véritable objet de leurs adorations était en haut.

Au sud de la baie, à quarante ou cinquante lieues dans les terres, on trouve une nation d'anthropophages, qui inquiètent souvent leurs voisins.

Les fruits sont innombrables dans les bois de Sierra-Léone; il se trouve des forêts entières de citronniers, surtout en-deçà du lieu de l'aiguadé, assez près de la ville; on y voit aussi quelques orangers. La boisson commune du pays est de l'eau; cependant les hommes sont passionnés pour le vin de palmier, qu'ils appellent *may*, et le partagent rarement avec les femmes. On trouve dans le pays beaucoup de mancenilles, espèce de pomme vénéneuse qui ressemble à la prune jaune, et dont le jus est si malin que la moindre goutte qui rejaillirait dans l'œil ferait perdre aussitôt la vue. On y voit le beguil, fruit de la grosseur d'une pomme ordinaire, mais dont la chair a la couleur, le grain et le goût de la fraise; l'arbre qui le porte ressemble à l'arbousier. Les bois sont remplis de vignes sauvages, qui pro-

duisent un raisin dont le goût est amer. Les nègres aiment beaucoup la datte et la mangent rôtie. Ils font des amas de cardamone, sorte de poivre qui leur sert de remède dans plusieurs maladies, et d'assaisonnement pour leur nourriture.

Les nègres plantent des patates, et plus loin dans les terres ils cultivent du coton, nommé parmi eux *innoumma*, dont ils font d'assez bon fil et des étoffes larges d'un quart. Le kambe est un bois qui leur sert à teindre en rouge leurs bourses et leurs nattes. Leur citronnier ressemble au pommier sauvage; sa feuille est mince comme celle du saule; il est rempli de pointes, et porte une prodigieuse quantité de fruits, qui commencent à mûrir au mois d'août, et qui demeurent sur l'arbre jusqu'au mois d'octobre.

Le poivre de Guinée croît naturellement dans les bois, mais il n'y est pas fort abondant : sa plante est petite, assez semblable à celle du troëne, et chargée de petites feuilles fort minces; son fruit ressemble à l'épine-vinette; il est d'abord très vert, mais en mûrissant il devient rouge. Quoiqu'il ne se réunisse point en grappe il s'en trouve de côté et d'autre deux ou trois ensemble autour de la tige. Le péné, dont les nègres de ce pays composent leur pain, est une plante fort mince qui ressemble à l'herbe ordinaire, et dont les petites tiges sont couvertes d'une graine qui n'est renfermée dans aucune espèce d'enveloppe.

Plus loin, dans l'intérieur des terres, il croît un fruit nommé *gola*, ou *kola*, dans une coque assez épaisse ; il est dur, rougeâtre, amer, à peu près de la grosseur d'une noix, et divisé par divers angles. Les nègres font des provisions de ce fruit, et le mâchent mêlé avec l'écorce d'un certain arbre. Leur manière de s'en servir n'aurait rien d'agréable pour les Européens : celui qui commence à le mâcher le donne ensuite à son voisin, qui le mâche à son tour, et qui le donne au nègre suivant ; ainsi chacun le mâche successivement sans rien avaler de la substance. Ils le croient excellent pour la conservation des dents et des gencives : les chevaux n'ont pas les dents plus fortes que la plupart des nègres. Ce fruit leur sert aussi de monnaie courante, et le pays n'en a pas d'autres.

Le kola est fort estimé des nègres qui habitent les bords de la Gambie : il ressemble aux châtaignes de la plus grosse espèce, mais sa coque est moins dure. On en fait tant de cas parmi les nègres que dix noix de kola sont un présent digne des plus grands rois. Après en avoir mâché l'eau la plus commune prend le goût du vin blanc, et paraît mêlée de sucre ; le tabac même en tire une douceur singulière. On n'attribue d'ailleurs aucune autre qualité au kola. Les personnes âgées, qui ne sont plus capables de le mâcher, le font broyer pour leur usage ; mais ce n'est pas le peuple qui peut se procurer un ragoût si dé-

licieux , car cinquante noix suffisent pour acheter une femme.

Barbot décrit l'arbre qui produit cette fameuse noix ; il lui donne le nom de *froglo* : il assure que la région de Sierra-Léone en est remplie ; qu'il est d'une hauteur médiocre ; que la circonférence du tronc est de cinq ou six pieds ; que le fruit croît en pelotons de dix ou douze noix , dont quatre ou cinq sont sous la même coque , divisées par une peau fort mince ; que le dehors de chaque noix est rouge avec quelque mélange de bleu ; que si elle est coupée le dedans paraît d'un violet foncé. Les nègres et les Portugais en demandent sans cesse , comme les Indiens ne demandent que leurs noix d'arek et leur bétel. Labat parle aussi de ce fruit , et dit que la plus grande partie vient de l'intérieur des terres , environ à trois cents lieues de la côte ; l'arbre qui le porte est le *sterculia acuminata*.

La baie est remplie de poissons de toutes les espèces , tels que le mulot , la raie , la vieille , le brochet , le gardon , le cavallos , qui ressemble au maquereau ; la scie , le requin ; une autre espèce de squalé , qui ressemble au requin , excepté que sa tête termine dans la forme d'une pelle , et que l'on appelle marteau ou pantoufflier ; le cordonnier , qui a des deux côtés de la tête une espèce de barbe ou de soie pendante , et qui grogne comme un cochon , etc. Finch , voyageur anglais , prit dans l'espace d'une heure

six mille poissons de la forme de l'able. Les huîtres y sont très communes, et s'y attachent aux branches des mangliers.

La côte n'est pas moins abondante en toutes sortes d'oiseaux dont l'espèce n'est pas connue dans nos climats. Les nègres parlèrent à Finch d'un animal fort étrange, que son interprète nommait *carboucle* : on le voit souvent, mais toujours pendant la nuit, et sa tête jette un éclat surprenant, qui lui sert à trouver sa pâture. L'opinion des habitans est que cette lumière vient d'une pierre qu'il a dans les yeux ou sur le front : s'il entend le moindre bruit il couvre aussitôt cette pratie brillante de quelque membrane qui en dérobe l'éclat. Finch ajoute qu'il regarde ce récit comme fabuleux.

Les parties septentrionales dépendent du roi de Boulom, comme celles du sud sont soumises au roi de Bourré : le royaume de Boulom est peu connu des Français et des Hollandais ; l'affection des habitans s'est déclarée pour les Anglais et pour les Portugais, dont plusieurs y ont formé des établissemens.

Les singes se rassemblent en troupes nombreuses, et détruisent tous les champs cultivés dont ils peuvent approcher. Leurs ravages inspirent pour eux une haine implacable aux habitans.

La rivière qui est connue sous le nom de Sierra-Léone porte aussi ceux de Mitomba et

de Tagrim : elle vient de fort loin dans les terres, et vers son embouchure elle n'a pas moins de trois lieues de largeur ; mais à quatorze ou quinze lieues de la mer elle se resserre à la largeur d'une lieue.

Cette rivière, comme la plupart de celles de tous les pays très chauds, est bordée à son embouchure de mangliers ou palétuviers.

Quoique les jours d'été soient fort chauds dans le pays plat et ouvert les vents du sud-ouest y apportent de la fraîcheur pendant l'après-midi ; mais la chaleur est insupportable dans les parties montagneuses : en général on peut dire que c'est une région fort malsaine pour les Européens , témoin tous les Anglais qui sont morts dans l'île de Bense. La pluie et le tonnerre y règnent continuellement pendant six mois , avec une chaleur si maligne aux mois de juin et juillet qu'on est obligé de se tenir renfermé dans ses huttes. L'air, corrompu par tant de mauvaises influences, y produit en un instant des vers sur les alimens et sur les habits ; quelquefois les ouragans, nommés tornados, y jettent l'épouvante ; souvent une épaisse obscurité , qui ne se dissipe pas un moment dans le jour, semble changer la face de la nature , et rend la vie presque insupportable.

Cette rivière porte le nom de Mitomba jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues de son embouchure , et n'est pas connue plus loin des Européens : elle

a du côté du sud une ville nommée les Magoas , où la permission de résider pour le commerce n'est accordée qu'aux Portugais. Les habitans viennent seulement dans la baie pour y faire des échanges avec les Français et les Anglais lorsqu'ils voient entrer leurs bâtimens.

A l'entrée de la rivière on voit plusieurs petites îles ; les principales sont celles de Togou , de Tasso et de Bense : dans cette dernière , qui est à neuf lieues de la rade , les Anglais ont élevé un petit fort.

Les Portugais sont établis dans divers endroits du pays ; mais la jalousie du commerce ne leur permet pas d'entretenir beaucoup de correspondance avec les Anglais de l'île de Bense.

La baie de France, où l'on trouve la fontaine du même nom , est éloignée d'environ six lieues du cap Tagrim en remontant la rivière ; on la distingue aisément à la couleur brillante du sable qui se présente sur le rivage comme une voile étendue , aussi n'y voit-on pas de rocs qui rendent l'accès difficile aux barques et aux chaïoupes. La fontaine est à quelques pas de la mer ; c'est la meilleure et la plus commode de toute la côte ; on y peut remplir cent tonneaux dans l'espace d'un jour : elle vient du centre des montagnes de Timna, qui forment une chaîne d'environ quinze lieues , mais dont les tigres, les lions et les crocodiles ne permettent pas d'approcher. Les eaux fraîches se précipitent du sommet

des montagnes, et forment en tombant diverses cascades avec un très grand bruit : ensuite, se réunissant dans une espèce d'étang, leur abondance les fait déborder pour se répandre sur un rivage sablonneux, où elles se rassemblent encore dans un bassin qu'elles se forment au pied des montagnes ; de là elles recommencent à couler sur le sable, et se perdent enfin dans la mer. Barbot représente ce lieu comme un des plus beaux endroits de la contrée : le bassin qui reçoit toutes ces eaux est environné de grands arbres d'une verdure continuelle, qui forment un ombrage délicieux dans les plus grandes chaleurs ; les rochers mêmes qui sont dispersés aux environs contribuent à l'embellissement du lieu. C'était dans cette agréable retraite que Barbot prenait souvent plaisir à faire ses repas.

Les singes nommés larris sont d'une très grande taille ; on les accoutume dans leur jeunesse à marcher droit, à broyer les grains, à puiser de l'eau dans des calebasses, à l'apporter sur leur tête, et à tourner la broche pour rôtir les viandes. Ces animaux se bâtissent des cabanes dans les bois ; ils aiment si passionnément les huîtres que dans les basses marées ils s'approchent du rivage entre les rocs, et lorsqu'ils voient les huîtres ouvertes à la chaleur du soleil ils mettent dans l'écaille une petite pierre qui l'empêche de se fermer, et l'avalent ainsi facilement : quelquefois il arrive que la pierre glisse, et que les singes se trouvent pris

comme dans une trappe; alors ils n'échappent guère aux nègres, qui les tuent et qui les mangent. Cette chair et celle des éléphants leur paraissent délicieuses.

Les bois sont la retraite d'un nombre infini de perroquets, de pigeons ramiers et d'autres oiseaux; mais l'épaisseur des arbres ne permet guère qu'on les puisse tirer. La mer et les rivières fournissent les mêmes espèces de poissons que celles du cap Vert.

Chaque villagé est pourvu d'une salle, ou d'une maison publique, où toutes les personnes mariées envoient leurs filles après un certain âge pour y apprendre à danser, à chanter, et d'autres exercices, sous la conduite d'un vieillard des plus nobles du pays : lorsqu'elles ont passé un an dans cette école il les mène à la grande place de la ville ou du village; elles y dansent, elles chantent, elles donnent aux yeux des habitans des témoignages de leurs progrès. S'il se trouve quelque jeune homme à marier c'est alors qu'il fait le choix de celle qu'il aime le mieux sans aucun égard pour la naissance ou la fortune.

La rivière de Sierra-Léone est fréquentée depuis long-temps par les Européens; c'est à la fois un lieu de commerce et de rafraîchissement dans leurs navigations à la côte d'Or et au royaume de Juida; les marchandises qu'ils y achètent sont des dents d'éléphants, des esclaves, du bois de sandal, une petite quantité d'or, beaucoup de

cire, quelques perles, du cristal, de l'ambre gris, du poivre long, etc. Les dents d'éléphants de Sierra-Léone passent pour les meilleures de toute l'Afrique; elles sont d'une grosseur et d'une blancheur extraordinaires : Barbot en a vu qui pesaient cent livres, et qui ne se vendaient que la valeur de cent sous de France en petites merceries fort méprisables.

Le peuples de Sierra-Léone ont quelques parties de gouvernement et de religion qui leur sont propres : les Capez et les Combas, les deux principaux peuples de cette contrée, ont chacun leur gouverneur ou leur vice-roi, qui administre la justice suivant les lois.

Les avocats, qui portent le nom de *troëns*, ont un habillement fort singulier : ils portent un masque sur le visage et des cliquettes aux mains, des sonnettes aux jambes, et sur le corps une sorte de casaque ornée de diverses plumes d'oiseaux. Cet habit emblématique pourrait fournir des explications plaisantes que nous abandonnerons à la fantaisie des lecteurs.

Les conseillers ou juges se nomment *saltatesquis*. Les cérémonies qui accompagnent leur élection ne sont pas moins ridicules que l'habit des troëns : le sujet désigné s'assied dans une chaise de bois, ornée à la manière du pays; alors le gouverneur le frappe plusieurs fois au visage de la fressure sanglante d'un bouc qu'on a tué pour cet usage; ensuite il lui frotte tout le

corps de la même pièce, et, lui couvrant la tête d'un bonnet rouge, il prononce le mot de *saltatesquis*.

Le cap de Sierra-Léone se reconnaît à un arbre qui surpasse tous les autres en hauteur, et à la haute terre qui se présente par derrière.

Atkins, un des voyageurs qui ont écrit sur le commerce de Sierra-Léone, a tracé un tableau de la vente des nègres et des traitemens qu'éprouvent ces misérables victimes, qu'il faut rapporter ici pour ne pas perdre une occasion d'intéresser l'humanité en faveur des opprimés. Atkins eut occasion de visiter les esclaves que vendait un vieux flibustier nommé Loadstone : jusqu'au moment de la vente les esclaves demeurent dans les chaînes ; alors on les place dans des loges grillées, non seulement pour la commodité de l'air et pour leur santé, mais encore pour faciliter à ceux qui les achètent le moyen de les mieux observer. Atkins remarqua que la plupart avaient le visage fort abattu : il en découvrit un d'une haute taille, qui lui parut hardi, fier et vigoureux ; il semblait regarder ses compagnons avec dédain lorsqu'il les voyait prompts et faciles à se laisser visiter. Il ne tournait pas les yeux sur les marchands ; et si son maître lui commandait de se lever ou d'étendre le jambe il n'obéissait pas tout d'un coup ni sans regret. Loadstone, indigné de cette fierté, le maltraitait sans ménagement à grands coups de fouet, qui fai-

saient de cruelles impressions sur un corps nu ; il l'aurait tué s'il n'eût fait attention que le dommage retomberait sur lui-même. Le nègre supportait toutes ces insultes et ces cruautés avec une fermeté surprenante ; il ne lui échappait pas un cri ; on lui voyait seulement couler une larme ou deux le long des joues , encore s'efforçait-il de les cacher comme s'il eût rougi de sa faiblesse. Quelques marchands , à qui ce spectacle donna la curiosité de le connaître , demandèrent à Loadstone d'où cet esclave lui était venu : il leur dit que c'était un chef de quelques villages qui s'était opposé au commerce des Anglais sur la rivière de Nougnez ; qu'il se nommait le capitaine Tomba , et qu'il avait tué plusieurs nègres de leurs amis , brûlé leurs cabanes et donné des marques d'une hardiesse extraordinaire ; que ceux qu'il avait traités si mal avaient aidé les Anglais à le surprendre pendant la nuit , et l'avaient amené prisonnier depuis un mois ; mais qu'avant de tomber entre leurs mains il en avait tué deux de la sienne.

Atkins prétend que les alligators, dont la rivière de Sierra-Léone est remplie, ressemblent entièrement aux crocodiles du Nil , et sont en effet de la même espèce : leur forme diffère peu de celle du lézard ; ils pèsent jusqu'à deux cents livres. L'écaille qui les couvre est si dure qu'elle est à l'épreuve de la balle si le coup n'est tiré de fort près. Ils ont les gencives fort longues , ar-

mées de dents tranchantes; quatre nageoires semblables à des mains, deux grandes et deux petites; la queue épaisse et d'une grosseur continue. Ils vivent si long-temps hors de l'eau qu'ils se vendent vivans dans les Indes orientales. Quoique le moindre bruit les éveille ils s'effraient peu, et ne prennent pas tout d'un coup la fuite. Les barques qui descendent en sont quelquefois fort proches avant qu'on leur voie quitter les gîtes qu'ils se font dans la vase, où ils se chauffent au soleil. Lorsqu'ils flottent sur l'eau ils paraissent si tranquilles qu'on les prendrait pour une pièce de bois jusqu'à ce que les petits poissons qui se rassemblent autour d'eux semblent les exciter à fondre sur leur proie. Un matelot anglais, qui avait la tête échauffée de liqueurs, entreprit de passer à gué l'extrémité de la pointe de Tagrim pour s'épargner la peine d'en faire le tour dans son canot : il fut saisi en chemin par un alligator; mais, ne manquant point de courage, il perça l'animal d'un coup d'épée : le combat n'en fut pas moins vif, et recommença deux ou trois fois jusqu'à l'arrivée du canot, d'où l'Anglais reçut du secours; mais il avait les épaules, les fesses et les cuisses cruellement déchirées; et quoique ces blessures ne fussent pas mortelles on ne doute pas que si le monstre avait été moins jeune le matelot n'eût péri.

Le pays de Sierra-Léone est si couvert de bois qu'on ne saurait pénétrer vingt pas sur le rivage,

excepté du côté de la rivière où les bâtimens prennent leur eau ; cependant les nègres ont des sentiers qui les conduisent à leurs lougans ou plantations : quoique les champs semés de millet , de riz et de maïs ne soient pas à plus d'un mille ou deux de leur ville ils servent de promenade ordinaire aux bêtes féroces : Atkins aperçut de tous côtés leurs excréments. Les nègres mettent de la différence entre les lougans et les lollas : les premiers sont des champs ouverts et fort cultivés ; mais les lollas , quoique ouverts comme les lougans , demeurent sans culture , et ne servent d'habitations qu'aux fourmis.

Les hommes du pays sont bien faits et n'ont pas le nez tout à fait plat. Les femmes ont la taille beaucoup moins belle que les hommes : les travaux pénibles dont elles s'occupent continuellement les rendent extrêmement robustes ; elle cultivent la terre , elles font l'huile de palmier , les étoffes de coton , etc. Lorsqu'elles ont fini cet ouvrage leurs indolens maris les occupent au soin de leur chevelure laineuse , dont ils sont extrêmement curieux , et leur font passer deux ou trois heures à cet exercice.

On voit souvent des villes entières qui se transportent d'un canton à l'autre , soit par haine pour leurs voisins , soit pour se procurer plus de commodité dans un autre lieu : il ne leur faut pas beaucoup de temps pour défricher le terrain.

Les hommes et les femmes ne manquent pas

chaque jour de s'oindre le corps d'huile de palmier ou de civette ; mais cette onction, qui n'est pas sans quelque mélange , jette une odeur forte et désagréable.

Sur les accusations de meurtre, d'adultère et d'autres crimes odieux dans la nation les personnes suspectes sont forcées de boire d'une eau rouge qui est préparée par les juges, et qui s'appelle *l'eau de purgation* : si la vie de l'accusée n'est pas régulière, ou si on lui connaît quelque sujet de haine contre le mort, quoique l'évidence manque à l'accusation, les juges rendent la liqueur assez forte ou la dose assez abondante pour lui ôter la vie ; mais s'il mérite de l'indulgence par son caractère ou par l'obscurité des accusations on lui fait prendre un breuvage plus doux pour le faire paraître innocent aux yeux de la famille et des amis du mort. C'est une espèce de question qu'on rend plus ou moins cruelle suivant l'opinion qu'on a de l'accusé.

Les bêtes farouches se font craindre jusqu'aux environs des villes et des villages ; les maisons mêmes sont infestées d'une multitude de rats, de serpens, de crapauds, de mousquites, de scorpions, de lézards et surtout d'une prodigieuse quantité de fourmis : on en distingue trois sortes ; les blanches, les noires et les rouges : celles-ci s'élèvent des logemens de neuf pieds de hauteur, emploient deux ou trois ans à jeter les

fondemens de leur édifice, et réduisent en poudre une armoire pleine d'étoffe dans l'espace de quinze ou vingt jours.

Le terroir est très fertile : le riz, le millet, les pois, les fèves, les melons, les patates, les bananes et les figues y croissent en abondance et se vendent presque pour rien. La rivière est remplie de poissons, et les habitans en mangent beaucoup plus que de toute autre viande quoiqu'ils ne manquent d'aucune sorte d'animaux, et qu'on les achète à leur marché. La volaille ordinaire, les pintades, les oies, les canards, les pigeons ne leur coûtent que la peine de les prendre. Leurs champs présentent de vastes troupeaux de boeufs, de vaches, de chèvres et de moutons ; les montagnes sont remplies de cerfs, de sangliers, de daims et de chevreuils : ceux à qui le gibier manque n'en peuvent accuser que leur paresse. La bonté du pays et l'abondance du fruit y attirent une quantité incroyable de singes.

Le pays ne paraît pas propre à la production des métaux ; c'est le partage des régions sèches et hautes telles que Bambouk : ceux qui travaillent à la découverte des mines prennent pour un heureux signe les apparences les plus contraires à la fertilité, telles que les roches, la sécheresse des terres, la couleur pâle et morte des plantes et de l'herbe. Il semble que la nature ne nous ait donné l'or qu'à regret et comme un présent fu-

nesté ; elle l'a relégué dans des lieux où elle-même paraît n'avoir plus sa vertu productrice, ni sa richesse bienfaisante , où elle est comme ensevelie dans ses débris , et où , loin d'appeler l'homme , tout le repousse et l'effraie , si quelque chose pouvait effrayer la cupidité.

CHAPITRE V.

Histoire naturelle de la côte occidentale d'Afrique jusqu'à
Sierra-Léone.

Cette histoire naturelle sera divisée en cinq classes; les végétaux, les quadrupèdes, les oiseaux et la volaille, les amphibies avec les insectes et les reptiles, enfin les poissons: ces cinq articles seront traités successivement dans l'ordre où l'on vient de les nommer; mais il est à propos de commencer par quelques remarques générales des voyageurs sur le climat et les saisons, l'air, les maladies et le terroir de cette division de l'Afrique. Au surplus nous devons prévenir le lecteur qu'il ne trouvera pas ici de description complète, telle qu'il pourrait la désirer chez les naturalistes; nous donnerons plus ou moins de détails selon que l'objet sera plus ou moins connu, plus ou moins intéressant: on se souviendra qu'un abrégé n'est pas un dictionnaire.

Dans les parties de l'Afrique dont on traite ici l'histoire l'année peut être divisée entre la saison sèche et la saison humide: la première dure huit mois, c'est à dire depuis le mois de septembre jusqu'au mois de juin; la seconde depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre exclusivement.

C'est cette dernière saison qui fait l'hiver. Pendant celle de la sécheresse les chaleurs sont excessives par la rareté des pluies; à peine tombe-t-il quelques rosées dans tout cet espace.

Les pluies commencent fort doucement et par quelques ondées passagères, mais qui ne laissent pas d'être accompagnées d'éclairs et de tonnerre; elles augmentent vers la fin de juin : la chute des eaux devient alors si violente, avec des orages, des vents, un tonnerre et des feux si terribles, qu'on croirait avoir à redouter la confusion des élémens. C'est néanmoins dans cette saison que les habitans du pays sont obligés de travailler à la terre. La plus grande impétuosité des pluies est depuis le milieu de juillet jusqu'au milieu d'août.

La première et la dernière tempête sont généralement les plus violentes : il s'élève d'abord un vent fort impétueux, qui dure environ une demi-heure avant la chute de la pluie, de sorte qu'un vaisseau surpris par cette agitation subite peut être fort aisément renversé. Cependant les apparences du ciel sont des avertissemens qui la font prévoir : il se charge quelque temps auparavant; il devient noir et triste; à mesure que les nuées s'avancent il en sort des éclairs qui sont capables de répandre l'effroi. Les éclairs sont si terribles en Afrique, et s'entre-suivent de si près que, pendant la nuit ils rendent la lumière continuelle : le fracas du tonnerre n'est pas moins épouvantable, et va jusqu'à faire trembler la terre.

Pendant la pluie l'air est ordinairement frais ; mais à peine est-elle finie que le soleil se montre et fait sentir une extrême chaleur. On est quelquefois porté à prendre ce temps pour se déshabiller et pour dormir ; mais avant qu'on soit sorti du sommeil il arrive souvent un nouveau tornado , qui fait passer le froid jusque dans les os , et dont les suites deviennent funestes : c'est ordinairement le sort des Européens lorsqu'ils négligent les précautions, car les naturels du pays sont à l'épreuve de ces révolutions de l'air. Dans la saison des pluies on voit peu de vents de mer ; mais à leur place il vient au long de la rivière des vents d'est qui sont d'une fraîcheur extrême depuis le mois de novembre jusqu'au mois de janvier, surtout pendant le jour.

Tous les écrivains attribuent aux pluies les débordemens du Sénégal , de la Gambie et des autres rivières de la même côte. Le Maire prétend que la cause des pluies est le retour du soleil, qui, s'éloignant alors du tropique du cancer, fait en France le solstice d'été , et celui d'hiver dans cette partie d'Afrique : cet astre attire une grande masse de vapeurs, qui retombent ensuite en grosses pluies , cause régulière des inondations.

Ceux qui arrivent des climats froids doivent s'attendre à trouver en Afrique quatre mois fort malsains et fort ennuyeux ; mais ils sont dédommagés de cette affreuse saison par le retour d'un

printemps de huit mois , pendant lequel ils voient continuellement les arbres couverts de fleurs et de fruits : l'air est alors d'une fraîcheur charmante ; cependant il conserve une qualité particulière qui ne doit pas être fort saine pour le corps , puisqu'elle est capable de rouiller une clef dans la poche. Le temps des chaleurs excessives est ordinairement la fin de mai , quinze jours ou trois semaines avant la saison des pluies.

Le soleil se fait voir perpendiculairement deux fois l'année ; jamais la longueur du jour ne surpasse treize heures , et jamais il n'y a moins de onze heures , c'est à dire depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; car on connaît peu les crépuscules en Afrique ; la lumière n'y paraît qu'avec le soleil , et l'on se trouve dans les ténèbres aussitôt qu'il disparaît. Ceux qui ont quelques notions de la sphère comprendront aisément que dans le voisinage de l'équateur le soleil , étant presque perpendiculaire , doit laisser peu de place à ce qu'on nomme auréole et crépuscule chez les peuples qui ont la sphère oblique.

En général l'air de ces côtes est malsain , surtout vers les rivières , vers les terrains marécageux et dans les cantons couverts de bois , sur toute la côte , depuis le Sénégal jusqu'à la Gambie. La saison des pluies est pernicieuse à tous les Européens , et celle des chaleurs , qui dure depuis le mois de septembre jusqu'au mois de juin , ne leur est guère moins funeste.

s'ils n'opposent beaucoup de précautions au danger.

Cette intempérie de l'air cause aux étrangers qui n'y sont pas accoutumés plusieurs sortes de maladies ; mais l'effet en est encore plus fâcheux lorsqu'ils mangent trop avidement les fruits du pays , et qu'ils se livrent avec excès à l'usage du vin de palmier : les maux auxquels ils doivent s'attendre sont la fièvre, le *cholera-morbus*, des ulcères aux jambes et de fréquentes convulsions, suivies infailliblement de la mort ou d'une paralysie. De toutes ces maladies les plus fatales sont la fièvre , qui emporte souvent en vingt-quatre heures l'homme du meilleur tempérament. Les vers sont une autre incommodité cruelle de ces contrées ; les nègres surtout y sont sujets. Moore rapporte l'exemple d'une jeune femme qui avait dans chaque genou un ver long d'une aune : avant que le ver parût elle souffrit de violentes douleurs, et ses jambes enflèrent beaucoup ; mais lorsque la tumeur vint à s'ouvrir , et que le ver eut commencé à se faire voir ses souffrances diminuèrent. Le ver sortait chaque jour de la longueur de cinq à six pouces : à mesure qu'il s'étendait on le roulait doucement autour d'un petit bâton , avec la précaution de le lier d'un fil pour l'empêcher de rentrer ; s'il se rompt malheureusement dans l'opération la gangrène suit immédiatement. L'opinion des nègres sur la cause de ces vers est

qu'ils viennent de l'épaisseur de l'eau, la qualité que la saison des pluies fait prendre nécessairement à leur boisson. La même maladie est commune sur la côte de Guinée proprement dite, dans les îles des Caraïbes et dans plusieurs parties des Indes orientales.

On a observé sur toutes ces côtes que les nuées qui apportent la pluie viennent presque toujours du sud-est : elles sont attirées par le soleil dans sa marche vers le tropique du nord ; elles se résolvent en pluie lorsqu'elles sont raréfiées par sa chaleur. Son action étant encore beaucoup plus forte à son retour il les rompt avec violence, les écarte et cause les tonnerres et les éclairs redoutables qui semblent menacer la nature de sa ruine, jusqu'à ce que, les nuées étant dissipées par degrés, l'air reprend sa clarté vers le temps où le soleil atteint à l'équinoxe, c'est à dire à la fin de septembre.

La variété des arbres est extrême dans cette partie de l'Afrique : on y trouve d'excellens bois de construction pour les vaisseaux et pour d'autres usages, et des arbres d'une grosseur si extraordinaire que vingt hommes ensemble n'en pouvaient embrasser le tronc. Barbot en mesura un près de Gorée dont la circonférence était de soixante pieds : il était à terre abattu par le nombre des années, et le tronc en était creux ; vingt hommes y auraient pu tenir debout. Cet arbre, nommé baobab par les lolofs, porté dans d'au-

tres pays de l'Afrique le nom de gouy. Les Français l'ont quelquefois appelé calebassier, et son fruit pain-de-singe.

Adanson, voyageur français, a vu sur l'écorce de quelques-uns de ces arbres, de cinq à six pieds de diamètre, des noms gravés profondément. Il en renouvela deux, dont l'un datait du quinzième, et l'autre du seizième siècle : ces caractères avaient environ six pouces de longueur, mais ils n'occupaient en largeur qu'une très petite partie de la circonférence du tronc, d'où il jugea qu'ils n'avaient pas été gravés dans la jeunesse de ces arbres. Il lui sembla que ces inscriptions suffisaient pour déterminer à peu près à quel âge les baobabs peuvent arriver; car si l'on suppose que les noms dont il parle ont été gravés dans les premières années de ces arbres, et que ceux-ci aient grossi de six pieds dans l'espace de deux siècles, on peut calculer combien il leur faudrait de siècles pour parvenir à vingt-cinq pieds.

Aux branches de ces arbres monstrueux sont quelquefois suspendus des nids qui n'étonnent pas moins par leur grandeur : il y en a qui ont au moins trois pieds de longueur, et ressemblent à de grands paniers ovales, ouverts par en bas et tissus confusément de branches d'arbres assez grosses; ce sont ceux d'une espèce d'aigle que les nègres appellent *ntann*.

« La couleur de l'écorce du baobab, dit

M. Golberry , autre voyageur français , est d'un brun clair , piquetée de petits points gris ; mais la couleur du tronc de l'arbre est plus foncée que celle des maîtresses branches ; les feuilles sont longues de six à huit pouces sur trois pouces de large , attachées par trois , cinq ou sept sur un pétiole commun , comme les feuilles de marronnier d'Inde , auxquelles elles ressemblent. L'aspect du baobab offre un dôme immense d'une belle et riche verdure : ses fleurs sont blanches et très grandes ; elles ont quand elles sont épanouies quatre pouces de longueur sur près de six pouces de diamètre : elles sont un exemple remarquable du sommeil des plantes. Les nègres ne cessent d'admirer cette faculté de la fleur du baobab de se replier sur elle-même pendant la nuit , et de ne s'ouvrir qu'aux premiers rayons du soleil levant : ils disent que cette fleur dort , et ils ne se lassent pas du plaisir de se rassembler avant le lever du soleil autour des baobabs en fleur , d'épier leur réveil et de leur dire dans leur langue , au moment de leur épanouissement et en les saluant : bonjour , belle dame.

« C'est aussi au lever du soleil que les nègres ont coutume de recueillir les jeunes feuilles du baobab , qu'ils emploient à différens usages , mais dont ils se servent surtout pour donner de la saveur et du goût au bouillon , à la vapeur duquel ils cuisent leur couscou , et qui sert d'assaisonnement à ce mets. Ils font sécher les feuilles à

l'ombre, et les réduisent en une poudre verte qu'ils appellent lalo : cette poudre se conserve parfaitement dans des sachets de toile de coton pourvu qu'elle soit tenue dans un lieu sec ; ils l'emploient journellement, et en mettent deux ou trois pincées dans leur couscou ou autres mets.

« Son fruit, nommé bouï par les nègres, a une forme oblongue ; il se termine en pointe à ses deux extrémités ; sa longueur est de dix pouces sur six de diamètre dans la partie la plus renflée qui est au milieu. L'écorce de ce fruit est dure et ligneuse, d'un brun très noir, marquée par des sillons, et couvert d'un duvet très fin, très court et d'une teinte verdâtre. Quand le fruit est dans sa petite maturité ce duvet disparaît et laisse à nu une coque noire et lisse, qui de loin ressemble à un coco dépouillé de sa première enveloppe : on trouve dans l'intérieur une substance blanche, spongieuse et pulpeuse, imbibée d'une eau aigrelette et sucrée très agréable au goût ; chaque fruit contient plusieurs centaines de graines. Les nègres reconnaissent à la pulpe du bouï des vertus admirables : lorsqu'elle est sèche ils la réduisent en poudre, la délaient dans du lait, ou même dans de l'eau pure, et en font usage avec beaucoup de succès contre les crachemens de sang et contre d'autres maladies. Ils disent que ceux d'entre eux qui ont la possibilité de faire un usage habituel de la pulpe du bouï et des feuilles du goût

sont plus forts , plus robustes , plus braves et plus courageux que les autres.

« Ce fruit est un objet de commerce : les Mandingues le portent dans la partie orientale et méridionale de l'Afrique, tandis que les Maures ou Arabes le font passer dans le pays de Maroc , d'où il se répand ensuite en Egypte et dans toute la partie orientale de la Méditerranée. C'est dans ce dernier pays qu'on en réduit la pulpe en une poudre qu'on apporte du Levant dans l'Europe occidentale , et qu'on connaît depuis long-temps sous le nom très impropre de terre sigillée de Lemnos. Prosper Alpin est le premier qui ait reconnu que cette poudre , regardée jusqu'à lui comme une terre de l'Archipel , était une substance purement végétale , et originaire de l'Ethiopie ou du centre de l'Afrique.

« M. Golberry parle d'un baobab de cent quatre pieds de tour, ou de trente-quatre pieds de diamètre : la hauteur de son tronc n'excédait pas trente pieds; à cette élévation ses branches principales s'étendaient horizontalement à plus de cinquante pieds autour de l'arbre; leurs extrémités fléchissaient vers la terre. Le temps avait creusé dans le tronc une caverne haute de vingt-deux pieds sur un diamètre de vingt pieds; les nègres en avaient façonné l'intérieur et l'entrée; le sol en était un sable de couleur orange qu'on y avait apporté. Suivant une tradition une idole avait autrefois orné ce temple d'un genre et d'une

structure admirables , mais les prêtres mahométans l'avaient détruite. Cette caverne servait de rendez-vous et de salle d'assemblée aux habitans des villages voisins.

« Les racines du baobab s'étendent extraordinairement loin ; elles se prolongent horizontalement et presque à fleur de terre à la distance de soixante pieds et plus ; elles servent de soutien à une énorme racine pivotante. Cet étonnant végétal appartient particulièrement aux contrées occidentales de l'Afrique comprises entre le cap Blanc et le cap des Palmes : les botanistes l'ont nommé *adansonia digitata* ; il est de la famille des malvacées ; le cœur du bois est tendre et léger , et abondant en moelle ; elle occupe une partie si considérable de l'intérieur que quand une sorte de moisissure , à laquelle le centre est sujet , s'y établit il s'y forme des cavernes telles que celle qui a été décrite plus haut. L'écorce est forte épaisse , fort lisse et presque aussi dure que le bois ; l'un et l'autre ont presque la dureté du fer.

« M. Golberry mesura un des baobabs dont parle Adanson trente-six ans après ce célèbre naturaliste , et ne le trouva accru que d'un pied et quelques pouces de circonférence , c'est à dire de sept à huit pouces de diamètre. »

« Le plus utile et le plus commun de tous les arbres du pays , comme de tout le reste de l'Afrique , est le palmier , dont on connaît plusieurs

espèces dans cette partie du monde, où les principales sont le dattier, le cocotier, l'aouara, le siboa et le rondier, qui porte le vin. Nous avons déjà parlé de ce dernier; nous ajouterons ici quelques détails sur ce don précieux que la nature a fait aux nègres.

Le vin de palmier est une liqueur qui distille du rondier par une incision qu'on fait au sommet : il a la couleur et la consistance des vins d'Espagne; il pétille comme le Champagne; il joint à la douceur une sorte d'acidité qui le rend fort agréable; il envoie des vapeurs à la tête, et les étrangers qui en boivent trop librement sans en avoir formé l'habitude en ressentent de fâcheux effets. Il est trop purgatif lorsqu'il est fait nouvellement, quoique ce soit alors qu'il a plus de douceur et d'agrément; car dans l'espace d'un jour où deux il fermente et devient aussi fort que le vin du Rhin. Les habitans ne se l'épargnent pas dans cette nouveauté, et ne trouvent pas qu'il leur soit fort nuisible : il n'est véritablement bon que pendant trente-six heures; ensuite il s'aigrit et s'altère par degrés jusqu'à se changer en vinaigre. A mesure qu'il vieillit il devient plus capable de communiquer des vapeurs à la tête. C'est un puissant diurétique; et cette qualité explique fort bien pourquoi les nègres ne sont pas sujets à la gravelle ni à la pierre. Il fermente avec tant de violence que si l'on ne fait beaucoup d'attention aux vases qui le contiennent

il les agite et les brise. Le vin de palmier paraît délicieux à quantité d'Européens lorsqu'il sort du tronc de l'arbre. Les nègres y mêlent quelquefois de l'eau.

Leur méthode pour le recevoir du tronc est, comme on l'a déjà dit, de suspendre leur gourde quelques doigts au-dessous de l'incision pour y faire couler la sève : ils coupent une branche, et laissent la gourde attachée au chicot ; mais il ne leur arrive guère d'en couper plus de deux dans la crainte d'affaiblir l'arbre. Lorsque la sève a coulé trente ou quarante jours par différentes incisions ils couvrent de terre grasse et les ouvertures du tronc et la place des branches coupées pour donner à l'arbre le temps de se rétablir.

Les nègres n'emploient pas d'échelles pour grimper sur les palmiers, soit qu'ils en veuillent cueillir le fruit ou tirer du vin ; ils se servent d'une sorte de sangle d'osier, ou de gros fil de coton, ou de feuilles sèches de palmier, qui est assez grande dans sa rondeur pour renfermer l'arbre et le nègre qui veut y monter, en laissant entrer l'homme et l'arbre l'espace d'un pied et demi : à l'aide de cette ceinture, contre laquelle un nègre s'appuie le derrière en pressant l'arbre des pieds et des genoux, il grimpe au sommet avec une agilité surprenante ; il choisit l'endroit auquel il veut attacher sa gourde ; il s'y arrête aussi tranquillement que

s'il était assis. On est effrayé de les voir suspendus si haut avec un secours si faible. Moore dit qu'ils montent à la vérité avec beaucoup de vitesse ; mais que lâchant quelquefois prise ils tombent du haut de l'arbre , et se tuent misérablement.

Le siboa est d'une hauteur extraordinaire : ses feuilles servent aux habitans pour couvrir leurs maisons; ils tirent du tronc une sorte de vin qui a beaucoup de rapport avec le vin de palmier quoiqu'il ne soit pas si doux. Dans sa jeunesse le tronc est aussi plein de sève que celui du palmier ; mais le nombre des années le rend dur et coriace.

L'aouara croît en abondance sur le Sénégal : il est droit , haut et d'une grosseur égale jusqu'au sommet ; on en a vu de la hauteur de cent pieds : sa tête est environnée d'une écorce dure et inégale , d'où il sort trente , quarante , jusqu'à soixante branches ; elles sont toutes fort droites , vertes , unies , sans noeuds et flexibles , d'une substance qui tient le milieu entre le roseau dans sa parfaite maturité et le roseau vert. Ces branches sont longues de trois ou quatre pieds , et creuses au centre ; elles se fendent comme l'osier en fils de toutes sortes de grosseurs , qui peuvent recevoir différentes sortes de teintures ; à leur extrémité elles produisent une feuille d'un pied de long , qui venant à s'ouvrir forme un éventail naturel d'environ deux

pieds de largeur. On emploie ces branches à divers usages : les nègres en font des cribles pour leurs grains, mais surtout des paniers et des corbeilles, qui portent en Amérique le nom de paniers caraïbes, parce que c'est de ces sauvages que les Français en ont tiré l'invention. Les feuilles de l'aouara sont fort commodes, et pourraient être d'une grande utilité si les nègres avaient assez d'industrie pour les rendre molles et pliables.

L'arbre que son utilité doit faire placer après les précédens, et qui croît fort communément près du Sénégal, est le cotonnier : il aime les cantons élevés, ce qui le met à couvert des inondations ; peut-être ne devrait-il être compté qu'au rang des arbrisseaux. Le coton n'en est pas excellent parce que les nègres en négligent la culture. En Amérique on a des machines qui portent le nom de moulins à coton pour séparer le coton de sa semence ; mais les nègres d'Afrique se servent de leurs mains ; c'est l'ouvrage de leurs femmes, qui le filent ensuite avec un simple fuseau sans rouet.

L'indigo croît naturellement dans plusieurs cantons du pays, et les nègres en font usage pour teindre les pagnes ou leurs étoffes de coton : ils leur donnent une couleur fort vive ; mais l'art de teindre n'est pas aussi cultivé parmi eux qu'en Amérique. Barbot dit que l'indigo croît en Afrique sur un arbuste que les Portugais ont nommé

finto, dont la hauteur est d'environ trois pieds.

Les îles du Sénégal et les cantons voisins produisent quantité d'excellent tabac : cette plante pourrait être fort avantageusement perfectionnée si les nègres avaient assez d'industrie pour la cultiver et pour la travailler un peu après l'avoir recueillie. Moore observe que sur la Gambie les nègres plantent le tabac près de leurs maisons ; qu'ils le sèment aussitôt qu'ils ont fait la moisson du grain ; que celui qui croît près des rivières est très fort , et qu'à peu de distance des mêmes lieux il est beaucoup plus faible.

Dans les pays du Sénégal croît le sanara : les terres humides sont celles qui conviennent à cet arbre ; il est généralement de la hauteur et de la grosseur du poirier, ses feuilles ressemblent à celles du laurier-rose ; le bois en est dur, et d'autant plus propre à la construction des vaisseaux et des barques qu'il acquiert une nouvelle dureté dans l'eau ; mais les nègres ne souffrent pas volontiers qu'on abatte ces arbres , parce que les abeilles aiment à s'y réfugier, et qu'ils en tirent beaucoup de miel et de cire.

On trouve sur toutes les côtes occidentales de l'Afrique le calebassier d'herbe, *cucurbita lagenaria*, que les nègres estiment avec raison parce qu'il leur fournit tous leurs vases. Cet arbre a communément trois ou quatre pieds de circonférence ; il y en a de différentes formes et de diverses grandeurs : l'écorce en est mince, et ne

surpasse pas l'épaisseur d'un écu ; mais elle est dure et coriace ; le bois est doux , et se polit facilement. Cet arbre porte des fleurs et des fruits deux fois l'année , ou plutôt il est constamment couvert de fruits et de fleurs : lorsque la calebasse est mûre on le reconnaît à sa tige , qui se flétrit et devient noire ; alors on se hâte de la cueillir pour prévenir sa chute , qui ne manquerait pas de la briser. Les nègres en font diverses sortes d'ustensiles ; il se trouve des calebasses assez grandes pour contenir vingt-quatre pintes ; leur manière de les préparer est de les percer à l'extrémité pour y faire entrer de l'eau chaude qui amollit et dissout la chair intérieure. Ils la tirent ensuite avec un petit bâton , et , mêlant du sable avec leur eau , ils continuent de rincer et de nettoyer le dedans jusqu'à ce que les moindres fibres en soient sorties ; après cette opération ils laissent sécher la calebasse , qui devient propre alors à contenir du vin et d'autres sortes de liqueurs sans leur communiquer aucun mauvais goût. Pour couper une calebasse en deux et s'en faire des bassins ou des plats ils la serrent par le milieu avec une corde immédiatement après l'avoir cueillie : la coque est alors si molle qu'elle se divise aisément.

Le tamarinier croît dans toutes les parties occidentales de l'Afrique : ceux qui se trouvent au sud du Sénégal sont d'une hauteur extraordinaire ; mais communément cet arbre n'est pas plus haut

que le noyer quoiqu'il soit beaucoup plus touffu. C'est la chair et la graisse séparées de la peau extérieure de son fruit, et broyées en consistance, qu'on transporte en Europe, et qui sont employées dans la médecine. En Afrique les nègres en font une liqueur avec de l'eau, du sucre et du miel; ils en composent aussi des confections qu'ils conservent pour apaiser leur soif.

Le kahouer est une espèce de prunier qui ressemble beaucoup au cerisier. L'ape, ou l'arbre aux singes, est assez grand : il croît sur le bord des rivières; c'est sur ses branches que le kabolos, ou martin-pêcheur, fait son nid. Le bischalo est un bois dur et bon pour la charpente : il croît sur les rives de la Gambie; son tronc est droit, et son feuillage donne beaucoup d'ombre. C'est sous ces arbres que les nègres prennent le plaisir de la conversation et de la danse. Près du lac de Cayor il croît une multitude d'ébéniers qui donnent de l'ébène de la plus belle espèce; on en trouve aussi à Donaï et dans d'autres cantons du Sénégal.

Les environs de Fatatenda produisent le pao de sangre, d'où l'on tire le sang-de-dragon. Les habitants l'appellent *homo* : il a si peu de hauteur et de grosseur qu'on en trouve peu d'où l'on puisse tirer une planche de quatorze ou quinze pouces de largeur. Il rend une odeur agréable lorsqu'il est nouvellement coupé; son bois est dur, d'un beau grain, et prend un fort beau poli; on en

fait des écritoirs et des ouvrages de marqueterie, dont la vermine n'approche jamais. Les habitans s'en servent pour composer leur balafo, instrument de musique dont on a donné la description. Cet arbre aime un terroir sec, pierreux et surtout le sommet des montagnes.

Les bords de la Gambie et les cantons voisins produisent une abondance extraordinaire de courbarils, arbre gros et touffu, qui sert en Amérique à plusieurs usages, mais fort négligé par les nègres : chaque fruit a trois ou quatre noyaux de la grosseur et de la forme d'une amande commune, durs et d'un rouge foncé, remplis d'une noix dont le goût est à peu près le même que celui de la noisette, mais un peu plus aigre; les enfans nègres les aiment passionnément, et les Européens leur trouvent beaucoup de ressemblance avec le goût du pain d'épice, auquel ils ressemblent aussi par la couleur. De l'écorce de l'arbre on fait des tabatières, des boîtes à poudre, etc. Le tronc jette une gomme claire et transparente, qui ne se dissout point aisément, et qui jette au feu une odeur aromatique peu différente de l'encens. Les Anglais nomment cet arbre *locust tree*.

Le fromager, ou *polou*, croît dans plusieurs cantons, particulièrement sur la rivière de Cachao et dans les îles des Bissaoots, où les habitans le plantent autour de leurs maisons : c'est un arbre fort haut et fort gros. Quand ses feuilles

tombent on voit succéder une cosse verte de la forme et de la grosseur d'un œuf de poule, mais un peu plus pointue par les deux bouts : elle contient un duvet ou une sorte de coton qui n'est pas plus tôt mûr qu'elle crève avec quelque bruit; et le coton serait emporté aussitôt par le moindre vent s'il n'était recueilli avec beaucoup de soin; il est couleur de perle, extrêmement fin, doux et luisant, plus court que le coton commun, mais aisé à filer et très propre à faire de fort beaux bas.

Le savonnier est de la grosseur d'un noyer, et ressemble à l'arbre qui porte le même nom en Amérique, aussi est-il de la même espèce. Les nègres écrasent le fruit entre deux pierres pour en tirer le noyau, et font usage de la chair pour en laver leur linge : elle mousse, et nettoie fort bien, mais elle use le linge beaucoup plus vite que le savon. Le mischéry n'a guère plus de vingt pieds de hauteur; son tronc est fort gros. On estime d'autant plus les planches de ce bois que les vers ne s'y mettent jamais. Le mischéry est fort commun sur les bords du Rio-Grande.

Le figuier sauvage de l'Afrique est de vingt ou vingt-deux pieds de hauteur; ses branches s'étendent au loin, et produisent beaucoup de feuilles : on en voyait un à Albréda, sur la Gambie, qui n'avait pas moins de trente pieds de circonférence; le fruit en est insipide. Le bois de cet arbre n'est pas propre à brûler, ni même à faire

des planches, parce qu'il est fort dur; mais comme il est fort blanc et fort uni on ne laisse pas de l'employer pour les lambris. Par la même raison les nègres en font des plats, des écuelles, des assiettes et des cuillers, d'autant plus que lorsqu'on le travaille vert il n'est pas sujet à se fendre. Les habitans prennent plaisir à s'assembler sous son feuillage pour y tenir leurs caldées ou leurs assemblées.

Toute la côte produit des orangers et des citronniers : à Jamcs-Fort, sur la Gambie, les Anglais en recueillent soigneusement le fruit, et n'en manquent jamais pour leur punch. Les orangers prospèrent surtout dans l'île de Bissao : Brue en vit un dans la cour du palais du roi d'une si prodigieuse grandeur qu'il couvrirait la cour tout entière. Les citronniers des bords du Casa-Mansa portent un fruit d'une espèce singulière, rond, plein de jus, l'écorce de l'épaisseur du parchemin, et communément sans aucune sorte de pepins.

Sur le bord des rivières on trouve un arbuste qui a la feuille rude, et qu'on ne peut toucher sans que toute la touffe des feuilles ne se retire et ne se resserre par une espèce de sympathie; il porte une sorte de fleur jaune semblable à nos roses de haies : cet arbuste est nommé par les Européens *sensitive*.

Le quamiay est un arbre grand et touffu, dont le bois est fort dur : les nègres des environs du

cap Vert en fond des mortiers pour piler le riz et le maïs, parce qu'il n'est pas sujet à se fendre. L'écorce est employée dans la médecine.

L'encens se trouve dans les pays au sud d'Arguin et au nord du Sénégal; ses branches, qui sont en grand nombre, sont menues et flexibles, couvertes d'une peau mince et serrée: les feuilles sont longues et étroites; elles croissent en couple, et ne perdent jamais leur verdure. La tige qui le soutient est rouge et forte. Elles sont molles et épaisses; si on les broie dans la main elles rendent un suc huileux d'une odeur aromatique, et d'un effet astringent.

Dans le pays du cap Vert on voit communément un petit arbrisseau qui porte un fruit semblable à l'abricot, de la grosseur de la noix et d'un goût fort agréable: les nègres l'appellent *mandananza*; il passe pour malsain. Ses feuilles ressemblent à celles de l'if, et sont d'un vert léger.

Barbot nomme quantité d'arbres qui se trouvent aux environs de Sierra-Léone. Le bissy est ordinairement haut de dix-huit ou vingt pieds; son écorce est d'un rouge brunâtre et sert à la teinture de la laine: les nègres l'emploient aussi à faire des canots. Le kati est un grand arbre dont le bois est fort dur, et sert à faire des canots qui sont à l'épreuve des vers; ses feuilles et son écorce sont médicinales. Le billagoh, plus grand encore que le katy, communique aussi à ses

feuilles une vertu purgative. Le bossy est un arbre doux au tact, qui porte une prune longue et jaune, d'un goût fort amer, mais très saine : les nègres emploient l'écorce à faire des cendres pour leurs lessives. Le bonde est un arbre gros et touffu, de sept ou huit brasses de tour : l'écorce en est épineuse et le bois fort doux; on s'en sert pour la construction des canots, et de sa cendre, mêlée avec de l'huile de palmier, on fait du savon. Le millé est gros et coriace; c'est le bois que les nègres emploient pour leurs conjurations. Le dombok produit un fruit qui ressemble aux cormes, et dont les nègres mangent beaucoup : l'écorce trempée dans l'eau cause le vomissement; le bois est rouge et sert à la construction des pirogues. Le kolack est un grand arbre qui porte une espèce de prune fort bonne à manger : l'écorce en est purgative. Le duy est fort touffu : son fruit ressemble à la pomme, et plaît beaucoup aux nègres; ils s'en servent en infusion comme d'un cordial et d'un restaurant.

L'écorce du naukony lorsqu'elle est coupée a le goût du poivre. Le dongah est commun au long des côtes, et produit un fruit qui ressemble à nos glands. Le djaadjah se trouve en abondance dans tous les endroits marécageux, aux bords des lacs et sur les rivières. Les Hollandais lui ont donné le nom de *mangelaer*, et les Français celui de manglier et de palétuvier. Il n'est pas moins commun dans les cantons marécageux

de l'Amérique; et l'on s'y fait un amusement de monter sur les branches, qui s'étendent sur l'eau, pour y prendre les huîtres qui s'y attachent en grand nombre. Ces mêmes branches se courbent vers la terre ou vers l'eau, y prennent facilement racine, et se mêlent avec si peu d'ordre qu'il devient impossible de distinguer le véritable tronc. Un même arbre s'étend ainsi fort loin sur les bords d'une rivière ou sur le rivage de la mer. Tous les voyageurs conviennent que c'est un passe-temps fort agréable de manger des huîtres au lieu même où elles se prennent. Les branches inférieures servent à s'avancer sur la surface de l'eau; celles du milieu offrent des sièges pour s'y reposer, et celles d'en haut donnent de l'ombre: ordinairement les huîtres tiennent si fort aux branches basses que sans une hache ou quelque autre instrument de fer il est impossible de les arracher. Elles sont plates, grandes comme la main, et d'un goût assez amer; mais on les trouve bonnes dans le pays parce qu'il n'y en a pas de meilleures.

Nous avons déjà parlé du bananier; il abonde dans le pays qui est entre Gorée et le Sénégal: on se sert des feuilles pour couvrir les maisons.

Lorsque le rejeton commence à sortir de la terre il a l'apparence de deux feuilles roulées ensemble, qui venant à s'ouvrir donnent passage à deux autres, et celles-ci aux suivantes, jusqu'à ce

que l'arbre ou la plante ait atteint l'âge de neuf mois : alors elle pousse de son centre une tige d'un pouce et demi de diamètre, et longue de trois ou quatre pieds. Les bourgeons dont elle est chargée sont remplacés par des fruits qui s'inclinent vers la terre par leur propre poids : ils sont mûrs quatre mois après que les bourgeons ont commencé à se faire voir, et continuent depuis trente jusqu'à cinquante ou soixante bananes, suivant la bonté de la plante et du terroir ; ces pelotons sont assez lourds : comme ils croissent en cercle autour de la tige, et que leur nombre est ordinairement de cinq, les nègres les appellent dans leur langue une *pate de bananes*.

Chaque banane peut avoir un pouce et demi de diamètre sur cinq ou six pouces de longueur ; la chair ressemble parfaitement à du beurre. Le goût de la banane est un mélange de celui du coin et de la poire de bon-chrétien ; elle est saine et nourrissante.

Lorsque le fruit est cueilli on coupe aussitôt la plante pour ne laisser que la racine, qui dans l'espace d'un mois produit un nouvel individu et de nouveaux fruits, de sorte que le bananier porte du fruit chaque mois de l'année. On trouve l'ananas en abondance près du Sénégal et sur toute la côte jusqu'au sud du Congo.

Les melons d'eau, que les Français appellent pastèques, sont fort communs dans les mêmes parties de l'Afrique ; nous en avons déjà parlé :

la chair est d'un rouge luisant, et le jus fort doux et fort rafraîchissant. On reconnaît le temps de leur maturité en les touchant avec une petite baguette, qui les fait retentir comme un arbre creux.

L'igname est une plante qui ressemble à la betterave, et qui demande un terrain gras et profond : la racine en est grosse, rude, inégale et pleine de petits cordons ; au dehors sa couleur est un violet foncé ; le dedans à la consistance d'une betterave, et, soit cuit ou cru, il est d'un blanc sale, tirant sur la couleur de chair. L'igname est fade avant d'être bouilli ; mais le feu lui donne du goût, le rend nourrissant et facile à digérer ; il peut servir de pain si on le mange avec de la chair.

Le manioc croît fort abondamment en Guinée ; mais comme c'est une production particulière de l'Amérique nous n'en donnerons pas ici la description.

On distingue ici trois sortes de patates, les rouges, les blanches et les jaunes ; elles s'entretiennent par les rejetons : les unes mûrissent dans l'espace de six semaines ; d'autres, qui passent pour les meilleures, ont besoin de quatre mois. Ce légume est bon, sain et nourrissant : la couleur de la chair est la même que celle de la peau, c'est à dire rouge, blanche ou jaune ; le goût en est délicieux.

Au commencement de la saison des pluies le

pourpier croît naturellement, et sur les bords de la Gambie il est non seulement fort bon, mais tout à fait semblable au nôtre. On trouve aussi une herbe nommée calalou qui ressemble à l'épinard, et qui sert aux mêmes usages. Le pays produit une variété infinie d'autres bonnes herbes; mais les nègres ont peu de goût pour les salades, et s'étonnent de voir manger de l'herbe aux Européens comme aux chevaux et aux vaches; ils n'ont pas plus d'inclination ni de curiosité pour les fleurs.

Dans le pays des Foulas le grand millet se sème à la fin d'octobre, et se recueille aux mois de mars et d'avril. Dans le royaume d'Oualo le temps de semer est la fin de décembre, et celui de la moisson est aux mois de mai et de juin.

A l'égard du petit millet, ou mil, ou blé de Guinée, on en distingue six sortes : il se sème partout après les premières pluies, c'est à dire au mois de juin pour être cueilli aux mois de novembre et de décembre. On sème tous ces grains de la main, comme nous semons le froment et l'orge : il croît à la hauteur de neuf ou dix pieds sur un petit tuyau; le grain est au sommet dans une assez grande touffe.

Les nègres font leur moisson avec des instrumens de fer assez semblables à nos serpes; et après avoir laissé sécher pendant un mois le millet dans l'épi ils le renferment dans des

huttes bâties pour cet usage dans des lieux secs il se conserve ainsi des années entières. Ils le battent dans un mortier avec un pilon pour séparer les grains , puis le broient dans un autre mortier , et le passent dans un crible pour séparer le son.

Le couscou , qui est l'aliment le plus commun des nègres , est une composition de farine de millet : après avoir fait une pâte ils la mettent sur le feu dans un pot de terre ou de bois , percé d'un grand nombre de trous comme nos passoires , et , l'arrosant d'eau bouillante , ils la remuent continuellement pour l'empêcher de s'épaissir : à force de mouvement elle se divise en petites boules sèches et dures , qui se gardent long-temps lorsqu'on prend soin de les garantir de l'humidité. Pour en faire usage on les arrose d'eau chaude, ce qui les fait enfler comme le riz. Cette nourriture est saine, du moins s'il en faut juger par les nègres , qui sont ordinairement gras et pleins de santé. Le grand et le mil sont connus des naturalistes sous le nom de *houlque sorgho* et de *houlque à épi*.

Le sanglet est la simple farine du maïs ; c'est l'aliment le plus commun des pauvres habitans. Le maïs se plaît dans les terrains frais et même marécageux ; il se cultive comme le millet , et se vend en épis ou en grains.

Le riz croît fort abondamment sur les bords et dans les îles du Sénégal , sur la Gambie et

dans les autres parties de la côte, surtout dans lieux qui sont sujets aux inondations des rivières. Le commerce du riz est considérable sur les côtes voisines de Cachao et au sud de Bissao.

On sème le riz dans les terres basses ; il croît de la hauteur du froment : du sommet de la tige il pousse d'autres petits tuyaux qui soutiennent les épis ; sa multiplication est si extraordinaire qu'un boisseau en produit souvent jusqu'à quatre-vingts ; cependant la paresse des nègres les met quelquefois dans le cas d'en manquer.

Il n'y a point de champs ni de bois qui ne soient ornés d'une grande variété de fleurs sauvages, tout à fait différentes de celles de l'Europe, mais d'une beauté fort médiocre : on en distingue une qui ressemble pour la figure à la belle de nuit ; elle est du plus beau cramoisi du monde ; mais les nègres n'ont aucun goût pour les fleurs. Ils ont une sorte de lis qu'ils appellent *bounning*, d'un goût fort âcre, dont les Anglais se servent dans leurs sauces.

Cette vaste partie du continent de l'Afrique, qui est depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra-Léone, contient des animaux de toutes les espèces, surtout une infinité de bêtes de proie, qui vivent en sûreté dans cette retraite : donnons le premier rang au lion puisqu'il l'a toujours obtenu.

Il semble que l'Afrique soit le pays naturel de cette noble créature, non seulement parce qu'il

n'y a point de régions connues où les lions soient en si grand nombre, mais encore parce qu'ils y sont d'une taille et d'une fierté terrible ; cependant on remarque que ceux du mont Atlas n'approchent point de ceux du Sénégal et de la Gambie pour la hardiesse et la grosseur.

Quelques naturalistes ont observé que la face du lion a quelque ressemblance avec le visage humain : il a la tête grosse et charnue , couverte de longues boucles d'un crin fort rude ; son front est carré et comme sillonné par de profondes rides , surtout lorsqu'il est en fureur ; ses yeux sont vifs et perçans , ombragés d'épais sourcils qu'il fait mouvoir d'une manière effrayante ; il a le nez long , large et ouvert , la mâchoire épaisse et garnie de muscles , de tendons et de nerfs d'une force singulière ; il a de chaque côté quatorze dents , quatre incisives , quatre de l'œil et six molaires ; sa langue est fort grosse , rude et couverte de plusieurs pointes aussi dures que de la corne , longues de trois ou quatre lignes et tournées vers le gosier : cette étrange superficie de sa langue rend ses léchemens si dangereux qu'ils écorchent aussitôt la peau , et pour peu qu'il sente le sang il ne pense plus qu'à dévorer. Le domestique d'un Français ayant souffert qu'un lion privé , qui couchait dans la chambre de son maître , prit l'habitude de le caresser et de le lécher , fut averti souvent du danger où il s'exposait ; mais , se fiant à la douceur et à la familia-

rité de cet animal , il négligea les avertissemens ; son maître , réveillé par quelque bruit , jeta les yeux dans sa chambre , et ne fut pas peu effrayé de voir la tête de son valet entre les griffes du lion , qui avait déjà dévoré le corps ; il se leva aussitôt , et , gagnant son cabinet , il appela au secours quelques autres Français , qui tuèrent le monstre à coups de fusil.

Quoique le cou du lion soit d'une bonne longueur il est d'une raideur étonnante. Aristote s'est trompé lorsqu'il l'a cru composé d'un seul os ; il consiste en plusieurs vertèbres mobiles , qui ne laissent pas d'être parfaitement jointes. Celui du mâle est couvert d'une longue et rude crinière , qui se dresse lorsqu'il est en furie. La femelle est sans crinière , mais on la croit plus féroce encore et plus terrible que le mâle.

Le lion a les jambes courtes , osseuses et fort souples ; sa marche est lente et majestueuse , excepté lorsqu'il poursuit sa proie , car il court alors avec une vitesse extraordinaire : il a les pieds gros et larges ; ceux de devant sont divisés en cinq griffes bien articulées ; ceux de derrière en quatre , toutes armées d'ongles forts et pointus : sa queue est longue , vigoureuse , couverte d'un poil rude et court jusqu'à l'extrémité , qui est frisée et qui se termine en touffe.

On sait quelle est la fierté et la hardiesse de cet animal formidable : son intrépidité est telle que , soit hommes ou bêtes , il ne paraît jamais

effrayé du nombre de ses ennemis. S'il ne pense point à l'attaque il passe dédaigneusement, et continue sa marche avec lenteur; si la faim le presse il se jette indifféremment sur tout ce qui se présente, et la résistance ne fait qu'augmenter sa rage, aussi est-il fort dangereux de le blesser sans l'abattre. Quelque inégal que puisse être le combat il ne tourne jamais le dos; s'il est forcé de se retirer il recule lentement jusqu'à ce qu'il ait gagné quelque retraite assurée.

Un gentilhomme florentin avait une mule si vicieuse que non seulement elle rendait peu de services, mais que, se révoltant contre les valets et les palefreniers, elle maltraitait des dents et des pieds tous ceux qui s'approchaient : son maître, après avoir employé inutilement toutes sortes de moyens pour la dompter, résolut de l'exposer aux bêtes féroces de la ménagerie du grand-duc. On lâcha un lion dont le rugissement aurait d'abord effrayé tout autre animal; mais la mule, sans paraître alarmée, se retira prudemment dans un coin de la cour, où elle ne pouvait être attaquée que par derrière, c'est à dire du côté de sa principale force : dans cette situation elle attendit son ennemi, l'observant du coin de l'oeil, et lui présentant la croupière. Le lion, qui parut sentir la difficulté de l'attaque, employa toute son adresse pour prendre ses avantages : enfin la mule trouva le moment de lui lancer une si furieuse ruade qu'elle lui brisa

neuf ou dix dents, dont on vit sauter les fragmens en l'air. Le roi des animaux s'aperçut qu'il n'était plus en état de combattre; il ne pensa qu'à se retirer en arrière jusque dans sa loge en laissant la mule maîtresse du champ de bataille.

La proie ordinaire du lion est une multitude de petits animaux, excepté lorsque étant pressé par la faim il n'épargne rien. Il ne faut pas croire ce que dit Paul Lucas, et Labat après lui, que les lions respectent les femmes et prennent la fuite à leur vue. Paul Lucas raconte que près de Tunis il a vu les femmes du pays, sans autres armes que des bâtons et des pierres, poursuivre des lions pour leur faire quitter leur proie, et ces fiers animaux l'abandonner plutôt que de se défendre : c'est une chimère; l'empire des femmes ne s'étend pas sur les monstres.

Le lion supporte long-temps la soif; on prétend qu'il ne boit qu'une fois en trois ou quatre jours, mais qu'il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion. C'est une erreur vulgaire que de le croire épouvanté du chant des coqs; on a vérifié au contraire qu'il fait peu d'attention à la volaille; mais il n'est pas moins vrai qu'il redoute les serpens. La ressource des Maures lorsqu'ils sont poursuivis par un lion est de prendre leur turban, et de le remuer devant eux dans la forme d'un serpent : cette vue suffit pour obliger l'ennemi à précipiter sa retraite. Comme il arrive souvent aux mêmes peuples de rencontrer des lions dans leurs chasses

il est fort remarquable que leurs chevaux, quoique célèbres par leur vitesse, sont saisis d'une terreur si vive qu'ils deviennent immobiles, et que les chiens, non moins timides, se tiennent rampans aux pieds de leur maître ou de son cheval. Le seul expédient pour les Maures est de descendre et d'abandonner une proie qu'ils ne peuvent défendre; mais si le ravisseur est trop près; et qu'on n'ait pas le temps d'allumer du feu, seul moyen de l'effrayer, il ne reste qu'à se coucher par terre dans un profond silence. Le lion lorsqu'il n'est pas tourmenté par la faim passe gravement comme s'il était satisfait du respect qu'on a pour sa présence.

Le lion est d'une taille assez haute, souple et bien prise; ceux d'Afrique ne sont pas moins gros qu'un cheval barbe. Quoique la lionne n'ait que deux mamelles elle porte souvent quatre lionceaux, et quelquefois davantage : on assure qu'ils naissent les yeux ouverts. Lorsque les Maures en trouvent dans quelque antre ils ne manquent jamais de les porter aux Européens, qui s'empres- sent ordinairement de les acheter : si la lionne revient assez tôt pour courir après les ravisseurs ils lui jettent un de ses petits, et tandis qu'elle le porte à sa caverne ils ne perdent pas un moment pour s'échapper avec les autres.

Nos histoires, ainsi que celles des anciens, offrent quantité d'exemples de la générosité et de la clémence du lion ; Labat en rapporte deux

qu'il avait appris de plusieurs témoins. Le père Joseph Colombet, religieux jacobin, étant dans l'esclavage à Méquinez, résolut avec un de ses compagnons de se mettre en liberté par la fuite : comme ils connaissaient assez le pays ils espéraient de pouvoir se rendre à Larache, place qui appartient aux Portugais sur cette côte : ils trouvèrent le moyen de s'échapper, et ne marchant que la nuit ils se reposaient pendant le jour dans les bois, où ils se couvraient de feuilles de ronces pour se défendre de l'ardeur du soleil. Après deux jours de marche ils arrivèrent près d'un étang, seule eau qu'ils eussent rencontrée depuis leur départ; et le premier objet qui frappa leur vue fut un lion qui était fort près d'eux, et qui paraissait garder le bord de l'eau. Un moment de conseil sur un danger si pressant leur fit prendre le parti de se mettre à genoux devant ce terrible voisin, et d'une voix touchante ils lui firent le récit de leur infortune : le lion parut touché de leur humiliation; il s'éloigna volontairement à quelque distance, et leur laissa la liberté de boire. Le plus hardi ne balança point à s'approcher de l'étang, où il remplit son flacon, tandis que l'autre continuait ses prières : ils passèrent ensuite à la vue du lion sans qu'il fit le moindre mouvement pour leur nuire; et le jour d'après ils arrivèrent heureusement à Larache.

La seconde aventure s'était passée à Florence. Un lion du grand duc, étant sorti de la ména-

gerie, entra dans la ville, et y répandit beaucoup d'épouvante : entre les fugitifs il se trouva une femme qui portait son enfant dans ses bras, et qui dans l'excès de sa crainte le laissa tomber. Le lion s'en saisit, et paraissait prêt à le dévorer lorsque la mère, transportée du plus tendre mouvement de la nature, retourna sur ses pas au mépris du danger, se jeta aux pieds du lion, et lui demanda son enfant. Il la regarda fixement : ses cris et ses pleurs semblèrent le toucher ; enfin il mit l'enfant à terre, et se retira sans lui avoir fait le moindre mal. Si ces deux histoires sont vraies, comme en effet elles sont possibles, le malheur et le désespoir ont donc une expression qui se fait entendre des monstres les plus farouches ! Mais ce qu'il y a sans doute de plus admirable c'est ce mouvement aveugle et sublime qui précipite la mère sur les pas de l'animal féroce devant qui tout fuit, cet oubli de toute raison bien au-dessus de la raison même, et qui fait recourir cette femme désespérée à la pitié du monstre même, qui ne respire que la mort et le carnage : c'est bien là l'instinct des grandes douleurs, qui semblent toujours se persuader qu'on ne peut pas être inflexible.

Les Français du fort Saint-Louis avaient une belle lionne qu'ils gardaient enchaînée pour l'envoyer en France : cet animal fut atteint d'un mal à la mâchoire, qu'on prétend aussi dangereux pour son espèce que l'hydropisie de poitrine

pour la race humaine. N'étant plus capable de manger il fut bientôt réduit à l'extrémité, et les gens du fort, qui le crurent désespéré, lui ôtèrent sa chaîne, et jetèrent son corps dans un champ voisin. Il était dans cet état lorsque le sieur Compagnon, auteur du *Voyage de Bambouk*, l'aperçut à son retour de la chasse; ses yeux étaient fermés, sa gueule ouverte et déjà remplie de fourmis. Compagnon prit pitié de ce pauvre animal, et, s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gosier avec de l'eau, et lui fit avaler un peu de lait. Un remède si simple eut des effets merveilleux : la lionne fut rapportée au fort; on en prit tant de soin qu'elle se rétablit par degrés; mais, n'oubliant pas à qui elle était redevable d'un si grand service, elle conçut tant d'affection pour son bienfaiteur qu'elle ne voulait rien prendre que de sa main; et lorsqu'elle fut tout à fait guérie elle le suivait dans l'île avec un cordon au cou comme le chien le plus familier.

Tandis que le sieur Brue était directeur de la compagnie française au Sénégal on apporta dans l'île de Saint-Louis un troupeau entier de chèvres qu'on avait achetées des Maures. Il y avait dans le fort un beau lion qu'on y nourrissait soigneusement depuis plusieurs années : la vue de ce terrible animal inspira tant de frayeur aux chèvres qu'elles prirent toutes la fuite, à la réserve d'une seule qui, le regardant avec audace,

fit un pas en arrière, et s'avança vers lui les cornes baissées. Cette attaque fut répétée plusieurs fois : le lion pour éviter cet adversaire incommode se mit comme un chien entre les jambes du directeur. Mais il pouvait y avoir dans ce mouvement plus de pitié que de crainte ; car comment une chèvre pourrait-elle effrayer un lion ?

On nomme quelques animaux qui ne craignent pas de mesurer leurs forces avec lui, tels que le tigre et le sanglier. L'éléphant quoique redoutable par sa grosseur devient souvent sa proie. En 1695, dans un marais rempli de roseaux, proche de Maroc, on trouva un lion et un sanglier expirans des blessures qu'ils avaient reçues l'un de l'autre dans le même lieu. Les roseaux étaient abattus aux environs, et teints de leur sang.

L'attaque du lion paraît toujours délibérée : il ne s'avance pas directement vers sa proie, mais, faisant un circuit, et rampant même pour s'approcher, il s'élance ensuite lorsqu'il est à portée de fondre dessus d'un seul saut. Malgré cette férocité naturelle les lions s'apprivoisent facilement dans leur jeunesse ; il s'en trouve d'aussi doux et d'aussi caressans que des chiens.

Les Maures emploient la peau des lions pour faire des couvertures de lit ; en Europe on s'en sert pour les garnitures de selle et les sièges de carrosse.

Quelques voyageurs assurent que le lion est or-

dinairement accompagné d'un autre animal qui va pour lui à la chasse, et qui lui rapporte sa proie; il est du genre du chien; on le nomme aussi chakal : il est très commun entre le cap Boïador et Sierra-Léone, et en général dans toute l'Afrique.

On rencontre ces animaux en grand nombre dans les dunes qui ferment et bordent à l'orient le désert qu'on parcourt en voyageant par terre du Sénégal à Gorie. Le chakal est plus petit que le loup; il en a la férocité. Rusé comme le renard il a comme lui le museau effilé et pointu, et en chassant il aboie comme un chien. Les chakals ne marchent qu'en troupes nombreuses pour attaquer les bœufs, et une vingtaine se réunissent pour chasser les gazelles ou les antilopes. Les chakals mangent aussi les bêtes mortes. Leur poil est d'un roux sale; ils courent fort vite.

Un autre animal, que l'on a quelquefois confondu avec le chakal, est l'hyène : il est d'une férocité qui ne le cède qu'à celle de la panthère; il dévore tout ce qui se présente, hommes, animaux, surtout les vaches, les chevaux et les moutons. Au fort d'Akra, sur la côte d'Or, il vient pendant la nuit jusque sous les murs, y enlève des porcs, des brebis, et il pénètre quelquefois jusque dans l'étable. Pour détruire ces bêtes carnassières on a trouvé le moyen de disposer plusieurs fusils bien chargés, de manière qu'une corde qui soutient une pièce de viande

ne peut être ébranlée sans faire partir trois ou quatre coups qui mettent autant de balles dans la tête de l'animal : ce piège manque rarement. En 1700 Bosnan vit une hyène qui avait été tuée dans le même lieu , et sa grosseur était celle d'un mouton ; mais elle avait les jambes plus longues et d'une épaisseur proportionnée ; son poil était court et marqueté, sa tête grosse et plate, avec des dents dont la moindre était plus grosse que le doigt ; ses griffes n'étaient pas moins terribles, de sorte que toute sa force paraît consister dans ses griffes et ses dents.

Un de ces animaux, étant entré pendant la nuit près d'Akra dans la cabane d'un nègre, enleva une jeune fille, qu'il chargea sur son dos en se servant d'une pate pour la tenir ferme dans cette situation tandis qu'il marchait légèrement sur les trois autres : mais les cris de sa proie ayant éveillé quelques nègres elle fut délivrée par ceux qui se hâtèrent de la secourir. On ne lui trouva qu'une petite meurtrissure dans l'endroit où l'hyène l'avait serrée de sa pate.

Les tigres, ou plutôt les panthères, sur cette côte d'Afrique sont de la taille d'un grand lévrier. On prétend qu'elles sont beaucoup plus grandes dans l'Abyssinie. Leur peau forme un spectacle agréable pour la variété de ses taches et de ses couleurs : le poil en est doux et luisant ; elles ont la tête semblable à celle du chat, les yeux jaunes et féroces, le regard cruel et malin,

les dents fort pointues, la langue aussi rude qu'une pierre, et les muscles fort longs. Tous leurs mouvemens sont vifs et agiles comme ceux du chat : elles ont la queue longue, couverte d'un poil fort court, les jambes bien proportionnées, souples et fortes, et les pieds armés de griffes aiguës. Elles sont très voraces, et dans leur faim elles attaquent avec adresse les animaux beaucoup plus gros qu'elles, tels que l'éléphant et le taureau. Les nègres mangent sa chair et la trouvent bonne.

Brue, après avoir employé toutes sortes de moyens pour adoucir la férocité d'une panthère qu'il avait fait élever au fort Saint-Louis, eut un jour la curiosité d'éprouver comment un porc serait capable de se défendre contre cet animal : il en prit un des plus forts, et la panthère fut lâchée contre lui. Après une courte escarmouche le porc se retira dans un angle des murs du fort, où son ennemi fut long-temps sans pouvoir prendre sur lui le moindre avantage : enfin, se trouvant serré de plus près, il se mit à pousser des cris si furieux que tout le troupeau de porcs qu'on avait pris soin d'éloigner accourut à ce bruit sans que rien fût capable de l'arrêter ; et tous ensemble ils fondirent si brusquement sur la panthère qu'elle n'eut pas d'autre ressource pour se mettre à couvert que de sauter dans le fossé du fort, où les pores n'osèrent la suivre.

On a remarqué que les panthères d'Afrique n'at-

taquent jamais les blancs, c'est à dire les Européens, quoiqu'elles dévorent fort avidement les nègres. Elles sont plus cruelles et plus voraces que les lionnes : lorsqu'elles sont pressées par la faim elles entrent dans les villages ; elles enlèvent le premier animal qu'elles rencontrent, à la vue même des habitans, qu'elles dévorent quelquefois eux-mêmes. Il est difficile de se procurer des panthères vivantes parce que les nègres les tuent avec des flèches empoisonnées, et que dans les pièges mêmes où ils trouvent quelquefois le moyen de les prendre ils ne peuvent ou n'osent s'en saisir qu'après les avoir tuées à coups de flèche. Une panthère mortellement blessée ne laisse pas de fuir avec beaucoup de vitesse, et n'expire ordinairement que dans sa fuite.

Il se trouve sur la côte d'Or des panthères aussi grosses que des buffles ; on en distingue de quatre ou cinq sortes, dont la différence consiste dans leur grandeur et la disposition de leurs taches. Le nombre de ces animaux est incroyable dans cette contrée : lorsqu'ils trouvent assez de bêtes pour rassasier leur faim ils n'attaquent point les hommes ; sans quoi le pays de la côte d'Or serait bientôt sans habitans. Avec cette étrange férocité on ne laisse pas de les apprivoiser dans leur jeunesse, et l'on en voit d'aussi familiers que les chiens et les chats de l'Europe : Bosman en vit six de cette espèce à Elertina ; mais il observe que tôt ou tard ils reviennent à leur férocité ;

et qu'il ne faut jamais s'y fier sans précaution.

Le chat tigre ou serval tire son nom de ses taches noires et blanches qui lui donnent beaucoup de ressemblance avec le chat : il est de la forme des chats de l'Europe, mais trois ou quatre fois plus gros, et naturellement vorace ; il mange les rats, les souris, etc ; et si l'on excepte la grosseur il est fort peu différent de la panthère. M. le duc de Choiseul en avait un enchaîné dans une de ses antichambres.

Le léopard est agile et cruel ; cependant il n'attaque jamais les hommes à moins qu'il ne se trouve dans quelque lieu si étroit qu'il craigne de ne pouvoir s'échapper : dans ces occasions il se jette sur l'ennemi qu'il redoute ; il lui déchire le visage avec ses griffes ; il continue de lui arracher autant de chair qu'il en peut trouver jusqu'à ce qu'il le voie mort et sans mouvement. Il porte aux chiens une haine mortelle, et s'expose à tout pour dévorer ceux qu'il rencontre.

Les loups ressemblent entièrement à ceux de France, mais ils sont un peu plus gros et beaucoup plus cruels.

Il n'y a point de quadrupède connu qui puisse le disputer à l'éléphant pour la grosseur : on en trouve peu au nord du Sénégal ; mais les régions du sud en sont remplies : sa tête est monstrueuse, ses oreilles longues, larges et épaisses ; ses yeux, quoique fort grands, paraissent d'une petitesse extrême dans cette masse d'énorme grosseur.

Son nez est si épais et si long qu'il touche à terre ; on l'appelle *proboscide* ou *trompe* : il est charnu , nerveux , creusé en forme de tuyau , flexible et d'une force si singulière qu'il lui sert à briser ou à déraciner les petits arbres , à rompre les branches des plus gros , et à se frayer le passage dans les plus épaisses forêts ; il lui sert aussi à lever de terre sur son dos les plus lourds fardeaux : c'est par ce canal qu'il respire et qu'il reçoit les odeurs. Le nez de l'éléphant va toujours en diminuant depuis la tête jusqu'à l'extrémité , où il se termine par un cartilage mobile , avec deux ouvertures qu'il ferme à son gré. Sans ce présent de la nature il mourrait de faim ; car il a le cou si épais et si raide qu'il lui est impossible de le courber assez pour paître comme les autres animaux , aussi périt-il bientôt lorsqu'il est privé de cet utile instrument par quelque blessure. Sa bouche est placée au-dessous de sa trompe , dans la plus basse partie de sa tête , et semble jointe à sa poitrine. Sa langue est d'une petitesse qui n'a point de proportion avec la masse du corps. Il n'a dans les deux mâchoires que quatre dents pour broyer sa nourriture ; mais la nature l'a fourni pour sa défense de deux autres dents qui sortent de la mâchoire supérieure , et qui sont longues de plusieurs pieds : il se sert furieusement de ces deux armes. Ce sont les dents qui s'achètent et qui sont mieux connues sous le nom d'ivoire ou

de morfil ; leur grosseur est proportionnée à l'âge de l'animal : la partie qui touche la mâchoire est creuse ; le reste est solide et se termine en pointe. Comme les Européens paient ces dents assez cher c'est un motif qui arme continuellement les nègres contre l'éléphant : ils s'attroupent quelquefois pour cette chasse avec leurs flèches et leurs zagaies ; mais leur méthode la plus commune est celle des fosses , qu'ils creusent dans les bois , et qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guère se tromper à la trace des éléphants.

La chair de ces animaux est un mets délicieux pour les nègres , surtout lorsqu'elle commence à se corrompre ; un bon éléphant en fournit presque autant que quatre ou cinq bœufs ; la mesure ordinaire de ceux d'Afrique est de neuf ou dix pieds de long sur onze ou douze de hauteur. On en distingue plusieurs sortes ; mais cette différence vient moins de leur forme que des lieux qu'ils habitent : les éléphants qui se retirent dans les cantons déserts et montagneux sont plus féroces et plus adroits que les autres ; ceux qui vivent dans les plaines sont moins intraitables parce qu'ils sont accoutumés à la vue des hommes. Ceux du Sénégal ne s'éloignent guère des habitations et des terres cultivées , et seraient encore plus familiers si les fréquentes attaques des nègres ne les rendaient inquiets et défiants ; cependant il n'arrive guère qu'ils

insultent les hommes s'ils ne sont insultés les premiers.

Quoique la grosseur des éléphants fasse juger qu'ils doivent être pesans dans leur marche et dans leur course ils marchent et courent fort légèrement : leur pas ordinaire égale celui de l'homme le plus agile ; leur course est beaucoup plus prompte ; mais il est rare de voir un éléphant courir. Avec un ventre pendant, un dos courbé, des jambes fort épaisses et des pieds de douze ou quinze pouces de diamètre ils ne peuvent aimer beaucoup le mouvement. Leurs pieds sont couverts d'une peau dure et épaisse qui s'étend jusqu'à l'extrémité de leurs ongles. L'éléphant d'Afrique est presque noir comme ceux de l'Asie ; sa peau est dure et ridée, avec quelques poils longs et raides qui sont répandus par intervalle et sans aucune continuité ; sa queue est longue et semblable à celle du taureau, mais nue, à l'exception de quelques poils qui se rassemblent à l'extrémité, et qui lui servent à se délivrer des mouches. Sa peau est en beaucoup d'endroits à l'épreuve de la balle. On s'est persuadé fausement qu'il n'a point de jointures aux pieds, et qu'il lui est impossible par conséquent de se lever et de se coucher ; cette erreur vulgaire est détruite par le témoignage de tous les voyageurs : mais il a un défaut moins connu, qui est de se tourner difficilement de la droite à la gauche : les nègres, qui l'ont reconnu par des expériences

fréquentes, en tirent beaucoup d'avantage pour l'attaquer en plein champ.

Plusieurs naturalistes assurent que les femelles de ces animaux portent leurs petits dix-huit mois, d'autre trente-six; mais rien n'est plus incertain, et l'on ne peut espérer d'en être aisément informé parce que les éléphants privés ne produisent point; d'autres assurent aussi que les éléphants voient et marchent aussitôt qu'ils sont nés, et que les femelles les nourrissent de leur lait pendant sept à huit ans : simples conjectures qui n'ont aucune autorité pour fondement.

L'éléphant a peu d'embarras pour sa nourriture; il se nourrit d'herbe comme les taureaux et les vaches; si l'herbe lui manque il mange des feuilles et des branches d'arbres, des roseaux, des joncs, toutes sortes de fruits, de grains et de légumes; dans une faim pressante il mange quelquefois de la terre et des pierres; mais on a remarqué que cette nourriture lui cause bientôt la mort. D'ailleurs il souffre patiemment la faim, et l'on assure qu'il peut passer huit ou dix jours sans aucun aliment; cependant il mange beaucoup lorsqu'il est dans l'abondance, témoin les dommages qu'il cause aux plantations des nègres : un seul de ces animaux consomme dans un jour ce qui suffirait pour nourrir trente hommes pendant une semaine sans compter les ravages qu'il fait avec ses pieds, aussi les nègres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leurs champs : ils y

font la garde pendant le jour ; ils y allument des feux pendant la nuit. Le tabac enivre quelquefois les éléphants , et leur fait faire des mouvemens fort comiques ; quelquefois leur ivresse va jusqu'à tomber endormis. Les nègres ne manquent point ces occasions de les tuer , et se vengent sur leurs cadavres de tous les maux qu'ils en ont reçus. Les éléphants boivent de l'eau , mais ils ne manquent jamais de la troubler avec les pieds comme le chameau.

Ils ont quantité d'ennemis qui les exposent à des combats fréquens , et dont ils deviennent fort souvent la proie ; ce sont les lions , les panthères et les serpens , sans compter les nègres : le plus redoutable est la panthère ; elle saisit l'éléphant par la trompe et la déchire en pièces.

Les éléphants s'attroupent ordinairement au nombre de cinquante ou soixante ; on en rencontre souvent des troupeaux dans les bois ; mais ils ne nuisent à personne lorsqu'ils ne sont point attaqués.

Ils sont en si grand nombre au long de la Gambie qu'on aperçoit de tous côtés leurs traces ; les roseaux et les bruyères où ils aiment à se retirer laissent voir ordinairement la moitié de leur corps à découvert. Les deux dents qui nous donnent l'ivoire sortent de la mâchoire d'en haut quoique les peintres nous les représentent dans la situation opposée ; c'est avec ces puissantes armes que les éléphants arrachent les arbres ;

mais il arrive aussi quelquefois qu'elles se brisent; de là vient qu'on trouve si souvent des fragmens d'ivoire dispersés dans les terres. On prétend qu'ils sont si légers à la course qu'un éléphant blessé de trois coups de fusil, et qu'on trouva mort le jour d'après dans les bois, ne laissa pas de surpasser la vitesse des chevaux.

Il ne faut jamais attaquer l'éléphant dans un lieu où il a la liberté de se tourner : sa trompe est terrible, et l'ennemi qu'il saisit dans sa fureur ne peut éviter d'être écrasé. La femelle ne porte qu'un petit à la fois, et le nourrit avec de l'herbe et des feuilles. Les éléphants entrent souvent dans les villages pendant la nuit; s'ils rencontrent quelques nègres ils ne passent pas moins tranquillement; mais quand le hasard les fait heurter contre les cabanes ils les renversent sans peine.

Il est très difficile de les blesser mortellement à moins qu'ils ne soient frappés entre les yeux et les oreilles, encore la balle doit-elle être de fer; car la peau de l'éléphant résiste au plomb comme un mur, et contre l'endroit même que le fer perce une balle de plomb tombe entièrement aplatie.

Les nègres assurent que jamais l'éléphant n'insulte les passans dans un bois; mais que s'il est tiré et manqué il devient farieux.

Au mois de décembre 1700, à six heures du matin, un éléphant s'approcha de la Mina, sur la

côte d'Or, marchant à pas mesurés au long du rivage, sous le mont de San-lago : quelques nègres allèrent au-devant de lui sans armes pour le tromper par des apparences tranquilles; il se laissa environner sans défiance, et continua de marcher au milieu d'eux. Un officier hollandais, qui s'était placé sur la pente du mont, le tira d'assez près, et le blessa au-dessus de l'œil : cette insulte ne fit pas doubler le pas au fier animal; il continua de marcher les oreilles levées en paraissant faire seulement quelques menaces aux nègres qui continuaient de le suivre, mais entré les arbres qui bordaient la route; il s'avança jusqu'au jardin hollandais et s'y arrêta. Le directeur général, accompagné d'un grand nombre de facteurs et de domestiques, se rendit au jardin, et le trouva au milieu des cocotiers, dont il avait déjà brisé neuf ou dix avec la même facilité qu'un homme aurait à renverser un enfant : on lui tira aussitôt plus de cent balles qui le firent saigner comme un bœuf qu'on aurait égorgé; cependant il demeura sur ses jambes sans s'émouvoir. La confiance qu'on prit à cette tranquillité coûta cher au nègre du directeur : s'étant imaginé qu'il pouvait badiner avec un animal si doux il s'approcha de lui par derrière, et lui prit la queue; mais l'éléphant punit sa hardiesse d'un coup de trompe, et, l'attirant à lui, il le soula deux ou trois fois sous ses pieds; ensuite, comme s'il n'eût point été satisfait de cette

vengeance, il lui fit dans le corps avec ses dents deux trous où le poing d'un homme aurait pu passer. Après lui avoir ôté la vie il tourna la tête d'un autre côté sans marquer d'attention pour le cadavre ; et deux autres nègres s'étant avancés pour l'emporter il les laissa faire tranquillement.

Il passa plus d'une heure dans le jardin, jetant les yeux sur les Hollandais, qui étaient à couvert sous des arbres à quinze ou seize pas de lui : enfin, la crainte d'être forcés dans cette retraite leur fit prendre le parti de se retirer, heureux de n'être pas poursuivis hors du jardin par l'animal, contre lequel ils n'auraient pu trouver la moindre ressource. Ils avaient à se reprocher de n'avoir point apporté d'autre poudre et d'autres balles que la charge de leurs fusils ; mais le hasard conduisit l'éléphant par une autre porte, qu'il renversa dans son passage quoiqu'elle fût de deux rangs de briques. Il ne sortit pas néanmoins par l'ouverture ; mais, forçant la haie du jardin, il gagna lentement la rivière pour laver le sang dont il était couvert, ou pour se rafraîchir. Ensuite retournant vers quelques arbres il y brisa plusieurs tuyaux d'un aqueduc et quelques planches destinées à la construction d'une barque. Les Hollandais avaient eu le temps de se rassembler avec des munitions ; ils renouvelèrent leur charge, et le firent tomber à force de coups. Sa trompe, qui fut coupée aussitôt, était si dure et si épaisse qu'il fallut plus de soixante-

dix coups pour la séparer du corps. Cette opération dut être fort douloureuse pour l'éléphant, car après avoir essuyé tant de balles sans pousser un seul cri il se mit à rugir de toute sa force. On le laissa expirer sous un arbre, où il s'était traîné avec beaucoup de peine, ce qui confirme l'opinion établie parmi les nègres que les éléphants à l'approche de leur mort se retirent s'ils le peuvent sous un arbre ou dans un bois.

Aussitôt qu'il fut mort les nègres tombèrent en foule sur son cadavre, et coupèrent autant de chair qu'ils en purent emporter. On trouva que d'un si grand nombre de coups il en avait reçu peu de mortels; quantité de balles étaient restées entre la peau et les os. On cite pourtant l'exemple d'un Anglais qui tirant un éléphant de son canot sur le bord de la Gambie le tua d'une seule balle de plomb; mais cet exemple rare prouverait seulement qu'il y a dans l'éléphant comme dans presque tous les animaux tel endroit où la blessure est facilement mortelle: dans ceux que la nature a le mieux cuirassés on peut trouver le défaut des armes.

L'éléphant n'est pas moins admirable par sa docilité et son intelligence que par sa grosseur: il vit l'espace de cent cinquante ans; sa couleur s'embellit en vieillissant.

On raconte plusieurs preuves de l'esprit des éléphants; Buffon en a réuni plusieurs exemples dans son *Histoire naturelle*, que l'on peut consulter.

Le buffle est un autre animal des mêmes contrées : il est plus gros que le bœuf ; son poil est noir, court et fort rude, mais si clair qu'on découvre aisément la peau ; elle est brune et poreuse. La tête du buffle est petite à proportion du corps, maigre et pendante ; ses cornes sont longues, noires courbées, avec la pointe ordinairement tournée en dedans ; il est dangereux, surtout dans sa colère et lorsqu'il est irrité par quelque insulte. Comme sa course est fort prompte, s'il atteint la personne qu'il poursuit il la foule aux pieds ; il l'écrase jusqu'à ce qu'il ne lui trouve plus de respiration. Plusieurs nègres ont échappé à sa fureur en se contraignant long-temps pour retenir leur haleine. Il a les yeux grands et le regard terrible, les jambes courtes, le pied ferme ; son mugissement est capable d'effrayer. Il mange peu et travaille beaucoup. On s'en sert en Italie pour labourer la terre et pour tirer les voitures. Son tempérament est si chaud qu'au milieu de l'hiver il cherche l'eau et s'y plaît beaucoup. Sa chair est coriace et peu estimée, ce qui n'empêche pas qu'elle ne se vende dans les boucheries de Rome.

Dans plusieurs parties du continent, surtout dans les bois et les montagnes, on voit des vaches sauvages qui craignent beaucoup l'approche des hommes ; elles sont ordinairement de couleur brune, avec de petites cornes noires et poin-

tues; elles multiplient prodigieusement, et le nombre en serait infini si les Européens et les nègres ne leur faisaient sans cesse la guerre.

Jobson nous apprend qu'outre les buffles on trouve une quantité de sangliers sur la Gambie : leur couleur est un bleu foncé; ils sont armés de larges défenses, et fournis d'une longue queue touffue qu'ils tiennent presque toujours levée. Les habitans parlent beaucoup de leur hardiesse et de leur férocité; ils les tuent pour prendre leur peau, qu'ils apportent aux comptoirs anglais. Jobson en vit une de quatorze pieds de longueur, brune et rayée de blanc.

On trouve sur le Sénégal et sur la Gambie de grands troupeaux de gazelles ou d'antilopes : cet animal est de la taille d'un petit chevreuil; il a le poil court et de couleur fauve, les fesses et le ventre blancs, la queue courte et noire; ses cornes sont noires, aplaties sur les côtés, recourbées en lyre; à un pouce de la pointe elles se dirigent brusquement en devant; leurs jambes sont longues, fines et nerveuses, celles de devant sont garnies de brosses; ses yeux sont très grands, entourés d'un cercle noir. Les gazelles sont farouches et timides; le moindre bruit les met en fuite; leur vitesse et leur légèreté sont sans égales. Leur chair est bonne à manger.

Les cerfs et les biches ne sont pas moins communs dans le même pays : ils viennent en troupeaux fort nombreux des régions qui sont au

nord du Sénégal pour chercher des pâturages au sud de cette rivière. Les nègres leur font payer ce secours bien cher : ils attendent que l'herbe commence à sécher, ce qui arrive au mois de mars ou d'avril, et, mettant le feu à ces espèces de forêts, ils contraignent tous ces animaux, dont elles sont remplies, de gagner le bord de la rivière pour se sauver à la nage : là d'autres nègres les attendent en grand nombre, et ne manquent pas d'en faire une sanglante boucherie. Ils font sécher la chair après l'avoir salée, et vendent les peaux aux Européens.

Quelques voyageurs ont prétendu que dans le voisinage du cap Vert on trouve un animal que les habitans nomment *bomba*, et les Européens *capiverd* : c'est une erreur ; le *capiverd* ou *cabiai* est particulier à l'Amérique méridionale.

Les singes de différentes espèces sont innombrables dans les pays arrosés par le Sénégal et la Gambie jusqu'à Sierra-Léone : ils paraissent en troupes de trois ou quatre mille, rassemblés chacun dans leur espèce. On prétend qu'ils forment des républiques où la subordination est fort bien observée, et qu'ils voyagent en bon ordre sous des chefs : ce sont ordinairement les mâles vigoureux, les individus les plus robustes qui sont à la tête de la troupe. On ajoute que les femelles portent leur petit sous le ventre quand elles n'en ont qu'un ; mais que si elles en ont deux elles chargent le second sur le dos, et que leur

arrière-garde est toujours composée d'un certain nombre des plus gros. Il est certain qu'ils sont d'une hardiesse extrême. Jobson, voyageant sur la rivière, était surpris de leur témérité à se présenter sur les arbres, à secouer les branches et à menacer les Anglais avec des cris confus, comme s'ils eussent été fort offensés de les voir. Pendant la nuit on entendait quantité de voix qui semblaient parler toutes ensemble, et qu'une voix plus forte, qui prenait le dessus, réduisait ensuite au silence. Jobson remarqua aussi dans quelques endroits fréquentés par ces animaux une sorte d'habitations composées de branches entrelacées, qui pouvaient servir du moins à les garantir de l'ardeur du soleil. Les nègres mangent fort avidement la chair des singes. Quelques-uns de ces singes aiment beaucoup à mordre et à déchirer, aussi les nègres du Sénégal qui voient les Français rechercher ces animaux leur apportent des rats en cage, en les assurant qu'ils sont plus méchants encore, et qu'ils mordent mieux que les singes.

On ne peut s'imaginer les ravages que ces pernicieux animaux causent dans les champs de nègres lorsque le millet, le riz et les autres grains sont dans leur maturité : ils se joignent quarante ou cinquante pour entrer dans un lougan ; un des plus vieux se place en sentinelle au sommet de quelque arbre tandis que les autres font la moisson. S'il aperçoit quelque nègre il se met à pousser des cris furieux : toute la troupe, avertie

par ce signal , se retire avec son butin en sautant de branche en branche avec une merveilleuse agilité. Les femelles chargées de leurs petits n'en sont pas moins légères. Les jeunes s'apprivoisent aisément ; la plus sûre méthode pour les prendre est de les blesser au visage parce qu'y portant les mains dans le premier sentiment de la douleur ils lâchent la branche qui les soutient , et tombent ordinairement au pied de l'arbre. On s'engagerait dans un détail infini si l'on voulait décrire toutes les différentes espèces de singes qui se trouvent depuis Arguin jusqu'à Sierra-Léone : leurs bandes vivent séparées dans les cantons qu'elles se sont appropriées ; ce sont en général des guenons , des macaques , des babouins ; on y trouve principalement des patas , des blancs-nez , la diane , le mandrill , la guenon à camail , le callitriche ou singe vert ; enfin on y voit même l'orang-outang chimpanzee , ou harris , ou quojas morrou. Ces espèces sont la plupart méchantes , indociles , malpropres.

Il se trouve des porcs-épics et des civettes sur la Gambie , et ces espèces d'animaux font une guerre cruelle à la volaille. Les civettes sont en grand nombre entre le Sénégal et le mont Atlas , aussi bien que dans le royaume de Quodia , au-dessus de Sierra-Léone : la civette a le museau pointu , de petits yeux , de petites oreilles , des moustaches comme celles du chat , une peau marquetée de blanc et noir , entremêlée de quel-

ques raies jaunes, une queue longue et touffue comme celle du renard ; elle est farouche, vorace et cruelle ; ses morsures sont fort dangereuses. On prend les civettes au piège et dans des trappes ; on les garde dans des cages de bois, et pour nourriture on leur donne de la chair crue bien hachée.

Le prix de cet animal consiste dans une matière épaisse et huileuse qui se ramasse dans une petite bourse : elle est profonde d'environ trois doigts, et large de deux et demi ; elle contient plusieurs glandes qui renferment la matière odoriférante qu'on fait sortir en la pressant. Pour la tirer on agite l'animal avec un bâton jusqu'à ce qu'il se retire dans un coin de la cage ; on lui saisit la queue, qu'on tire assez fort au travers des barreaux. L'animal se raidit en pressant la cage de ses deux pieds de derrière : on profite de cette posture pour lui passer au-dessous du ventre un bâton qui le rend immobile ; il est aisé alors de faire entrer une petite cuiller dans l'ouverture du sac, et, pressant un peu la membrane, on en fait sortir le musc qu'il contient.

Cette opération ne se renouvelle pas tous les jours parce que la matière n'est pas assez abondante, surtout lorsque l'animal est renfermé ; on y revient seulement une fois ou deux en trois jours, et l'on en tire chaque fois une dragme et demie de musc, ou deux dragmes au plus. Dans les premiers momens il est d'un blanc grisâtre, mais

il prend bientôt une couleur plus brune; l'odeur en est douce et agréable à quelque distance, mais trop forte de près, et capable même de nuire à la tête, aussi les parfumeurs sont-ils obligés de l'adoucir par des mélanges.

La plus grande partie du musc vient de Hollande, et de là passe en France et en Angleterre. On nourrit la civette d'œufs et de lait, ce qui rend le musc beaucoup plus blanc que celui d'Afrique et d'Asie, où elle ne vit que de chair. Au Caire comme en Hollande ce sont les Juifs qui se mêlent particulièrement de ce commerce.

Les lièvres et les lapins des mêmes contrées ressemblent entièrement à ceux d'Europe, et n'y sont pas moins en abondance.

Les Maures et les nègres qui vivent entre le Sénégal et la Gambie sont fort bien pourvus de chevaux; on voit aux seigneurs du pays des barbes d'une beauté extraordinaire et d'un grand prix : les Maures entendent parfaitement ce commerce; au lieu d'avoine ils nourrissent leurs chevaux avec de l'herbe et du maïs broyé; s'ils veulent les engraisser ils réduisent le maïs en farine, dans laquelle ils mêlent du lait : ils les font boire rarement. Le grand défaut de leurs chevaux est de n'avoir pas de bouche.

Le Sénégal et le pays de la Gambie produisent beaucoup d'ânes. Toutes sortes de bestiaux y sont dans la même abondance : les bœufs y sont gros, robustes, gras et de très bon goût; les va-

ches sont petites, mais charnues et fortes; elles donnent beaucoup de lait, et dans plusieurs cantons elles servent de monture; à Bissao elles tiennent lieu de chevaux, et leur pas est fort doux.

Les moutons sont aussi en très grand nombre : on en distingue deux sortes, les uns couverts de laine, comme ceux de l'Europe, mais avec des queues si grosses, si grasses et si pesantes que les bergers sont obligés de les soutenir sur une espèce de petit chariot pour aider l'animal à marcher : lorsqu'on les a déchargées de leur graisse extérieure elles passent pour un aliment fort délicat. Les moutons de la seconde sorte sont revêtus de poil comme les chèvres; ils sont plus gros, plus forts et plus gras que les premiers; quelques-uns ont jusqu'à six cornes de différentes formes; leur chair est tendre et de bon goût.

Les chiens sont ici fort laids, la plupart sans poil; avec des oreilles de renard : ils n'aboient jamais; leur cri est un véritable hurlement, et les chiens étrangers qu'on amène dans le pays prennent peu à peu la même voix. Les nègres mangent leur chair, et la préfèrent à celle de tout autre animal; mais ils n'apportent aucun soin pour les faire multiplier.

Le guana, qui est une espèce de lézard, est fort commun sur le Sénégal et la Gambie : il ressemble au crocodile, mais il est beaucoup plus petit, et sa grandeur est rarement de plus d'une

aune. Les nègres le mangent ; plusieurs Européens qui en ont fait l'essai le trouvent aussi bon que le lapin. Barbot rapporte que non seulement cet animal fréquente les combets ou huttes des nègres , mais qu'il leur est fort incommode pendant la nuit , et que dans leur sommeil il prend plaisir à leur passer sur le visage. On prétend que sa morsure est dangereuse, non qu'il ait une qualité venimeuse , mais parce que l'animal ne quitte jamais prise jusqu'à la mort , et qu'il n'est pas aisé de le tuer par les moyens ordinaires : cependant l'expérience en a fait découvrir un qui est facile et sans danger ; il suffit de lui enfoncer dans les narines un tuyau de paille : on en voit sortir quelques gouttes de sang , et l'animal , levant la mâchoire d'en haut , expire aussitôt. Ses pieds sont armés de cinq griffes aiguës , qui lui servent à grimper sur les arbres avec une agilité surprenante : s'il est attaqué il se défend avec sa queue. Quand sa chair est bien préparée on ne la distinguerait pas de celle d'un poulet , ni pour la couleur ni pour le goût. Les nègres le surprennent lorsqu'il est endormi sur quelque branche d'arbre , et s'en saisissent avec un lacet qu'ils attachent au bout d'une gaule.

On trouve des caméléons dans les pays qui bordent le Sénégal et la Gambie : cet animal , qui est une espèce de lézard , se nourrit de mouches et d'insectes. Les anciens naturalistes le faisaient vivre de l'air : il darde une langue de sept à huit

pouces, c'est à dire de la longueur de son corps; elle est couverte d'une matière glutineuse qui arrête tout ce qui la touche. Lorsqu'il est endormi il paraît presque toujours d'un jaune luisant : il a les yeux très beaux, et placés de manière que de l'un il peut regarder en haut, et de l'autre en bas. Les caméléons ordinaires ne sont pas plus gros que la grenouille, et sont généralement couleur de souris; mais il y en a de beaucoup plus gros.

De Bruyn dans ses voyages au Levant a donné la plus parfaite description qu'on ait encore vue du caméléon, avec une figure de la même exactitude. Il trouva l'occasion à Smyrne de se procurer quelques-uns de ces animaux, et, voulant découvrir combien de temps ils peuvent vivre, il en gardait soigneusement quatre dans une cage : quelquefois il leur laissait la liberté de courir dans sa chambre et dans la grande salle de la maison qu'il habitait; la fraîcheur du vent de mer semblait leur donner plus de vivacité; ils ouvraient la bouche pour recevoir l'air frais. Jamais De Bräyn ne les vit boire ni manger, à la réserve de quelques mouches qu'ils semblaient avaler avec plaisir. Dans l'espace d'une demi-heure il voyait leur couleur changer trois ou quatre fois sans aucune cause extraordinaire à laquelle il pût attribuer cet effet. Leur couleur habituelle est le gris, ou plutôt un souris pâle; mais les changemens les plus fréquens sont en un

beau vert tacheté de jaune. Quelquefois le caméléon est marqué de brun sur tout le corps et sur la queue ; d'autres fois c'est de brun qu'il paraît entièrement couvert : sa peau est fort mince, et probablement transparente ; mais c'est une erreur de s'imaginer qu'il prenne toutes les couleurs qui se trouvent près de lui ; il y a des couleurs qu'il ne prend jamais , telles que le rouge ; cependant De Bruyn confesse qu'il lui a vu quelquefois recevoir la teinture des objets les plus proches. Il lui fut impossible de conserver plus de cinq mois en vie ceux dont il voulait éprouver la durée ; la plupart moururent dès le quatrième mois.

Si le caméléon descend de quelque hauteur il avance fort soigneusement un pied après l'autre en s'attachant de sa queue à tout ce qu'il rencontre en chemin : il se soutient de cette manière aussi long-temps qu'il trouve quelque assistance ; mais lorsqu'elle lui manque il tombe aussitôt à plat. Sa marche est fort lente.

Bosman trouva de la différence entre les caméléons de Smyrne et ceux de Guinée ; dans le second de ces pays ils vivent autant d'années que de mois dans le premier ; à la vérité ceux qui lui servirent à vérifier cette expérience étaient souvent mis dans le jardin sur un arbre , où ils demeureraient quelque temps à l'air ; on sait d'ailleurs qu'on en a apporté de vivans en Europe.

Le même auteur ajoute , sur ses propres ob-

servations, que tous les animaux ovipares, tels que le lézard, le caméléon, le guana, les serpents et les tortues, n'ont pas leurs œufs couverts d'une écaille, mais d'une peau épaisse et pliable.

Les insectes sont en fort grand nombre dans tous les cantons de l'Afrique : des armées de sauterelles infestent souvent l'intérieur des terres, obscurcissent l'air dans leur passage, et détruisent tout ce qu'il y a de verdure dans les lieux où elles s'arrêtent sans laisser une seule feuille aux arbres ; elles sont ordinairement de la grosseur du doigt, mais plus longues, et leurs dents sont fort pointues ; leur peau est rouge et jaune, quelquefois tout à fait verte. Les Maures et les nègres s'en nourrissent ; mais cet aliment ne les dédommage pas de la famine qu'elles apportent souvent dans les pays qu'elles ravagent.

On voit quantité de mouches d'une forme extraordinaire : dans la saison des pluies il en naît des multitudes que les nègres nomment *ghelle* ; elles ont la tête grosse et large sans aucune apparence de bouche. Les nègres les mangent, car les nègres mangent tout.

Les pays qui bornent la Gambie sont infectés d'une sorte de punaises qui causent de grands ravages. On n'est pas moins incommodé d'une prodigieuse multitude de fourmis blanches, qui se répandent par des voies singulières : elles s'ouvrent sous terre une route imperceptible et voûtée avec beaucoup d'art, par laquelle des lé-

gions entières se rendent en fort peu de temps au lieu qui renferme leur proie; il ne leur faut que douze heures pour faire un conduit de cinq ou six toises de longueur : elles dévorent particulièrement les draps et les étoffes , mais les tables et les coffres ne sont pas plus à l'épreuve de leurs dents; et, ce qu'on aurait peine à croire si on ne le vérifiait tous les jours, elles trouvent le moyen de ronger l'intérieur du bois sans altérer la superficie, de sorte que l'œil est trompé aux apparences. Le soleil est leur ennemi; non seulement elles fuient sa lumière, mais elle meurent lorsqu'elles y sont exposées trop long-temps. La nuit leur rend toute leur force. Les Européens pour conserver leurs meubles sont obligés de les élever sur des piédestaux, de les enduire de goudron et de les faire souvent changer de place.

Il y a dans les bois un grosse mouche verte dont l'aiguillon tire du sang comme une lancette; mais la plus grande peste du pays est une espèce de cousins, que les Portugais nomment *mousquites*, qui se répandent dans l'air à millions vers le coucher du soleil. Les nègres sont obligés d'entretenir constamment du feu dans leurs huttes pour chasser ces incommodés animaux par la fumée.

Les bois sont remplis de termès, sorte de fourmis d'une grosseur extraordinaire : elles bâtissent leurs nids ou leurs ruches de terre grasse en

forme pyramidale, les élèvent à la hauteur de six ou sept pieds, et les rendent aussi fermes qu'un mur de plâtre. Ces animaux sont blancs; ils ont le mouvement fort vif; leur grosseur ordinaire est celle d'un grain d'avoine, et leur longueur à proportion. La plupart de leurs édifices ont quatorze ou quinze pieds de circonférence, avec une seule entrée, qui est à peu près au tiers de sa hauteur : la route pour y monter est tortueuse. A quelque distance on les prend pour de petites cabanes de nègres. Sur le Sénégal il se trouve de petites fourmis rouges d'une nature fort venimeuse.

Il n'y a point de pays, surtout vers la Gambie qui ne soit peuplé d'abeilles, aussi le commerce de la cire y est-il considérable parmi les nègres : ils nomment *komobasse* les mouches qui produisent le miel; ces petits animaux habitent le creux des arbres, et s'effraient peu de l'approche des hommes.

Moore dit que les Mandingues sur la Gambie ont des ruches de paille comme celle d'Angleterre; qu'ils y mettent un fond de planches, et qu'ils les attachent aux branches des arbres : lorsqu'ils veulent recueillir ce qu'elles contiennent ils étouffent les abeilles; ils prennent les rayons, les pressent pour en tirer le miel, dont ils font une sorte de vin; font bouillir la cire, et la coulent pour en faire des pains, qui pèsent ordinairement depuis vingt jusqu'à cent vingt livres. C'est le

pays de Cachao qui en produit la plus grande quantité.

Les grenouilles de la Gambie sont beaucoup plus grosses que celles d'Angleterre : dans la saison des pluies elles font pendant la nuit un bruit qui ressemble dans l'éloignement à celui d'une meute de chiens. On trouve dans les mêmes lieux des scorpions fort gros, dont la blessure est mortelle si le remède est différé. En 1733 Moore vit à Brouko un scorpion long de douze pouces.

Entre plusieurs espèces de serpens il y en a dont la morsure est sans remède : ce ne sont pas les plus gros qui sont les plus dangereux. Dans le royaume de Cayor ils vivent si familièrement parmi les nègres que sans nuire même aux enfans ils viennent à la chasse des rats et des poulets jusque dans les rues : s'il arrive qu'un nègre soit mordu un peu de poudre à tirer, brûlée aussitôt sur la blessure, est un remède qui réussit toujours. On voit des serpens de quinze ou vingt pieds de longueur et d'un pied et demi de diamètre. Il y en a de si verts qu'il est impossible de les distinguer de l'herbe ; d'autres sont tout à fait noirs ; ils passent pour les plus venimeux. On en trouve de marquetés ; les nègres assurent qu'il y en a de rouges, dont la blessure est mortelle. La nation des Sérères les mange avec quelques précautions ; les aigles en font aussi leur proie. Sur la rivière de Courbali on voit des serpens de trente pieds qui avalent un bœuf entier.

On les décrira plus bas. Les nègres de la Gambie parlent de quelques serpens qui ont une crête sur la tête, et qui chantent comme le coq; d'autres suivant eux ont deux têtes qui sortent du même cou; mais Moore en décrivant ces animaux confesse qu'il n'en parle que sur le témoignage d'autrui.

Les chenilles du pays sont aussi grandes que la main, d'une figure extrêmement hideuse. On y voit deux sortes de vers, également incommodes: les premiers se nomment chiques, et pénètrent ou s'engendrent dans les mains et dans la plante des pieds; s'ils y font une fois des œufs il devient impossible de les extirper. Les autres sont produits par le mauvais air, et se logent dans la chair en divers endroits du corps: ils y acquièrent souvent jusqu'à cinq pieds de longueur. Nous en avons déjà parlé.

L'air, quoique sujet à des chaleurs si excessives, et troublé par tant de révolutions, n'a pas moins d'habitans en Afrique que la terre et les rivières; il n'y a point de pays où les oiseaux soient en plus grand nombre ni dans une plus grande variété. On a déjà décrit l'autruche, la spatule, le flamant, le calao à l'occasion des cantons où chacune de ces espèces se trouve plus particulièrement; il reste à parler de ceux qui sont communs à toutes les parties de cette division, et qu'on n'a fait que nommer sans aucune description.

Celui qui se présente le premier est le pélican,

oiseau assez commun sur les bords du Sénégal et de la Gambie : c'est l'*Onocratalus* des anciens. Les Français du Sénégal lui ont donné le nom de *grand gosier* : il a la forme, la grosseur et le port d'une grosse oie, avec les jambes aussi courtes. Ce qui le distingue le plus est un sac qu'il a sous le cou : lorsque ce sac est vide à peine s'aperçoit-il ; mais lorsque l'animal a mangé beaucoup de poissons il s'enfle d'une manière surprenante, et l'on aurait peine à croire la quantité d'alimens qu'il contient. La méthode du pélican est de commencer d'abord par la pêche : il remplit son sac du poisson qu'il a pris, et, se retirant, il le mange à loisir. Quelques voyageurs prétendent que ce sac bien étendu peut contenir un seau d'eau : Le Maire lui donne le nom de *jabot*, et raconte que le pélican avale des poissons entiers de la grosseur d'une carpe moyenne.

On trouve de tous les côtés des faucons aussi gros que nos gerfauts, qui sont capables, suivant le récit des nègres, de tuer un daim en s'attachant sur sa tête, et le battant de leurs ailes jusqu'à ce que les forces lui manquent. On voit aussi une sorte d'aigles bâtards, et plusieurs espèces de milans et de buses : la peau d'une espèce particulière de buse jette une odeur de musc comme celle du crocodile.

Vers le Sénégal on donne le nom d'*autruche volante* à l'outarde : cet oiseau est de la taille d'un cop d'Inde ; ses jambes et son cou ressemblent à

ceux de l'autruche ; sa tête est grosse et ronde , son bec court , épais , fort ; il est couvert de plumes brunes et blanches ; ses ailes sont larges et fermes. Il a quelque peine à prendre l'essor ; mais lorsqu'une fois il s'élève il vole fort haut et fort long-temps.

Près de Boucar, sur le Sénégal, on voit l'oiseau royal, qui se nomme en anglais *comb bird*, ou le peigné : il est de la grosseur d'un coq d'Inde ; son plumage est gris, rayé de noir et de blanc ; il a de fort longues jambes ; sa hauteur est de quatre pieds ; il se nourrit de poissons. Il marche aussi gravement que les Espagnols en levant pompeusement sa tête, qui est couverte, au lieu de plumes, d'une sorte de poil doux de la longueur de quatre ou cinq doigts : cette chevelure descend des deux côtés ; la pointe en est frisée, ce qui a fait donner le nom de *peigné* à l'animal ; mais sa plus grande beauté est dans sa queue, qui ressemble à celle d'un coq d'Inde. La partie supérieure est d'un noir de jais fort brillant, et le bas aussi blanc que l'ivoire : on en fait des éventails naturels.

On trouve deux sortes de perroquets, les uns, petits, tout à fait verts ; les autres, beaucoup plus gros, avec la tête grise, le ventre jaune, les ailes vertes et le dos mêlé de gris et de jaune : ceux-ci n'apprennent jamais à parler ; mais les petits ont l'organe clair et agréable, et prononcent distinctement tout ce qu'on prend la peine de leur répéter.

On trouve au long de la rivière le héron nain , que les Français nomment l'aigrette.

La nonette est un oiseau blanc et noir : il a la tête revêtue d'une touffe de plumes qui a l'apparence d'un voile ; sa taille est-celle d'un aigle ; il se nourrit de poissons ; il fréquente les bois et s'apprivoise difficilement.

Les cormorans et les vautours sont semblables à ceux de l'Europe : entre ces derniers il s'en trouve d'aussi gros que les aigles ; ils dévorent les enfans lorsqu'ils peuvent les surprendre à l'écart.

Près du désert , au long du Sénégal , on trouve un oiseau de proie de l'espèce du milan , auquel les Français ont donné le nom d'*écouffe* : c'est une espèce d'aigle bâtard , de la forme et de la hauteur d'un coq ordinaire ; sa couleur est brune , avec quelques plumes noires aux ailes et à la queue ; il a le vol rapide , les serres grosses et fortes , le bec courbé , l'œil hagard et le cri fort aigu. Sa proie ordinaire est le serpent , les rats et les oiseaux ; mais tout convient à sa faim dévorante. Il n'est point épouvanté des armes à feu. La chair cuite ou crue le tente si vivement qu'il enlève les morceaux aux matelots dans le temps qu'ils le portent à la bouche.

La demoiselle de Numidie est de la taille du coq d'Inde ; son plumage au dos et sur le ventre est d'un violet foncé , et variable comme le tabis , suivant les différentes réflexions de la lumière ; il

paraît quelquefois d'un noir luisant, quelquefois d'un violet clair ou pourpre, et comme doré. Frogcr dit que les plumes de la queue de cet oiseau sont d'un violet ordinaire, et que sur la tête il a deux touffes, l'une sur le devant, d'un beau noir, l'autre couleur d'aurore ou de flamme; ses jambes et son bec sont assez longs, et sa marche est fort grave; il aime la solitude, et fait une guerre mortelle à la volaille. Sa chair est nourrissante et de bon goût. Cet oiseau, suivant la description que l'Académie royale des Sciences de Paris en a donnée sous le nom de *démoiselle de Numidie*, est remarquable par sa démarche et ses mouvemens, qui semblent imités de ceux des femmes, et par la beauté de son plumage: on l'a désigné improprement par le nom de *paon d'Afrique* ou de *Guinée*.

On a vu plusieurs de ces oiseaux dans le parc de Versailles, où l'on admirait leur figure, leur contenance et leurs mouvemens: on prétendait trouver dans leurs sauts beaucoup de ressemblance avec la danse bohémienne. Il semble qu'ils s'applaudissent d'être regardés, et que le nombre des spectateurs anime leurs chants et leurs danses.

Dans l'île de Bifeche, près de l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre d'oiseaux que les Français appellent *pique-boeuf*, de la grosseur d'un merle, noirs comme lui, avec un bec dur et pointu: cet oiseau s'attache sur le dos

des bestiaux, dans les endroits où leur queue ne peut le toucher, et de son bec il leur perce la peau pour sucer leur sang. Si les bergers et les pâtres ne veillent pas soigneusement à le chasser il est capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux.

L'oiseau qui porte le nom de *quatre-ailes* le tire moins du nombre de ses ailes, puisqu'il n'en a que deux, que de la disposition de ses plumes. Mais Jobson en vit un qui a réellement quatre ailes distinctes et séparées : cet oiseau ne paraît jamais plus d'une heure avant la nuit. Ses deux premières ailes sont les plus grandes, les deux autres en sont à quelque distance, de sorte que le corps se trouve placé entre les deux paires.

Brue remarqua dans le même pays un oiseau d'une espèce extraordinaire : il est plus gros que le merle ; son plumage est d'un bleu céleste fort luisant, sa queue grosse et longue d'environ quinze pouces ; il la déploie quelquefois comme le paon. Un poids si peu proportionné à sa grosseur rend son vol lent et difficile : il a la tête bien faite et les yeux fort vifs ; son bec est entouré d'un cercle jaune. Cet oiseau est fort rare.

Près de la rivière de Paska, au sud de la Gambie, on voit une sorte d'oiseau à gros bec, qui ressemble beaucoup au merle : sa chair est fort bonne ; son cri est remarquable par la répétition qu'il fait de la syllabe *ha*, *ha* avec une articula-

tion si nette et si distincte qu'on prendrait sa voix pour celle d'un homme.

Le kourbalos , ou martin-pêcheur , se nourrit de poissons : il est de la taille du moineau , et son plumage est fort varié ; il a le bec aussi long que le corps entier ; fort et pointu , armé au-dessus de petites dents qui ont la forme d'une scie ; il se balance dans l'air et sur la surface de l'eau avec un mouvement si vif et si animé que les yeux en sont éblouis : les deux bords du Sénégal en sont remplis surtout vers l'île au Morfil , où il s'en trouve des millions. Leurs nids sont en si grand nombre sur les arbres que les nègres leur donnent le nom de villages. Il y a quelque chose de fort curieux dans *la mécanique* de ces nids : leur figure est oblongue comme celle d'une poire ; leur couleur est grise ; ils sont composés d'une terre dure , mêlée de plume , de mousse et de paille , si bien entrelacées que la pluie n'y trouve aucun passage ; ils sont si forts qu'étant agités par le vent ils s'entre-heurtent sans se briser , car ils sont suspendus par un long fil à l'extrémité des branches qui donnent sur la rivière. A quelque distance il n'y a personne qui ne les prît pour le fruit de l'arbre : ils n'ont qu'une petite ouverture , qui est toujours tournée à l'est , et dont la disposition ne laisse point de passage à la pluie. Les kourbalos sont en sûreté dans ces nids contre les surprises des singes , leurs ennemis , qui n'osent se risquer sur des branches si faibles

et si mobiles, et contre les attaques des serpens.

Il y a sur la Gambie une sorte de chouettes que les nègres croient sorcières, et pour lesquelles ils ont tant d'aversion que s'il en paraît une dans le village tous les habitans prennent l'alarme et lui donnent la chasse.

Jobson parle du ouake, oiseau qu'on nomme ainsi parce qu'il exprime ce bruit en volant : il aime les champs semés de riz, mais c'est pour y causer beaucoup de ravage. Il est gros et d'un fort beau plumage : on admire surtout la forme de sa tête, et la belle touffe qui lui sert de couronne ; en Angleterre elle fait quelquefois la parure des plus grands seigneurs. Il est de la taille du paon ; son plumage a la douceur du velours.

Le plus grand oiseau de ces contrées, si l'on en croit Jobson, se nomme la cigogne d'Afrique ; mais il ne tire cet avantage que de son cou et de ses jambes, qui le rendent plus grand qu'un homme : son corps a la grosseur d'un agneau.

Les pintades, les perdrix et les cailles sont très nombreuses : ces dernières sont aussi grosses que les bécasses d'Europe. Jobson suppose qu'elles sont de l'espèce de celles qui tombèrent dans le désert pour la nourriture des Israélites.

Enfin on voit une infinité de petits oiseaux dont la couleur est charmante et le chant délicieux : il en est un qui n'a, dit-on, pour jambes comme l'oiseau d'Arabie que deux filets, par lesquels il s'attache aux arbres, la tête pendante et

le corps sans mouvement; sa couleur est si pâle, si semblable à la feuille morte qu'il est fort difficile à distinguer dans le repos. On a fait le même compte sur l'oiseau de paradis.

Le marsouin d'Afrique est de la grosseur du requin : on vante la bonté de sa chair; on en fait du lard, mais d'assez mauvais goût.

Les baleines sont d'une grandeur prodigieuse dans toutes leurs dimensions : elles paraissent quelquefois plus grosses qu'un bâtiment de vingt-six tonneaux; cependant on n'a point d'exemple qu'elles aient jamais renversé un vaisseau, ni même une barque ou une chaloupe; mais pour les nacelles des pêcheurs on n'y est point avec la même sûreté.

Le souffleur, ou cachalot, a beaucoup de ressemblance avec la balcine, mais il est beaucoup plus petit : s'il lance de l'eau comme la baleine c'est par un seul passage, qui est au-dessus du museau, au lieu que la baleine en a deux.

Les requins, que les Portugais nomment *tuberone*, paraissent ordinairement dans les temps calmes : ils nagent lentement à l'aide d'une haute nageoire qu'ils ont sur la tête; leur principale force consiste dans leur queue, avec laquelle ils frappent violemment, et dans leurs scies tranchantes, (car on ne peut donner d'autre nom à leurs dents) qui coupent la jambe ou le bras d'un homme aussi nettement que la meilleure hache. Ces terribles animaux sont toujours affamés : ils

avalent tout ce qui se présente, de sorte qu'on leur a trouvé souvent des crochets et d'autres instrumens de fer dans les entrailles. Leur chair est coriace et de mauvais goût.

On regarde le requin comme le plus vorace de tous les animaux de la mer. Labat paraît persuadé que c'est un véritable chien de mer, qui ne diffère de ceux des mers de l'Europe que par la grandeur : on en a vu sur les côtes d'Afrique, où il est fort commun, et même dans les rivières, de la longueur de vingt-cinq pieds et de quatre pieds de diamètre, couverts d'une peau forte et rude. Le requin a la tête longue, les yeux grands, ronds, fort ouverts et d'un rouge enflammé, la gueule large, armée de trois rangées de dents à chaque mâchoire ; elles sont toutes si courtes, si serrées et si fermes que rien ne peut leur résister : heureusement cette affreuse gueule est presque éloignée d'un pied de l'extrémité du museau, de sorte que le monstre pousse d'abord sa proie devant lui avant de la mordre ; il la poursuit avec tant d'avidité qu'il s'élance quelquefois jusque sur le sable. Sans la difficulté qu'il a pour avaler il dépeuplerait l'Océan. Avec quelque légèreté qu'il se tourne il donne le temps aux autres poissons de s'échapper : les nègres prennent ce moment pour le frapper ; ils plongent sous lui, et lui ouvrent le ventre. Il est d'ailleurs assez facile à tromper parce que sa voracité lui fait saisir toutes sortes d'amorces :

on le prend ordinairement avec un crochet attaché au bout d'une chaîne, auquel on lie un morceau de lard ou d'autre viande.

Il est fort dangereux de se baigner dans les rivières qui portent des requins. En 1731 une petite esclave de James-Fort, sur la Gambie, fut emportée tandis qu'elle était à se laver les pieds. Une barque remontant la même rivière en 1731 il y eut un requin assez affamé pour s'en approcher malgré le bruit qui s'y faisait, et pour se saisir d'une rame, qu'il brisa d'un seul coup de dent.

Sur la côte de Juida, où la mer est toujours fort grosse, un canot fut renversé en allant au rivage avec quelques marchandises; un des matelots fut saisi par un requin, et la violence des flots les jeta tous deux sur le sable; mais le monstre sans lâcher un moment sa proie attendit le retour de la vague, et regagna la mer avec le matelot, qu'il emporta.

Si quelqu'un a le malheur de tomber dans la mer il faut désespérer de le revoir à moins qu'alors il ne se trouve point de requin aux environs du vaisseau, ce qui est extrêmement rare. Si l'on jette un cadavre dans la mer on voit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux animaux qui se lancent vers le fond pour saisir le corps, ou qui, le prenant dans sa chute, le déchirent en un instant: chaque morsure sépare un bras ou une jambe du tronc; tout est dévoré, dit-on,

en moins de temps qu'il ne faut pour compter vingt. Si quelque requin arrive trop tard pour avoir part à la proie il semble prêt à dévorer les autres, car ils s'attaquent entre eux avec une violence incroyable ; on leur voit lever la tête et la moitié du corps hors de l'eau, et se porter des coups si terribles qu'ils font trembler la mer. Lorsqu'un requin est pris et tiré à bord il n'y a point de matelot assez hardi pour s'en approcher ; outre ses morsures, qui enlèvent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si redoutables qu'ils brisent la jambe, le bras ou tout autre membre à ceux qui ne se hâtent pas de les éviter.

Ce qui paraît difficile à accorder avec tant de voracité c'est ce que les voyageurs disent du requin qu'il est ordinairement environné d'une multitude de petits poissons qui ont la gueule et la tête plate : ils s'attachent au corps du monstre, et lorsqu'il s'est saisi de quelque proie ils se rassemblent autour de lui pour en manger leur part sans qu'il fasse aucun mouvement pour les chasser.

On compte dans ce cortège du requin un petit poisson de la grandeur du hareng, qui se nomme le *pilote*, et qui entre librement dans sa gueule, en sort de même, et s'attache à son dos sans que le monstre lui nuise jamais.

La vache de mer, que les Espagnols appellent *manati*, et les Français lamentin, est ordinaire-

ment longue de seize ou dix-huit pieds sur quatre ou cinq de diamètre : le lamentin aime l'eau fraîche , aussi ne s'éloigne-t-il guère des côtes. Comme il s'endort la gueule ouverte au-dessus de l'eau les pêcheurs nègres le surprennent dans cette situation , et lui font perdre tant de sang qu'il leur devient aisé de le tirer au rivage. La chair de ces animaux est si délicate qu'elle est comparable au veau de rivière.

On trouve un poisson sur les côtes dont la mâchoire d'en haut s'avance de la longueur de quatre pieds avec des pointes aiguës , rangées de chaque côté à des distances égales , c'est la scie , l'ennemi déclaré de la baleine , qu'elle blesse quelquefois si dangereusement que celle-ci fuit jusqu'au rivage , où elle expire après avoir perdu tout son sang. On nomme aussi ce poisson *l'espadon* , *l'épée* ou *l'empereur*.

Ce nom convient mieux à d'autres animaux marins , dont la tête est armée aussi d'un os fort long , mais uni et pointu , qui ressemble à la corne fabuleuse de la licorne. Les gens de mer l'appellent *spons* : il est capable de percer un bâtiment et d'y faire une voie d'eau ; mais il y brise quelquefois son os , qui sert de cheville pour boucher le trou.

Les vieilles , grande espèce de morues , sont d'une singulière abondance au long de cette côte occidentale , surtout près du cap Blanc et de la baie d'Arguin ; il s'en trouve qui pèsent jusqu'à

deux cents livres : la chair en est blanche, tendre, grasse, ferme et se détache en flocons ; la peau est grise, épaisse, grasse, couverte de petites écailles. C'est un poisson fort vorace, et que son avidité fait prendre aisément : comme il a beaucoup de force il fait des mouvemens prodigieux pour s'échapper.

De tous les animaux qui nagent il n'y en a point d'une espèce plus surprenante que la torpille (*numbfish* en anglais), poisson qui a la vertu d'engourdir. Kolbe, qui lui donne le nom de *crampe*, vérifia par sa propre expérience ce qu'on lit dans plusieurs auteurs qu'en touchant la torpille avec le pied ou la main, ou seulement avec un bâton ; le membre qui prend cette espèce de communication avec l'animal s'engourdit tellement qu'il devient immobile, et qu'en même temps on ressent quelque douleur dans toutes les autres parties du corps : en un mot Kolbe éprouva une espèce de convulsion ; mais, après une ou deux minutes l'engourdissement diminue par degrés.

Lorsque ce poisson est pris nouvellement il agit plus souvent et d'une manière plus sensible ; mais après avoir été quelques heures hors de l'eau sa vertu languit et diminue par degrés. Kæmpfer croit avoir remarqué qu'elle est plus violente dans la femelle que dans le mâle : on ne peut toucher la torpille femelle avec les mains sans ressentir un horrible engourdissement dans le

bras et jusqu'aux épaules ; on ne saurait marcher dessus , même avec des souliers , sans éprouver la même sensibilité dans les jambes , aux genoux et jusqu'aux cuisses : ceux qui la touchent des pieds sont saisis d'une palpitation de cœur encore plus vive que ceux qui ne l'ont touchée qu'avec la main.

Au reste cet engourdissement ne ressemble point à celui qui se fait quelquefois sentir dans un membre lorsque , ayant été pressé long-temps , la circulation du sang et des esprits s'y trouve contrainte ; c'est une vapeur subite qui , passant au travers des pores , pénètre en un moment dans tout le corps , et agit sur l'âme par une véritable douleur : les nerfs se contractent tellement qu'on s'imagine que tous les os , surtout ceux de la partie affectés , sont sortis de leurs jointures. Cet effet est accompagné d'un tremblement de cœur et d'une convulsion générale , pendant laquelle on ne se trouve plus aucune marque de sentiment. Enfin l'impression est si violente que toute la force de l'autorité et des promesses n'engagerait pas un matelot à reprendre le poisson dans sa main lorsqu'il en a ressenti l'effet. Cependant Kæmpfer rend témoignage qu'en faisant ces observations il vit un Africain qui prenait la torpille sans aucune marque de frayeur , et qui la toucha quelque temps avec la même tranquillité. Kæmpfer , ayant remarqué un si singulier secret , apprit que le moyen de prévenir l'engourdisse-

ment était de retenir soigneusement son haleine : il en fit aussitôt l'expérience ; elle lui réussit , et tous ses amis , à qui il ne manqua point de la communiquer , la tentèrent avec le même succès ; mais lorsqu'ils recommençaient à laisser sortir leur haleine l'engourdissement recommençait aussi à se faire sentir.

La tortue verte , ou de mer , est commune pendant toute l'année aux îles et dans la baie d'Arguin : elle n'est pas si grosse que celle des îles de l'Amérique , mais elle n'est pas moins bonne.

La tortue fait des œufs sur le sable du rivage : elle marque soigneusement le lieu , et dix-sept jours après elle retourne pour les couvrir. Elle a quatre pattes , ou plutôt quatre nageoires , au-dessous du ventre qui lui tiennent lieu de jambes , mais courtes , avec une seule jointure qui touche au corps : ces pattes ou ces nageoires , étant un peu dentelées à l'extrémité , forment une espèce de griffes qui sont liées par une forte membrane , et fort bien armées d'ongles pointus ; quoiqu'elles aient beaucoup de force elles n'en ont point assez pour supporter le corps de l'animal , de sorte que son ventre touche toujours à terre ; cependant la tortue marche assez vite lorsqu'elle est poursuivie , et porte fort bien deux hommes sur son dos.

Lorsque la tortue a fait sa ponte et couvert ses œufs elle laisse au soleil à les faire éclore , et les

petits ne sont pas plus tôt sortis de l'écaille qu'ils courent à la mer. Les Maures les prennent soit avec des filets, soit en les retournant sur le dos lorsqu'ils peuvent les surprendre sur le sable, car une tortue dans cette situation ne saurait se retourner. Son huile fondue se garde fort bien, et n'est guère inférieure à l'huile d'olive et au beurre, surtout lorsqu'elle est nouvelle.

Sur la langue de terre nommée pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre de petits crabes que les Français appellent tourlouroux : on les croit à tort d'une nature dangereuse; c'est une fort petite espèce de crabes de terre, qui ressemblent pour la forme à nos écrevisses de mer. Elles ont une faculté surprenante; c'est de pouvoir se défaire de leurs jambes aussi facilement que si elles ne tenaient au corps qu'avec de la glu, de sorte que si vous en saisissez une vous êtes surpris qu'elle vous reste dans la main, et que l'animal ne laisse pas de courir fort vite avec le reste, et dans la saison suivante il lui revient une autre jambe; mais ce qui est fort étrange dans cette espèce de crabes c'est qu'ils dévorent ceux qui sont estropiés ainsi par quelque accident.

Le crocodile, qui est regardé comme la plus grande espèce de lézard, est d'un brun foncé; sa tête est plate et pointue, avec de petits yeux ronds, sans aucune vivacité; il a le gosier large et ouvert d'une oreille à l'autre, avec deux, trois ou

quatre rangées de dents, de forme et de grandeur différentes, mais toutes pointues ou tranchantes; ses jambes sont courtes, et ses pieds armés de griffes crochues, longues et pointues; ceux de devant en ont quatre, et ceux de derrière en ont cinq : c'est avec cette arme terrible qu'il saisit et qu'il déchire sa proie. Il est couvert d'une peau dure, épaisse, chargée d'écaillés et garnie de tous côtés d'un grand nombre de pointes qu'on prendrait pour autant de clous. Plusieurs parties de son corps, telles que la tête, le dos et la queue, dans laquelle consiste sa principale force, sont d'une dureté impénétrable à la balle; cependant il est facile à blesser sous le ventre et sous une partie du gosier, aussi n'expose-t-il guère ces endroits faibles au danger. Sa queue est ordinairement aussi longue que le reste de son corps : elle est capable de renverser un canot; mais hors de l'eau il est moins dangereux que dedans.

Quoique le crocodile soit une lourde masse il marche fort vite dans un terrain uni où il n'est pas obligé de tourner, car ce mouvement lui est fort difficile : il a l'épine du dos fort raide et composée de plusieurs vertèbres si serrées l'une contre l'autre qu'elle est immobile; aussi se laisse-t-il entraîner par le fil de l'eau comme une pièce de bois en cherchant des yeux les hommes et les animaux qui peuvent venir à sa rencontre. Il a jusqu'à vingt ou trente pieds de longueur.

Cet animal est terrible jusque après sa mort. On rapporte qu'un nègre, employé par les Français pour en écorcher un, le démusela lorsqu'il fut à la tête dans la vue de conserver sa peau plus entière : le crocodile emporta un doigt au nègre. Ceux qui racontent ce fait assurent pourtant que le crocodile était mort : il faut donc supposer qu'un reste d'esprits animaux donnait encore à la tête du monstre cette espèce de mouvement dont on a observé des effets dans des têtes d'hommes récemment coupées.

Malgré la férocité du crocodile les nègres se hasardent quelquefois à l'attaquer lorsqu'ils peuvent le surprendre sur quelque basse où l'eau n'a pas beaucoup de profondeur : ils s'enveloppent le bras gauche d'un morceau de cuir de bœuf, et, prenant leur zagaie de la droite, ils se jettent sur le monstre, le percent de plusieurs coups au gosier et dans les yeux, et lui ouvrent enfin la gueule, qu'ils l'empêchent de fermer en la traversant de leurs zagaies : comme il n'a point de langue l'eau qui entre aussitôt n'est pas long-temps à les suffoquer. Un nègre du Fort Saint-Louis faisait son exercice ordinaire d'attaquer tous les crocodiles qu'il pouvait surprendre ; il avait ordinairement le bonheur de les tuer et de les amener au rivage ; mais souvent il sortait du combat couvert de blessures : un jour sans l'assistance qu'il reçut d'un canot il n'aurait pu éviter d'être dévoré. Atkins fait le récit d'une lutte dont il fut témoin

à Sierra-Léone entre un matelot anglais et un crocodile : le secours des nègres délivra l'Anglais du danger ; mais il en sortit misérablement déchiré.

Cependant il y a des pays où les crocodiles paraissent beaucoup moins féroces : près de Lebot, village vers l'embouchure de la rivière de San-Domingo, ils sont si doux et si familiers qu'ils badinent avec les enfans et reçoivent d'eux leur nourriture.

Tous les voyageurs rendent témoignage que cet animal produit une forte odeur de musc, et qu'il la communique aux eaux qu'il fréquente : Navarette assure qu'on lui trouve entre les deux pates de devant, contre le ventre, deux petites bourses de musc pur ; Collins prétend que c'est sous les ouïes.

L'Afrique produit un autre animal amphibie ; c'est l'hippopotame, nom tiré du grec ; on le désigne aussi par celui de cheval marin : il s'en trouve beaucoup dans les rivières de Sénégal, de Gambie et de Saint-Domingue ; le Nil et toutes les côtes, depuis le cap Blanco jusqu'à la mer Rouge, n'en sont pas moins remplis. Cet animal vit également dans l'eau et sur la terre. Dans sa pleine grosseur il est plus gros d'un tiers que le bœuf, auquel il ressemble d'ailleurs dans quelques parties, comme dans d'autres il est semblable au cheval : sa queue est celle d'un cochon, à l'exception qu'elle est sans poil à l'extrémité. Il se trouve

des hippopotames qui pèsent douze ou quinze cents livres.

Outre les dents mâchelières ; qui sont grosses et creuses vers le milieu , il a quatre défenses comme celles du sanglier , c'est à dire une à chaque mâchoire , longue de sept à huit pouces , et d'environ cinq pouces de circonférence à la racine : celles d'en bas sont plus courbées que celles de la mâchoire supérieure ; elles sont d'une substance plus dure et plus blanche que l'ivoire : l'animal en fait sortir des étincelles lorsque étant en furie il les frappe l'une contre l'autre , et les nègres s'en servent comme d'un caillou pour allumer le feu.

On recherche beaucoup ces grandes dents pour en composer d'artificielles parce qu'avec plus de dureté que l'ivoire leur couleur ne se ternit jamais.

Il faut que l'hippopotame ait beaucoup de force dans le cou et dans les reins , car un voyageur raconte qu'une vague ayant jeté et laissé à sec sur le dos de ces animaux une barque hollandaise chargée de quatorze tonneaux de vin , sans compter les gens de l'équipage , il attendit patiemment le retour des flots qui vinrent le délivrer de son fardeau , et ne fit pas connaître par le moindre mouvement qu'il en fût fatigué.

Lorsqu'il est insulté dans l'eau , soit qu'il dorme au fond de la rivière , ou qu'il se lève pour hennir , ou qu'il nage à la surface , il se jette

furieusement sur ses ennemis , et quelquefois il emporte avec les dents des planches de la meilleure barque; mais ce qui est encore plus dangereux c'est que, la prenant par le bas , il la fait quelquefois couler à fond : on en trouve quantité d'exemples dans les voyageurs.

En 1731 un facteur de la compagnie d'Angleterre, nommé Galand, et le contre-maître d'un vaisseau anglais furent malheureusement noyés dans la Gambie par un accident de cette nature. Sur la rivière du Sénégal un de ces animaux ayant été blessé d'une balle, et ne pouvant gagner le côté de la barque d'où le coup était parti, la frappa d'un coup de pied si furieux qu'il brisa une planche d'un pouce et demi d'épaisseur, ce qui causa une voie d'eau qui faillit de faire périr la barque. Celle de Jobson fut frappée trois fois par des hippopotames dans ses différentes navigations de la Gambie; un de ces animaux la perça d'un coup de dent jusqu'à faire une voie d'eau fort dangereuse. On ne put l'éloigner pendant la nuit que par la lumière d'une chandelle qu'on mit sur un morceau de bois et qu'on abandonna au cours de l'eau. Le même auteur trouva les hippopotames encore plus féroces lorsque ayant des petits ils les portent sur le dos en nageant. Il observe que l'hippopotame s'accorde fort bien avec le crocodile, et qu'on les voit nager tranquillement l'un à côté de l'autre.

Cet animal est plus souvent sur la terre que

dans l'eau ; il lui arrive souvent d'aller dormir entre les roseaux , dans des marais voisins de la rivière. Il serait inutile d'employer les filets pour le prendre ; d'un coup de dent il briserait toutes les cordes. Lorsque les pêcheurs le voient approcher de leurs filets ils lui jettent quelque poisson dont il se saisit , et la satisfaction qu'il ressent de cette petite proie le fait tourner d'un autre côté. On en voit dans les rivières en troupes nombreuses ; ils ne sont pas si communs dans le Sénégal.

LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGES SUR LA CÔTE DE GUINÉE. CONQUÊTES DE DAHOMAY.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages de Villault, de Philips et de Loyer. Description du
pays d'Issini.

Avant d'entrer dans la description générale de la Guinée nous placerons dans ce livre quelques voyages qui n'ont d'autre but que le commerce, et nous y joindrons une digression sur les victoires du conquérant de Juida et d'Ardra, nommé le roi Dahomay.

Un des premiers voyageurs qui se présentent dans cette partie de la collection dont nous donnons l'abrégé est un Français nommé Villault de Bellefonds, contrôleur d'un bâtiment de la compagnie française des Indes en 1666; nous en tirerons peu de chose, les pays qu'il a parcourus ayant été beaucoup mieux observés.

Il parle avec admiration des environs du cap de Monte, le premier qu'on rencontre après Sierra-Léone : en descendant sur la côte on a la

vue d'une belle plaine, qui est bordée de tous côtés par des bois toujours verts, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier; du côté du sud la perspective est terminée par la montagne du Cap, et du côté du nord par une vaste forêt qui couvre de son ombre une petite île à l'embouchure de la rivière; du côté de l'est l'œil se perd dans la vaste étendue des prairies et des plaines, qui sont revêtues d'une verdure admirable, parfumées de l'odeur qui s'en exhale sans cesse, et rafraîchies par un grand nombre de petits ruisseaux qui descendent de l'intérieur du pays. Le riz, le millet et le maïs sont ici plus abondans que dans aucune partie de la Guinée.

Les nègres de cette côte sont généralement bien faits et robustes. Comme ils portent tous le nom de quelque saint Villault voulut être informé de l'origine de cet usage : il apprit qu'au départ de tous les vaisseaux dont ils avaient reçu quelque bienfait ils avaient demandé les noms des officiers et de tous les gens de l'équipage pour les faire porter à leurs enfans par un sentiment de reconnaissance. Charmé de ce récit il donna deux couteaux au nègre qui le lui avait fait pour lui témoigner le plaisir qu'il avait pris à l'entendre. Ce pauvre Africain, surpris de cette générosité, lui demanda son nom, et lui promit de le faire porter au premier enfant mâle qu'il aurait.

L'autorité des Portugais sur les nègres a tant

de force qu'ils les conduisent à leur gré sans qu'on les ait jamais vus se révolter contre eux, comme il leur est arrivé tant de fois à l'égard des autres nations de l'Europe. Enfin les Portugais sont si absolus dans cette grande contrée qu'ils se font quelquefois servir à table par les enfans des rois du pays : un de ces Portugais se trouvant à Sierra-Léone pour le commerce, dit à Villault qu'il faisait tous les ans un voyage au Sénégal, c'est à dire à deux cents lieues de son séjour ordinaire, et que si les commodités lui manquaient pour faire ce voyage par eau il se faisait porter par des nègres, lui et toutes ses marchandises.

Le voyage du capitaine anglais Philips à l'île de San-Thomé et au royaume de Juida en Guinée (royaume dont nous parlerons dans la suite de ce recueil) n'a rien d'intéressant ni d'instructif que ce qui regarde la traite des nègres : ce commerce était l'objet d'un voyage qu'il fit sur le vaisseau *l'Annibal*, qu'il commandait pour des marchands associés, et qu'accompagnait un autre navire commandé par le capitaine Clay. On aura de quoi frémir plus d'une fois en lisant les récits qu'il fait de la meilleure foi du monde, et sans croire avoir le moindre reproche à se faire.

Il essaya dans sa route un de ces *tornados* qui sont fort communs sur les côtes d'Afrique : dans l'espace d'une demi-heure l'aiguille fit le tour entier du cadran, et le tonnerre, accompagné

d'éclairs terribles , fit du ciel et de la terre une scène d'horreur et d'épouvante ; des traces de soufre enflammé , qui paraissaient de tous côtés dans l'air , firent craindre à Philips que le feu ne prît au vaisseau ; cependant il s'accoutuma par degrés à ces affreux phénomènes , et dans la suite , en ayant éprouvé beaucoup d'autres , il se contenta lorsqu'il était menacé de l'orage d'amener toutes ses voiles , et d'attendre patiemment que le feu du ciel , les flots et les vents eussent exercé leur furie , ce qui dure rarement plus d'une heure , et même avec peu de danger , surtout près des côtes de Guinée , où les tornados viennent généralement du côté de la terre : on les regarde comme un signe que la côte n'est pas éloignée.

A l'arrivée des deux vaisseaux sur la côte de Juida le roi envoya au comptoir anglais deux de ses cabochirs ou nobles , chargés d'un compliment pour les facteurs. Philips et Clay , qui étaient déjà débarqués , firent répondre au monarque qu'ils iraient le lendemain lui rendre leurs devoirs. Cette réponse ne le satisfut pas ; il fit partir sur-le-champ deux autres de ses grands pour les inviter à venir le même jour , et les avertir non-seulement qu'il les attendait , mais que tous les capitaines qui les avaient précédés étaient venus le voir dès le premier jour ; sur quoi , dans la crainte de l'offenser , les deux capitaines , accompagnés de Pierson , chef du comptoir anglais , et

de leurs gens, se mirent en chemin pour la ville royale.

Ils furent reçus à la porte du palais par plusieurs cabochirs, qui les saluèrent à la mode ordinaire des nègres du pays, c'est à dire en faisant d'abord claqucr leurs doigts, et leur serrant ensuite les mains avec beaucoup d'amitié. Lorsqu'ils eurent traversé la cour les mêmes seigneurs se jetèrent à genoux près de l'appartement du roi, firent encore claqucr leurs doigts, touchèrent la terre du front, et la baisèrent trois fois, cérémonie d'usage lorsqu'ils s'approchent de leur maître. S'étant levés ils introduisirent les Anglais dans la chambre du roi, qui était remplie de nobles à genoux; ils s'y mirent comme tous les autres, chacun dans son poste, et s'y tinrent constamment pendant toute l'audience : c'est la situation dans laquelle ils paraissent toujours devant le roi.

Sa majesté nègre, qui était cachée derrière un rideau, ayant jeté les yeux sur les Anglais par une petite ouverture, leur fit signe d'approcher : ils s'avancèrent vers le trône, qui était une estrade d'argile de la hauteur de deux pieds, environnée de vieux rideaux sales qui ne se tirent jamais, parce que le monarque n'accorde point à ses cabochirs l'honneur de le voir au visage. Il avait près de lui deux ou trois petits nègres, qui étaient ses enfans; il tenait à la bouche une longue pipe de bois, dont la tête aurait pu contenir une once de tabac; à son côté il avait une bou-

teille d'eau-de-vie avec une petite tasse d'argent assez malpropre ; sa tête était couverte ou plutôt liée d'un calicot fort grossier, et pour habit il portait une robe de damas rouge. Sa garde-robe était fort bien garnie de casaques et de manteaux de drap d'or et d'argent, de brocart, de soie, et d'autres étoffes à fleurs, brochées de grains de verre de différentes couleurs, présens qu'il se vantait d'avoir reçus des capitaines blancs que le commerce avait amenés dans ses états, et dont il prenait plaisir à faire admirer le nombre et la variété. Mais de toute sa vie il n'avait porté de chemise, ni de bas, ni de souliers.

Les Anglais se découvrirent la tête pour le saluer : il prit les deux capitaines par la main, et leur dit d'un air obligeant qu'il avait eu beaucoup d'impatience de les voir ; qu'il aimait leur nation ; qu'ils étaient ses frères, et qu'il leur rendrait tous les bons offices qui dépendraient de lui. Ils le firent assurer par l'interprète de leur reconnaissance personnelle et de l'affection de la compagnie royale d'Angleterre, qui, malgré les offres qu'elle recevait de plusieurs pays où les esclaves étaient en abondance, aimait mieux tourner son commerce vers le royaume de Juida pour y faire apporter toutes les commodités dont il avait besoin. Ils ajoutèrent qu'avec de tels sentimens ils se flattaient que sa majesté ne ferait pas traîner en longueur leur cargaison d'esclaves, principal objet de leur voyage, et qu'elle ne souff-

frirait pas que ses cabochirs leur en imposassent sur le prix. Enfin ils promirent qu'à leur retour en Angleterre ils rendraient compte à leurs maîtres de ses faveurs et de ses bontés.

Il répondit que la compagnie royale d'Afrique était un *fort honnête homme* ; qu'il l'aimait sincèrement ; et qu'on traiterait de bonne foi avec ses marchands. Cependant il tint mal sa parole , ou plutôt, malgré les témoignages de respect qu'il recevait de ses cabochirs , il fit voir par sa conduite qu'il n'osait rien faire qui leur déplût ; contraste assez ordinaire dans toute espèce de despotisme , où l'on voit souvent les esclaves faire trembler par leur férocité le maître qu'ils corrompent par leur bassesse.

Dans cette première audience il ne manqua rien à ses politesses : après avoir fait assembler les Anglais auprès de lui il but à la santé de son frère le roi d'Angleterre , de son *ami* la compagnie royale d'Afrique et des deux capitaines. Ses liqueurs favorites étaient l'eau-de-vie et le *pitto* : celle-ci est composée de blé d'Inde longtemps infusé dans l'eau ; elle tire sur le goût d'une espèce de bière que les Anglais nomment *ale* ; il y en a de si forte qu'elle se conserve trois mois , et que deux bouteilles sont capables d'enivrer. On apporta bientôt devant le roi une petite table carrée sur laquelle un vieux drap tenait lieu de nappe , garnie d'assiettes et de cuillers d'étain : il n'y avait ni couteaux ni fourchettes parce que l'usage du

pays est de déchirer les viandes avec les doigts et les dents. On servit ensuite un grand bassin d'étain, de la même couleur, dit Philips, que le teint de sa majesté, rempli de poules étuvées dans leur jus, avec un plat de patates bouillies pour servir de pain : les poules étaient si cuites qu'elles se dépeçaient d'elles-mêmes. Toute l'argenterie royale se réduisait à la petite tasse qui lui servait à boire de l'eau-de-vie. Le roi saluait souvent les Anglais par des inclinations de tête, baisait sa propre main, et poussait quelquefois de grands éclats de rire. Lorsqu'ils eurent cessé de manger il prit dans le bouillon quelques pièces de volaille, qu'il donna à ses enfans; le reste fut distribué entre ses nobles, qui s'avancèrent en rampant sur le ventre comme autant de chiens. Leurs mains leur servirent de cuillers pour prendre la viande dans le bouillon; ils la mangeaient ensuite avec beaucoup d'avidité.

A peine Philips se trouva-t-il capable d'aller jusqu'au marché des esclaves sans être soutenu, et la mauvaise odeur du lieu lui causait quelquefois des évanouissemens dangereux : cette halle était un vieux bâtiment où l'on faisait passer la nuit aux esclaves, qui étaient dans la nécessité d'y faire tous leurs excréments; trois ou quatre heures que Philips était obligé d'y passer tous les jours ruinèrent tout à fait sa santé.

Les esclaves du roi furent les premiers qu'on offrit en vente, et les cabochirs exigèrent qu'ils

fussent achetés avant qu'on en produisît d'autres sous prétexte qu'étant de la maison royale ils ne devaient pas être refusés quoiqu'ils fussent non seulement les plus difformes, mais encore les plus chers; mais c'était une des prérogatives du roi, à laquelle on était forcé de se soumettre. Les cabochirs amenaient eux-mêmes ceux qu'ils voulaient vendre, chacun selon son rang et sa qualité; ils étaient livrés aux observations des chirurgiens anglais, qui examinaient soigneusement s'ils étaient sains et s'ils n'avaient aucune imperfection dans leurs membres: ils leur faisaient étendre les bras et les jambes; ils les faisaient sauter, tousser; ils les forçaient d'ouvrir la bouche et de montrer les dents pour juger de leur âge, car étant tous rasés avant de paraître aux yeux des marchands, et bien frottés d'huile de palmier, il n'était pas aisé de distinguer autrement les vieillards de ceux qui étaient dans le milieu de l'âge. La principale attention était de n'en point acheter de malades de peur que leur infection ne devînt bientôt contagieuse. On tient les hommes et les femmes séparés par une cloison de grosses barres de bois pour prévenir les querelles.

Après avoir fait le choix de ceux qu'on veut acheter on convient du prix et de la nature des marchandises: mais la précaution que les facteurs avaient eue de commencer par cet article leur épargna les difficultés qui naissent ordinairement; ils donnèrent aux propriétaires des billets

signés de leur main, par lesquels ils s'engagèrent à délivrer les marchandises en recevant les esclaves; l'échange se fit le jour d'après. Philips et Clay firent marquer cette misérable troupe avec un fer chaud à la poitrine et sur les épaules, chacun de la première lettre du nom de son bâtiment. La place de la marque est frottée auparavant d'huile de palmier; trois ou quatre jours suffisent pour fermer la plaie et pour faire paraître les chairs fort saines.

A mesure qu'on a payé pour cinquante ou soixante on les fait conduire au rivage : un cabochir, sous le titre de capitaine d'esclaves, prend soin de les embarquer et de les rendre sûrement à bord. S'il s'en perdait quelqu'un dans l'embarquement c'est le cabochir qui en répond aux facteurs, comme c'est le capitaine du lieu de dépôt ou du marché qui est responsable de ceux qui s'échapperaient pendant la vente, et jusqu'au moment qu'on leur fait quitter la ville. Dans le chemin jusqu'à la nier ils sont conduits par deux autres officiers que le roi nomme lui-même, et qui reçoivent de chaque vaisseau pour prix de leur peine la valeur d'un esclave en marchandises. Tous les devoirs furent remplis si fidèlement que de treize cents esclaves achetés et conduits dans un espace si court il ne s'en perdit pas un.

Il y a aussi un capitaine de terre dont la commission est de garantir les marchandises du pillage et du larcin : après les avoir débarquées

on est quelquefois forcé de les laisser une nuit entière sur le rivage parce qu'il ne se présente pas toujours assez de porteurs; malgré les soins et l'autorité du capitaine il est difficile de mettre tout à couvert; il l'est encore plus d'obtenir la restitution de ce qu'on a perdu.

Lorsque les esclaves sont arrivés au bord de la mer les canots des vaisseaux les conduisent à la chaloupe, qui les transporte à bord; on ne tarde point à les mettre aux fers deux à deux dans la crainte qu'ils ne se soulèvent ou qu'ils ne s'échappent à la nage: ils ont tant de regret de s'éloigner de leur pays qu'ils saisissent l'occasion de sauter dans la mer, hors des canots, de la chaloupe ou du vaisseau, et qu'ils demeurent au fond des flots jusqu'à ce que l'eau les étouffe. Le nom de la Barbade leur cause plus d'effroi que l'enfer. On en a vu plusieurs dévorés par les requins au moment qu'ils s'élançaient dans la mer: ces animaux sont si accoutumés à profiter du malheur des nègres qu'ils suivent quelquefois un vaisseau jusqu'à la Barbade pour faire leur proie des esclaves qui meurent en chemin, et dont on jette les cadavres à la mer.

Les deux vaisseaux perdirent douze nègres, qui se noyèrent volontairement, et quelques autres qui se laissent mourir par une obstination désespérée à ne prendre aucune nourriture: ils sont persuadés qu'en mourant ils retournent aussitôt dans leur patrie. On conseillait à Philips

de faire couper à quelques-uns les bras et les jambes pour effrayer les autres par l'exemple : d'autres capitaines s'étaient bien trouvés de cette rigueur ; mais il ne put se résoudre à traiter avec tant de barbarie de misérables créatures qui étaient comme lui l'ouvrage de Dieu , et qui n'étaient pas , dit-il , moins chères au Créateur que les blancs. Il les avait pourtant fait marquer d'un fer chaud comme des criminels , et les amenait enchaînés : croyait-il ce traitement plus légitime aux yeux du Créateur ?

Philips, qui avait entendu vanter tant de fois les poisons des nègres , et l'art avec lequel ils en infectent leurs flèches , eut la curiosité de prendre là-dessus des informations ; mais pour les rendre plus certaines il engagea un cabochir à le visiter dans le magasin : là il commença par lui faire avaler plusieurs verres de liqueurs fortes , et, le voyant échauffé par le plaisir de boire , il lui marqua une vive affection et lui fit divers présens ; enfin il le pressa de lui apprendre de bonne foi comment les nègres empoisonnaient les blancs ; quel était leur secret pour communiquer le poison jusqu'à leurs armes , et s'ils avaient quelque antidote dont l'effet fût aussi sûr que celui du mal. Tout l'éclaircissement qu'il put tirer fut que les poisons en usage dans le pays venaient de fort loin , et s'achetaient fort cher ; que la quantité nécessaire pour empoisonner un homme revenait à la valeur de trois ou quatre esclaves ; que la

méthode ordinaire pour l'employer était de le mêler dans l'eau ou dans quelque autre liqueur; qu'il fallait faire avaler à l'ennemi dont on voulait se défaire; qu'on se mettait la dose du poison sous l'ongle du petit doigt, où elle pouvait être conservée long-temps, ne pénétrant point la peau, et qu'adroitement on trouvait le moyen de plonger le doigt dans laalebasse ou la tasse qui contenait la liqueur; qu'au même instant le poison ne manquait pas de se dissoudre, et que son action était si forte lorsqu'il était bien préparé qu'il n'y avait point d'antidote qui pût être assez tôt employé. Le cabochir ajouta que les empoisonnemens n'étaient pas si communs dans le royaume de Juida que dans les autres pays nègres, non que les haines y fussent moins vives, mais à cause de la cherté du poison. Philips avait prié le roi dès sa première audience de ne pas permettre que les Anglais fussent exposés au poison : ce prince avait ri de cette prière, et l'avait assuré que ce barbare usage n'était pas connu dans ses états; cependant Philips observa qu'il refusait de boire dans la même tasse dont les Anglais et les cabochirs s'étaient servis, et que si on lui présentait une bouteille de liqueur il voulait que celui dont il l'avait reçue en essayât le premier. Au contraire les cabochirs avalaient sans précaution tout ce qui leur venait de la main des Anglais.

Dans l'île de San-Thomé les Portugais sont

des empoisonneurs si habiles que si l'on s'en rapporte aux informations de Philips en coupant une pièce de viande le côté qu'ils veulent donner à leur ennemi sera infecté de poison sans que l'autre s'en ressente; c'est à dire que le couteau n'est empoisonné que d'un côté. Cependant l'auteur fait remarquer avec soin qu'il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, et qu'en relâchant dans l'île de San-Thomé ni lui, ni ses gens n'en firent aucune expérience.

A peu de distance de la ville royale de Juida on trouve trente ou quarante gros arbres qui forment la plus agréable promenade du pays : l'épaisseur des branches, ne laissant point de passage à la chaleur du soleil, y fait régner une fraîcheur continuelle : c'était sous ces arbres que Philips passait la plus grande partie du temps. On y tenait un marché : entre plusieurs spectacles bizarres il eut celui d'une table publique, ou auberge nègre, qu'il a cru digne d'une description. Le nègre qui avait formé cette entreprise avait placé au pied d'un des plus gros arbres une grande pièce de bois de trois ou quatre pieds d'épaisseur; c'était la table; elle n'était soutenue sur la terre que par son propre poids. Les mets étaient du bœuf et de la chair de chien bouillis, mais enveloppés dans une peau crue de vache; de l'autre côté on voyait dans un grand plat de terre du *kanki*, espèce de pâte molle composée de poisson pourri et de

farine de maïs, pour servir de pain. Lorsqu'un nègre avait envie de manger il venait se mettre à genoux contre la table, sur laquelle il exposait huit ou neuf coquilles ou cauris : alors le cuisinier coupait fort adroitement de la viande pour le prix; il y joignait une pièce de kanki avec un peu de sel. Si le nègre n'avait pas l'estomac assez rempli de cette portion il donnait plus de coquilles et recevait plus de viande. Philips vit tout à la fois autour de la table neuf ou dix nègres, que le cuisinier servait avec beaucoup de promptitude et d'adresse, et sans la moindre confusion : ils allaient boire ensuite à la rivière, car l'usage des nègres est de ne boire qu'après leur repas.

Philips parle d'un roi nègre qui s'était fait accompagner de deux de ses femmes : elles l'avaient suivi chez les Anglais; et, suivant l'usage du pays, où l'on n'a pas honte d'être chargé de vermine, elles lui nettoyaient souvent la tête en public, et prenaient plaisir à manger ses poux.

La mer est toujours si grosse le long de la côte que les canots n'allaient jamais du bord anglais au rivage sans qu'il y en eût quelqu'un de renversé : mais l'habileté des rameurs nègres est surprenante; d'ailleurs ils nagent et ils plongent avec tant d'adresse que leurs amis n'ont presque rien à risquer avec eux : au contraire ils laissent périr impitoyablement ceux qu'ils ont quelque sujet de haïr.

Tous les capitaines achètent leurs canots sur la côte d'Or, et ne manquent point de les fortifier avec de bonnes planches pour les rendre capables de résister à la violence des flots : ils sont composés d'un tronc de cotonnier ; les plus grands n'ont pas plus de quatre pieds de largeur, mais ils en ont vingt-huit ou trente de longueur, et contiennent depuis deux jusqu'à douze rameurs ; ceux qui conviennent le plus à la côte de Juida sont à cinq ou six rames.

Philips portait en Europe une jeune panthère, qui trouva le moyen de sortir de sa cage, et saisissant une femme à la jambe lui emporta le mollet dans un instant. Un matelot anglais, qui accourut aussitôt, donna quelques petits coups à la panthère, qui la firent ramper comme un épagneul, et, la prenant entre ses bras, il la porta sans résistance jusqu'à sa cage.

On éprouva à la fin du voyage combien il fallait peu se fier à l'espèce de docilité que cet animal avait montrée. On avait coutume de jouer avec lui à travers les barreaux de sa cage comme avec un chat, et avec aussi peu de danger : un jeune Anglais, qui était accoutumé à ce badinage, se blessa un jour la main dans sa cage contre la pointe d'un clou qui fit sortir quelques gouttes de sang ; l'animal n'eut pas plus tôt vu le sang qu'il sauta sur la main, et la déchira en un instant jusqu'au poignet.

L'équipage de Philips fut cruellement ravagé

par la maladie : il en prend occasion de s'étendre sur les désagrémens du commerce des esclaves quand la contagion se met parmi eux. « Quel embarras, dit-il, à leur fournir régulièrement leur nourriture, à tenir leurs logemens dans une propreté continuelle ! et quelle peine à supporter non seulement la vue de leur misère, mais encore leur puanteur, qui est bien plus révoltante que celle des blancs ! Le travail des mines, qu'on donne pour exemple de ce qu'il y a de plus dur au monde, n'est pas comparable à la fatigue de ceux qui se chargent de transporter des esclaves ; il faut renoncer au repos pour leur conserver la santé et la vie ; et si la mortalité s'y met il faut compter que le fruit du voyage est absolument perdu, et qu'il ne reste que le cruel désespoir d'avoir souffert inutilement des peines incroyables. » Il pouvait y joindre le remords d'un crime inutile ; mais qui pourrait être tenté de plaindre les malheurs de l'avarice ?

Le père Loyer, jacobin de l'Annonciation de Rennes en Bretagne, nommé par le pape préfet des Missions apostoliques pour la côte de la Guinée, partit en 1700 sur un vaisseau français qui reportait en Afrique un prétendu prince nègre, nommé Aniaba, dont l'histoire est assez singulière.

Un roi d'Issini avait donné au père Consalve, autre missionnaire, deux petits nègres pour les faire élever dans le christianisme ; ils se nom-

maient Aniaba et Rianga. Rianga mourut; Aniaba fut baptisé par le célèbre Bossuet; il reçut en France l'éducation qu'on croyait convenable à un jeune prince; Louis XIV fut son parrain. On lit dans le *Mercure de France*, imprimé en 1701, que cet Aniaba reçut l'eucharistie des mains du cardinal de Noailles, et offrit un tableau à la vierge pour mettre tous ses états sous sa protection, avec un vœu solennel d'employer à son retour en Afrique tous ses soins et ses efforts à la conversion de ses sujets. En débarquant sur la côte il fut reconnu pour le fils d'un cabochir d'Issini; il retourna à sa religion, et se moqua des Français.

« Le lecteur, dit le père Loyer, sera surpris de trouver ici des royaumes dont les monarques ne sont que des paysans; des villes qui ne sont bâties que de roseaux; des vaisseaux composés d'un tronc d'arbre, et surtout un peuple qui vit sans soins, qui parle sans règle, qui fait des affaires sans le secours de l'écriture, et qui marche sans habit; un peuple dont une partie vit dans l'eau comme les poissons; un autre dans des trous comme des vers, aussi nu et presque aussi stupide que ces animaux. » Mais le lecteur est assez avancé dans l'histoire d'Afrique pour n'être pas surpris de ces singularités sauvages que nous avons déjà vues partout.

Loyer nous a donné la description du petit canton d'Issini, qu'il appelle royaume, et qui tire

son nom de la rivière d'Issini, qui tombe dans la mer par plusieurs embouchures, dans le voisinage de la côte d'Ivoire ou des Dents : elle est navigable pour les grandes barques l'espace de soixante lieues jusqu'à ce qu'on se trouve arrêté par une chaîne de rocs qui interrompt le cours de la rivière. Cette chute d'eau est fort roide, et forme une cascade admirable dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues. Des deux côtés les nègres ont ouvert des sentiers par lesquels ils tirent leurs canots, et, les lançant ensuite au-dessus de la cataracte, ils assurent qu'ils peuvent remonter la rivière pendant trente jours sans être arrêtés par le moindre obstacle. Si l'on doit s'en rapporter à leur témoignage, et s'il est vrai, comme ils le prétendent aussi, que le cours de la rivière est quelquefois nord, ou nord-est, ou ou nord-ouest, elle peut venir du Niger.

Les bois qui couvrent les campagnes du royaume d'Issini servent de retraite à des légions innombrables d'animaux, dont les nègres mêmes ne connaissent pas tous les noms : le principal est l'éléphant; les nègres lui font la guerre pour sa chair et ses dents : ils font servir ses oreilles à couvrir leurs tambours; mais ils ne pensent point à l'apprivoiser quoiqu'ils puissent en tirer beaucoup d'utilité. Des bois sont remplis de toutes sortes de bêtes sauvages, qui seraient en beaucoup plus grand nombre si les lions, les panthères, les léopards et d'autres bêtes de proie ne les détrui-

saient : celles-ci sont si redoutables que les habitants du pays sont forcés d'allumer des feux pendant la nuit pour les éloigner de leurs huttes : quelques temps avant l'arrivée du père Loyer elles avaient dévoré un nègre en plein jour. Pendant le séjour qu'il fit dans le pays un tigre entra dans une maison d'Assoko, ville capitale, et tua huit moutons qui appartenaient au roi Akasini. Les Français n'étaient pas plus en sûreté dans leur fort, car le 7 mars 1702 une panthère leur enleva une chienne qu'ils employaient à la garde de la place. Le 17 à la même heure un de ces furieux animaux sauta pardessus les palissades quoiqu'elles eussent dix pieds de haut, tua deux brebis et un bœuf, qui se défendit long-temps avec ses cornes; enfin, s'apercevant qu'on avait pris l'alarme au fort, il se retira, mais quelques heures après il revint avec la même audace par le bastion du côté de la mer, attaqua la sentinelle, et ne prit la fuite qu'en voyant accourir toute la garnison.

Les civettes sont communes dans le royaume d'Issini; Loyer en vit plusieurs qui s'apprivoisaient parfaitement entre les mains des Français, et qui vivaient de rats et de souris : elles ont le cri et les autres propriétés des chats. Les endroits qu'elles fréquentent dans les bois se reconnaissent à l'odeur de musc, car en se frottant contre les arbres elles y laissent de petites parties de cette précieuse drogue, que les nègres ramassent

et qu'ils vendent aux Européens. On trouve aussi dans les bois quantité de porcs-épics, dont la chair est d'un excellent goût; des assomanglies, qui, ressemblant au chat par le corps, ont la tête du rat et la peau marquée comme le tigre. Les nègres racontent que cet animal est le mortel ennemi de la panthère.

Il y a peu de pays où les singes soient en plus grande abondance avec plus de variété dans leur grandeur et dans leur figure. On a déjà parlé des plus gros, que l'on nomme barris. Au mois de janvier 1702. le matelot du fort, qui était en même temps le chasseur de la garnison, blessa un de ces gros singes et le prit : le reste de la troupe, quoique effrayé par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier non seulement par ses cris mais en jetant de la boue et des pierres en si grand nombre que le chasseur fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin il amena au fort le singe blessé, et lié d'une corde très forte. Pendant quinze jours il fut intraitable, mordant, criant et donnant des marques continuelles de rage. On ne manquait pas de le châtier à coups de bâton, et de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main et de réjouir toute la garnison par ses souplesses et son badinage : dans l'espace de deux ou trois mois il devint si familier qu'on lui

accorda la liberté, et jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le fort.

On admire beaucoup de petits oiseaux un peu plus gros que la linotte, et blancs comme l'albâtre, avec une queue rouge tachetée de noir : leur musique rend la promenade délicieuse dans les bois. Les moineaux sont plus rouges que ceux de l'Europe, et ne sont pas en moindre nombre. Les poules, que les habitans nomment *amoniken*, sont moins grosses que celles de France; mais la chair en est plus tendre, plus blanche et de meilleur goût.

Les huîtres et les moules sont d'une monstrueuse grosseur. Depuis le mois de septembre jusqu'au mois de janvier les tortues de mer viennent pondre sur cette côte : on suit leurs traces sur le sable pour découvrir leurs œufs, dont le nombre pour une seule tortue monte à cent cinquante, et quelquefois jusqu'à deux cents : ils sont ronds et de la grosseur des œufs de poule; mais au lieu d'écaille ils ne sont couverts que d'une pellicule fort douce. Le goût n'en est point agréable; cependant ils valent mieux que les œufs des tortues de rivière, qui ne sont pas moins communes dans le pays. On y trouve aussi des lamentins et des caïmans.

Le nombre des rats et des souris est incroyable. Les sauterelles font un bruit étrange dans les campagnes, et même au sommet des maisons : cette musique, jointe à celle des grillons, des

mousquites , des cousins , qui sont encore plus redoutables par leur aiguillon , ne laisse aucun repos la nuit et le jour , surtout si l'on y ajoute la piqure des mille-pieds , qui cause pendant vingt-quatre heures une inflammation très douloureuse. On trouve aussi de tous côtés des araignées velues et de la grosseur d'un œuf , et des scorpions volans , dont on assure que la piqure est mortelle ; enfin les mites , les teignes , les cloportes , les fourmis de terre et les fourmis ailées sont des engeances pernicieuses qui détruisent les étoffes , le linge , les livres , le papier , les marchandises , et tout ce qu'elles rencontrent , malgré tous les soins qu'on apporte à s'en garantir.

Les abeilles , qui sont en abondance dans le royaume d'Issini , donnent d'excellente cire et du miel délicieux. Le 9 avril 1702 un essaim de ces petits animaux vint s'établir au fort Français dans un baril vide qui avait contenu de la poudre : non seulement ils le remplirent de miel et de cire , mais ils produisent d'autres essaims , qui auraient pu multiplier à l'infini s'ils eussent été ménagés soigneusement.

Le royaume d'Issini , connu autrefois sous le nom d'Asbini , est habité par deux sortes de nègres , les Issinois et les Vétères : les habitans naturels sont les Vétères , dont le nom signifie *pêcheurs de la rivière*. On raconte que les Ezieps , nation voisine du cap Apollonia , qui était gouvernée par un prince nommé Fay il y a plus de

cent ans , se trouvant fort mal du voisinage des peuples d'Axim , abandonnèrent leur pays pour se retirer dans le canton d'Asbini , qui appartenait aux Vétères : ceux-ci prirent pitié d'une malheureuse nation , lui accordèrent un asile avec des terres pour les cultiver, et ne mirent plus de différence entre eux-mêmes et ces nouveaux hôtes. Cette bonne intelligence se soutint pendant plusieurs années; mais les Ezieps , qui étaient d'un caractère turbulent, s'étant enrichis par leur commerce avec les Européens, commencèrent bientôt à mépriser leurs bienfaiteurs; ils joignirent l'oppression au mépris , et la tyrannie fut portée si loin que les Vétères , se repentant de leurs anciennes boutés , résolurent de chasser les ingrats : mais c'était une entreprise difficile; ils ignoraient l'usage des armes à feu , et les redoutaient beaucoup , tandis que les Ezieps en étaient bien fournis , et n'étaient pas moins exercés à s'en servir , aussi furent-ils obligés d'attendre une occasion de vengeance , qui ne se présenta qu'en 1670.

Une autre nation , nommée les Oschmis , qui habitait la contrée d'Issini , dix lieues au-delà du cap Apollonia , prit querelle avec les peuples de Ghiamo ou Ghiomray , habitans de ce cap : les Issinois ou les Oschims , après plusieurs batailles , dans lesquelles ils furent maltraités , résolurent d'abandonner leur pays pour chercher une autre retraite; ils jetèrent les yeux sur le canton des

Vétères, dont la bonté s'était fait connaître pour les Ezieps dans les mêmes circonstances. Zénan, leur roi ou leur chef, était de la famille des Aumouans, qui était celle des anciens rois des Vétères : une raison si forte leur fit espérer d'obtenir ce qui avait été accordé gratuitement aux Ezieps; c'était le temps où les Vétères, irrités contre leurs premiers hôtes, s'affligeaient d'être trop faibles pour faire éclater leur ressentiment : ils reçurent les Issinois à bras ouverts, leur accordèrent des terres, et leur communiquèrent tous leurs projets de vengeance. Les intérêts de ces deux nations devenant les mêmes elles traitèrent les Ezieps avec un dédain qui produisit bientôt une guerre ouverte : comme les Issinois étaient pourvus d'armes à feu il fut impossible aux Ezieps de résister long-temps à deux puissances réunies; après avoir été défaits plusieurs fois ils se virent forcés de se retirer dans un lieu de la côte de l'Ivoire, ou du pays des Koakoas, sur la rive ouest de la rivière de Saint-André : ils s'y sont établis, quoiqu'ils y soient souvent exposés aux incursions des Issinois, leurs mortels ennemis, qui ne reviennent guère sans avoir emporté quelque butin. Depuis cette révolution le pays d'Asbini qu'occupaient les Ezieps, après l'avoir obtenu des Vétères, et la rivière du même nom, étant passés entre les mains des Issinois, ont pris le nom d'Issini de leurs nouveaux possesseurs; et l'ancien territoire des Issinois, qu'on nomme

encore le Grand-Issini pour le distinguer de l'autre, dont il n'est éloigné que de dix lieues, est demeuré sans habitans. On voit que ces peuplades nègres ont été souvent refoulées les unes sur les autres, et qu'un même lieu a souvent changé d'habitans comme autrefois notre Europe : quiconque possède peu change aisément de demeure ; ce sont les richesses et la police qui fixent une nation.

La pierre d'aigris, qui tient lieu de monnaie parmi les Barbares, est fort estimée d'eux quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté : les Kômpas, nation voisine, la brisent en petits morceaux, qu'ils percent fort adroitement, et qu'ils passent dans de petits brins d'herbe pour les vendre aux Vétères ; chaque petit morceau est estimé deux liards de France. Il se trouve peu d'or sur cette côte.

Les Vétères se bornent à la pêche de la rivière parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de s'exposer aux flots de la mer sur une côte qui est ordinairement fort orageuse : ils se font des réservoirs où le poisson entre de lui-même, et dans lesquels il prend plaisir à demeurer ; ce sont de grands enclos de roseaux, soutenus par des pieux dans les endroits où la rivière a moins de profondeur ; ils n'y laissent qu'une ouverture qui sert de porte au poisson pour entrer : s'ils ont besoin de quelque poisson extraordinaire ils vont dans ces lieux avec de petits filets, et choisissent ce qu'ils dé-

sirent, comme nous le faisons en Europe dans nos réservoirs.

Les Kompas bordent le pays des Vétères ; c'est une nation gouvernée en forme de république , ou plutôt d'aristocratie , car ce sont les chefs des villages qui discutent les intérêts publics , et qui en décident à la pluralité des voix. Leur pays est composé d'agréables collines , que les habitants cultivent soigneusement , et qui produisent tous les grains qu'on y sème , tandis que le terroir des côtes , qui n'est qu'un sable sec et brûlé , demeure éternellement stérile. Les Vétères et les Issinois ne subsisteraient pas long-temps sans le secours des Kompas ; ils reçoivent d'eux leurs principales provisions , et leur rendent en échange des armes à feu , des pagnes et du sel , dont les Kompas sont absolument dépourvus. C'est d'eux encore que les Issinois tirent l'or qu'ils emploient au commerce ; les Kompas le retirent d'une autre nation qui habite plus loin dans les terres. On peut observer que c'est toujours dans l'intérieur de ces contrées , et loin de la mer , que se trouve l'or que le commerce apporte sur les côtes.

Ils ont grand soin d'entretenir leur peau noire en se frottant tous les jours d'huile de palmier , mêlée de poudre de charbon , ce qui la rend brillante , douce et unie comme une glace de miroir. On ne leur voit jamais un poil ni la moindre saleté sur le corps. A mesure qu'ils vieillissent le noir de leur peau diminue , et leurs cheveux de

coton deviennent gris : ils donnent quantité de formes différentes à cette chevelure; leurs peignes, qui sont de bois ou d'ivoire à quatre dents, y sont toujours attachés; l'huile de palmier mêlée de charbon, qui leur sert à se noircir la peau, leur tient aussi lieu d'essence pour la tête. Ils parent leurs cheveux de petits brins d'or et de jolies coquilles. Ils n'ont pas d'autres rasoirs que leurs couteaux, mais ils savent les rendre fort tranchans. Les uns ne se rasent que la moitié de la tête, et couvrent l'autre moitié d'un petit bonnet retroussé sur l'oreille; d'autres laissent croître plusieurs touffes de cheveux en différentes formes suivant leur propre caprice. Ils sont passionnés pour leur barbe; ils la peignent régulièrement, et la portent aussi longue que les Turcs. Le goût de la propreté du corps est commun à toute la nation d'Issini; ils se lavent à tout moment les mains, le visage et la tête entière. Il n'y a que leurs brembis et leurs baboumets, différentes espèces de cabochirs, qui soient tout à fait vêtus.

Les Issinois ont cela de commun avec les anciens Spartiates que le vol n'est jamais puni parmi eux : ils font gloire de raconter leurs exploits dans ce genre; le roi même les y encourage : si quelqu'un de ses sujets a fait un vol considérable et craint d'être découvert il s'adresse au roi en lui offrant la moitié du butin, et l'impunité est certaine à ce prix.

Ils sont si défians dans le commerce qu'il faut toujours leur montrer l'argent ou les marchandises d'échange avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il est question de vous rendre quelque service ils veulent être payés d'avance, et souvent ils disparaissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagemens à moins que les *daschis* ou les présens d'usage ne soient renouvelés plusieurs fois; cependant lorsqu'ils achètent quelque chose on est obligé de se fier à leur bonne foi pour la moitié du prix, ce qui expose toujours les marchands de l'Europe à quelque perte. Ces friponneries sont communes à toute la nation depuis le roi jusqu'au plus vil esclave.

Leur avarice va si loin que s'ils tuent un mouton ils le regrettent jusqu'aux larmes pendant huit jours quoique cet excès de générosité ne leur arrive guère que pour traiter quelque Européen de distinction, dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élèvent de la volaille ce n'est que pour la vendre et en conserver le prix; ils se retranchent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie : où l'avarice va-t-elle se placer !

Autour de la ceinture les femmes se plaisent à porter quantité d'instrumens de cuivre, d'étain, et surtout des clefs de fer, dont elles se font une parure quoique souvent elles n'aient pas dans leurs cabanes une boîte à fermer. Elles suspen-

dent aussi à leur ceinture plusieurs bourses de différentes grandeurs, remplies de bijoux, ou du moins de bagatelles qui en ont l'apparence, pour se faire une réputation de richesse, surtout aux yeux des Européens : leurs jambes et leurs bras sont moins ornés que chargés de bracelets, de chaînes et d'une infinité de petits bijoux de cuivre, d'étain et d'ivoire; le père Loyer en vit plusieurs qui portaient ainsi jusqu'à dix livres en quincaillerie, plus fatiguées, dit-il, sous le poids de leurs ornemens que les criminels de l'Europe ne le sont sous celui de leurs chaînes. La vanité fait donc partout des victimes volontaires!

La porte des maisons, ou des huttes, est un trou d'un pied et demi carré, par lequel on ne passe qu'en rampant avec assez de difficulté; elle est fermée d'un tissu de roseaux, attaché intérieurement avec des cordes, pour servir de défense contre les panthères. Pendant la nuit on allume du feu au centre des huttes; et comme elles sont sans cheminée il y règne toujours une fumée épaisse : les nègres s'y couchent sur des nattes ou des roseaux, les pieds contre le feu; leurs femmes habitent des cabanes séparées, où elles mangent et couchent à part. Toutes ces huttes sont environnées d'une palissade ou d'une haie de roseaux, qui forme une cour dont la porte se ferme toutes les nuits. Cette cour et le fond des cabanes, qui n'est que de sable, sont nettoyés dix fois le jour par les femmes et les filles, dont

l'emploi est d'entretenir l'ordre et la propreté.

Les nègres sont fort affligés aussi par les maux d'yeux, qui vont souvent jusqu'à leur faire perdre entièrement la vue, et qu'on attribue à la réflexion du soleil sur des sables d'une blancheur et d'une sécheresse extrêmes.

Pour les blessures ils emploient une herbe dont le suc, mis sur la plaie avec le marc, produit des cures si merveilleuses qu'ils comptent pour rien une blessure de cinq pouces de profondeur, où l'os même est endommagé, et qu'ils sont sûrs de la guérir en trois semaines. Loyer en vit des exemples si surprenans qu'il se dispense de les rapporter parce qu'on les prendrait pour des fables.

Les nègres sont fort soigneux pendant leur vie d'acheter et de préparer tout ce qui doit servir à leur enterrement; c'est un beau drap de coton rayé pour les envelopper, un cercueil et des bijoux d'or ou d'autres matières pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre monde répondra aux ornemens de leur sépulture. Un nègre qui voyagerait parmi nous serait fondé à croire que nous avons la même opinion en voyant l'émulation de faste et de vanité qui règne dans nos enterremens.

On a représenté la religion de ces nègres avec de fausses couleurs : Villault par exemple s'est fort trompé en rapportant qu'ils adorent les fétiches comme leurs divinités; ils désavouent eux-

mêmes la doctrine qu'il leur attribue. Suivant le P. Loyer ils reconnaissent un Dieu créateur de toutes choses, et particulièrement des fétiches, qu'il envoie sur la terre pour rendre service au genre humain. Cependant leurs notions sont fort confuses sur l'article des fétiches : les plus vieux nègres paraissent embarrassés lorsqu'on les interroge; ils ont appris seulement par une ancienne tradition qu'ils sont redevables aux fétiches de tous les biens de la vie, et que ces êtres aussi redoutables que bienfaisans ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux. Nous traiterons dans la suite l'article des fétiches.

Chaque jour au matin ils vont se laver à la rivière, et se jettent sur la tête une poignée d'eau, à laquelle ils mêlent quelquefois du sable pour exprimer leur humilité : ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, et prononcent doucement le mot d'*Ecksavais* ; après quoi, levant les yeux au ciel, ils font cette prière : *Anghioumé, mamé enaro, mamé orié, mamé skiché e okkori, mamé akana, mamé brembi, mamé angnan e aounsán* ; ce qui signifie : « Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz et des ignames ; donnez-moi de l'or et de l'aigris ; donnez-moi des esclaves et des richesses ; donnez-moi la santé, et accordez-moi d'être prompt et actif. » C'est à cette prière que se réduisent toutes leurs adorations. Ils croient Dieu si bon qu'il ne peut, disent-ils, leur faire du mal : il a donné tout son

pouvoir aux fétiches, et ne s'en est pas réservé.

On peut se reposer sans défiance sur le serment des nègres lorsqu'ils ont juré par leur fétiche, et surtout lorsqu'ils l'ont avalé. Pour tirer la vérité de leur bouche il suffit de mêler quelque chose dans de l'eau, d'y tremper un morceau de pain et de leur faire boire ce fétiche en témoignage de la vérité. Si ce qu'on leur demande est tel qu'ils le disent ils boiront sans crainte; s'ils parlent contre le témoignage de leur cœur rien ne sera capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils sont persuadés que la mort est infaillible pour ceux qui jurent faussement. Leur usage est de râper un peu de leur fétiche, qu'ils mettent dans de l'eau ou qu'ils mêlent avec quelque aliment : un nègre qui s'engage par cette espèce de lien trouve plus de crédit parmi ses compatriotes qu'un chrétien n'en trouve parmi nous en offrant de jurer sur les saints Evangiles.

Les nègres d'Issini n'ont point de prêtres ni de temples, ni d'autres lieux destinés aux exercices de la religion que les autels publics et particuliers de leurs fétiches; ils ne laissent pas d'avoir une sorte de pontife, qu'ils nomment *osnon*, et dont l'élection appartient aux brembis et aux bahoumets. Lorsque l'*osnon* meurt le roi convoque l'assemblée de ses cabochirs, qui sont entretenus aux frais publics pendant le cours de cette cérémonie : leur choix est libre, et tombe ordinairement sur un homme de bonne réputation,

mais versé surtout dans l'art de composer des fétiches. Ils le revêtent des marques de sa dignité, qui consistent dans une multitude de fétiches joints ensemble, qui le couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds : dans cet équipage ils le conduisent en procession par toutes les rues après avoir néanmoins commencé par lui donner huit ou dix bandes d'or¹ levées sur le public. Un nègre le précède dans cette marche solennelle en disant à haute voix que tous les habitans doivent apporter quelque offrande au nouvel osnon s'ils veulent participer à ses prières ; on expose à l'extrémité de chaque village un plat d'étain pour recevoir les aumônes. L'osnon est le seul prêtre du pays ; son emploi consiste à faire les grands fétiches publics, et à donner ses conseils au roi, qui n'entreprend rien sans son avis et son consentement ; s'il tombe malade on lui envoie communiquer les délibérations. Dans une sécheresse excessive, ou dans les temps d'orages et de pluies violentes, le peuple s'écrie qu'il manque quelque chose à l'osnon, et sur-le-champ on fait pour lui une quête, à laquelle tout le monde contribue suivant ses moyens.

La doctrine de la transmigration des âmes est si bien établie parmi les nègres d'Issini que, n'espérant rien de réel et de permanent dans ce monde ni dans l'autre, ils bornent tous leurs vœux à jouir autant qu'il leur est possible des

¹ Environ cent pistoles de France.

richesses et des plaisirs qui leur conviennent. Leur parle-t-on de l'enfer et du ciel, ils éclatent de rire; ils sont persuadés que le monde est éternel, et que l'âme doit passer dans une autre région qu'ils placent au centre de la terre; que les âmes de cette région passent de même dans celle-ci, de sorte que suivant leurs principes il se fait un échange continu d'habitans entre les deux mondes. Ils placent le souverain bien de l'homme dans les richesses, dans la puissance et dans le plaisir d'être servi et respecté.

Le pouvoir du roi est absolu sur les pauvres et sur les esclaves; mais les cabochirs, surtout ceux qui passent pour riches, et qui ont un grand nombre d'esclaves, sont fort éloignés de cette rigoureuse soumission; leur dépendance se borne à se rendre aux *palavères*, c'est à dire aux conseils publics, et à secourir le roi de leurs forces lorsqu'il est question de la sûreté publique. Rien ne ressemble plus à notre ancien gouvernement féodal.

La succession dans le royaume d'Issini tombe au plus proche parent du roi à l'exclusion de ses proches enfans; la loi ne lui permet pas même de leur laisser une partie de ses richesses, de sorte qu'ils n'ont pour leur subsistance et leur établissement que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur père: cependant il les aide pendant son règne à amasser quelque chose pour l'avenir; il leur fait même apprendre quelque

art ou quelque commerce qui puisse leur servir après sa mort. Les enfans du roi ne laissent pas d'être respectés pendant qu'il est sur le trône ; ils ont des gardes qui ne cessent pas de les accompagner ; mais à la mort de leur père toute leur grandeur disparaît, et s'ils ne s'attirent quelque distinction par leur mérite, et leurs bonnes qualités ils n'en sont pas plus considérés que le commun des nègres : leur unique portion consiste dans quelques esclaves ; tout le reste de l'héritage passe au nouveau roi. Au reste dans les contrées nègres où la royauté est héréditaire il est rare qu'elle le soit en ligne directe ; elle appartient le plus souvent au frère du roi ou au fils de sa sœur.

Les nobles et les grands de contrée sont distingués, comme on l'a vu, par les titres de brembis et de bahoumets, qui signifient dans leur langue les riches et les commandans : dans la langue du commerce, qu'on appelle *lengua fianca*, on les confond sous le nom de cabochirs ou de capchères sans que l'origine et le sens de ce mot soient mieux connus. C'est à ces grands qu'appartient le privilège du commerce, c'est à dire le droit d'acheter ou de vendre à l'arrivée des vaisseaux de l'Europe ; tout autre nègre qui serait surpris à trafiquer verrait ses effets confisqués : de là vient que les cabochirs sont les seuls riches, et que tout l'or du pays tombe entre leurs mains. Leur nombre est ordinairement de

quarante ou cinquante quoiqu'il ne soit pas fixé. Le reste des Issinois est si pauvre que les plus aisés ont à peine une misérable pague pour se couvrir, et ne vivent qu'avec le secours des cabochirs; ils se louent à leur service pour se procurer de quoi nourrir leurs enfans, et quelquefois ils sont obligés de se vendre pour le soutien de leur vie. Cependant lorsqu'il s'en trouve quelqu'un qui à force d'industrie et de travail est parvenu à amasser un peu de bien, et qui a pu cacher ses richesses avec assez de soin pour les conserver, il emploie sous main ses amis à la cour, et parmi les cabochirs, pour s'élever à la qualité de marchand ou de noble : si sa demande est approuvée le roi et les brembis indiquent un jour où l'on se rend au bord de la mer pour cette cérémonie. Le candidat commence par payer les droits royaux, qui sont huit écus en poudre d'or; ensuite le roi déclare devant ses cabochirs qu'il reçoit un nègre de tel nom pour noble et pour marchand; après quoi, se tournant vers la mer, il défend aux flots de nuire au nouveau cabochir, de renverser ses canots et de nuire à ses marchandises. Il finit l'installation en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour gagner ses bonnes grâces : alors le nouveau noble s'approche du roi, qui lui prend les mains, les serre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre ensuite, et souffle dedans en prononçant doucement le mot *akschouc*, c'est à dire *allez en*

paix. Tous les cabochirs répètent cette cérémonie après le roi. Il ne reste pour conclusion que de se rendre au festin, où le candidat a pris soin de faire inviter tous les nobles ; et lorsqu'ils en sont sortis il est regardé de toute la nation comme marchand, comme noble, comme brembis et cabochir, avec le droit de vendre et d'acheter des esclaves. S'il accompagne le roi à la guerre il a part aux dépouilles de l'ennemi ; enfin il entre en possession de tous les privilèges attachés à son titre.

Lorsqu'un créancier se lasse du délai, et qu'il prend la résolution de se faire payer, il s'adresse au roi, qui sur sa demande fait avertir le débiteur. Un esclave chargé de cet ordre se présente le sceptre ou plutôt le bâton royal à la main, et déclare au débiteur qu'il est appelé par le roi : si le cas est pressant il l'oblige sur-le-champ de le suivre ; alors le procès commence par un présent de huit onces d'or, que le créancier est obligé de faire au roi pour acheter de l'eau-de-vie ; il doit déposer en même temps un tiers au moins de la somme qu'il demande, et ce tiers est distribué entre le roi et ses courtisans, qui doivent être ses juges. Ensuite il jure en avalant le fétiche que telle somme lui est due par celui qu'il a cité. On écoute le débiteur : si les juges ne sont pas satisfaits de ses raisons il est condamné à payer la dette dans un certain temps, et forcé de s'y engager par un serment solennel, qu'il prononce en

touchant la tête du roi. Le procès finit sans autre formalité. S'il manque d'un seul jour à l'exécution il est obligé de payer une bande au roi, ou deux bandes s'il est riche, pour avoir violé son serment. On lui donne ensuite une autre trêve, mais avec de nouvelles dépenses de la part du créancier : s'il manque à sa promesse après l'avoir renouvelée plusieurs fois il court risque à la fin d'être déclaré insolvable, après quoi il est vendu pour esclave.

La sorcellerie, ou du moins le crime auquel les Issinois donnent ce nom, est punie par l'eau ; c'est à dire que le coupable est noyé solennellement avec diverses marques de l'exécration publique. Ceux qui révèlent les secrets du conseil sont décapités sans cérémonie et sans espérance de grâce. Les esclaves ou les prisonniers de guerre qui entreprennent de s'échapper sont présentés au conseil du roi et des brembis, qui examinent d'abord les circonstances du crime : s'il paraît bien prouvé le coupable est condamné à mort. Après lui avoir prononcé sa sentence on lui lie les mains derrière le dos ; on lui met dans la bouche un baillon attaché par les deux bouts avec une corde qui se lie derrière la tête. Un esclave du roi, qui reçoit pour son salaire huit écus en poudre d'or, portant sur la tête un des fétiches du roi, court dans toutes les rues de la ville comme un insensé en faisant pencher le fétiche de côté et d'autre comme s'il voulait le faire tom-

ber. Lorsqu'il arrive à la place où l'on a déjà conduit le criminel il perce la foule en demandant au fétiche sur qui doit tomber la fonction d'exécuteur : ensuite le premier jeune homme qu'il touche de l'épaule est celui qu'on suppose nommé par le fétiche. Cependant il recommence à demander si c'est assez d'un seul; quelquefois le nombre des exécuteurs nommés monte ainsi jusqu'à dix. Enfin l'esclave fugitif est placé près du fétiche auquel il doit être sacrifié : on prend le soin de lui faire étendre le cou au-dessus de l'idole; celui qui se trouve nommé le premier pour l'exécution tire son poignard et lui perce la gorge, tandis que les autres tiennent la victime, dont ils font couler le sang sur le fétiche. L'exécuteur accompagne cette action d'une prière qu'il prononce à haute voix : « O fétiche ! nous t'offrons le sang de cet esclave. » Aussitôt qu'il est mort on coupe son corps en pièces, et l'on ouvre aux pieds du fétiche un trou dans lequel toutes les parties sont enterrées à l'exception de la mâchoire, qu'on attache au fétiche même. Les exécuteurs sont censés impurs pendant trois jours, et se bâtissent une cabane séparée à quelque distance du village; mais dans cet intervalle ils ont le droit de courir comme des furieux, et de prendre tout ce qui tombe entre leurs mains. Volailles, bestiaux, pain, huile, tout ce qu'ils peuvent toucher leur appartient, parce que les autres le croient souillé, et n'oseraient plus s'en servir. A

la fin des trois jours ils démolissent leur cabane, dont ils rassemblent toutes les pièces : le premier exécuteur prend un pot sur sa tête, et conduit ses compagnons jusqu'au lieu où le criminel a reçu la mort ; là ils l'appellent trois fois par son nom. Le premier exécuteur brise son pot sur la terre ; les autres y laissent les pièces de la cabane ; tous ensemble prennent la fuite et retournent chez eux, où, se revêtant de leur meilleure pagne, ils vont rendre visite aux brembis et aux bahou-mets, qui leur donnent une certaine quantité de poudre d'or. Il n'y a personne dans la nation qui refuse cet emploi quand il est nommé par le fétiche ; les fils mêmes du roi ne feraient pas difficulté de l'accepter : il rend les exécuteurs infâmes pendant trois jours ; mais il passe ensuite pour un sujet de gloire. Leur usage est d'arracher une dent au criminel qui est mort par leurs mains ; et plus ils en peuvent montrer, plus ils donnent d'éclat à leur réputation.

CHAPITRE II.

Voyage d'Atkins, de Smith. Lettre du facteur Lamb sur le roi
de Dahomay.

John Atkins, capitaine du vaisseau *le Swallow*, nous offre d'abord quelques remarques générales sur les différentes mers plus ou moins favorables à la navigation.

Après la Méditerranée, qu'il regarde comme la plus agréable partie de la mer à cause de la température de l'air et de ses autres avantages, il loue cette partie de l'Océan où règnent particulièrement les vents alisés, parce qu'à certaine distance de la terre on n'y trouve point de grosses mers ni d'orages dangereux, et que les jours et les nuits y sont d'une longueur égale : telles sont les mers placées sous la zone torride. L'Océan atlantique et le grand Océan ou mer du Sud, depuis le trente-neuvième jusqu'au soixantième degré de latitude, sont hors des limites du vent alisé : les flots y sont rudes et tumultueux, les nuées épaisses, les tempêtes communes, les vents fort variables, les nuits froides et obscures. C'est encore pis, dit l'auteur, au-delà des soixante degrés ; cependant il sait de plusieurs pilotes qui avaient fréquenté les mers de Groenland que ces rudes climats ne contiennent pas

d'autres vapeurs que des brouillards, des frimas et de la neige, et que la mer y est moins agitée par les vents, qui, étant au nord pour la plupart, soufflent vers le soleil, c'est à dire vers un air plus raréfié, comme on le reconnaît à ces glaçons détachés qui se trouvent bien loin au sud du côté de l'Europe et de l'Amérique. Un autre avantage de ces mers c'est que la lumière de la lune y dure à proportion de l'absence du soleil, de sorte que dans le temps où le soleil disparaît entièrement la lune ne se couche jamais, et console les navigateurs par un éclat que la réflexion de la neige et des glaces ne fait qu'augmenter.

En approchant du cap Vert l'équipage du *Swallow* prit plusieurs tortues qui dormaient sur la surface de l'eau dans un temps calme; on vit aussi quantité de poissons volans, et leurs ennemis perpétuels, la bonite et la dorade. Atkins admira la couleur brillante de la dorade, qui est un poisson de quatre ou cinq pieds de longueur avec une queue fourchue: il nage familièrement autour des vaisseaux; sa chair est sèche, mais elle fait de fort bon bouillon. On voit rarement la dorade hors de la latitude du vent alisé, et jamais l'on n'y voit le poisson volant. Celui-ci est de la grosseur des petits harengs: ses ailes, qui ont environ deux tiers de sa longueur, sont étroites près du corps, et s'élargissent à l'extrémité; elles lui servent à voler.

l'espace d'un stade lorsqu'il est poursuivi ; mais il les replonge de temps en temps dans la mer, apparemment parce qu'elles deviennent plus agiles par ce secours.

Le 10 mai Atkins mouilla l'ancre devant la rivière de Sestre , sur la côte de Malaguette ou des Graines : quelques-uns de ses gens descendirent à terre, et allèrent visiter le roi du pays; ils lui offrirent des présens, dont apparemment il ne fut pas content, car il les refusa, et à la place de ces présens il leur demanda leurs culottes, qu'ils n'eurent pas la courtoisie de lui donner.

Dans un autre village sur le bord de la rivière ils trouvèrent un homme dont la couleur les frappa d'étonnement : il était d'un jaune si brillant que , n'ayant jamais rien vu qui lui ressemblât, ils s'efforcèrent d'approfondir ce phénomène; ils employèrent les signes et tout ce que l'expérience leur avait appris de plus propre à se faire entendre. Le seul éclaircissement qu'ils purent tirer fut qu'il venait d'un pays fort éloigné dans les terres, où les hommes de sa couleur étaient en grand nombre. Atkins a su des capitaines Bullfinch, Lamb et de quelques autres voyageurs qu'ils avaient vu plusieurs Africains de la même couleur; et d'un autre Anglais qu'il en avait vu un dans le royaume d'Angola, et un autre à Madagascar, rareté surprenante, et aussi difficile à expliquer originairement que la couleur des nègres.

Entre le cap des Palmas et Bassam les Anglais rencontrèrent un vaisseau de Bristol, nommé *le Robert*, commandé par le capitaine Harding, qui était parti avant eux de Sierra-Léone après y avoir acheté trente esclaves, au nombre desquels était le capitaine Tomba. Huit jours auparavant ce Tomba, qui était d'une hardiesse extraordinaire, avait formé le projet d'un soulèvement avec trois ou quatre de ses compagnons les plus résolus; ils étaient secondés par une femme de leur nation, qui les avait avertis que pendant la nuit il n'y avait que cinq ou six blancs sur le tillac, et presque toujours endormis. Tomba ne balançait point à tenter l'entreprise; mais au moment de l'exécution il ne put engager qu'un seul nègre à se joindre à ses cinq compagnons : s'étant rendu au gaillard d'avant il y trouva trois matelots endormis, dont il tua d'abord les deux premiers d'un seul coup sur la tempe; le troisième fut éveillé par le bruit; mais Tomba ne réussit pas moins à le tuer de la même manière. Cependant quelques Anglais qui n'étaient pas éloignés prirent l'alarme, et la communiquèrent bientôt sur tout le bord : Harding, paraissant avec une hache à la main, fendit la tête à Tomba d'un seul coup, et fit charger de fers les cinq autres complices.

Leur traitement est remarquable : des cinq esclaves les deux plus vigoureux, et par conséquent les plus précieux pour l'avarice, en furent quittes

pour le fouet et pour quelques scarifications; les trois autres, qui étaient d'une constitution fort faible, et qui n'avaient eu part à l'action que par le consentement, subirent une mort cruelle après avoir été contraints de manger le cœur et le foie de leur chef. La femme fut suspendue par les pouces, fouettée et déchirée de coups à la vue de tous les autres esclaves jusqu'au dernier soupir, qu'elle rendit au milieu des tourmens. Il est difficile de justifier ces barbaries autrement que par le droit du plus fort. Les nègres peuvent quelquefois faire valoir ce droit tout comme d'autres, comme on le voit par le trait suivant.

Le 6 juin on jeta l'ancre devant Axim, comptoir hollandais, et le jour suivant au cap de Très-Puntas : la plupart des vaisseaux de l'Europe touchent à ce cap pour renouveler leur provision d'eau, qu'il est plus difficile d'obtenir plus loin, où l'on fait payer une once d'or à chaque vaisseau pour cette faveur. John-Conny, principal cabochir du canton, dont la ville est à trois milles de la côte du côté de l'ouest, envoya un de ses esclaves au vaisseau pour y faire demander une canne à pomme d'or, gravée de son nom, que les Anglais, dans un autre voyage, s'étaient chargés de lui apporter : non seulement cette commission avait été négligée, mais le messager du cabochir s'étant emporté dans ses reproches il fut imprudemment maltraité par les gens de l'équipage. Son maître, irrité de ce double ou-

trage, ne remit pas sa vengeance plus loin qu'au jour suivant : les Anglais étaient à puiser de l'eau ; il fondit sur eux , se saisit de leurs tonneaux , et fit une douzaine de prisonniers, qu'il conduisit à sa ville. La hauteur de cette conduite était fondée sur des forces réelles.

Il s'était mis en possession du fort de Brandebourg, que les Danois avaient abandonné depuis quelques années. Cette hardiesse avait fait naître quelques différens entre lui et les Hollandais : sous prétexte de l'avoir acheté des Danois ils y avaient envoyé en 1720 une galiote à bombes, et deux ou trois frégates , pour demander qu'il leur fût remis. John , qui était hardi et subtil , ayant examiné leurs forces , répondit qu'il voulait voir quelque témoignage du traité des Brandebourgeois ; il ajouta même que ce traité prétendu ne pouvait leur donner droit qu'à l'artillerie et aux pierres de l'édifice , puisque le terrain n'appartenait pas aux Européens pour en disposer ; que les premiers possesseurs lui en avaient payé la rente , et que depuis le parti qu'ils avaient pris de l'abandonner il était résolu de ne pas recevoir d'autres blancs. Ces raisonnemens ayant irrité les Hollandais ils jetèrent quelques bombes dans la place ; ensuite , aussi furieux d'eau-de-vie que de colère , ils débarquèrent quarante hommes sous la conduite d'un lieutenant pour former une attaque régulière : mais John , qui avait eu le temps de se mettre en embuscade avec des forces supé-

rieures, fondit brusquement sur eux, et les tailla tous en pièces. Il ajouta l'insulte à la victoire en faisant paver l'entrée de son palais des crânes des morts.

Cet avantage avait servi à le rendre plus fier et plus rigoureux sur tous les droits du commerce, c'est à dire sur ceux qui lui étaient dus justement. Cependant lorsqu'il se fut réconcilié avec les Anglais Atkins et quelques autres officiers du vaisseau lui rendirent une visite : les vents du sud avaient rendu la mer si grosse que, les voyant embarrassés à descendre au rivage avec leurs propres chaloupes, il leur envoya ses canots; mais il leur fit payer un droit pour ce service. Les nègres seuls connaissent assez la côte pour savoir quand ils n'ont rien à craindre de l'agitation des flots. John se trouva lui-même sur le rivage pour y recevoir les Anglais; il était accompagné de trente ou quarante gardes bien armés, qui les conduisirent à sa maison.

C'était un homme de cinquante ans, bien fait et robuste, d'un regard sévère, et qui se faisait respecter de tous ses nègres, jusqu'à vouloir que ceux qui portaient des chapeaux ou des bonnets eussent toujours la tête nue devant lui.

Il reçut fort civilement les Anglais, et les salua de six coups de canon, qui lui furent rendus en même nombre. Il leur fit des excuses de les avoir empêchés de prendre de l'eau, et pour les en dédommager il leur permit de pêcher dans la

rivière qui passe derrière la ville ; mais leur pêche n'ayant point été fort heureuse ils furent mal servis à dîner : le cabochir prit un air mécontent , et leur reprocha de s'être attiré cette disgrâce en négligeant de faire un présent à l'eau de la rivière , qui méritait plus de considération qu'une autre parce qu'elle était le fétiche d'un homme tel que lui.

Atkins trouvant le cabochir familier et de bonne humeur ne fit pas difficulté de lui demander ce qu'étaient devenus les crânes hollandais dont il avait pavé l'entrée de sa maison : il répondit naturellement que depuis un mois il les avait enfermés dans une caisse avec de l'eau-de-vie, des pipes et du tabac , et qu'il les avait fait enterrer. Il était temps, ajouta-t-il, d'oublier les ressentimens passés ; et les petites commodités qu'il avait fait enterrer avec les Hollandais étaient un témoignage du respect qu'il portait aux morts. Au reste le cabochir lui fit voir dans une de ses cours les mâchoires des Hollandais suspendues aux branches d'un arbre : c'était encore un trophée qui lui restait.

Le but du voyage de Smith avait été de lever les plans de tous les forts et les établissemens anglais dans la Guinée ; il exécuta ce dessein avec beaucoup de peine : il débarqua le samedi 20 août 1726 à bord de *la Bonite*, commandée par le capitaine Livingstone , avec le sieur Walter-Charles , gouverneur de Sierra-Léone. On

passa le tropique le 14 de septembre : Smith y observa plusieurs oiseaux blanchâtres, qui n'ont pour queue qu'une longue plume : ils s'élèvent fort haut dans leur vol ; ce sont des paille-en-queue. Les matelots leur ont donné le nom d'*oiseaux du tropique* parce qu'on ne les voit que sous la zone torride entre les tropiques.

Le 4 de février 1727 on jeta l'ancre à cinq milles à l'ouest d'Axim : ce château des Hollandais, sur la côte d'Or, est une petite fortification triangulaire, montée de onze pièces de canon. Les nègres ont une ville fort peuplée sous le canon du château, comme on en voit sous tous les forts européens au long de la côte d'Or.

Smith, ayant levé successivement plusieurs plans, arriva le 17 au cap Corse, où l'on trouva plusieurs vaisseaux dans la rade.

Pendant le séjour que Smith avait fait à James-Fort, sur la Gambie, il avait reçu par un vaisseau anglais une lettre de Hollande, adressée au gouverneur hollandais de la Mina, qu'il s'était chargé de porter au cap Corsè. Cette occasion lui paraissant favorable pour lever le plan du château de la Mina il s'y rendit dans un grand canot avec Livingstone sous prétexte de remettre la lettre au gouverneur ; mais ils reconnurent bientôt que les Hollandais ne manquaient pas de pénétration : Smith, qui ne se croyait ni connu, ni observé, étant sorti sans affectation pour jeter les yeux autour de lui, fut étonné de se voir immédiatement

suivi par le gouverneur, qui le tira brusquement par la manche, et qui le pria de rentrer dans la salle en lui disant qu'il pouvait emporter, si c'était son dessein, tout l'or de la Guinée dans sa poche; mais que pour le plan du château hollandais il ne l'emporterait pas. Un reproche si peu attendu causa d'abord quelque embarras à Smith; cependant après s'être un peu remis il répondit au gouverneur qu'il lui avait cru assez de lumières pour ne pas s'imaginer qu'on pût entreprendre de lever le plan d'une place sans les instrumens nécessaires, et que n'en ayant aucun il s'étonnait qu'on pût le soupçonner de ce dessein. Le commandant hollandais demeura pensif un moment, et, paraissant se repentir d'un procédé trop brusque, il pressa Smith et Livingstone de demeurer à dîner : ils y consentirent. Alors il leur montra quelques plans imparfaits qui avaient été levés par un dessinateur de la compagnie hollandaise : l'ouvrage avait été fort bien commencé, mais l'artiste était mort sans avoir pu l'achever.

Smith partit du cap Corse le 24 de mars. Comme on était à la fin de la saison sèche l'eau était si rare dans la garnison qu'il fut impossible d'en obtenir pour les besoins du vaisseau : il ne s'en trouve point à plus de huit milles du château, de sorte qu'on y est réduit à l'eau d'une grande citerne qui se remplit par des tuyaux de plomb, où la pluie descend de tous les toits. Tous les

forts de la côte d'Or n'ont pas d'autres ressources.

Le 28 on alla jeter l'ancre au fort d'Akra. Smith alla sa promener plusieurs fois jusqu'à la porte du fort hollandais; il y rencontra quelques marchands de cette nation qui connaissaient le facteur anglais dont il était accompagné: on s'entretint quelques momens avec beaucoup de familiarité et d'amitié; mais les Hollandais ne proposèrent point à Smith d'entrer dans leur fort, ce qui lui fit juger qu'ils avaient des ordres du gouverneur-général de la Mina, et qu'ils craignaient les observations d'un dessinateur anglais.

Le 3 d'avril, après avoir perdu un câble dans les rocs d'Akra, il remit à la voile pour gagner la côte de Juida. Le 5 il passa devant l'embouchure de la grande rivière Volta, qui a tiré ce nom de la rapidité extrême de son cours: il est si violent qu'en entrant dans la mer il change la couleur de l'eau jusqu'à plus de huit lieues de la côte. C'est cette rivière qui sépare la côte d'Or de la côte des Esclaves.

Le 7 à la pointe du jour on jeta l'ancre dans la rade de Juida, et l'on salua le fort, qui est à plus d'une lieue de la côte: il se trouvait alors dans la rade trois vaisseaux français et deux portugais. La Guinée entière n'a pas de lieu où le débarquement soit si difficile; on y trouve continuellement les vagues si hautes et si impétueuses que, les chaloupes de l'Europe ne pou-

vant s'approcher du rivage, on est obligé de jeter l'ancre fort loin, et d'y attendre les pirogues qui viennent prendre les passagers et les marchandises : ordinairement les rameurs nègres s'en acquittent avec beaucoup d'habileté ; mais quelquefois aussi le passage n'est pas sans danger. A l'arrivée du vaisseau de Smith les facteurs de sa nation envoyèrent à bord une grande pirogue pour amener au rivage ceux qui devaient y descendre. Le passage fut heureux ; cependant Smith fut étonné de se voir entre des vagues d'une hauteur excessive et des flots d'écume qui paraissaient capables d'abîmer le plus grand vaisseau : il admira l'adresse des nègres à les traverser, mais surtout à profiter du mouvement d'une vague pour faire avancer à l'aide des rames leur pirogue fort loin sur le rivage ; après quoi, sautant à terre, ils la transportent encore plus loin pour la garantir du retour des flots. Si l'on avait le malheur d'être renversé il serait fort difficile de se sauver à la nage quand on n'aurait que la violence de la mer à combattre ; mais en y joignant le danger des requins, qui suivent toujours les canots en grand nombre pour attendre leur proie, on peut dire qu'il est presque impossible d'échapper.

Les vaisseaux qui viennent à Juida pour le commerce ont toujours sur le rivage des trétes qui leur servent de magasins pour mettre leurs marchandises à couvert : Smith en débarquant

s'approcha d'une tente française, où le matelot qui en avait la garde lui offrit en langue anglaise un verre d'eau-de-vie, qu'il accepta. Il y avait dans la tente un grand nombre de barils, dont le dehors paraissait mouillé : Smith en ayant demandé la raison le matelot français lui répondit que les barils n'avaient été débarqués que le matin, et qu'ils avaient beaucoup souffert au passage. Il ajouta qu'au débarquement un matelot français, s'étant hasardé trop loin dans l'eau pour reprendre un baril que les vagues emportaient, avait été saisi par un jeune requin, contre lequel il s'était fort bien défendu avec son couteau ; mais que la même vague qui le ramenait ayant apporté deux autres requins monstrueux il avait été déchiré en un moment et dévoré à la vue de tous ses compagnons.

Les Anglais ont à dix-huit milles de ce fort, du côté de l'est, un autre comptoir nommé Iakin, et celui de Sabi à cinq milles du côté du nord ; mais celui-ci venait d'être réduit en cendres par le grand et puissant roi Dahomay, dont le nom a fait tant de bruit en Europe. Sa première conquête avait été le royaume du grand Ardra, cinquante milles au nord-ouest de Sabi. Le roi d'Ardra ayant en 1724 quelques affaires à régler avec Baldwin, gouverneur anglais de Juida, et n'étant pas satisfait de sa diligence, fit arrêter Lamb, facteur anglais d'Ardra, dans l'espérance

de rendre Baldwin plus attentif à l'obliger. Ce fut dans ces circonstances que la ville d'Ardra fut assiégée par les troupes du roi Dahomay, et qu'ayant été prise après une vigoureuse résistance le roi même fut tué à la porte de son palais. Lamb fut conduit devant le général de Dahomay, qui n'avait jamais vu de blancs : cet officier nègre fut si surpris de sa figure qu'il le mena au roi son maître comme une rareté fort étrange ; en effet le roi Dahomay, faisant sa résidence à deux cents milles dans les terres, n'avait jamais eu non plus l'occasion de voir un Européen. Il garda précieusement Lamb, qui écrivit pendant sa captivité une lettre au gouverneur Tinker, successeur de Baldwin : nous la transcrivons tout à l'heure ; elle servira à faire connaître ce que c'était que ce roi Dahomay.

On retournait en Angleterre lorsque, le 1^{er} juillet, le navire se trouvant par 13° 19' du nord, on s'aperçut d'une dangereuse voie d'eau : comme elle était déjà si grande que les pompes ne pouvaient suffire on ne fut pas saisi d'une crainte médiocre en considérant qu'on était fort éloigné de la terre, et qu'on n'était accompagné d'aucun vaisseau. Après beaucoup de recherches, Livingstone découvrit la source du mal, et trouva les moyens d'en arrêter les progrès ; cependant il ne fut pas possible d'y remédier si parfaitement qu'on ne s'aperçût bientôt qu'il recommençait avec un nouveau danger : on résolut de suivre le

vent pour soulager le vaisseau ; mais la fatigue extrême de l'équipage , qui était sans cesse obligé de travailler à la pompe , fit applaudir à la proposition de porter droit aux Indes occidentales. On était dans la latitude des vents alisés , et on avait directement la Barbade à l'ouest ; à la vérité , suivant les calculs , on n'en était pas à moins de sept cents lieues , distance terrible pour un vaisseau près de s'abîmer ; cependant , les circonstances n'offrant point d'autre ressource , on résolut de s'y attacher avec tous les efforts du courage et de la prudence. Les emplois furent distribués pour une si grande entreprise : le capitaine et le pilote devaient prendre alternativement la conduite du gouvernail ; Smith et un autre se chargèrent de préparer les vivres et de faire du punch chaud pour ceux qui travaillaient à la pompe , auxquels on assigna une pinte et demie de liqueur pendant chaque quart , c'est à dire de quatre heures en quatre heures : ils avaient besoin de ce soutien pour ranimer leurs esprits parce que le travail était si pénible et le péril si pressant que tous les matelots ne purent être divisés qu'en deux quarts. Il restait deux petits nègres , qui reçurent ordre d'assister Smith et son camarade dans leurs fonctions.

On passa neuf ou dix jours dans une extrémité si déplorable : la plupart des matelots commençaient à se rebuter de l'excès du travail , et quelques-uns firent éclater des murmures qui sem-

blaient annoncer d'autres effets de leur désespoir; on leur fournissait néanmoins des rafraîchissements, et Smith avait soin de leur tuer tous les jours quelques pièces de volaille ou un chevreau; tous les officiers s'efforçaient aussi de les encourager par l'espérance de découvrir bientôt la Barbade. Leur canot, qui était assez grand et en fort bon état, avait été placé sur le tillac; mais la chaloupe ayant été serrée entre les deux ponts plusieurs souhaitaient qu'on la mît en état d'être employée, c'est à dire qu'elle fût équipée de tout ce qui était nécessaire pour un usage forcé, comme d'eau, de vivres, d'instruments de mer, etc.; d'autres s'opposèrent fortement à cette proposition dans la crainte que les plus mutins ou les plus désespérés ne profitassent des ténèbres pour fuir dans la chaloupe et pour abandonner tous les autres à leur mauvais sort, ce qui aurait causé nécessairement la perte du vaisseau, parce qu'il ne serait pas resté assez de bras pour la pompe. Au milieu de ce trouble tous les animaux étrangers qu'on transportait en Europe moururent faute de soins et de nourriture.

Le 16 trois matelots, qui avaient travaillé à la pompe depuis quatre heures jusqu'à huit, tombèrent évanouis et furent emportés comme morts: cet accident ayant fait sonner plus tôt la cloche pour appeler ceux qui devaient succéder au travail l'horreur et la consternation parurent se répandre sur tous les visages; cependant, comme

Smith avait fait préparer un fort bon déjeuner, on se mit à manger autant que la crainte pouvait laisser d'appétit lorsqu'un des matelots de la pompe se mit à crier de toute sa force *terre, terre!* courant et sautant comme un insensé dans le transport de sa joie: Tout le monde abandonna les alimens pour satisfaire une curiosité beaucoup plus pressante que la faim : on découvrit en effet la terre, qu'on reconnut aussitôt pour l'île de la Barbade. Ceux qui se sont trouvés dans une situation semblable assurent que le moment où l'on revoit la terre produit une espèce de délire dont il est impossible de se former une idée. Le même jour on jeta l'ancre dans la baie de Carlisle.

Pendant les jours suivans on se hâta de décharger toutes les marchandises du vaisseau sans interrompre un moment le travail de la pompe, qui ne cessait pas d'être nécessaire dans une rade si tranquille. Un jour que le capitaine Livingstone et Smith étaient à bord avec quelques négocians les ouvriers pompèrent un petit dauphin, à demi rongé de pourriture, sans queue et sans tête, d'environ trois pouces et demi de longueur : Livingstone le mit soigneusement dans l'esprit-de-vin pour le conserver jusqu'en Europe, persuadé que ce petit poisson, ayant été long-temps dans la fente du bâtiment, avait fermé le passage à quantité d'eau, et que c'était à lui par conséquent qu'il était redevable de sa conservation.

Lorsqu'on examina de près le vaisseau après l'avoir mis sur le côté on aperçut sous la quille et dans d'autres endroits plusieurs fentes dont on n'avait pas eu le moindre soupçon ; mais la principale était celle que Livingstone avait découverte , et qui n'avait pu être bien bouchée.

Voici la lettre du facteur Lamb , que nous avons promise au lecteur ; elle est adressée à Tinkel , directeur de la compagnie anglaise à Sabi :

« Monsieur, il y a cinq jours que le roi me remit votre lettre du premier de ce mois : ce prince m'ordonne de vous répondre en sa présence ; je le fais pour exécuter ses volontés. En recevant votre lettre de sa main j'eus avec lui une conférence dont je crois pouvoir conclure qu'il ne pense pas beaucoup à fixer le prix de ma liberté : lorsque je le pressai de m'expliquer à quelles conditions il voulait me permettre de partir il me répondit qu'il ne voyait aucune nécessité de me vendre , parce que je ne suis pas nègre. Je le pressai : il tourna ma demande en plaisanterie, et me dit que ma rançon ne pouvait monter à moins de sept cents esclaves, qui , à quatorze livres sterling par tête , ferait près de dix mille livres sterling. Je lui avouai que cette ironie me glaçait le sang dans les veines , et , me remettant un peu , je lui demandai s'il me prenait pour le roi de mon pays. J'ajoutai que vous et la compagnie me croiriez fou si je vous faisais cette

proposition. Il se mit à rire, et me défendit de vous en parler dans ma lettre parce qu'il voulait charger le principal officier de son commerce de traiter cette affaire avec vous; et que si vous n'aviez rien à Juida d'assez beau pour lui vous deviez écrire d'avance à la compagnie. Je lui répondis qu'à ce discours il m'était aisé de prévoir que je mourrais dans son pays, et que je le priais de faire venir pour moi par quelques-uns de ses gens des habits et quelques autres nécessités : il y consentit. Je n'ai donc, monsieur, qu'un seul moyen de me racheter; ce serait de faire offre au roi d'une couronne et d'un sceptre, qui peuvent être payés sur ce qui reste dû au dernier roi d'Ardra. Je ne connais pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui; car il est fourni d'une grosse quantité de vaisselle d'or en œuvre et d'autres richesses : il a des robes de toutes sortes, des chapeaux, des bonnets, etc.; il ne manque d'aucune espèce de marchandises. Il donne les bedjis¹ comme du sable, et les liqueurs fortes comme de l'eau : sa vanité et sa fierté sont excessives, aussi est-il le plus belliqueux et le plus riche de tous les rois de cette grande région; et l'on doit s'attendre qu'avec le temps il subjuguera tout le pays dont il est environné. Il a déjà pavé deux de ses principaux palais des crânes de ses ennemis tués à la guerre; les palais néan-

¹ Espèce de coquille colorée qui sert de monnaie aux nègres, comme les cauris.

moins sont aussi grands que le parc Saint-James à Londres, c'est à dire qu'ils ont un mille et demi de tour.

« Le roi souhaite beaucoup qu'il me vienne des lettres de ma nation , ou toute autre marque de souvenir. Il regarderait comme une bassesse indigne de lui de prendre quelque chose qui m'appartînt ; je ne crois pas même qu'il voulût retenir les blancs qui viendraient à sa cour : s'il me traite autrement c'est qu'il me regarde comme un captif pris à la guerre ; d'ailleurs il paraît m'estimer beaucoup parce qu'il n'a jamais eu d'autre blanc qu'un vieux mulâtre portugais , qui lui vient de la nation des Popos , et qui lui coûte environ cinq cents livres sterling : quoique cet homme soit son esclave il le traite comme un cabochir du premier ordre : il lui a donné deux maisons , avec un grand nombre de femmes et de domestiques , sans lui imposer d'autre devoir que de raccommo-der quelquefois les habits de sa majesté , parce que ce mulâtre est tailleur. Ainsi l'on peut compter que les tailleurs , les charpentiers , les serruriers ou tous autres artisans libres qui voudraient se rendre ici seraient reçus avec beaucoup de caresses , et feraient bientôt une grosse fortune , car le roi paie magnifiquement ceux qui travaillent pour lui.

« L'arrivée de quelque ouvrier serait donc un excellent moyen pour obtenir ma liberté , en y

joignant la promesse d'entretenir avec lui un commerce réglé : mais étant persuadé que les blancs contribuent ici à sa grandeur il m'objecte à tout moment que s'il me laisse partir il n'y a pas d'apparence qu'il en renvoie jamais d'autres. Il faudrait engager quelqu'un à faire le voyage pour retourner presque aussitôt ; cette seule démarche persuaderait au roi qu'il verrait d'autres blancs dans la suite , et je suis presque sûr qu'il m'accorderait la permission de partir , pour hâter ceux qui viendraient après moi. Si Henri Touch , mon valet , était encore à Juida , et qu'il fût disposé à se rendre ici , il y trouverait plus d'avantage qu'il ne peut se le figurer : il est jeune ; le roi prendrait infailliblement de l'affection pour lui. Quoique je ne rende aucun service à ce prince il m'a donné une maison avec une douzaine de domestiques de l'un ou de l'autre sexe , et des revenus fixes pour mon entretien. Si j'aimais l'eau-de-vie je me tuerais en peu de temps , car on m'en fournit en abondance ; le sucre , la farine et les autres denrées ne me sont pas plus épargnés. Si le roi fait tuer un bœuf , ce qui lui arrive souvent , je suis sûr d'en recevoir un quartier ; quelquefois il m'envoie un porc vivant , un mouton , une chèvre , et je ne crains nullement de mourir de faim. Lorsqu'il sort en public il nous fait appeler , le Portugais et moi , pour le suivre : nous sommes assis près de lui pendant le jour , à l'ardeur du soleil ,

avec la permission néanmoins de faire tenir par nos esclaves des parasols qui nous couvrent la tête.

« Ainsi nous tâchons, le Portugais et moi, de nous rendre la vie aussi douce qu'il est possible, et surtout de ne pas tomber dans une tristesse qui serait bientôt funeste à notre santé; cependant, comme je suis fort ennuyé de ma situation, je suppliai le roi il y a quelque temps de me remettre entre les mains du général de ses troupes, et de me faire donner un cheval pour le suivre à la guerre. Il rejeta ma demande sous prétexte qu'il ne voulait pas me faire tuer; ensuite, m'ayant promis de m'employer autrement, il m'ordonna de demeurer tranquille, et de prendre garde à tout ce que je lui verrais faire. J'ignore encore quelles sont ses intentions. Son général même n'approuva pas l'offre que je faisais d'aller à la guerre, parce que si j'étais tué, me dit-il, le roi ne lui pardonnerait pas d'en avoir été l'occasion. Depuis ce temps-là sa majesté m'a fait donner un cheval, et m'a déclaré que lorsqu'elle sortirait de son palais je serais toujours à sa suite. Il sort assez souvent dans un beau branle garni de piliers dorés et de rideaux. Il m'ordonne quelquefois aussi de l'accompagner dans ses autres palais, qui sont à quelques milles de sa résidence ordinaire : on m'assure qu'il en a onze.

« Comme il est fatigant de monter à cheval

sans selle je vous prie de m'en envoyer une avec un fouet et des éperons. Le roi m'a donné ordre de vous demander aussi le meilleur harnais que vous ayez à Juida : vous serez payé libéralement. Il voudrait en même temps que vous lui envoyassiez un chien anglais et une paire de boucles de souliers. Si vous jugez bien de ses intentions vous pouvez m'adresser ce que je vous demande et pour lui et pour moi ; je suis persuadé que le moindre présent sera fort agréable de ma part , et redoublera mon crédit à cette cour , soit que je parte ou que je demeure. Ainsi je vous conjure de m'accorder une grâce qui peut non seulement rendre mon sort plus supportable , mais qui , faisant conclure au roi qu'on ne pense point à ma rançon , le déterminera peut-être à me rendre la liberté dans quelque moment de caprice.

« Vous devez m'envoyer d'autant plus facilement ce que je vous demande que je n'ai pas touché mes appointemens depuis que je suis en Guinée ; et vous ne serez pas surpris que je vous demande tant de choses si j'ajoute que le roi me fait bâtir actuellement une maison dans une ville où il fait ordinairement son séjour , lorsqu'il se prépare à la guerre : cette nouvelle faveur me jette dans une profonde mélancolie parce qu'elle marque assez qu'on ne pense point à me rendre bientôt ma liberté.

« Si vous approuvez que je traite avec le roi

pour quelques esclaves il faut que vous en parliez à ses gens , et que vous me donniez là-dessus vos ordres ; car pendant le séjour que je dois faire ici je souhaite de pouvoir me rendre utile à la compagnie ; mais dans cette supposition vous ne devez pas oublier de m'envoyer des essais de toutes vos marchandises, avec la marque des prix, pour prévenir toutes sortes de malentendus. Sa majesté m'a pris tout le papier que j'avais encore dans le dessein de faire un cerf-volant : je lui ai représenté que c'est un amusement puéril ; mais il ne le désire pas moins , afin , dit-il , que nous puissions nous en amuser ensemble. Je vous prie donc de m'envoyer deux mains de papier ordinaire avec un peu de fil retors pour cet usage ; joignez-y un peloton de mèche , parce que sa majesté m'oblige souvent de tirer ses gros canons, et que j'appréhende de perdre quelque jour la vue en me servant d'allumettes de bois. On voit ici vingt-cinq pièces de canon , dont quelques-unes pèsent plus de mille livres : on croirait qu'elles y ont été apportées par le diable quand on considère que Juida est à plus de deux cents milles , et qu'Ardra n'est pas à moins de cent soixante. Le roi prend beaucoup de plaisir à faire une décharge de cette artillerie chaque jour de marché : il fait travailler actuellement à construire des affûts. Quoiqu'il paraisse fort sensé sa passion est pour les amusemens et les bagatelles qui flattent son caprice : si vous aviez quelque

chose qui puisse lui plaire à ce titre vous me feriez plaisir de me l'envoyer ; des estampes et des peintures lui plairaient beaucoup ; il aime à jeter les yeux dans les livres ; ordinairement il porte dans sa poche un livre latin de prières , qu'il a pris au mulâtre portugais ; et lorsqu'il est résolu de refuser quelque grâce qu'on lui demande il parcourt attentivement ce livre comme s'il y entendait quelque chose.

« Il trouve aussi beaucoup d'amusement à tracer des caractères au hasard sur le papier , et souvent il m'envoie l'ouvrage qu'il a fait pour imiter nos lettres , mais il le fait accompagner d'un grand flacon d'eau-de-vie et d'un grand kabès¹ ou deux. Je lui ai entendu dire plusieurs fois qu'aucun blanc ne manquerait jamais près de lui de ce qui peut s'acheter avec de l'or. Il traite aussi très favorablement les nègres étrangers , et ses bontés éclatent tous les jours pour quelques Malais qui sont actuellement ici.

« La situation du pays le rend fort sain : il est élevé , et par conséquent rafraîchi tous les jours par des vents agréables : la vue en est charmante ; elle s'étend jusqu'au grand Popo , qui est fort éloigné. On n'y est point incommodé des mousquites.

« J'espère que l'occasion se présentera de vous entretenir avec plus d'étendue de la puissance et

¹ Un kabès est une somme de quatre mille bedjis.

de la grandeur de ce prince¹ victorieux. Je n'ai pu me défendre quelquefois d'une vive admiration en voyant ici des richesses que je ne m'attendais pas à trouver dans cette partie du monde. Vous savez que je dois la vie qu'à la pitié d'un nègre, qui m'aida à passer le mur du vieux comptoir, où l'on m'avait renfermé au premier cri de guerre : sans cette malheureuse précaution j'aurais peut-être eu le bonheur d'éviter la captivité. Le roi d'Ardra s'était méfié apparemment de mon dessein, et ce fut cette raison qui lui fit prendre le parti de s'assurer de moi. Quoi qu'il en soit la maison où j'étais retenu ayant été la première où les Dahomays mirent le feu j'en sortis aussitôt pour avoir le triste spectacle de la désolation qui suivit immédiatement : on me conduisit au travers de la ville jusqu'au palais du roi, où le général de Dahomay commandait en maître absolu : l'orgueil de la victoire et la multitude de ses soins ne l'empêchèrent pas de me prendre la main et de m'offrir un verre d'eau-de-vie. J'ignorais encore qu'il était; mais ce traitement me rassura : je l'avais pris d'abord pour le frère du roi d'Ardra quoique je fusse surpris de lui voir le visage coupé; j'appris bientôt que c'était le général du vainqueur.

« A l'entrée de la nuit je fus obligé de le suivre

¹ On verra tout à l'heure dans les voyages de Snelgrave un détail historique des victoires et de la puissance de Dahomay.

dans son camp. Les cadavres sans tête étaient en si grand nombre dans les rues de la ville qu'ils bouchaient le passage, et le sang n'y aurait pas coulé avec plus d'abondance s'il en était tombé une pluie du ciel. En arrivant au camp on me fit boire deux ou trois verres d'eau-de-vie, et je fus mis sous la garde d'un officier qui me traita fort honnêtement. Le lendemain on m'amena un de mes domestiques nègres, mais blessé si mortellement à la tête qu'on lui voyait la cervelle à découvert : il n'était point en état de m'expliquer à quoi j'étais destiné. Deux jours après le général me fit appeler, et me donna l'ordre de demeurer assis avec ses capitaines tandis qu'il comptait les esclaves en leur donnant à chacun son bedji. Le nombre des bedjis étant monté à plus de deux grands kabès celui des esclaves devait être huit mille : je reconnus entre eux deux autres de mes domestiques, l'un blessé au genou, l'autre à la cuisse. J'eus occasion d'entretenir un peu plus long-temps le général : il m'encouragea par l'espérance d'un meilleur sort; il fit apporter un flacon d'eau-de-vie, but à ma santé, et m'ordonna de garder le reste. A ce présent il voulut ajouter quelques pièces d'étoffe, que je refusai parce qu'elles ne pouvaient m'être d'aucun usage; mais je lui dis que s'il pouvait me faire retrouver dans le pillage mes chemises et mes habits j'en aurais beaucoup de reconnaissance parce que mon linge était fort

sale, comme vous n'aurez pas de peine à vous le figurer.

« Les Dahomays, dont mes domestiques étaient devenus les esclaves, leur refusèrent la liberté de me parler si ce n'était en leur présence; cependant le général me dit de ne pas m'en affliger, et de ne m'alarmer de rien jusqu'à ce que j'eusse vu le roi son maître, dont il m'assura que je serais reçu avec bonté. Il me donna un parasol et un branc ou un hamac pour me faire porter dans le voyage; j'acceptai ce secours avec joie.

« J'avais vu commettre tant de cruautés à l'égard des captifs, surtout contre ceux que leur âge ou leurs blessures ne permettaient pas d'emmener, que je ne pouvais être tout à fait sans crainte; la première fois surtout que je fus conduit par une troupe de nègres armés, qui battaient devant moi sur leurs tambours une sorte de marche lugubre, que je pris pour le présage de mon supplice, je me livrai aux plus tragiques suppositions. J'étais environné d'un grand nombre de ces furieux, qui sautaient autour de moi en poussant des cris épouvantables; la plupart avaient à la main des épées ou des couteaux nus, et les faisaient briller devant mes yeux comme s'ils eussent été prêts pour l'exécution : mais tandis que j'implorais la pitié et le secours du ciel le général envoya ordre à l'officier qui me conduisait de me mener à deux milles du camp dans un lieu où il s'était retiré lui-même. Son ordre

fut exécuté sur-le-champ, et je fus un peu rassuré par sa présence.

« Je vous raconterais les circonstances de mon voyage et de quelle manière je fus reçu du roi si sa majesté ne me faisait demander à ce moment ma lettre avec un empressement qui ne me permet pas de la rendre plus longue ni de la corriger. Je me flatte que cette raison sera excuser mes fautes, et je suis, etc.

« BULLFINCH LAMB. »

L'auteur de cette lettre passa encore deux ans à la cour de Dahomay; enfin le roi, se fiant à la promesse qu'il lui fit de revenir avec d'autres blancs, le renvoya comblé de bienfaits. Il s'arrêta peu à Juida; l'occasion s'étant présentée de partir pour l'Amérique il se rendit à la Barbade, où Smith le rencontra.

CHAPITRE III.

Voyage de Snelgrave. Victoires du roi de Dahomay. Traite des nègres.

L'introduction des voyages de Snelgrave est la mieux détaillée que nous ayons encore rencontrée; elle contient une vue générale du commerce de la Guinée, et les raisons pour lesquelles on a si peu connu jusqu'à présent l'intérieur de l'Afrique; il entend la Guinée depuis le cap Vert jusqu'au pays d'Angole. Le fleuve de Zaïre ou de Congo, dit-il, est le lieu le plus éloigné où les Anglais aient porté leur commerce : ils l'ont augmenté si avantageusement qu'ils ont eu jusqu'à deux cents vaisseaux sur cette côte.

Snelgrave a fait lui-même long-temps le commerce dans l'étendue d'environ sept cents lieues de côtes depuis la rivière de Scherbro jusqu'au cap Lopez Gonsalvo. Il divise cet espace en quatre parties : la première, qu'il appelle côte au Vent, (Windward) a deux cent cinquante lieues de longueur depuis la même rivière jusqu'à celle d'Ancobar, près d'Axim. On ne trouve sur cette côte aucun établissement européen; le commerce ne s'y exerce qu'au passage des vaisseaux sur les signes que les nègres font du rivage avec de la fumée pour avertir les vaisseaux qu'ils aperçoi-

vent à la voile : ils se rendent à bord dans leurs canots avec les marchandises de leurs pays à moins qu'ils n'aient été rebutés par les insultes et les violences des marchands de l'Europe; c'est ce qui arrive souvent, remarque l'auteur, à la honte des Anglais et des Français, qui sous les moindres prétextes enlèvent ces malheureux nègres pour l'esclavage. Une injustice si noire a non seulement refroidi plusieurs nations d'Afrique pour le commerce, mais expose quelquefois les innocens à porter la peine des coupables; car on a l'exemple de quelques petits vaisseaux de l'Europe qui ont été surpris par les nègres, maltraités et sacrifiés à leur vengeance.

La seconde division de Snelgrave s'étend depuis la rivière d'Ancobar jusqu'au fort d'Akra, c'est à dire l'espace de cinquante lieues; cette partie, qui se nomme la Côte d'Or, est remplie de comptoirs anglais et hollandais.

La troisième division est d'environ soixante lieues depuis Akra jusqu'à Iakin, près de Juida; il n'y a point d'autres comptoirs dans cet espace que ceux de Juida et de Iakin.

La dernière partie, depuis Iakin jusqu'au cap Lopez Gonsalvo, passe le long de la baie de Benin, des Callabares et des Camerones sur une étendue de trois cents lieues, et n'a point de comptoirs européens.

Sur toute la côte de la première division les marchands européens ne risquent pas volontiers

de descendre au rivage parce qu'ils ont mauvaise opinion du caractère des habitans : l'auteur descendit dans quelques endroits ; mais il ne put jamais s'y procurer les moindres éclaircissemens sur les pays intérieurs ; dans tous ses voyages il n'a pas rencontré un seul blanc qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer , aussi ne doute-t-il pas que ceux qui formeraient cette entreprise ne périssent misérablement par la jalousie des nègres , qui les soupçonneraient de quelque dessein pernicieux à leur nation.

Quoique les habitans de la Côte d'Or soient beaucoup plus civilisés par l'ancien commerce qu'ils ont avec les Européens , leur politique ne souffre pas non plus qu'on pénétre dans le sein de leur pays. Cette défiance va si loin que la jalousie des nègres intérieurs s'étend jusqu'aux autres nègres qui sont sous la protection des blancs : de là vient que dans la paix la plus profonde , lorsque les nations éloignées de la mer s'approchent du rivage pour le commerce , les éclaircissemens qu'on en tire sont si fabuleux et si contradictoires qu'on n'y peut prendre aucune confiance , d'autant plus qu'en général les nègres en imposent toujours aux blancs.

On peut dire la même chose de la troisième division ; car jusqu'à la conquête des royaumes de Juida et de Iakin par le roi de Dahomay on ne connaît presque rien des pays du dedans ; aucun blanc n'avait pénétré plus loin que le

royaume d'Ardra , qui est à cinquante milles de la côte.

Les peuples de la quatrième division sont encore plus barbares que ceux de la première , et moins capables par conséquent de se prêter aux informations.

Enfin Snelgrave conclut son introduction par un exemple remarquable des sacrifices humains sur la rivière du vieux Callabar. Akqua , chef ou roi du canton , (car la rivière du Callabar a plusieurs petits princes) vint à bord par la seule curiosité de voir le vaisseau et d'entendre la musique de l'Europe : cette musique l'ayant beaucoup amusé il invita le capitaine à descendre au rivage. Snelgrave y consentit ; mais , connaissant la férocity de cette nation , il se fit accompagner de dix matelots bien armés et de son canonnier : en touchant la terre il fut conduit à quelque distance de la côte , où il trouva le roi assis sur une sellette de bois , à l'ombre de quelques arbres touffus ; il fut invité à s'asseoir aussi sur une autre sellette qui avait été préparée pour lui. Le roi ne prononça pas un mot , et ne fit pas le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il le vît assis ; mais alors il le félicita sur son arrivée , et lui demanda des nouvelles de sa santé. Snelgrave lui rendit ses complimens après l'avoir salué le chapeau à la main. L'assemblée était nombreuse : quantité de seigneurs nègres étaient debout autour de leur maître , et sa garde , composée d'environ

cinquante hommes, armés d'arcs et de flèches, l'épée au côté et la zagaie à la main, se tenait derrière lui à quelque distance. Les Anglais se rangèrent vis-à-vis à vingt pas, le fusil sur l'épaule.

Après avoir présenté au roi quelques bagatelles, dont il parut charmé, Snelgrave vit un petit nègre attaché par la jambe à un pieu fiché en terre : ce petit misérable était couvert de mouches et d'autres insectes ; deux prêtres qui faisaient la garde près de lui paraissaient ne le pas perdre un moment de vue. Le capitaine, surpris de ce spectacle, en demanda au roi l'explication : ce prince répondit que c'était une victime qui devait être sacrifiée la nuit suivante au dieu Egho pour la prospérité de son royaume. L'horreur et la pitié firent une si vive impression sur Snelgrave que, sans aucun ménagement et, comme il le confesse, avec trop de précipitation, il donna ordre à ses gens de prendre la victime pour lui sauver la vie ; mais lorsqu'ils entreprenaient de lui obéir un des gardes marcha vers le plus avancé d'un air menaçant et la lance levée. Snelgrave, commençant à craindre qu'il ne perçât l'Anglais, tira de sa poche un petit pistolet, dont la vue effraya beaucoup le roi ; mais il donna ordre à l'interprète de l'assurer qu'on ne voulait nuire ni à lui ni à ses gens pourvu que son garde cessât de menacer l'Anglais.

Cette demande fut aussitôt accordée ; mais lorsque tout parut tranquille Snelgrave fit un re-

proche au roi d'avoir violé le droit de l'hospitalité en permettant que son garde menaçât les Anglais de sa lance. Le monarque nègre répondit que Snelgrave avait eu tort le premier en donnant ordre à ses gens de se saisir de la victime. Le capitaine anglais reconnut volontiers qu'il avait été trop prompt; mais, s'excusant sur les privilèges de sa religion, qui défend également de prendre le bien d'autrui et de donner la mort aux innocens, il représenta au prince qu'au lieu des bénédictions du ciel il allait s'attirer la haine du Dieu tout puissant que les blancs adorent. Il ajouta que la première loi de la nature humaine est de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Enfin il offrit d'acheter l'enfant : cette proposition fut acceptée; et, ce qui le surprit beaucoup, le roi ne lui demanda qu'un collier de verre bleu, qui ne valait pas trente sous; il s'était attendu qu'on lui demanderait dix fois autant parce que, depuis les rois jusqu'aux plus vils esclaves, les nègres sont accoutumés à profiter de toutes sortes d'occasions pour tirer quelque avantage des Européens. Il prit plaisir après avoir obtenu cette grâce à traiter le roi avec les liqueurs et les vivres qu'il avait apportés du vaisseau; ensuite il prit congé de ce prince, qui, pour lui marquer la satisfaction qu'il avait reçue de sa visite, promit de le visiter sur son bord une seconde fois.

La veille de son débarquement Snelgrave avait

acheté la mère de l'enfant sans prévoir ce qui lui devait arriver ; et le chirurgien s'étant informé de ceux qui l'avaient amenée de l'intérieur des terres si elle avait un enfant , ils avaient répondu qu'elle n'en avait pas ; mais à peine ce petit malheureux fut-il porté à bord que, le reconnaissant entre les bras des matelots , elle s'élança vers eux avec une impétuosité surprenante pour le prendre dans les siens. Snelgrave a peine à croire qu'il y ait jamais eu de scène aussi touchante. L'enfant était aussi joli qu'un nègre peut l'être, et n'avait pas plus de dix-huit mois ; mais la reconnaissance produisit autant d'effet que la tendresse lorsque la mère eut appris de l'interprète que le capitaine l'avait dérobé à la mort. Cette aventure ne fut pas plus tôt répandue dans le vaisseau que tous les nègres, libres et esclaves battirent des mains et chantèrent les louanges de Snelgrave. Il en tira un fruit considérable pendant le reste du voyage par la tranquillité et la soumission qu'il trouva constamment parmi ses esclaves quoiqu'il n'en eût pas moins de trois cents à bord. Il se rendit de la rivière de Callabar à l'île d'Antigoa , où il vendit sa cargaison. Un planteur de cette île lui ayant entendu raconter l'histoire de la mère et du fils les acheta tous deux sur cette seule recommandation , et leur fit trouver beaucoup de douceur dans l'esclavage.

Cette anecdote , qui attendrira tous les cœurs

sensibles , console un peu des barbaries que nous sommes souvent obligés de rapporter, et jette au moins quelque intérêt au milieu des détails quelquefois un peu arides qui doivent entrer nécessairement l'histoire des voyages en Afrique.

Vers la fin du mois de mars 1727 Snelgrave , alors capitaine de la Catherine, arriva dans la rade de Juida, où il avait déjà fait plusieurs voyages : après avoir pris terre sans se ressentir des inconvéniens ordinaires de cette dangereuse côte , il se rendit au fort anglais , qui est à trois milles du rivage et fort près du fort français. Trois semaines avant son arrivée le pays avait été conquis et ruiné par le roi de Dahomay, et les Européens des comptoirs avaient été enlevés pour l'esclavage avec les habitans nègres ; les ravages de l'épée et du feu dans une si belle contrée formaient encore un affreux spectacle : le carnage avait été si terrible que les champs étaient couverts d'os de morts. Cependant comme les prisonniers européens avaient obtenu du vainqueur la permission de revenir dans leurs forts ce fut d'eux-mêmes que l'auteur apprit les circonstances de cette étrange révolution.

Il commence son récit par la description de l'état florissant où il avait vu le royaume de Juida dans ses voyages précédens. La côte de ce pays est à 6° 40' nord. Sabi , qui en est la capitale, est situé à sept milles de la mer : c'était dans cette ville que les Européens avaient leurs comp-

toirs ; la rade était ouverte à toutes les nations. On comptait annuellement plus de deux mille nègres que les Français, les Anglais, les Hollandais et les Portugais transportaient de Sabi et des places voisines : étrange preuve de prospérité ! Les habitans étaient civilisés par un long commerce.

Le pays était extrêmement peuplé ; il était rempli de villes et de villages ; la bonté naturelle du terroir, jointe à la culture qu'il recevait de tant de mains, lui donnait l'apparence d'un jardin continu ; un long et florissant commerce avait enrichi les habitans. Tous ces avantages étaient devenus la source d'un luxe et d'une mollesse si excessive qu'une nation qui aurait pu mettre cent mille combattans sous les armes se vit chassée de ses principales villes par une armée peu nombreuse, et devint la proie d'un ennemi qu'elle avait autrefois méprisé.

Le roi de Juida, étant monté sur le trône à l'âge de quatorze ans, avait abandonné le gouvernement aux seigneurs de sa cour, qui s'étaient fait une étude de flatter toutes ses passions pour le retenir plus long-temps dans cette dépendance : il avait trente ans au temps de la révolution ; mais loin de s'être rendu plus propre aux affaires il ne pensait qu'à se livrer à la débauche : il entretenait à sa cour plusieurs milliers de femmes qu'il employait à toutes sortes de services ; car il n'y recevait aucun domestique d'un autre

sexe. Cette faiblesse aboutit à sa ruine : les grands, n'ayant en vue que leur intérêt particulier, s'érigèrent en autant de tyrans qui divisèrent le peuple, et devinrent aisément la proie de leur ennemi commun, le roi de Dahomay, monarque puissant, dont les états sont fort éloignés dans les terres.

Ce prince avait fait demander depuis longtemps au roi de Juida la permission d'envoyer ses sujets pour le commerce jusqu'au bord de la mer avec offre de lui payer les droits ordinaires sur chaque esclave : cette proposition ayant été rejetée il avait juré de se venger dans l'occasion ; mais le roi de Juida s'était si peu embarrassé de ses menaces que Snelgrave se trouvant vers le même temps à sa cour il lui avait dit que si le roi de Dahomay entreprenait la guerre il ne le traiterait pas suivant l'usage du pays, qui était de lui faire couper la tête, mais qu'il le réduirait à la qualité d'esclave pour l'employer aux plus vils offices.

Trouro Audati, roi de Dahomay, était un prince politique et vaillant, qui dans l'espace de peu d'années avait étendu ses conquêtes vers la mer jusqu'au royaume d'Ardra, pays intérieur, mais qui touche à celui de Juida : il se proposait d'y demeurer tranquille, jusqu'à ce qu'il eût assuré ses premières conquêtes, lorsqu'un nouvel incident le força de reprendre les armes. Le roi d'Ardra avait un frère nommé Hassar, qui en

avait été traité avec beaucoup de rigueur et d'injustice : ce prince outragé alla offrir secrètement à Trouro Audati de grosses sommes d'argent s'il voulait entreprendre de le venger. Il en fallait bien moins pour réveiller un conquérant politique : le roi d'Ardra découvrit les desseins de ses ennemis , et fit demander aussitôt du secours au roi de Juida , qu'un intérêt commun devait faire entrer dans sa querelle ; mais celui-ci eut l'imprudence de fermer l'oreille , et de souffrir que l'armée du roi d'Ardra , qui était forte de cinquante mille hommes , fût taillée en pièces , et le roi même fait prisonnier. Le malheureux monarque fut décapité aux yeux du vainqueur , suivant l'usage barbare des rois nègres.

Le roi de Dahomay , tournant ses armes contre le royaume de Juida , attaqua d'abord un canton dont Appragah , grand seigneur nègre , avait le gouvernement héréditaire : cet Appragah fit demander du secours à son roi ; mais il avait à la cour des ennemis qui souhaitaient sa ruine , et qui rendirent le roi sourd à ses instances. Se voyant abandonné il prit le parti après quelque résistance de se soumettre au roi de Dahomay , et cet hommage volontaire lui fit obtenir du vainqueur une composition honorable.

La soumission d'Appragah ouvrit à l'armée victorieuse l'entrée jusqu'au centre du royaume ; cependant elle fut arrêtée par une rivière qui coule au nord de Sabi , principale ville de Juida

et résidence ordinaire de ses princes. Le roi de Dahomay y assit son camp sans oser se promettre que le passage fût une entreprise aisée : cinq cents hommes auraient suffi pour garder les bords de cette rivière ; mais au lieu de veiller à leur sûreté les peuples efféminés de Sabi se crurent assez défendus par leur nombre , et ne purent s'imaginer que leur ennemi osât s'approcher de leur ville ; ils se contentèrent d'envoyer soir et matin leurs prêtres sur le bord de la rivière pour y faire des sacrifices à leur principale divinité , qui était un grand serpent , auquel ils s'adressaient dans ces occasions pour rendre les bords de leur rivière inaccessibles.

Ce serpent était d'une espèce particulière, qui ne se trouve que dans le royaume de Juida : le ventre de ces monstres est gros ; leur dos est arrondi comme celui d'un porc ; ils ont au contraire la tête et la queue fort menues , ce qui rend leur marche fort lente ; leur couleur est jaune et blanche avec quelques raies brunes. Ils sont si peu nuisibles que si l'on marche dessus par imprudence (car ce serait un crime capital d'y marcher volontairement) leur morsure n'est suivie d'aucun effet fâcheux ; et c'est une des principales raisons que les nègres apportent pour justifier leur culte. D'ailleurs ils sont persuadés par une ancienne tradition que l'invocation du serpent les a délivrés de tous les malheurs qui les menaçaient. Mais ils virent leurs espérances trom-

pées dans la plus dangereuse occasion qu'ils eussent à redouter; leurs divinités mêmes ne furent pas plus ménagées qu'eux; car, les serpens étant en si grand nombre qu'ils étaient regardés comme des animaux domestiques, les conquérans qui en trouvèrent les maisons remplies leur firent un traitement fort singulier; ils les soulevaient par le milieu du corps en leur disant : « Si vous êtes des dieux parlez et tâchez de vous défendre. » Ces pauvres animaux demeurant sans réponse les Dahomays les éventraient et les faisaient griller sur des charbons pour les manger.

La politique de Dahomay alla jusqu'à faire déclarer aux Européens qui résidaient alors dans le royaume de Juida que s'ils voulaient demeurer neutres ils n'avaient rien à craindre de ses armes, et qu'il promettait au contraire d'abolir les impôts que le roi de Juida mettait sur leur commerce; mais que s'ils prenaient parti contre lui ils devaient s'attendre aux plus cruels effets de son ressentiment. Cette déclaration les mit dans un extrême embarras : ils étaient portés à se retirer dans leurs forts, qui sont à trois milles de Sabi, du côté de la mer, pour y attendre l'événement de la guerre; mais craignant aussi d'irriter le roi de Juida, qui pouvait les accuser d'avoir découragé ses sujets par leur fuite, ils se déterminèrent à demeurer dans la ville.

Trouro Audati n'eut pas plus tôt reconnu que les habitans de Sabi laissaient la garde de la ri-

vière aux serpens qu'il détacha deux cents hommes pour sonder les passages; ils gagnèrent l'autre rive sans opposition, et marchèrent immédiatement la ville au son de leurs instrumens militaires. Le roi de Juida, informé de leur approche, prit aussitôt la fuite avec tout son peuple, et se retira dans un île maritime, qui n'est séparée du continent que par une rivière; mais la plus grande partie des habitans, n'ayant point de pirogues pour le suivre, se noyèrent en voulant passer à la nage; le reste, au nombre de plusieurs mille, se réfugièrent dans les broussailles, où ceux qui échappèrent à l'épée périrent encore plus misérablement par la famine. L'île que le roi avait prise pour asile est proche du pays des Popos, qui suit le royaume de Juida, du côté de l'ouest.

Le détachement de l'armée ennemie étant entré dans la ville mit le feu d'abord au palais, et fit avertir aussitôt le général qu'il n'y avait plus d'obstacle à redouter. Toutes les troupes de Dahomay passèrent promptement la rivière, et n'en croyaient qu'à peine le témoignage de leurs yeux. Dulport, qui commandait alors à Juida pour la compagnie d'Afrique, raconta plusieurs fois à Snelgrave que plusieurs nègres de Dahomay, qui étaient entrés dans le comptoir anglais, avaient paru si effrayés à la vue des blancs que, n'osant s'en approcher, ils avaient attendu qu'il fit signe de la tête et de la main pour se persuader que

c'étaient des hommes de leur espèce, ou du moins qui ne différaient d'eux que par la couleur ; mais lorsqu'ils s'en crurent assurés ils oublièrent le respect ; et prenant à Dulport tout ce qu'il avait dans ses poches ils le firent prisonnier avec quarante autres blancs , Anglais , Français , Hollandais et Portugais : de ce nombre était Jérémie Tinker, qui avait résigné depuis peu la direction des affaires de la compagnie à Dulport , et qui devait s'embarquer peu de jours après pour l'Angleterre. Le signor Pereira , gouverneur portugais , fut le seul qui s'échappa de la ville , et qui gagna le fort français.

Le lendemain tous les prisonniers blancs furent envoyés au roi de Dahomay , qui était resté à quarante milles de Sabi : on avait eu soin de leur faire préparer pour ce voyage des hamacs à la mode du pays ; en arrivant au camp royal ils furent séparés suivant la différence de leurs nations , et pendant quelques jours ils furent assez maltraités ; mais dans la première audience qu'ils obtinrent du roi ce prince rejeta le mauvais accueil qu'on leur avait fait sur le trouble causé par la guerre , et leur promit qu'ils seraient plus satisfaits à l'avenir ; en effet peu de jours après il leur accorda la liberté sans rançon , avec la permission de retourner dans leurs forts ; cependant ils ne purent obtenir la restitution de ce qu'on leur avait pris. Le roi fit présent de quelques esclaves aux gouverneurs anglais et français : il les assura

qu'après avoir bien établi ses conquêtes son dessein était de faire fleurir le commerce, et de donner aux Européens des témoignages d'une considération particulière. Toute la conduite du conquérant nègre est d'un homme très supérieur à l'idée que nous avons de ces barbares.

Snelgrave passa trois jours sur le rivage de Juida avec les Français et les Anglais des deux comptoirs, qui lui parurent fort embarrassés des circonstances : il les quitta pour se rendre à Iakin, qui n'en est qu'à sept lieues à l'est, quoiqu'il y ait au moins trente milles de côtes. Cette rade a toujours servi de port de mer au royaume d'Ar-dra : elle est gouvernée par un prince héréditaire qui paie à cette couronne un tribut de sel. Lorsque le roi de Dahomay s'était rendu maître d'Ar-dra ce gouverneur l'avait fait assurer de sa soumission avec offre de lui payer le même tribut qu'au roi précédent. Cette conduite fut fort approuvée de Trouro Audati, et la sienne fait connaître quelle était sa politique. Quelques ravages qu'il eût exercés dans les pays qu'il avait subjugués il jugea qu'après s'être ouvert le passage qu'il désirait jusqu'à la mer il pourrait tirer quelque utilité des Iakins, qui entendaient fort bien le commerce, et que par cette voie il ne manquerait jamais d'armes et de poudre pour assurer ses conquêtes. D'ailleurs cette nation avait toujours été rivale des Juidas dans le commerce, et leur portait une haine invétérée depuis qu'ils

avaient attiré dans leur pays tout le commerce d'Iakin; car les agrémens de Sabi et la douceur de l'ancien gouvernement avaient porté les Européens à fixer leurs établissemens dans cette ville.

Le lendemain il vint un messager nègre, nommé Boutteno, qui dit à Snelgrave en fort bon anglais que ne l'ayant pu trouver à Juida, où il l'avait cherché par l'ordre du roi de Dahomay, il était venu à Iakin pour l'inviter à se rendre au camp, et l'assurer de la part de sa majesté qu'il y serait en sûreté et reçu avec toutes sortes de caresses. Snelgrave marqua de l'embarras à répondre; mais apprenant que son refus pourrait avoir de fâcheuses conséquences il prit le parti de faire ce voyage, surtout lorsqu'il vit plusieurs blancs disposés à l'accompagner. Un capitaine hollandais, dont le vaisseau avait été détruit depuis peu par les Portugais, lui promit de le suivre : le chef du comptoir hollandais d'Iakin résolut d'envoyer avec lui son écrivain pour offrir quelques présens au vainqueur. Le prince d'Iakin fit partir aussi son propre frère pour renouveler ses hommages au roi.

Le 8 avril ils traversèrent dans des canots la rivière qui coule derrière Iakin : leur cortège était composé de cent nègres, et le messager leur servait de guide; cet homme, qui avait été fait prisonnier avec Lamb, avait appris l'anglais dès son enfance dans le comptoir de Juida. Ils furent

accompagnés jusqu'au bord de la rivière par les habitans de la ville, qui faisaient des vœux pour leur retour dans l'opinion qu'ils avaient de la barbarie des Dahomays.

Après avoir passé la rivière ils se mirent en chemin dans leurs hamacs, portés chacun par six nègres qui se relevaient successivement à certaines distances; car deux hommes suffisent pour soutenir le bâton auquel le branle est attaché: ils ne faisaient pas moins de quatre milles par heure; mais on était quelquefois obligé d'attendre ceux qui portaient le bagage. On ne trouve point de chariots à Iakin, et les chevaux n'y sont guère plus grands que des ânes; au reste les chemins sont fort bons, et la perspective du pays aurait été très agréable si l'on n'y eût aperçu de tous côtés les ravages de la guerre: on y voyait non seulement les ruines de quantité de villes et de villages, mais les os des habitans massacrés qui couvraient encore la terre. Le premier jour on dîna sous des cocotiers de diverses viandes froides dont on avait fait provision. Le soir on fut obligé de coucher à terre dans quelques mauvaises huttes qui étaient trop basses pour y pouvoir suspendre les hamacs; tous les nègres de la suite passèrent la nuit à l'air.

Le jour suivant, étant parti à sept heures du matin, le convoi se trouva vers neuf heures à un quart de mille du camp royal: on crut avoir fait depuis Iakin environ quarante milles. Là un

messager envoyé par le roi fit à Snelgrave et aux autres blancs les complimens de sa majesté : il leur conseilla de se vêtir proprement ; ensuite , les ayant conduits fort près du camp , il les remit entre les mains d'un officier de distinction qui portait le titre de grand capitaine. La manière dont cet officier les aborda leur parut fort extraordinaire : il était environné de cinq cents soldats chargés d'armes à feu , d'épées nues , de boucliers et de bannières , qui se mirent à faire des grimaces et des contorsions si ridicules qu'il n'était pas aisé de pénétrer leurs intentions. Elles devinrent encore plus obscures lorsque le capitaine s'approcha d'eux avec quelques autres officiers , l'épée à la main et la secouant sur leurs têtes , ou leur en appuyant la pointe sur l'estomac , avec des sauts et des mouvemens désordonnés ; à la fin , prenant un air plus composé , il leur tendit la main , les félicita de leur arrivée au nom du roi , et but à leur santé du vin de palmier , qui est fort commun dans le pays. Snelgrave et ses compagnons lui répondirent en buvant de la bière et du vin qu'ils avaient apportés. Ensuite ils furent invités à se remettre en chemin sous la garde de cinq cents Dahomays , au bruit continuel de leurs instrumens.

Le camp royal était auprès d'une fort grande ville , qui avait été la capitale du royaume d'Ardra , mais qui n'offrait plus qu'un affreux amas de ruines : l'armée victorieuse campait dans des

tentes composées de petites branches d'arbres et couvertes de paille, de la forme de nos ruches à miel, mais assez grandes pour contenir dix à douze soldats. Les blancs furent conduits d'abord sous de grands arbres, où l'on avait placé des chaises du butin de Juida pour les y faire asseoir à l'ombre : bientôt ils virent des milliers de nègres, dont la plupart n'avaient jamais vu de blancs, et que la curiosité amenait pour jouir de ce spectacle. Après avoir passé deux heures dans cette situation à considérer divers tours de souplesse dont les nègres tâchaient de les amuser ils furent menés dans une chaumière qu'on avait préparée pour eux : la porte en était fort basse ; mais ils trouvèrent le dedans assez haut pour y suspendre leurs hamacs. Aussitôt qu'ils y furent entrés avec leur bagage le grand capitaine, qui les avait accompagnés jusque là, laissa une garde à peu de distance, et se rendit auprès du roi pour lui rendre compte de sa commission. Vers midi ils dressèrent leur tente au milieu d'une grande cour environnée de palissades, autour desquelles la populace s'empressa beaucoup pour les regarder ; mais ils dinèrent tranquillement parce que le roi avait défendu sous peine de mort que personne s'approchât d'eux sans la permission de la garde. Cette attention pour leur sûreté leur causa beaucoup de joie ; cependant ils furent tourmentés par une si prodigieuse quantité de mouches que malgré les

soins continuels de leurs esclaves ils ne pouvaient avaler un morceau qui ne fût chargé de cette vermine.

A trois heures après midi le grand capitaine les fit avertir de se rendre à la porte royale : ils virent en chemin deux grands échafauds sur lesquels on avait assemblé en piles un grand nombre de têtes de mort ; c'était là que se formaient les mouches dont ils avaient reçu tant d'incommodité pendant leur dîner. L'interprète leur apprit que les Dahomays avaient sacrifié dans ce lieu à leurs divinités quatre mille prisonniers de Juida, et que cette exécution s'était faite il y avait environ trois semaines. Ce témoignage formel prouve sans réplique l'usage des sacrifices humains dans ces contrées.

La porte royale donnait entrée dans un grand clos de palissades , où l'on voyait plusieurs maisons dont les murs étaient de terre. On fit asseoir les blancs sur des sellettes ; un officier leur présenta une vache , un mouton , quelques chèvres et d'autres provisions : il ajouta pour compliment qu'au milieu du tumulte des armes sa majesté ne pouvait pas satisfaire l'inclination qu'elle avait à les mieux traiter. Ils ne virent pas le roi ; mais , sortant de la cour après y avoir promené quelque temps leurs yeux , ils furent surpris d'apercevoir à la porte une file de quarante nègres , grands et robustes , le fusil sur l'épaule et le sabre à la main , chacun orné d'un

grand collier de dents d'hommes, qui leur pendait sur l'estomac et autour des épaules. L'interprète leur apprit que c'étaient les héros de la nation, auxquels il était permis de porter les dents des ennemis qu'ils avaient tués : quelques-uns en avaient plus que les autres, ce qui faisait une différence de degrés dans l'ordre même de la valeur. La loi du pays défendait sous peine de mort de se parer d'un si glorieux ornement sans avoir prouvé devant quelques officiers chargés de cet emploi que chaque dent venait d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Snelgrave pria l'interprète de leur faire un compliment de sa part, et de leur dire qu'il les regardait comme une compagnie de braves gens : ils répondirent qu'ils estimaient beaucoup les blancs.

Ce fut le lendemain qu'ils reçurent ordre de se préparer pour l'audience du roi : ils furent conduits dans la même cour qu'ils avaient vue le jour précédent ; sa majesté y était assise, contre l'usage du pays, sur une chaise dorée qui s'était trouvée entre les dépouilles du palais de Juida. Trois femmes soutenaient de grands parasols au-dessus de sa tête pour le garantir de l'ardeur du soleil, et quatre autres femmes étaient debout derrière lui, le fusil sur l'épaule. Elles étaient toutes fort proprement vêtues : elles portaient au bras des cercles d'or d'un grand prix, des bijoux sans nombre autour du cou, et

de petits ornemens du pays entrelacés dans leur chevelure : ces parures de tête sont des cristaux de diverses couleurs, qui viennent de fort loin dans l'intérieur de l'Afrique, et qui paraissent une espèce de fossiles ; les nègres en font le même cas que nous faisons des diamans.

Le roi était vêtu d'une robe à fleurs d'or qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied ; il avait sur la tête un chapeau d'Europe brodé en or, et des sandales aux pieds. On avertit les blancs de s'arrêter à vingt pas de la chaise : à cette distance sa majesté leur fit dire par l'interprète qu'elle se réjouissait de leur arrivée : ils lui firent une profonde révérence la tête découverte. Alors, ayant assuré Snelgrave de sa protection, elle donna ordre qu'on présentât des chaises aux étrangers : ils s'assirent. Le roi but à leur santé ; et, leur ayant fait apporter des liqueurs, il leur donna permission de boire à la sienne.

On amena le même jour au camp plus de huit cents captifs d'une région nommée Teffo, à six journées de distance. Tandis que le roi de Dahomay faisait la conquête de Juida ces peuples avaient attaqué cinq cents hommes de ses troupes, qu'il avait donnés pour escorte à douze de ses femmes pour les reconduire dans le pays de Dahomay avec quantité de richesses. Les Teffos, ayant mis l'escorte en déroute, avaient tué les douze femmes, et s'étaient saisis de leur trésor ; mais après la conquête de Juida le roi s'était

hâté de détacher une partie de son armée pour tirer vengeance de cette insulte.

Il se fit amener les prisonniers dans sa cour : le roi en choisit un grand nombre pour les sacrifier à ses fétiches , le reste fut destiné à l'esclavage. Cependant tous les soldats de Dahomay qui avaient eu part à cette prise reçurent des récompenses qui leur furent distribuées sur-le-champ par les officiers du roi : on leur paya pour chaque esclave mâle la valeur de vingt schellings (24 francs) en cauris , et celle de dix schellings pour chaque femme et chaque enfant. Les mêmes soldats apportèrent au milieu de la cour plusieurs milliers de têtes enfilées dans des cordes ; chacun en avait sa charge ; et les officiers qui les reçurent leur payèrent la valeur de cinq schellings pour chaque tête. Ensuite d'autres nègres emportaient tous ces horribles monumens de la victoire pour en faire un amas près du camp : l'interprète dit à Snelgrave que le dessein du roi était d'en composer un trophée de longue mémoire.

Pendant que ce prince parut dans la cour tous les grands de la nation se tinrent prosternés sans pouvoir approcher de sa chaise plus près de vingt pas : ceux qui avaient quelque chose à lui communiquer commençaient par baiser la terre , et parlaient ensuite à l'oreille d'une vieille femme , qui allait expliquer leurs désirs au roi , et qui leur rapportait sa réponse. Il fit présent à plu-

sieurs de ses officiers et de ses courtisans d'environ deux cents esclaves : cette libéralité royale fut proclamée à haute voix dans la cour, et suivie des applaudissemens de la populace, qui attendait autour des palissades l'heure du sacrifice. Ensuite on vit arriver deux nègres, qui portaient un assez grand tonneau rempli de diverses sortes de grains : Snelgrave jugea qu'il ne contenait pas moins de dix gallons¹ : après l'avoir placé à terre les deux nègres se mirent à genoux ; et mangeant le grain à poignées ils avalèrent tout en peu de minutes. Snelgrave apprit de l'interprète que cette cérémonie ne se faisait que pour amuser le roi, et que les acteurs ne vivaient pas long-temps, mais qu'ils ne manquaient jamais de successeurs. Cette étrange espèce de flatterie et de bassesse imbécille peut paraître moins inconcevable dans une nation barbare, avilie et malheureuse ; mais si dans notre Europe, où l'on connaît mieux l'usage et le prix de la vie ; si dans une cour très polie on avait vu des exemples d'une adulation à peu près de la même espèce et du même danger, ne faudrait-il pas convenir que l'air qu'on respire dans les cours est mortel à la raison ?

Après le dîner le frère du prince d'Iakin vint à la tête des blancs dans un si grand effroi que de noir sa pâleur le rendait basané : il avait rencontré en chemin les Teffos qui devaient être sacrifiés, et leurs cris lamentables l'avaient jeté

¹ Un gallon est une mesure évaluée environ huit pintes.

dans ce désordre. Les nègres de la côte ont en horreur ces excès de cruauté, et détestent surtout les festins de chair humaine. Ce barbare usage était familier aux Dahomays; car lorsque Snelgrave reprocha dans la suite aux peuples de Juida le découragement qui leur avait fait prendre la fuite ils répondirent qu'il était impossible de résister à des cannibales dont il fallait s'attendre à devenir la pâture; et leur ayant répliqué qu'il importait peu après la mort d'être dévorés par des hommes ou par des vautours, qui sont en grand nombre dans le pays, ils secouaient les épaules en frémissant à la seule pensée d'être mangés par des créatures de leur espèce, et protestant qu'ils redoutaient moins toute autre mort. Le frère du prince d'Iakin paraissait inquiet pour sa propre sûreté parce qu'il n'avait point été reçu à l'audience du roi; mais Snelgrave et le capitaine hollandais obtinrent du chef des prêtres la liberté d'assister à la cérémonie. Elle fut exécutée sur quatre petits échafauds, élevés d'environ cinq pieds au-dessus de la terre : la première victime fut un beau nègre de cinquante ou soixante ans, qui parut les mains liées derrière le dos; il se présenta d'un air ferme et sans aucune marque de douleur ou de crainte. Un prêtre dahomay le retint quelques momens debout près de l'échafaud, et prononça sur lui quelques paroles mystérieuses; ensuite il fit un signe à l'exécuteur qui était derrière la victime, et qui d'un seul coup de

sabre sépara la tête du corps. Toute l'assemblée poussa un grand cri. La tête fut jetée sur l'échafaud; mais le corps, après avoir été quelque temps à terre pour laisser au sang le temps de couler, fut emporté par des esclaves, et jeté dans un lieu voisin du camp. L'interprète dit à Snelgrave que la tête était pour le roi, le sang pour les fétiches, et le corps pour le peuple.

Le sacrifice fut continué avec les mêmes formalités pour chaque victime. Snelgrave observa que les hommes se présentaient courageusement à la mort; mais les cris des femmes et des enfans s'élevaient jusqu'au ciel, et lui causèrent à la fin tant d'horreur qu'il ne put se défendre de quelque effroi pour lui-même. Il s'efforça néanmoins de prendre un visage assuré, et d'éviter tout ce que les vainqueurs auraient pu prendre pour une condamnation de leurs cruautés; mais il cherchait avec le Hollandais quelque occasion de se retirer sans être aperçu. Tandis qu'ils étaient dans cette violente situation un colonel dahomay, qu'ils avaient vu à Iakin, s'approcha d'eux, et leur demanda ce qu'ils pensaient du spectacle. Snelgrave lui répondit qu'il s'étonnait de voir sacrifier tant d'hommes sains, qui pouvaient être vendus avec avantage pour le roi et pour la nation. Le colonel lui dit que c'était l'ancien usage des Dahomays, et qu'après une conquête le roi ne pouvait se dispenser d'offrir à leur dieu un certain nombre de captifs qu'il était obligé de choisir lui-même;

qu'ils se croiraient menacés de quelque malheur s'ils négligeaient une pratique si respectée, et qu'ils n'attribuaient leurs dernières victoires qu'à leur exactitude à l'observer; que la raison qui faisait choisir particulièrement les vieillards pour victimes était purement politique; que l'âge et l'expérience leur faisant supposer plus de sagesse et de lumières qu'aux jeunes gens on craignait que s'ils étaient conservés ils ne formassent des complots contre leurs vainqueurs, et qu'ayant été les chefs de leur nation ils ne pussent jamais s'accoutumer à l'esclavage. Il ajouta qu'à cet âge d'ailleurs les Européens ne seraient pas fort empressés à les acheter, et qu'à l'égard des jeunes gens qui se trouvaient au nombre des victimes e'était pour servir dans l'autre monde les femmes du roi que les Teffos avaient massacrées.

Snelgrave, concluant dans cette dernière explication que les Dahomays avaient quelque idée d'un état futur, demanda au colonel quelle opinion il se formait de Dieu. Il n'en tira qu'une réponse confuse, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces barbares reconnaissent un dieu invisible qui les protège, et qui est subordonné à quelque autre dieu plus puissant. « Ce grand dieu, « lui dit le colonel, est peut-être celui qui a com-
« muniqué aux blancs tant d'avantages extraor-
« dinaires; mais puisqu'il ne lui a pas plu de se
« faire connaître à nous nous nous contentons,
« ajouta-t-il, de celui que nous adorons. »

Le lendemain Snelgrave vit le frère du prince d'Iakin, qui avait obtenu la permission de paraître devant le roi, et qui revenait charmé de cette faveur : il avait été traité si humainement qu'il ne lui restait aucune crainte d'être mangé par les Dahomays ; mais il paraissait pénétré d'horreur en racontant les circonstances de l'horrible festin qui s'était fait la nuit précédente ; les corps des Teffos avaient été bouillis et dévorés. Snelgrave eut la curiosité de se transporter dans le lieu où il les avait vus ; il n'y restait plus que les traces du sang, et son interprète lui dit en riant que les vautours avaient tout enlevé. Cependant comme il était étrange qu'on ne vît pas du moins quelques os de reste il demanda quelque explication : l'interprète lui répondit alors plus sérieusement que les prêtres avaient distribué les cadavres dans chaque partie du camp, et que les soldats avaient passé toute la nuit à les manger. Voilà donc les Dahomays reconnus anthropophages : mais le voyageur Atkins, qui n'en admet point, prétend que Snelgrave s'est laissé tromper.

Snelgrave n'ose donner cette étrange barbarie pour une vérité parce qu'il ne la rapporte pas sur le témoignage de ses propres yeux ; mais il laisse juger à ses lecteurs si elle n'est pas bien confirmée par un autre récit qu'il tient lui-même d'un fort honnête homme, Robert Moore, alors chirurgien de *l'Italienne*, grande frégate de la

compagnie anglaise. Ce bâtiment arriva dans la rade de Juida tandis que Snelgrave était à Iakin. Le capitaine John Dagge, qui le commandait, se trouvant indisposé, envoya Robert Moore au camp du roi de Dahomay avec des présents pour ce prince. Moore eut la curiosité de parcourir le camp, et passant au marché il y vit vendre publiquement de la chair humaine. Snelgrave, à qui Moore raconta ce qu'il avait vu, n'alla point chercher ce spectacle au marché; mais il est persuadé que si sa curiosité l'eût conduit du même côté il y aurait vu la même chose : il est assez singulier qu'il n'ait pas eu cette curiosité.

Snelgrave apprit d'un Portugais mulâtre établi dans ce pays que plusieurs seigneurs fugitifs, dont les pères avaient été vaincus et décapités par le roi de Dahomay, s'étaient retirés sous la protection du roi d'Yo, et l'avaient engagé par leurs instances à déclarer la guerre à leur vainqueur. Il s'était mis en campagne immédiatement après la conquête d'Ardra : le roi de Dahomay, quittant aussitôt la ville, avait marché au-devant de lui avec toutes ses forces, qui n'étaient composées que d'infanterie. Comme ses ennemis au contraire n'avaient que de la cavalerie il avait eu d'abord quelque chose à souffrir dans un pays ouvert, où les flèches, les javelines et le sabre faisaient de sanglantes exécutions : mais une partie de ses soldats étant armés de fusils le bruit des moindres décharges effraya tellement les chevaux

que le roi d'Yo ne put les attaquer une seule fois avec vigueur. Cependant les escarmouches avaient déjà duré quatre jours, et l'infanterie de Dahomay commençait à se rebuter d'une si longue fatigue lorsque le roi eut recours à ce stratagème : il avait avec lui quantité d'eau-de-vie qu'il fit placer dans une ville voisine de son camp ; il y mit aussi comme en dépôt un grand nombre de marchandises, et, se retirant pendant la nuit, il feignit de s'éloigner avec toute son armée. Celle d'Yo ne douta point qu'il n'eût pris la fuite ; elle entra dans la ville, et, tombant sur l'eau-de-vie, dont elle but d'autant plus avidement que cette liqueur est très rare dans le pays d'Yo, elle se ressentit bientôt de ses pernicious effets : le sommeil de l'ivresse mit les plus braves hors d'état de se défendre, tandis que le roi de Dahomay, bien instruit par ses espions, revint sur ses pas avec la dernière diligence, et trouvant ses ennemis dans ce désordre n'eut pas de peine à les tailler en pièces ; il s'en échappa néanmoins une grande partie à l'aide de leurs chevaux. Le Portugais mulâtre ajoutait que dans leur fuite ils avaient pris deux chevaux qui étaient dans sa cour, et que les vainqueurs en avaient enlevé un grand nombre. Cependant il avait reconnu, disait-il, que les Dahomays craignaient beaucoup une seconde invasion, et qu'ils redoutaient extrêmement la cavalerie. Depuis sa victoire leur roi n'avait pas fait difficulté d'envoyer des présens

considérables à celui d'Yo pour l'engager à demeurer tranquille dans ses états. Mais si la guerre recommençait, et s'ils étaient abandonnés par la fortune, ils étaient déjà résolus de se retirer vers les côtes de la mer, où ils étaient sûrs que leurs ennemis n'oseraient jamais les poursuivre : on savait que le fétiche national des Yos était la mer même, et que leurs prêtres leur défendaient sous peine de mort d'y jeter les yeux ils ne s'exposeraient point à vérifier une menace si terrible.

Le jour suivant Snelgrave et ses compagnons furent avertis de se rendre à l'audience du roi : en arrivant dans la première cour, où ils n'avaient encore vu le roi qu'en public, on les pria de s'arrêter un moment. Ce prince ayant appris qu'ils lui apportaient des présens avait désiré de voir ce qu'ils avaient à lui offrir avant qu'ils fussent introduits : ils n'attendirent pas longtemps ; on les conduisit dans une petite cour, au fond de laquelle sa majesté était assise, les jambes croisées, sur un tapis de soie : sa parure était fort riche ; mais il avait peu de courtisans autour de lui. Il demanda aux blancs d'un ton fort doux comment ils se portaient, et, faisant étendre près de lui deux belles nattes, il leur fit signe de s'asseoir : ils obéirent en apprenant de l'interprète que c'était l'usage du pays.

Le roi demanda aussitôt à Snelgrave quel était le commerce qui l'avait amené sur les côtes de Guinée ; et ce capitaine lui ayant répondu qu'il

venait pour le commerce des esclaves, et qu'il espérait beaucoup de la protection de sa majesté, il lui promit de le satisfaire, mais après que les droits seraient réglés. Là-dessus il lui dit de s'adresser à Zuinglar, un de ses officiers, qui était présent, et que Snelgrave avait connu à Juida, où il avait fait pendant plusieurs années les affaires de la cour de Dahomay. Cet officier, prenant la parole au nom de son maître, déclara que malgré ses droits de conquérant il ne mettrait pas plus d'impôt sur les marchandises qu'on était accoutumé d'en payer au roi de Juida. Snelgrave répondit que sa majesté étant un prince beaucoup plus puissant que celui de Juida on espérait qu'il exigerait moins des marchands. Cette objection parut embarrasser Zuinglar : il balançait sur sa réponse; mais le roi, qui se faisait expliquer jusqu'au moindre mot par l'interprète, répondit lui-même qu'étant en effet un plus grand prince il devait exiger davantage. « Mais, ajouta-t-il d'un air gracieux, « comme vous êtes le premier capitaine anglais « que j'aie jamais vu je veux vous traiter comme « une jeune mariée à laquelle on ne refuse rien. » Snelgrave fut si surpris de ce tour d'expression que regardant l'interprète il l'accusa d'y avoir changé quelque chose : mais le roi flatté de son étonnement, recommença sa réponse dans les mêmes termes, et lui promit que ses actions ne démentiraient pas ses paroles. Alors Snelgrave,

encouragé par tant de faveurs, prit la liberté de représenter que la plus sûre voie de faire fleurir le commerce, était d'imposer des droits légers, et de protéger les Anglais non seulement contre les larcins des nègres, mais encore contre les impositions arbitraires des seigneurs. Il ajouta que pour avoir négligé ces deux points le roi de Juida avait fait beaucoup de tort au commerce de son pays. Sa majesté prit fort bien ce conseil, et demanda ce que les Anglais souhaitaient de payer : Snelgrave répondit que pour les satisfaire et leur inspirer autant de zèle que de reconnaissance il fallait n'exiger d'eux que la moitié de ce qu'ils payaient au roi de Juida. Cette grâce fut accordée sur-le-champ. Le roi pour mettre le comble à ses bontés ajouta qu'il était résolu de rendre le commerce florissant dans toute l'étendue de ses états; qu'il s'efforcerait de garantir les blancs des injustices dont ils se plaignaient, et que Dieu l'avait choisi pour punir le roi de Juida et son peuple de toutes les bassesses dont ils s'étaient rendus coupables à l'égard des blancs et des noirs. Cette audience dura cinq heures, et Snelgrave en rapporta une très grande idée de l'Alexandre d'Afrique.

Le lendemain les blancs furent appelés de fort bonne heure à la porte royale, où les officiers du roi leur déclarèrent que ce prince ne pouvait les voir de tout le jour parce que c'était la fête de son fétiche; mais qu'il leur faisait présent de quel-

ques esclaves et de quantité de provisions; qu'ils pouvaient faire fond sur toutes ses promesses, retourner à Iakin quand ils le souhaiteraient, et finir tranquillement leurs affaires sous sa protection. Ils trouvèrent à leur retour les esclaves et les provisions qui les attendaient : on distribua de la part du roi des pagnes assez propres aux nègres de leur cortège avec une petite somme d'argent.

Dans le cours de l'après-midi ils virent passer devant la porte royale le reste de l'armée qui revenait du pays des Teffos : ce corps de troupes marchait avec plus d'ordre que Snelgrave n'en avait jamais vu parmi les nègres et parmi ceux mêmes de la côte d'Or, qui passent pour les meilleurs soldats de tous les pays de l'Afrique ; il était composé de trois mille hommes de milice régulière, suivis d'une multitude d'environ dix mille autres nègres pour le transport du bagage, des provisions et des têtes de leurs ennemis. Chaque compagnie avait ses officiers et ses drapeaux; leurs armes étaient le mousquet, le sabre et le bouclier. En passant devant la porte royale ils se prosternèrent successivement et baisèrent la terre; mais ils se relevaient avec une vitesse et une agilité surprenantes. La place, qui était devant la porte, avait quatre fois autant d'étendue que celle de la tour de Londres : ils y firent l'exercice à la vue d'un nombre incroyable de spectateurs, et dans l'espace de deux heures ils firent

au moins vingt décharges de leur mousqueterie.

Snelgrave , paraissant étonné de cette multitude de nègres qui étaient à la suite des troupes , apprit de l'interprète que le roi donnait à chaque soldat un jeune élève de la nation , entretenu aux dépens du public , pour les former d'avance aux fatigues de la guerre , et que la plus grande partie de l'armée présente avait été élevée de cette manière. L'auteur en eut moins de peine à comprendre comment le roi de Dahomay avait étendu si loin ses conquêtes avec des troupes si régulières et tant de politique : il est certain que cette institution ferait honneur aux peuples les mieux civilisés.

De retour au comptoir d'Iakin il eut à se plaindre des nègres du pays et de leur prince ; il essuya beaucoup d'affronts et de perfidies : heureusement pour lui le grand capitaine de Dahomay fut envoyé par son maître pour mettre l'ordre dans le pays d'Iakin. Les blancs , qui étaient sous la protection de son maître , furent bientôt vengés : il entendit leurs plaintes ; les coupables furent chargés de chaînes et conduits au camp royal. Snelgrave eut la satisfaction de voir dans ce nombre un nègre qui l'avait menacé du bout de son fusil ; cet insolent et deux de ses compagnons , qui avaient traité fort outrageusement les Anglais , eurent la tête coupée par l'ordre du roi ; les autres furent retenus long-temps dans les fers , et réduits au pain et à l'eau , dans

la cour même du roi, où ils étaient exposés à toutes les injures de l'air.

Le jour qui suivit l'arrivée du grand capitaine tous les blancs se réunirent pour lui offrir leurs présens ; il dîna le lendemain avec eux dans le comptoir de Snelgrave : de tous les Nègres de son cortège il n'en fit asseoir qu'un à table avec le prince d'Iakin et lui. Snelgrave observe qu'ayant pris beaucoup de plaisir à manger du jambon et du pâté à l'anglaise il demanda comment ces deux mets étaient préparés. On lui répondit que le détail en serait trop long ; mais que de la manière dont ils l'étaient ils pouvaient se conserver six mois malgré la chaleur du pays : c'était assurer beaucoup. Snelgrave ayant ajouté que le pâté était de la main de sa femme le grand capitaine voulut savoir combien il avait de femmes, et rit beaucoup en apprenant qu'il n'en avait qu'une. « J'en ai cinq cents, lui dit-il, et je souhaiterais que dans ce nombre il y en eût cinquante quiussent faire d'aussi bons pâtés. » On servit ensuite des bananes et d'autres fruits du pays sur de la vaisselle de Delft : cette sorte de faïence lui parut si belle qu'il pria Snelgrave de lui donner l'assiette sur laquelle il avait mangé, avec le couteau et la fourchette dont il s'était servi : non seulement Snelgrave lui accorda ce qu'il demandait, mais il y joignit tous les couverts qui étaient sur la table. Au même instant les Nègres enlevèrent le service avec tant de précipitation qu'ils failli-

rent briser une partie de la vaisselle. Snelgrave fit ajouter à ce présent quelques pots et quelques gobelets.

Lorsqu'on avait commencé à manger les principaux officiers du grand capitaine, qui étaient debout derrière sa chaise, lui dérobaient de temps en temps sur son assiette un morceau de jambon ou de volaille. Snelgrave, qui s'en était aperçu, lui dit que les vivres ne leur manqueraient pas, et que ce n'était pas l'usage en Europe de laisser partir affamés les gens de ceux qu'on invitait à dîner. Alors les nègres prirent confiance à cette promesse. On but beaucoup après le festin; et entre plusieurs sortes de liqueurs le grand capitaine donna la préférence au punch.

Malgré les louanges que Snelgrave donne au conquérant nègre, ce qu'il raconte dans la relation d'un second voyage qu'il fit deux ans après à Iakin, prouve que si ce barbare avait plus d'astuce et de fermeté que ses compatriotes il était encore éloigné des principes d'une saine politique.

Ce prince ayant conquis en peu d'années et ravagé divers pays on a déjà remarqué que les fils du roi d'Ouymey, et plusieurs autres princes dont il avait fait décapiter les pères, s'étaient retirés fort loin dans les terres sous la protection des Yos, nation puissante et guerrière : après la défaite d'Ossous le roi de Juida trouva le moyen d'implorer le secours du roi des Yos, et les solli-

citations des autres princes se joignant aux siennes, ils obtinrent de ce grand monarque une armée considérable pour fondre ensemble sur le roi de Dahomay, qui était regardé comme l'ennemi et le destructeur du genre humain. Les Yos ne combattant qu'à cheval, et leur pays étant fort éloigné au nord-ouest, ils ne peuvent marcher vers le sud que dans la saison du fourrage. Le roi de Dahomay fut bientôt informé de leur approche : il avait éprouvé dans une autre guerre les désavantages de son armée, qui n'était composée que d'infanterie ; la crainte du sort qu'il avait fait éprouver à tous ses voisins lui fit prendre la résolution d'enterrer toutes ses richesses, de brûler ses villes et de se retirer dans les bois avec tous ses sujets. C'est la ressource ordinaire des nègres lorsqu'ils désespèrent de la victoire ; comme ils n'ont point de places fortes ceux qui sont maîtres de la campagne ne trouvent point de résistance dans toute l'étendue des plus grands états :

Ainsi le roi de Dahomay trompa l'espérance de ses ennemis : les Yos le cherchèrent longtemps ; il était enfoncé dans l'épaisseur des bois. Enfin la saison des pluies les força de se retirer, et les Dahomays, sortant de leurs retraites, rebâtirent tranquillement leurs villes.

Ce fut vers le même temps, c'est à dire au commencement de juillet 1729, que le gouverneur Wilson, quittant le pays de Juida, laissa M. Testesole pour lui succéder : il y avait plu-

sieurs années que ce nouveau chef du comptoir anglais demeurait en Guinée, et l'expérience aurait dû suppléer seule à ce qui lui manquait du côté de la prudence et de la modération. Quoiqu'il eût fait plusieurs visites au roi de Dahomay dans son camp, et qu'il y eût été reçu avec beaucoup de caresses, l'opinion qu'il se forma de la faiblesse de ce prince en le voyant si long-temps disparaître à la vue des Yos lui fit naître le dessein de rétablir le roi de Juida sur le trône : il fut secondé par les Popos, qui souhaitaient beaucoup de relever leur ancien commerce : ils levèrent ensemble une armée de quinze mille hommes, qui vint se camper près des forts européens sous le commandement des rois de Juida et d'Ossous.

Le roi de Dahomay, qui s'occupait alors de la réparation de ses villes, ignore long-temps cette entreprise, et ne l'apprit pas sans une extrême inquiétude : il avait perdu une partie de ses troupes pendant qu'il était enseveli dans le fond des forêts, et depuis peu il avait envoyé le reste de divers côtés pour enlever des esclaves ; cependant il trouva le moyen de se délivrer du péril par un stratagème fort heureux.

Il fit rassembler un grand nombre de femmes, qu'il vêtit et qu'il arma comme autant de soldats ; il en forma des compagnies, auxquelles il donna des officiers, des enseignes et des tambours : cette armée se mit en marche avec la seule pré-

caution de placer quelques hommes aux premiers rangs pour tromper mieux l'ennemi. La surprise des Juidas à l'approche d'une armée si nombreuse se changea bientôt en une si grande frayeur que prenant la fuite ils abandonnèrent honteusement leur roi et leurs alliés : ce prince fit en vain toutes sortes d'efforts pour les arrêter jusqu'à tourner contre eux sa lance, et blesser au visage tous ceux qu'il rencontrait dans sa fureur ; les femmes des Dahomays profitant de la consternation pour s'avancer avec beaucoup d'audace, il n'eut pas d'autre ressource que de se précipiter dans le fossé du fort anglais, qu'il traversa par le secours de ses deux fils ; et, montant pardessus le mur, il se déroba heureusement à la poursuite de ses ennemis. Mais une grande partie de ses gens périt par la main des femmes, et la plupart des autres furent faits prisonniers.

Cet événement jeta le gouverneur anglais dans quelque embarras ; cependant il persuada au roi fugitif de quitter le fort dès la même nuit, et de retourner dans ses îles désertes et stériles. Mais le roi de Dahomay n'apprit pas moins que c'était lui qui avait suscité la révolte ; son ressentiment fut égal à l'injure : il laissa une petite armée à Sabi, et, retournant dans ses états, il fit un accueil si favorable à tous les brigands de diverses nations qui voulurent entrer dans ses troupes que dans l'espace de quelques mois il se trouva aussi puissant qu'à l'arrivée des Yos. Mais malgré son ha-

bileté, qui lui donnait beaucoup d'avantage sur tous les princes nègres, il avait commis deux fautes irréparables : quoiqu'il se trouvât le maître absolu d'un pays immense ses ravages et ses cruautés en avaient détruit ou chassé tous les habitans ; ainsi manquant de sujets il n'était grand roi que de nom. En second lieu , sous prétexte de vouloir repeupler ses états , il avait promis à tous les anciens habitans qui retourneraient dans leur patrie la liberté d'y jouir de tous leurs privilèges en lui payant un certain tribut : cette espérance en avait ramené plusieurs milliers dans le royaume d'Ardra ; mais, soit qu'il n'eût pensé qu'à les tromper , soit que l'ardeur du gain lui fit oublier ses propres vues , à peine eurent-ils commencé à s'établir que par une noire trahison il fondit sur eux , et prit ou tua tous ceux qui ne purent se sauver par la fuite. Cette dévastation ruina presque entièrement le royaume de Juida.

Testesole, n'espérant plus de réconciliation avec le roi de Dahomay, cessa de garder des ménagemens, et porta l'insulte jusqu'à faire donner des coups de fouet à l'un de ses principaux officiers : aux plaintes que le nègre fit de cette indignité il répondit que sa résolution était de traiter le roi de même lorsqu'il tomberait entre ses mains. Un outrage si sanglant et le discours qui l'avait suivi furent rapportés à ce prince, qui dans l'étonnement de cette conduite dit avec beaucoup de modération : « Il faut que cet

« homme ait un fonds de haine naturelle contre moi, car autrement il ne pourrait avoir sitôt oublié les bontés que j'ai eues pour lui. »

Cependant il donna ordre à ses gens d'employer l'adresse pour se saisir de lui, et l'occasion s'en offrit bientôt dans une visite que Testesole rendit aux Français. Les Dahomays environnèrent le comptoir, et demandèrent le gouverneur anglais : comme il n'y avait aucune espérance de résister par la force les Français se hâtèrent de le cacher dans une armoire, et répondirent qu'il était déjà sorti ; mais les Dahomays furieux cassèrent le bras d'un coup de pistolet au chef du comptoir, forcèrent l'entrée, et trouvèrent Testesole dans sa retraite, d'où, l'ayant tiré brutalement, ils lui lièrent les mains et les pieds, et le portèrent à leur roi dans un hamac. Ce prince refusa de le voir ; mais peu de jours après il l'envoya dans la ville de Sabi, qui n'est qu'à trois ou quatre milles du fort : là on lui fit entendre que s'il voulait écrire à ceux qui commandaient dans son absence, et faire venir pour sa rançon plusieurs marchandises qu'on lui nomma, il obtiendrait aussitôt la liberté. Mais lorsque les marchandises furent arrivées, au lieu de le renvoyer libre, on l'attacha par les pieds et les mains, le ventre à terre, entre deux pieux ; on lui fit aux bras et au dos, aux cuisses et aux jambes quantité d'incisions, où l'on mit du jus de limon mêlé de poivre et de sel ; ensuite on lui coupa la tête, et

le corps, divisé en pièces, fut rôti sur les charbons et mangé.

Peu d'années après les peuples d'Iakin s'étant soulevés contre le Dahomay pendant qu'ils le croyaient occupé à une guerre étrangère il fondit brusquement sur eux, les tailla en pièces, brûla les villes et villages, et tous les comptoirs européens furent enveloppés dans l'incendie général.

Les chefs furent amenés prisonniers et rachetés par la compagnie d'Afrique. Tout prouve que les établissemens lointains ont été et seront même encore sujets à bien des révolutions; mais il n'est pas moins évident que les cruautés de Dahomay, exercées contre ses sujets, ruinèrent ses états et son commerce.

Tant de guerres et de révoltes l'avaient rendu encore plus cruel; la défiance et les soupçons ne l'abandonnaient plus; les blancs mêmes se resentaient de l'altération de son caractère. Un si long commerce avec les marchands de l'Europe n'avait jamais eu le pouvoir de faire perdre à ce prince ni à sa nation le fonds de férocité par lequel ils ressemblaient à tous les nègres : un jour que le conseil royal avait demandé au roi un vigoureux captif, qui lui fut accordé, l'usage que ses graves conseillers firent de leur esclave fut de le tuer et d'en faire un festin.

Snelgrave donne des leçons utiles sur la manière de traiter les nègres dans la traversée, et sur les

moyens de prévenir ces révoltes si fréquentes et quelquefois si dangereuses, mais qui, finissant toujours par la mort de ces malheureux esclaves, ne peuvent être regardées que comme une agonie terrible de l'humanité souffrante et dégradée qui soulève ses fers, retombe et meurt sans pouvoir les briser.

Les séditions sur les vaisseaux viennent presque toujours des mauvais traitemens que les nègres reçoivent des matelots. Snelgrave s'était fait une méthode pour les conduire; il ne croit pas qu'il y en ait de plus sûre quoiqu'elle ne lui ait pas toujours réussi : comme leur première défiance est qu'on ne les ait achetés que pour les manger, et que cette opinion paraît fort répandue dans toutes les nations intérieures, il commençait par leur déclarer qu'ils devaient être sans crainte pour leur vie; qu'ils étaient destinés à cultiver tranquillement la terre, ou à d'autres exercices qui ne surpassaient pas leurs forces; que si quelqu'un les maltraitait sur le vaisseau ils obtiendraient justice en portant leurs plaintes à l'interprète; mais que s'ils commettaient eux-mêmes quelque désordre ils seraient punis sévèrement.

A mesure qu'on achète les nègres on les enchaîne deux à deux; mais les femmes et les enfans ont la liberté de courir dans le vaisseau, et lorsqu'on a perdu de vue les côtes on ôte même les chaînes aux hommes.

Ils reçoivent leur nourriture deux fois par jour.

Dans le beau-temps on leur permet d'être sur le tillac depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit. Tous les lundis on leur donne des pipes et du tabac, et leur joie marque assez en recevant cette faveur que c'est une de leurs plus grandes consolations dans leur misère. Les hommes et les femmes sont logés séparément, et leurs loges sont nettoyyées soigneusement tous les jours. Avec ces attentions, qui doivent être soutenues constamment, Snelgrave a reconnu qu'un capitaine bien disposé conduit facilement la plus grande cargaison de nègres.

La première sédition dont Snelgrave ait été témoin arriva dans son premier voyage en 1704 sur *l'Aigle de Londres*, commandé par son père : ils avaient à bord quatre cents nègres du vieux Calabar ; leur bâtiment était encore dans la rivière de ce nom, et de vingt-deux blancs qui restaient capables de service, une partie des autres étant morts et le reste accablé de maladies, il s'en trouvait douze absens pour faire la provision d'eau et de bois. Les nègres remarquèrent fort bien toutes ces circonstances, et concertèrent ensemble les moyens d'en profiter : la sédition commença immédiatement avant le souper ; mais comme ils étaient encore liés deux à deux, et qu'on avait eu soin d'examiner leurs fers soir et matin, les Anglais durent leur salut à cette sage précaution. La garde n'était composée que de trois blancs armés de coutelas ; un des trois, qui était sur le

gaillard d'avant, aperçut plusieurs nègres qui s'étant approchés du contre-maître se saisissaient de lui pour le précipiter dans les flots : il fondit sur eux, et leur fit quitter prise; mais tandis que le contre-maître courut à ses armes son défenseur fut saisi lui-même, et serré de si près qu'il ne put se servir de son sabre. Snelgrave était alors dans le tremblement de la fièvre, et retenu au lit depuis plusieurs jours : au bruit qui se fit entendre il prit deux pistolets, et montant en chemise sur le tillac il rencontra son père et le contre-maître, auxquels il donna ces deux armes. Ils allèrent droit aux nègres en les menaçant de la voix; mais ces furieux ne continuèrent pas moins de presser la sentinelle quoiqu'ils n'eussent encore pu lui arracher son sabre, qui tenait au poignet par une petite chaîne, et que leurs efforts pour le pousser dans la mer n'eussent pas mieux réussi, parce qu'il en tenait deux qui ne pouvaient se dégager de ses mains. Le vieux Snelgrave se jeta au milieu d'eux pour le secourir, et tira son pistolet pardessus leur tête dans l'espérance de les effrayer par le bruit; mais il reçut un coup de poing qui faillit le faire tomber sans connaissance; et le nègre qui l'avait frappé avec cette vigueur allait recommencer son attaque lorsque le contre-maître lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet. A cette vue la sédition cessa tout d'un coup : tous les rebelles se jetèrent à genoux, le visage contre le tillac, en deman-

dant quartier avec de grands cris. Dans l'examen des coupables on n'en trouva pas plus de vingt qui eussent part au complot. Les deux chefs, qui étaient liés par le pied à la même chaîne, saisirent un moment favorable pour se jeter dans la mer. On ne manqua point de punir sévèrement les autres, mais sans effusion de sang; et l'on en fut quitte ainsi pour la perte de trois hommes.

Les Cormantins, nation de la côte d'Or, sont des nègres fort capricieux et fort opiniâtres. En 1721 Snelgrave aborda sur leur côte, et fit en peu de temps une traite si avantageuse qu'il avait déjà cinq cents esclaves à bord; il se croyait sûr de leur soumission parce qu'ils étaient fort bien enchaînés, et qu'on veillait soigneusement sur eux; d'ailleurs son équipage était composé de cinquante blancs, tous en bonne santé, et d'excellens officiers; cependant la fureur de la révolte s'empara d'une partie de cette malheureuse troupe près d'une villenommée Manfro sur la même côte.

La sédition commença vers minuit à la clarté de la lune. Les deux sentinelles laissèrent sortir à la fois quatre nègres de leur loge, et, négligeant de la fermer, il en sortit aussitôt quatre autres : ils s'aperçurent de leur faute, et poussèrent assez violemment la porte pour arrêter ceux qui auraient suivi dans la même vue; mais les huit qui s'étaient échappés eurent l'adresse de se défaire en un moment de leurs chaînes, et fondirent ensemble sur les deux sen-

tinelles. Ils s'efforcèrent de leur arracher leurs sabres : l'usage des sentinelles anglaises étant de se les attacher au poignet, ils trouvèrent tant de difficulté à cette entreprise que les cris des deux blancs eurent le temps de se faire entendre et d'attirer du secours : aussitôt les huit nègres prirent le parti de se précipiter dans les flots ; mais comme le vent était de terre, et la côte assez éloignée, on les trouva tous le matin accrochés par les bras et les jambes aux câbles qui étaient à sécher hors du vaisseau. Lorsqu'on se fut assuré d'eux le capitaine leur demanda ce qui les avait portés à se soulever : ils lui répondirent qu'il était un grand fripon de les avoir achetés dans leur pays pour les transporter dans le sien, et qu'ils étaient résolus de tout entreprendre pour se remettre en liberté. Snelgrave leur représenta que leurs crimes ou le malheur qu'ils avaient eu d'être faits prisonniers à la guerre les avaient rendus esclaves avant qu'il les eût achetés ; qu'ils n'avaient pas reçu de mauvais traitement sur le vaisseau, et qu'en supposant qu'ils pussent lui échapper leur sort n'en serait pas plus heureux puisque leurs compatriotes même qui les avaient vendus les reprendraient à terre, et les vendraient à d'autres capitaines, qui les traiteraient peut-être avec moins de bonté. Ce discours fit impression sur eux ; ils demandèrent grâce, et s'en allèrent dormir tranquillement.

Cependant peu de jours après ils formèrent

un nouveau complot. Un des chefs fit une proposition fort étrange à l'interprète nègre qui était du même pays; il lui demanda une hache en lui promettant que pendant la nuit il couperait le câble de l'ancre : le vaisseau ne pouvant manquer d'être poussé au rivage il espérait de gagner la terre avec tous ses compagnons, et s'ils avaient le bonheur de réussir il s'engageait, pour eux et pour lui-même, à servir l'interprète pendant toute sa vie. Celui-ci avertit aussitôt le capitaine, et lui conseilla de doubler la garde parce que les esclaves n'étaient plus sensibles aux raisons qui les avaient déjà fait rentrer dans la soumission. Cet avis jeta Snelgrave dans une vive inquiétude; il connaissait les Cormantins pour des désespérés, qui comptaient pour rien les châtimens, et même la mort : on a vu souvent à la Barbade, et dans d'autres îles, que par quelques punitions que leur paresse leur attire vingt ou trente de ces misérables se pendaient ensemble à des branches d'arbres sans avoir fait naître le moindre soupçon de leur dessein.

Cependant une aventure fort triste inspira plus de douceur aux esclaves de Snelgrave. En arrivant près d'Anamabo il rencontra l'*Elisabeth*, vaisseau qui appartenait au même propriétaire que le sien, et dont la situation l'obligeait d'ailleurs à des soins particuliers : ce bâtiment avait essuyé diverses sortes d'infortunes; après avoir perdu son capitaine et son contre-maître il était

tombé au cap Laho entre les mains du pirate Roberts, au service duquel plusieurs matelots s'étaient déjà engagés; mais quelques-uns des pirates n'avaient pas voulu souffrir que la cargaison fût pillée, et par un sentiment de compassion fondé sur d'anciens services qu'ils avaient reçus des propriétaires ils avaient exigé que le vaisseau fût remis entre les mains du seul officier qui lui restait. Lorsque Snelgrave rencontra *l'Elisabeth* ce vaisseau avait disposé de toutes ses marchandises : comme *l'Elisabeth* devait reconnaître ses ordres Snelgrave invita le nouveau commandant à lui donner cent vingt esclaves qu'il avait à bord, et à prendre à leur place ce qui lui restait de marchandises; après quoi il se proposait de quitter la côte pour aller se radoubier à l'île de San-Thomé. Le commandant y consentit volontiers; mais les gens de l'équipage firent quelques difficultés sous prétexte que les cent vingt esclaves étant avec eux depuis long-temps ils avaient pris pour eux une certaine affection qui leur faisait souhaiter de ne pas changer leur cargaison. Snelgrave, s'apercevant que tous ses raisonnemens étaient inutiles, prit congé du commandant, et lui dit qu'il viendrait voir le lendemain qui aurait la hardiesse de s'opposer à ses ordres absolus.

Mais la nuit suivante il entendit tirer deux ou trois coups de fusil sur *l'Elisabeth* : la lune était fort brillante; il descendit aussitôt lui-même dans sa chaloupe, et, se faisant suivre de ses deux

canots, il alla droit vers ce vaisseau. Dans un passage si court il découvrit deux nègres qui, fuyant à la nage, furent déchirés à ses yeux par deux requins avant qu'il pût les secourir. Lorsqu'il fut plus près du bâtiment il vit deux autres nègres qui se tenaient au bout d'un câble, la tête au-dessus de l'eau, fort effrayés du sort de leurs compagnons. Il les fit prendre dans sa pinasse; et montant à bord il y trouva les nègres fort tranquilles sous les ponts, mais les blancs dans la dernière confusion sur le tillac. Un matelot lui dit d'un air effrayé qu'ils étaient tous persuadés que la sentinelle de l'écoutille avait été massacrée par les nègres. Cet effroi parut fort surprenant à Snelgrave; il ne pouvait concevoir que des gens qui avaient eu la hardiesse de lui refuser leurs esclaves une heure auparavant eussent manqué de courage pour sauver un de leurs compagnons, et n'eussent pas celui de défendre le tillac, où ils étaient armés jusqu'aux dents. Il s'avança avec quelques-uns de ses gens vers l'avant du vaisseau, où il trouva la sentinelle étendue sur le dos, la tête fendue d'un coup de hache. Cette révolte avait été concertée par quelques Cormantins; les autres esclaves, qui étaient d'un autre côté, n'y ayant pas eu la moindre part, dormaient tranquillement dans leurs loges. Un des deux fugitifs qui avaient été arrêtés rejeta le crime sur son associé, et celui-ci confessa volontairement qu'il avait tué la senti-

nelle dans la seule vue de s'échapper avec quelques nègres de son pays. Il protesta même qu'il n'avait voulu nuire à personne; mais que voyant l'Anglais prêt à s'éveiller, et trouvant sa hache près de lui, il s'était cru obligé de le tuer pour sa sûreté; après quoi il s'était jeté dans la mer.

Snelgrave prit occasion de cet incident pour faire passer tous les esclaves de l'*Elisabeth* sur son propre vaisseau, et n'y trouva plus d'opposition. Il y retourna lui-même, et, se trouvant près d'Anamabo, où il y avait actuellement huit bâtimens anglais dans la rade, il fit prier tous les capitaines de se rendre sur son bord pour une affaire importante. La plupart vinrent aussitôt, et d'un avis unanime ils jugèrent que le nègre devait être puni du dernier supplice.

On fit déclarer à ce misérable qu'il était condamné à mourir dans une heure pour avoir tué un blanc. Il répondit qu'à la vérité il avait commis une mauvaise action en tuant la sentinelle du vaisseau, mais qu'il priait le capitaine de considérer qu'en le faisant mourir il allait perdre la somme qu'il avait payée pour lui. Snelgrave lui fit dire par l'interprète que si c'était l'usage dans les pays nègres de changer la punition du meurtre pour de l'argent les Anglais ne connaissaient pas cette manière d'éluder les droits de la justice; qu'il s'apercevrait bientôt de l'horreur que ses maîtres avaient pour le crime, et qu'aussitôt qu'une horloge de sable d'une heure, qu'on

lui montra, aurait achevé sa révolution il serait livré au supplice. Tous les capitaines retournèrent sur leur bord, et chacun fit monter ses esclaves sur le tillac pour les rendre témoins de l'exécution après les avoir informés du crime dont ils allaient voir le châtement.

Lorsque l'horloge eut fini son cours on fit paraître le meurtrier sur l'avant du vaisseau, lié d'une corde sous les bras pour être élevé au long du mât, où il devait être tué à coups de fusil. Quelques autres nègres, observant comment la corde était attachée, l'exhortèrent à ne rien craindre, et l'assurèrent qu'on n'en voulait point à sa vie puisqu'on ne lui avait pas mis la corde au cou; mais cette fausse opinion ne servit qu'à lui épargner les horreurs de la mort; à peine fut-il élevé que dix Anglais placés derrière une barricade firent feu sur lui, et le tuèrent dans l'instant. Une exécution si prompte répandit la terreur parmi tous les esclaves, qui s'étaient flattés qu'on lui ferait grâce par des vues d'intérêt. Le corps ayant été exposé sur le tillac on lui coupa une main, qui fut jetée dans les flots pour faire comprendre aux nègres que ceux qui oseraient porter la main sur les blancs recevraient la même punition : exemple d'autant plus terrible qu'ils sont persuadés qu'un nègre mort sans avoir été démembré retourne dans son pays aussitôt qu'on l'a jeté dans la mer. Cependant Snelgrave ajoute que les Cormantins rient de toutes ces chimères.

Aux menaces du même châtimént pour les rebelles Snelgrave joignit la promesse de traiter avec bonté ceux qui vivraient dans l'obéissance et le respect qu'ils devaient à leurs maîtres. Ce traité fut fidèlement exécuté, car deux jours après Snelgrave fit voile d'Anamabo à la Jamaïque, et pendant quatre mois qui se passèrent avant que la cargaison pût être vendue dans cette île, il n'eut aucun sujet de se plaindre de ses nègres.

Telles furent les séditions qui arrivèrent sur les vaisseaux que Snelgrave commandait. Mais il en rapporte une autre fort remarquable, arrivée sur le *Ferrers* de Londres, commandé par le capitaine Messervy.

Snelgrave ayant rencontré ce bâtiment dans la rade d'Anamabo en 1722 apprit du commandant avec quel bonheur il avait acheté en peu de jours près de trois cents nègres à Setrakrou. Il paraît que les habitans de cette ville avaient été souvent maltraités par leurs voisins, et qu'ayant pris enfin les armes ils les avaient battus plusieurs fois, et avaient fait quantité de prisonniers : Messervy, arrivé dans ces circonstances, avait acheté des esclaves à bon marché parce que les vainqueurs auraient été obligés de les tuer pour leur sûreté s'il ne s'était pas présenté de vaisseaux dans la rade. Comme c'était le premier voyage qu'il faisait sur cette côte Snelgrave lui conseilla de ne rien négliger pour tenir tant de

nègres dans la soumission : le lendemain l'étant allé voir sur son bord, et le trouvant sans défiance au milieu de ses esclaves, qui étaient à souper sur le tillac, il lui fit observer qu'il y avait de l'imprudence à s'en approcher si librement sans une bonne garde. Messervy le remercia de ce conseil, mais parut si peu disposé à changer de conduite qu'il lui répondit par ce vieux proverbe : l'œil du maître engraisse les chevaux. Il partit quelques jours après pour la Jamaïque. Snelgrave prit plus tard la même route; mais en arrivant dans cette île on lui fit le récit de la malheureuse mort que Messervy s'était attirée par son aveugle confiance dix jours après avoir quitté la côte de Guinée.

Un jour qu'il était au milieu de ses nègres à les voir dîner ils se saisirent de lui, et lui cassèrent la tête avec les plats mêmes dans lesquels on leur servait le riz. Cette révolte ayant été concertée de longue main ils coururent en foule vers l'avant du vaisseau pour forcer la barricade sans paraître effrayés du bout des piques et des fusils que les blancs leur présentaient par les embrasures. Enfin le contre-maître ne vit pas d'autre remède pour un mal si pressant que de faire feu sur eux de quelques pièces de canon chargées à mitraille. La première décharge en tua près de quatre-vingts, sans compter ceux qui sautèrent dans les flots et qui s'y noyèrent. Cette exécution apaisa la révolte; mais dans le déses-

poir d'avoir manqué leur entreprise une grande partie de ceux qui restaient se laissèrent mourir de faim, et lorsque le vaisseau fut arrivé à la Jamaïque les autres tentèrent deux fois de se révolter avant la vente. Tous les marchands de l'île, à qui ces fureurs ne purent être cachées, marquèrent peu d'empressement pour acheter des esclaves si indociles, quoiqu'ils leur fussent offerts à vil prix. Ce voyage devint fatal en tout aux propriétaires; car la difficulté de la vente ayant arrêté long-temps le vaisseau à la Jamaïque il y périt enfin dans un ouragan plus redoutable encore que les nègres.

Snelgrave fut pris par des pirates anglais près de Sierra-Léone : il essuya à peu près les mêmes traitemens que le capitaine Roberts, dont nous avons raconté plus haut la malheureuse aventure; il ne put sauver qu'une très petite partie de ses marchandises, et regagna l'Angleterre.



FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

SUITE DU CHAP. II. Cachao. Bissao. Bissagos. Cazégut. Roi de Cabq. Commerce de gomme. Maures du désert. Bambouk. Job Ben Salomon; détails sur son pays.....	1
CHAP. III. Mœurs et usages des Iolofs, des Foulas et des Mandingues. Langage. Religion.....	82
CHAP. IV. Sierra-Léone.....	162
CHAP. V. Histoire naturelle de la côte occidentale d'Afrique jusqu'à Sierra-Léone.....	180

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I. Voyages de Villault, de Philips et de Loyer. Description du pays d'Issini.....	279
CHAP. II. Voyages d'Atkins, de Smith. Lettre du facteur Lamb sur le roi de Dahomay.....	311
CHAP. III. Voyage de Snelgrave. Victoires du roi de Dahomay. Traite des nègres.....	340

FIN DE LA TABLE.







Ulderico Bonnini & C.^o
LEGATORI DI LIBRI
ROMA
Via del Corso N. 54

